

Lettres de la famille Wallon

Branche Paul Wallon

Année 1915

Personnages dont il est question dans cette correspondance :

Henri Wallon (1812-1904) a eu 10 enfants.

Avec **Hortense Dupire** (1814-1851) 7 enfants :

Marie (1840-1904) religieuse

Adèle (1842-1920) a épousé Aristide **Guibert** (1834-1873), 9 enfants

Henri (1843-1909) a épousé Laure Cronier (1851-1938), pas de descendance

Paul Alexandre (1845-1918), architecte, a épousé Sophie Allart (1849-1905), 7 enfants

Amélie (1846-1849)

Jeanne (1848-1923) a épousé Pierre **Petit** (1840-1904), général, 7 enfants

Valentine (1849-1926) a épousé Celestin **Deltombe** (1838-1923), 9 enfants

Avec, **Pauline Boulan** (1820-1878), 3 enfants :

Etienne (1855-1924) a épousé en 1882 Mathilde Dupont (1857-1945), d'où 5 enfants

Marguerite (1861-1936) a épousé en 1881 Charles **Rabut** (1852-1925), d'où 12 enfants

Geneviève (1862-1951) a épousé en 1885 Charles **Rivière** (1856-1939), d'où 10 enfants

Paul Alexandre Wallon et **Sophie Allart** ont 7 enfants :

Charles (1875-1958), architecte épouse en 1905 Madeleine Deleau (1883-1959)

Marguerite (1907-1996)

Henri (1908-1996)

Louise (1877-1946), épouse en 1904 Albert **Demangeon** (1872-1940), 4 enfants :

Suzanne (1905-1955)

Paul (1907-)

Albert (1909-1979)

Henri (1879-1962), médecin, épouse en 1917 Germaine Roussey, pas d'enfants

Paul (1881-1942), ingénieur, sous-directeur de la glacerie de Mannheim puis directeur de la glacerie de Stolberg en Allemagne. Il est le fils de Paul Alexandre Wallon (1845-1918) et le petit-fils d'Henri Alexandre Wallon (1812-1904). Prisonnier en Allemagne d'août 1914 à juillet 1916. Il a 34 ans en 1915.

Il épouse en 1910 **Thérèse Tommy-Martin** (1886-1921). Elle est la fille d'Abel Tommy-Martin (1842-1899) et d'Henriette Nicolas de Meissas (1850-1902). Elle a 29 ans en 1915. Elle décèdera de tuberculose pulmonaire à 35 ans. Ils auront 2 enfants :

Marcel (1911-1940) a 4 ans en 1915. Il sera ingénieur, MPF

Simone (1918-2001) sera bibliothécaire à la BN

André (1884-1915), ingénieur, MPF le 13juillet. Son père ne s'en est jamais remis.

Emile (1889-1980), médecin, épousera en 1919 Claire Versini, ils auront 3 enfants.

Georges (1889-1968), ingénieur, épousera en 1925 Madeleine Delavigne, ils auront 3 enfants.

Abel Tommy-Martin (1842-1899) et **Henriette Nicolas de Meissas** (1850-1902) ont 8 enfants :

Pierre (1876-1951) épouse en 1914 Antoinette Monange (1884-1981), 1 enfant

Laure (1877-1958) épouse en 1902 Louis Jeannin-Naltet (1874-1960), 7 enfants

Jacques (1878-1914), MPF épouse en 1914 Marie Benoit (1882-1974), 1 enfant

Suzanne (1880-1899)

Jean (1882-1965) épouse en 1913 Charlotte Rivière (1891-1982), 12 enfants

Hélène (1884-1918) épouse en 1907 René Weiller (1878-1942), 4 enfants

Thérèse (1886-1921) (cf ci-dessus)

Philippe (1888-1984) épousera en 1921 Marie-Claire Bourdillat (1892-1980), 6 enfants.

Cette année est marquée par le drame qu'a constitué pour la famille le décès d'André Wallon.



Marcel Wallon 1915

Lettre d'André Wallon à son frère Paul

Le 4 janvier 1915

Reçue le 13 janvier

Mon cher Paul,

Tu dois me trouver bien paresseux pour t'écrire. C'est que j'ai toujours compté sur les nouvelles que reçoit Thérèse et que je croyais qu'elle seule pouvait écrire.

Tu as dû avoir déjà des échos de notre réunion du 1^{er} janvier, à laquelle les circonstances m'ont permis d'assister.

J'ai eu aussi le plaisir de voir successivement Madeleine et Thérèse qui sont venues quelques jours ici.

Je vais toujours de mieux en mieux et serait certainement reparti avant un mois. J'utiliserai les quelques jours de permission auxquelles j'aurai droit à aller rendre visite à Thérèse ; mais je ne désespère pas non plus de pouvoir aller à ce moment-là faire un tour chez moi cela n'a rien d'impossible.

J'étais avant mon accident avec quelques-uns de tes camarades dont tu te souviens peut-être : Bonneau, Lemoine, et un certain nombre d'autres camarades d'école très sympathiques. N'ayant pas grand-chose à faire je me promenais beaucoup dans les environs. J'ai ainsi fait la connaissance avec la fontaine dont papa à eu à juger le concours il y a quelques années ce qui nous valut si tu te rappelles quelque bonnes bouteilles.

Depuis que je suis ici, j'ai d'abord manqué un petit peu d'occupation malgré la lecture. Mais maintenant les distractions ne manquent pas, en dehors de la compagnie de papa, de Louise et de ses gosses de plus en plus ravissants ; je circule beaucoup et est réussi à retrouver quelques amis, chose difficile.

Je vois un peu les Rivière et les Rabut chez qui j'entends de la musique. De sorte que mon inaction à moi est dorée de toutes sortes d'avantages. Mais je serais heureux tout de même d'en terminer pour reprendre l'activité ; cela approche, car cette semaine, sans doute, on va me retirer mon plâtre.

Je termine ce barbouillage en te faisant des vœux qui arriveront un peu tard, mais qui sont bien intenses et tels que tu peux les croire.

Je t'embrasse bien fort ton frère

André Wallon.

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 4 janvier 1915

Reçu le 23

Ma chère Thérèse,

Je reçois aujourd'hui ta lettre du 15 décembre ce qui fait que cette lettre est restée assez longtemps en route. Au même courrier j'en recevais une de papa du 18 et une de Louise du 20.

Tu vois donc que je ne suis guère à plaindre aujourd'hui. Ta lettre me confirme que les enfants sont tout à fait remis, et que Madeleine est aussi en bonne voie de guérison, ce qui est bien heureux ; les refroidissements au commencement de l'hiver risquent toujours de durer longtemps.

C'est joliment heureux que Henri et Georges puissent ainsi se voir souvent, heureux à tout point de vue. J'espère qu'il en sera ainsi le plus longtemps possible.

Si Henri est devenu un fervent des cartes, moi aussi je commence à le devenir et je vois pour plus tard des séries de bridge en perspective. J'apprends avec plaisir la nouvelle que tu me donnes de la venue au monde d'un nouveau-né pour mars, tu féliciteras de ma part les parents.

Je suis content de savoir que tu as à la banque tout ce qu'il te faut puisque tu fais même acheter. J'espère qu'au moins tu auras indiqué les achats à faire. A priori, bien qu'étant loin, je suis probablement mauvais juge, j'aurais pensé que nous n'aurions jamais trop d'argent liquide à la banque et que nous serions peut-être très heureux de le trouver à la fin de la guerre dont d'ailleurs on ne peut guère prédire exactement la fin. Mais encore une fois tu es probablement meilleur juge que moi. Il faut noter que naturellement depuis août je n'ai plus rien touché de Saint-Gobain et qu'il nous faudra vivre sur nos revenus qui forcément ont dû diminuer.

Hoven nous a envoyé ses vœux que j'ai reçus ce matin. Il ne me donne aucun renseignement sur la maison, aussi je crois qu'on peut en conclure que tout va bien. J'ignore de quelle façon il s'y est installé, et veux espérer qu'il aura eu suffisamment de soins à l'égard de nos meubles. Je vais lui envoyer des étrennes par un mandat.

La neige a fait une petite apparition ce matin, après deux jours de fort beau temps. Mais ce n'est pas une belle neige blanche, c'est une neige fondante désagréable comme la pluie.

Notre grand tournoi d'échecs bat son plein, et dans la salle à manger huit échiquiers en ligne sur la table fonctionnent chaque après-midi. Jusqu'ici je n'ai pas été brillant. Il est vrai que j'ai joué avec des adversaires ayant des années de pratique et étudiant des coups dans de gros bouquins.

Mille bons baisers ma chère Thérèse embrasse le gros frisé pour moi.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mardi 5 janvier 1915

Reçu le 22 janvier

Mon cher Paul,

Comme je te l'écrivais samedi le train me débarqua à Cany à 1h26 ce qui me permit d'être ici avec une voiture avant trois heures. Il faisait beau temps ; les enfants étaient au jardin. Dès qu'ils m'entendirent revenir, ils s'élançèrent pour me dire bonjour. Marcel dans son émotion et sa joie de me revoir criait tant qu'il ne pouvait s'exprimer. Il s'écria cependant « Maman, tu sais, le petit Noël m'a apporté un chemin de fer avec des rails ! ».

À la maison, je trouvais Madeleine qui, cette fois, n'avait pas été à Rouen, craignant que mon séjour à Paris ne fût prolongé et ne voulant pas laisser les enfants seuls.

Marcel s'élança dans la salle à manger sur ta carte en s'écriant « Regarde la carte que papa m'a envoyée ! Regarde comme c'est joli ! » Il était dans une excitation ! Un bonheur ! Il en était encore plus rouge.

Comme l'air d'ici leur fait du bien à tous les trois ! Ils ont l'air déjà de petits campagnards. Nous avons joliment bien fait de prendre cette décision de rester ici : quelle différence ici avec la ville ; l'air ici est si pur !

Madeleine dit que Marcel avait été d'une sagesse exemplaire pendant mon absence.

Le lundi 28, jour de mon départ pour Paris, Madeleine était revenue de Rouen le soir seulement par la diligence. Les enfants ne sont donc restés que trois heures seuls.

Nous nous racontons donc ces jours-ci nos deux voyages.

D'après le mien, le plus récent, les nouvelles sont peu changées. J'ai été heureuse cependant de cette occasion qui m'a permis de revoir un peu toute la famille et d'avoir en détail des nouvelles de tous.

Père m'a communiqué les nouvelles d'Henri et de Georges. Ils se sont déjà rencontrés deux fois. J'ai vu une petite photographie où on les voit tous les deux, Henri paraît très jeune sans sa barbe, mais je le trouve mieux pourtant avec.

Je reprends mon emploi du temps : le mercredi en sortant du Père-Lachaise, nous nous sommes donnés rendez-vous chez les Rivière : Laure, Hélène, Charlotte et moi pour voir petit Abel. J'étais bien heureux de faire sa connaissance c'est un beau bébé rose et joufflu et un très joli bébé même. La mère lui trouve une très grande ressemblance avec son papa, mais moi, je le trouve plutôt du côté de sa maman.

Je vis un instant Germaine et la remerciais de t'avoir si gentiment écrit. J'accompagnais ensuite Laure voir mon oncle Meissas, puis Antoinette. Je rentrais dîner chez Père ou André était déjà arrivé. Il avait encore le bras dans le plâtre. Il me fit des récits qui m'intéressèrent vivement et il m'annonça sa visite pour le milieu de ce mois-ci. Il est si joufflu que ses yeux me semblent rapetisser.

Le lendemain, jeudi, je passais toute la journée avec Laure dont c'était le deuxième et dernier jour de son séjour à Paris. Le matin, j'avais des courses à faire. Je passais à la banque pour différents enseignements. Puis, j'essayais de voir Jacomet : il n'y était pas, mais je vis son sous-patron qui me chargea de ses meilleurs souvenirs pour toi. Je déjeunais et dînais rue Bastiat. J'y trouvai René et Hélène, Charlotte et Madame

Eliot. Je vis aussi Estelle bien éprouvée par la mort de tante Albert qu'elle aimait beaucoup. Elle voulut absolument veiller deux nuits le corps ce qui fut une grosse fatigue pour elle. Dans l'après-midi, j'allais rue Poussin voir le trio des petites Weiller et le gros pouf d'Albert qui est un bébé bien éveillé et riant facilement. J'allais voir ensuite oncle Hallopeau. Il me dit comment Louise fut bien inquiète de son petit Serge. Pendant trois jours on le crut perdu, une crise d'urémie s'étant déclarée à la fin de sa scarlatine. Il est hors de danger maintenant quoique l'albumine persiste. Paul Hallopeau est remis de sa scarlatine et part en convalescence ces jours-ci dans le midi.

Le jour de l'an Émile avait couché la nuit chez père ; le matin, nous allâmes de bonne heure au cimetière ; sur la tombe de ta mère, de ton grand-père est aussi sur la tombe de papa, de maman et de Suzanne.

Comme tous ceux que nous avons perdus nous manquent encore davantage cette année !

En rentrant, nous trouvâmes la salle à manger déjà apprêtée avec les tasses de thé de et les gâteaux. Tante Adèle étant restée à Lyon, c'est père qui prit la succession cette année pour réunir la famille. Les Demangeon arrivèrent ; les trois petits étaient bien excités par la joie de recevoir leurs étrennes. Puis le défilé commença Germaine Rivière avait apporté une carte que tous signèrent et que je t'envoie sous enveloppe. J'étais heureux de faire partie de cette réunion de famille, mais bien triste aussi de ne pas t'avoir auprès de moi. Cette journée a dû te paraître aussi pénible dans ton isolement ! Tous ont bien pensé à toi, et tu ne quittais pas ma pensée.

Il faut que je te quitte pour me rendre à la poste. Je t'embrasse bien mon cher Paul et Marcel t'embrasse aussi bien fort.



Thérèse

Reçu tes lettres du 17 et 19.

1915

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Mouettes, Petites-Dalles par Sassetot-le-Mauconduit (Seine-Inférieure)
mercredi 6 janvier 1915

Ma chère Laure,

J'ai reçu ta lettre avant-hier avec les deux lettres de Paul. J'ai reçu également les patrons de robe de bébé ce matin ; je t'en remercie ainsi que du chocolat que tu as envoyé à Marcel et qu'il s'est empressé de me montrer dès mon arrivée. Je fis le voyage assez rapidement samedi de 9h du matin à 1h26 avec un seul changement à Dieppe. Madeleine n'était pas partie cette fois pour Rouen ; Marcel avait été très sage pendant mon absence. Je lui trouvai une mine superbe ainsi qu'à ses cousins. Ils jouaient tous les trois dans le jardin à mon arrivée.

J'ai reçu ce matin une lettre de Pierre du 30 et une de Marie-Pierre du 3. J'ai reçu aussi depuis mon retour une carte de Jean, mais rien de Philippe ; mais Pierre me dit qu'à Chalons-sur-Marne, il est loin du front et de tout danger. Cette semaine je me mets à mes lettres de jour de l'an qui cette année arriveront avec bien du retard.

Je t'embrasse ma chère Laure, ne m'oublie pas auprès de Louis et des enfants.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle et 8 janvier 1915

Reçu le 24

Ma chère Thérèse,

Le soir du 5 janvier, jour de ma dernière lettre j'ai reçu ta lettre du 19 décembre ainsi qu'une lettre de papa du 21 m'annonçant l'envoi de sucre d'orge qui est maintenant en ma possession et dont tu voudras bien le remercier.

Et j'ai eu aussi ton colis de lainages et il m'a fait bien plaisir et tout ce que tu y as mis me sera utile. J'ai déjà mis le gilet, ce qui me permet même de mettre en usage mes talents de couture. Je suis en train de faire une reprise à mon gilet de poil de chameau que je portais jusqu'alors. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois, car mes chaussettes ont eu déjà besoin de mes soins. En somme, j'ai eu aussi mes étrennes comme Marcel probablement, toi seule n'auras rien eu.

Lundi, comme je te l'écrivais, la neige n'avait pas l'air de vouloir tenir, et le temps était plutôt doux, mais dans la soirée la neige s'est mise à tomber fine et drue et le lendemain matin, les arbres et toute la campagne était couvert d'une épaisse couche de neige. J'ai même rarement vu des paquets de neige aussi importants accrochés aux branches et aux moindres d'entre elles. D'ailleurs, nombre de grosses branches cassèrent dans le parc. Il y eut dans la cour des luttes de boules de neige, et un sculpteur russe tailla dans une grande masse de neige amassée dans le milieu de la cour un sphinx. Marcel aurait été bien content et se serait bien amusé. Mais aujourd'hui, voilà le dégel, il pleut même, une boue à ne pas mettre les pieds dehors, et le sphinx penchent tristement la tête. Demain il aura probablement vécu.

Tu me parles dans ta lettre des de la Jaille. Qui est-ce ? Sont-ce les Simonds ?

Tu diras à Marcel que j'ai été bien content de savoir qu'il est sage, et que sa lettre m'a fait bien plaisir. Rien ne pouvait m'être plus agréable de recevoir sa photographie. Celle que tu m'as envoyée et très ressemblante, il est charmant avec sa tête toute frisée.

Il est probable que tu as été à Paris ces temps-ci, car une lettre de Germaine Rivière que j'ai eue tout à l'heure m'annonce la mort de ta tante Albert Martin.

Tu diras à Germaine qu'elle est bien gentille de m'avoir écrit, car je ne pourrai guère lui répondre. Il n'y a eu que la semaine d'avant Noël où nous avons pu écrire le nombre de lettres que nous voulions. Germaine m'annonce qu'Henri Petit s'est tout à fait distingué.

J'espère bien que dans ton voyage à Paris tu ne commettras pas la folie de Madeleine de faire la route de Cany aux Dalles à pied. Il doit bien exister des voitures à Cany. C'est vraiment extraordinaire de penser seulement à faire la route à pied, et dans les conditions forcément mauvaises.

Rien de nouveau ici. Nous souhaitons à tous points de vue de voir l'hiver se terminer et le printemps commencer et que ce ne soit plus les populations qui souffrent.

Nous sommes maintenant environ 160, la proportion des Français a surtout cru, mais par l'arrivée d'infirmiers prêts.

Mille bons baisers ma chère Thérèse. Embrasse bien Marcel, et remercie-le pour la photographie. Qu'il ne craigne pas de me l'envoyer chaque fois qu'il en aura une nouvelle et celle de sa maman aussi.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, samedi 9 janvier 1915

Reçu le 22 janvier

Mon cher Paul,

Madeleine vient de partir avec les enfants pour Rouen ; je n'ai pas eu le temps de t'écrire dès ce matin pour lui remettre ma lettre, mais comme j'écris à Hélène, je vais la charger à la mettre au grand bureau à côté de chez elle et j'espère ainsi qu'elle n'aura pas trop de retard.

Je t'envoie une lettre d'Henri que j'avais oubliée de t'envoyer dans ma dernière lettre. J'espère que tu as bien reçu la carte signée par tous le jour de l'an ? Ce jour-là, bien que dispersés, nous étions cependant 9 réunis pour le déjeuner, puisqu'en dehors d'André et d'Emile, il y avait Albert, Louise et les enfants. Nous passâmes tout l'après-midi ensemble. Albert me raconta ses intéressants travaux. Louise me dit ses projets qui sont de venir s'installer de bonne heure ici pour l'été ; elle viendrait dès le début de juillet avec les enfants qui ont été privés de bon air l'été dernier.

Je me réinstallerai donc avec Marcel en haut pour son arrivée, quitte à redescendre après son départ si nous devons encore rester ici.

Laure me disait qu'elle ne pensait pas bouger de chez elle. Quant à Hélène, je ne sais ce qu'elle fera l'été prochain, car elle ne veut pas entendre parler de la mer avec les rhumatismes qu'elle il y a attrapé cet été. Je pense donc qu'elle ira à la campagne chez Laure.

Je crois que Madeleine préfère avoir son bébé à Paris ; elle l'attend pour la fin de juin. Si je me trouvais seul ici avec Marcel, ce serait l'occasion d'aller chez Laure. Enfin, je crains que ce ne soit trop tôt pour faire des projets si lointains, et il est plus raisonnable d'attendre encore un peu. Madeleine me paraît d'ailleurs ne pas vouloir en faire et peut-être aussi les fatigues du début l'incitent peut-être à ne pas en faire ; mais il faut espérer, puisqu'elle va bien à présent, que tout se passera normalement.

Pendant que je t'écris, Marcel est très affairée dans ce joujou ; il a été vraiment très gâté. Le petit Noël lui a apporté un chemin de fer et d'autres petites choses, entre autres une orange, des bonbons, une cravate (envoyé par père). En passant sur les boulevards, j'avais acheté des joujoux à deux sous, dont un petit fourneau vraiment étonnant avec casserole pouvant s'enlever ; je savais que Marcel en désirerait beaucoup un. Père m'avait aussi chargé de jouets en plomb pour mon retour ; j'avais une telle charge de bagages que je dus laisser à Paris différentes revues qui pourtant m'avaient bien intéressée à feuilleter ici. Ce sera pour une autre occasion. Nous aurons prochainement, sans doute, la visite d'André la semaine prochaine ou la suivante.

Chez père, j'ai lu une lettre des Leviez qui n'ont pas bougé de chez eux ; leurs enfants sont encore, je crois, en Angleterre.

Comme j'attendais mon train samedi, je vis tante Geneviève et Henriette qui partaient remplacer Germaine au Mesnil. Pauline y est encore pour un temps indéterminé. Son mari était auprès d'elle ces temps-ci. Elle a eu également la visite de Jean, son frère, et celle de son père pour le jour de l'an. J'ai reçu ces jours-ci des cartes de Pierre, Philippe et de Jean, tous en bonne santé. Toujours rien de Jacques. Comme tu le dis, s'il n'y avait pas de l'inquiétude de ce côté-là notre famille en somme serait une des plus privilégiées.

Philippe mène une vie tout à fait pot-au-feu. Il ne parle que de cela. Et les navets qui doivent cuire tant d'heures et les carottes ensuite et les pommes de terre, etc. etc. Je crois qu'il devient fin cuisinier. Enfin c'est l'être le plus heureux de la terre.

Je n'ai guère de nouvelles de Georges. Peut-être n'a-t-il pas le temps d'écrire, car il va par monts et par vaux.

Marcel et moi t'embrassons bien, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Louise à son frère Paul

Paris 9 janvier 1915

Reçu de 19

Mon cher Paul,

Journée doivent te sembler bien longues en dépit des études sérieuses auxquelles tu te livres. Nous pensons bien à toi je t'assure, et le sentiment de ta si grande solitude nous est très pénible. Courage et patience ! C'est tout ce que nous pouvons dire hélas !

Nous avons eu le plaisir de voir Thérèse au Nouvel An ; c'était malheureusement pour une triste circonstance qu'elle a dû faire le voyage de Paris ; la mort de Monsieur A. Martin qu'elle aimait beaucoup la vivement peinée quoi que prévu depuis longtemps. Nous lui avons trouvé très bonne mine. Le grand air et le repos lui sont excellents et petit Marcel n'est pas le dernier à en profiter. C'est un charmant petit bonhomme au dire de tout le monde.

Émile a quitté son hôpital, contre toute attente, il est sans doute dans les mêmes parages que Georges, nous n'avons pas encore reçu de ses nouvelles depuis son départ qui s'est effectué jeudi matin. Tous vont bien. Georges a été dernièrement voir les Leviez dont il n'est pas très éloigné. Il les a trouvés en bonne santé quoique vivant peut confortablement. Pauline Giard est au Mesnil avec toute sa bande ; elle y passera sans doute tout l'hiver, ses sœurs vont chacune leur tour lui tenir compagnie, car se trouve un peu seule en dépit de sa nombreuse famille.

Madame Jouguet passe l'hiver à Paris avec ses enfants qu'elle a mis en classe ici. Elle est sans nouvelles de ses parents qui sont restés chez eux. Les Lemoult aussi, que tu connais, je crois, sont ici. Notre vie ici est calme et monotone. Mon temps se passe autour des enfants. Le matin je fais la classe ; l'après-midi nous nous promenons où nous allons au cours. Papa est si occupé par ses séances de dessin que nous ne pouvons plus le voir que le jeudi ou le dimanche en déjeunant chez lui ou ici. André est toujours des nôtres. On lui a retiré son plâtre pour un appareil plus léger ; d'ici quelques jours commenceront les massages.

Je t'embrasse mon cher Paul bien tendrement. Albert et notre petit se joignent à moi.

Ta sœur qui t'aime.

Louise

Lettre de Suzanne Demangeon (9 Ans) à son oncle Paul

Paris, 9 janvier 1915

Reçu le 19

Mon cher l'oncle Paul,

Je te remercie de ta carte, j'ai été bien honteuse en la recevant, car c'est moi qui aurais dû t'écrire la première ; un oncle qui souhaite la bonne année à sa nièce, a-t-on jamais vu une chose pareille ; quoique l'année soit entamée de neuf jours, je te souhaite pour le reste une bonne santé et tout ce que tu peux désirer.

Tu sais que cette semaine on va ôter le plâtre de l'oncle André, je me demande comment est son bras ; le premier jour sa main était très grosse et depuis sa main n'a fait que diminuer. Nous le taquinons tant que nous pouvons ce pauvre l'oncle André, quand tu reviendras nous t'en ferons des misères. Paul devient de plus en plus taquin, je te le dis à toi, mais pas à Paul parce qu'il me donnerait des coups de poing.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Suzanne Demangeon

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 12 janvier 1914

Reçu le 24

Ma chère Thérèse,

Le 8 janvier je recevais ta lettre du 28 décembre, le 11 je recevais une lettre de toi du 25, une de Louise du 26, une de papa du 31, une de Louis Jeannin du 28, et une d'Emile du 30 décembre. Ce matin j'ai eu ta lettre du 2 janvier.

J'ai eu l'occasion aussi d'apprendre la promotion de Paul Lancrenon qui date du 22 décembre.

Tu me parles de mes grands patrons sans me dire comment tu es en correspondance avec eux et pourquoi.

J'ignorais absolument ce qui était arrivé à Deschars et j'ignore encore les circonstances de sa disparition. Il a probablement été dans une de ces ambulances qui au mois d'août ont été six affreusement anéanties.

Te voilà donc de retour aux Dalles, j'aurais pensé que ton voyage aurait duré plus longtemps, car trois jours c'est vraiment court. Cette arrivée à Paris à quatre heures du matin aura rendu la première journée bien fatigante. Tu auras pu au moins voir un peu toute la famille et avoir des nouvelles fraîches de tous.

D'après ce que je comprends, René aurait quitté définitivement Caen.

Je pense que de Paris tu auras pu rapporter quelque chose à Marcel qui aura de bonne heure appris à être quitté par ses parents. Heureusement qu'il est bien portant et de caractère facile.

J'attends avec impatience la lettre que tu m'annonces quand tu seras de retour aux Dalles et compte bien que ton voyage ne t'aura pas fatiguée.

Ici pas de changement, pas de nouveaux arrivants, ce qui tient évidemment au caractère un peu spécial réservé à notre résidence ici. Le château de Celle est plutôt réservé aux officiers pris en civile. Il y a bien ici quelques officiers pris sur le champ de bataille et qui touchent une solde de 60 marks, mais ils sont en très petit nombre. Les autres, bien qu'arrêtés comme officier ne jouissent pas des mêmes prérogatives. Rien de changé à nos habitudes, et notre vie s'écoule très calme presque trop calme même. Ce sont toujours les mêmes et aux mêmes heures que l'on voit au fumoir que je ne fréquente pas, n'étant pas fumeur. Il y avait à l'époque une fumée extraordinaire dans cette pièce ce qui été pas fait pour m'y attirer. Il est vrai que maintenant les clients y sont moins nombreux et la fumée moins épaisse, depuis que nous devons plus acheter du tabac. Néanmoins, je n'éprouve pas le besoin d'aller dans cette pièce, quoiqu'elle soit la mieux chauffée.

Le temps continu d'être doux, gris et humide. La neige a disparu aussi vite qu'elle était apparue. L'étang du parc est tellement rempli qu'il déborde sur les allées. Nous aurons eu jusqu'ici un hiver vraiment peu rigoureux. Il est vrai qu'il est encore temps et que le froid se fera peut-être sentir de façon plus pressante plus tard.

Tu voudras bien remercier tous ceux qui m'ont écrit et dont je te parle au commencement de cette lettre, car je ne pourrai le faire moi-même.

N'oublie pas de me dire quand la présente lettre te sera parvenue.

Je t'embrasse bien affectueusement, et un gros baiser pour Marcel, dont je regarde bien souvent la photographie.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mercredi 13 janvier 1915

Reçu le 27

Mon cher Paul,

Nous sommes seuls ici Marcel et moi, Madeleine et des enfants n'étant pas rentrés lundi ; je pense qu'ils auront attendu pour le faire aujourd'hui afin de revenir plus commodément avec Monsieur Roquigny. Ils vont venir sans doute pour le déjeuner.

La maison est très calme pendant leur absence. Marcel fait rouler son chemin de fer sur ses rails posés sur la table ; ou, il réunit toutes les chaises de la salle à manger et appelle cet assemblage « ma maison ». Il s'assied sur une des chaises et dit que c'est son toit. Il vient de me dire : « si tu avais fini d'écrire alors tu me donnerais aussi ta chaise. » Je lui dis en riant : « ah non ! Non ! Je ne veux pas qu'on me prenne ma chaise » et alors il est ravi.

Je t'envoie une violette trouvée dans le jardin. Depuis quelques jours, il en apparaît c'est te dire comme il fait doux ici.

Marcel, quand nous allons nous promener, cueille toutes les fleurs qu'il aperçoit à ton intention : des pâquerettes surtout et des ajoncs (beaucoup sont en pleine fleurs, d'un superbe jaune, sur la falaise en face).

André nous avait promis sa visite ; nous nous attendons à ce qu'il nous annonce prochainement son arrivée. En son honneur, Marcel et moi nous avons nettoyé la

côte en la débarrassant de son herbe, puis nous avons été chercher de la cendre pour la répandre et empêcher ainsi qu'on ne glisse. Nous sommes satisfaits de notre ouvrage.

En ce moment, Marcel est vivement intéressé par la fabrication du cidre. Julien a monté un pressoir devant la cave et tous les jours il vient avec un homme pour presser les pommes. Julien nous a mis de côté les pommes les plus grosses et les moins acides pour que nous en mangions en marmelade, car ces temps-ci, nous avons terminé notre grosse récolte de pommes et de poires du jardin.

Ces jours-ci, je réponds aux nombreuses lettres que j'ai reçues au moment du jour de l'an. Je viens de terminer la famille proche.

Je n'ai reçu de lettres de personne ces jours-ci. Donc rien de nouveau.

Par trois personnes qui se trouvent actuellement près de l'endroit où Jacques a été blessé, j'ai demandé qu'on fasse des recherches ; je ne sais quand j'aurai une réponse, si j'en ai eu une. Il y aura le 16 quatre mois qu'il a disparu !

Marcel a voulu t'écrire ; je t'envoie sa petite lettre. Il est très fier parce que je lui ai fait écrire avec de l'encre.

J'espère que je vais recevoir bientôt une lettre de toi, car je n'ai rien depuis celle datée du 19. Il y a certainement des retards dans la correspondance au moment des fêtes, et il est probable qu'à présent, cela arrivera régulièrement. Je t'écris toujours deux fois par semaine.

J'envoie cette lettre-ci à Hélène dans la lettre que je lui adresse.

Au revoir, mon cher Paul, mille tendres baisers de nous deux.

Thérèse

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris vendredi 15 janvier 1915

Ma chère Thérèse,

Je vous remercie de me donner ainsi des nouvelles de Paul. J'avais en effet reçu de lui une lettre datée du 18 décembre, mais c'était déjà de bien anciennes nouvelles. Je vois avec plaisir que sa santé est bonne et qu'il se doute que nos affaires ne vont pas trop mal. Les Allemands auront de la peine à cacher la visite. Elle finira bien par éclater au grand jour. Puisse alors nos prisonniers ne pas en souffrir !

J'ai reçu hier une lettre de Georges qui opère toujours dans les environs d'Arras. Il me parle d'une visite qu'il est allé faire aux Leviez et qui vaillamment déclarent ne vouloir quitter leur ville que chassés par l'incendie de leur maison ou la destruction totale de la pauvre ville si horriblement maltraitée déjà !

D'Emile pas de nouvelles depuis mon départ. Il avait pourtant promis de m'écrire dès son arrivée au front. Henri est maintenant un peu au repos dans le village d'Humbercamps à quelque distance N.O. du village de Foncquevillers qu'il occupait auparavant en tranchée de première ligne et dans la boue. Il couche maintenant dans un lit.

Le bras d'André est débarrassé de sa gaine de plâtre. On a commencé les massages. Il peut déjà se laver les mains tout seules. Je ne le plaignais pas d'avoir à se laisser savonner par ces gentilles ambulancières ; mais tout a une fin.

Dites à mon cher petit Marcel combien j'ai été content de recevoir la jolie lettre qu'il a si gentiment dédiée à sa maman. Et avec de si beaux dessins autographes !

Il m'apprend que Julien s'occupe de me brasser du cidre. Cette opération va bien intéresser mes trois petits lurons.

J'ai bien peur que la pauvre Marie Magne ne soit veuve.

Comme elle était sans nouvelles de son mari depuis le milieu de décembre j'avais écrit au capitaine de sa compagnie pour renseignements. Je reçois une lettre du sergent Fourrier m'informant « que, au cours d'une attaque de tranchées allemandes, Amboise Maigne a disparu.

« C'est le 25 décembre, dit-il, que la neuvième compagnie a pris d'assaut la tranchée ennemie. Maigne était parmi les braves. La compagnie ayant laissé des prisonniers aux mains des Allemands, il est peut-être permis d'espérer qu'il est du nombre.»

Le sergent doit savoir la vérité, mais n'ose peut-être pas le dire encore. Je vais entretenir la pauvre femme dans cet espoir que son mari est prisonnier, mais j'ai bien peur !

J'en suis très peiné, car Maigne était un très bon sujet, très apprécié de ses chefs. Il était de plus on ne peut plus heureux à la pensée d'être bientôt père.

Et j'ai pour Marie une très grande sympathie. Elle m'a soigné admirablement lorsque j'ai été si malade. Elle était chez moi depuis plus de huit ans quand elle s'est mariée et son service était très agréable. Au moment de son mariage, en présence de ses hésitations de la dernière heure, c'est beaucoup sur mes conseils qu'elle s'est décidée.

Aurais-je involontairement fait un malheur ! Elle part demain pour son pays y faire ses couches.

Je vous embrasse bien tendrement ma chère Thérèse ainsi que Madeleine et votre gentil petit troupeau.

Votre dévoué Paul Wallon

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 15 janvier 1915

Reçu le 28

Ma chère Thérèse,

Ma dernière lettre était du 12. Depuis j'ai reçu une lettre d'André du 4 janvier qui n'a mis que neuf jours pour arriver. Probablement que vers la fin du mois il pourra repartir. Je voudrais bien savoir s'il pourra alors passer chez lui.

Ce matin, j'ai eu une lettre de Hoven me remerciant des 20 marks que je lui avais envoyés. Il me dit que tout est en ordre dans notre maison, que Nana fait très bien son métier, ce qui intéressera sûrement Marcel, et est très docile. Il me dit aussi qu'il y a encore quelques boîtes de conserve chez nous. Il sera toujours temps de lui dire de les prendre si les temps deviennent trop durs. Il m'apprend enfin que notre villa est prête, que tout y est terminé, qu'il n'y a plus qu'à emménager. Mais je pense que cette fois encore nous ne pourrons probablement pas en profiter. Décidément ces questions de travaux pour notre logement nous portent malheur.

J'ai reçu une lettre du séquestre de l'usine me faisant part de son entrée en fonction.

Aucun grand changement ici, quoi que le nombre des habitants du château augmente constamment ; c'est ainsi que sont arrivés des prêtres soldats et des anciens officiers en conseils raflés en France et des âges les plus incroyables. Ces derniers arrivages venaient d'un camp de prisonniers des environs où se trouvaient - *mot barré par la censure allemande* - des - *groupe de mots barrés par la censure* - gens civils dont les béquilles étaient le seul mode de locomotion possible.

Quelques jours auparavant nous avons eu de nouveaux arrivants, prêtres, infirmiers qui se sont trouvés assez longtemps à Mayence avec des officiers dont ils touchaient aussi la solde qui ne nous est pas accordée à nous. Ils étaient comme tu peux le penser très satisfait de leur sort. Notre existence ici se poursuit donc sans incident trop notable. Obéissant à une mesure générale on a pris contre reçu l'argent étranger que possédaient certains d'entre nous. Mais en somme toute notre vie continue d'être d'une régularité parfaite.

J'ai eu l'autorisation de m'acheter une table avec un tiroir ce que depuis cinq mois et plus je n'avais plus eu. J'ai pu la placer près de mon lit et près de la fenêtre, tirant parti de ce que se trouve là une porte condamnée percée dans un mur épais. Je suis donc toujours certain de pouvoir toujours trouver une place où m'asseoir et où écrire ou lire. J'ai fait aussi l'emplette d'un portemanteau et je suis à peu près bien installé maintenant.

Nous sommes actuellement au complet dans notre chambre qui comporte 12 lits, et la petite chambre qui donne dans la nôtre a aussi quatre lits occupés. Je crois que le château peut tenir 250 personnes et nous sommes actuellement 170 à 180.

Le temps est très doux, mais il pleut beaucoup ce qui ne donne guère l'envie de sortir, le vent souffle et passe sous les portes et fenêtres. Mais les couvertures permettent d'y remédier.

Je n'ai toujours pas reçu la lettre que m'annoncer ta lettre écrite au départ de Paris. Je ne tarderai pas à la recevoir probablement bientôt.

Mille bons baisers. Je joins une carte pour Marcel à ma lettre. C'est un aspect du pays que je n'ai pas encore ni vu ni aperçu depuis mon arrivée ici. Heureusement que les cartes postales existent, car je l'aurais ignoré probablement toute ma vie.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, vendredi 15 janvier 1915

Reçu le 27 janvier

Mon cher Paul,

Les courriers ont dû subir de grand retard au moment des fêtes, car je ne reçois rien de toi ces jours-ci. D'ailleurs personne ne m'a écrit non plus. Madeleine et les enfants sont rentrés mercredi. Il paraît qu'Émile avait pu retourner à Paris encore dernièrement, mais maintenant, il ne pourra plus le faire, car il est parti à présent au loin ; je ne sais dans quelle direction. Madeleine retourne demain à Rouen.

Il fait très beau temps est très doux ; les enfants ont été toute la journée au jardin. Par moments, on se croirait au printemps ; les coqs recommencent à chanter. Marguerite me rapporte du jardin une fleur pour toi : une petite pâquerette que je t'envoie.

D'après ta prochaine lettre, j'espère que je saurai si tu as bien reçu les lainages que je t'ai envoyés et les bonbons de Laure. Jusqu'ici, tout est toujours parvenu de mon côté, il n'y a que ta lettre du 23 septembre qui a dû s'égarer et ton télégramme. J'avais écrit pour les réclamer, mais on m'a répondu qu'on ne les avait jamais reçus.

Nous avons été tantôt chez les Symonds rendre la visite de leur fille. Ils sont très bien installés. Je comprends qu'ils restent ici tout l'hiver ; on a l'impression chez eux d'être dans un de ces hôtels de Neuilly ou d'une porte quelconque de Paris. Ils disent qu'ils sont ici à l'abri du vent, qu'ils se figurent être à la Côte d'Azur.

Nous attendons toujours un mot d'André nous annonçant son arrivée. On lui a retiré son appareil ces jours-ci et on doit commencer les massages. La chambre ici est prête. J'ai terminé l'arrangement de sa toilette dont on avait lavé les rideaux. Au lieu de les reclouer, je les ai montés sur une tringle ce qui fait beaucoup mieux et est beaucoup plus pratique. Ces jours-ci, j'ai refait une penderie pour la chambre de Louise avec le reste de pièce d'étoffe rouge qui était rangée dans l'armoire au linge. Son ancienne penderie était si vieille et si déchirée qu'elle ne protégeait plus les vêtements. Quand j'aurai fini toute la correspondance de jour de l'an, je me mettrai au raccommodage du linge de maison ; il y en a une bonne pile à réparer que nous avons mise de côté depuis cet été.

Tu ne le croirais, mais le temps passe malgré tout vite ici. Sans parler des enfants qui sont une bonne occupation, on trouve toujours mille choses à faire dans la maison. Il faut dire que depuis cet été, nous avons entrepris le nettoyage à fond de la maison depuis le grenier jusqu'à la cave, et cela a été un travail de presque chaque jour pendant plusieurs mois. Madeleine avait une telle ardeur pour battre qu'elle a dû racheter plusieurs tapettes ; enfin, tous les matelas ont subi une aération et un battage complet, et tout ce qui a pu être lavé l'a été. Grâce à la grande provision d'eau que nous avons, la maison peut être facilement propre ; tous les huit jours, on lave les escaliers et les chambres et tout reste ainsi très propre.

D'ailleurs, Madeleine est une parfaite maîtresse de maison et sait très bien s'organiser, et malgré la mauvaise saison, la maison n'a jamais été aussi bien astiquée qu'en ce moment. Bien que nous nous tenions continuellement dans la salle à manger, le parquet en est toujours d'un superbe brillant.

La bonne a ses occupations bien définies et sont bien réglées. Non seulement elle fait une lessive et du repassage chaque semaine, mais encore souvent du raccommodage aussi. Nous ne l'aidons que dans le ménage. Tu me demandais des nouvelles de Georges ; il ne s'est jamais mieux porté qu'en ce moment. Il écrit toujours si hâtivement que c'est de lui qu'on a le moins de renseignements.

Je t'embrasse bien mon cher Paul, Marcel aussi.

Thérèse

Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse

Paris 16 janvier 1915

Ma chère Thérèse,

Il y a longtemps que je veux écrire nous nous sommes si peu vues lors de ton dernier petit séjour que cela ne compte pas et on a vraiment besoin de s'écrire un peu. Je pense à vous par les coups de vent terribles que nous avons et j'imagine qu'il ne doit pas

faire bon sur la plage ou sur la falaise. Ici dans notre appartement de ville bien clos nous entendons dans les volets les hurlements du vent ; la maison en est presque secouée, les vitres fléchissent, et nous sentons jusque dans nos lits un souffle froid nous balayer la figure. La Seine monte, monte à la grande distraction des enfants. Mais cette saison si particulièrement pluvieuse et bien préoccupante et attristante lorsqu'on songe à nos soldats.

Tu as appris sans doute qu'Emile est parti pour le Nord. Il s'est mis en route pour Cassel il y a un jeudi huit jours ; chose singulière nous n'avons pas encore reçu le petit mot qu'il nous avait promis pour nous annoncer son arrivée à Cassel et nous dire son affectation particulière.

Nous avons assez régulièrement des nouvelles de Georges qui semble toujours parfaitement heureux. Il se plaint un peu de n'avoir rien à faire pour l'instant, mais je crois qu'il trouve moyen d'occuper fort agréablement ses loisirs ; il s'entend parfaitement avec le petit groupe d'officiers avec qui il coopère ; il a une grande liberté, bref c'est un homme heureux.

Henri est un peu au repos en ce moment à quelques kilomètres en arrière de la ligne de feu. Toujours rien de nouveau au sujet de sa nomination, ou plutôt, nouveau refus de le porter aide-major.

Papa va bien quoiqu'avec quelques névralgies de temps à autre. André n'a plus son plâtre de son bras gauche, depuis il est très ankylosé naturellement, mais c'est l'affaire de quelques bons massages, et je crois qu'il ne tardera guère à nous quitter. J'y pense avec un serrement de cœur ; c'était si bon de l'avoir ici et d'être au moins à son sujet plein de sécurité.

Albert est en ce moment dans un gros travail. Le ministère de la guerre l'a chargé d'une étude géographique sur quelques régions dont la connaissance minutieuse sera très nécessaire pour la campagne hors de France. Cela exige une énorme recherche de détail qui l'absorbe beaucoup ; d'autant qu'il faut faire vite. S'il était appelé au régiment avant la fin de ce travail il aurait nécessairement un sursis, mais jusqu'à présent il n'a pas reçu de convocation et il buche avec acharnement.

Voilà ma chère Thérèse toutes les petites nouvelles du jour. Notre vie est aussi régulière qu'une horloge bien remontée ; chaque heure amène sa petite besogne qu'il faut se hâter d'accomplir si l'on veut que tout trouve place dans la journée ; puis le dimanche c'est le déjeuner chez bon-papa, toujours grande fête pour les petites et le lendemain on reprend la petite besogne monotone de tous les jours. Les visites étant supprimées cette année, cela donne du temps du reste que l'on n'est pas gêné d'employer de façon plus intéressante.

Dis à Marcel que nous avons lu avec le plus le vif intérêt la jolie lettre qu'il a écrite à bon-papa. Suzanne s'en est délectée avec une admiration sans bornes pour son cousin. Nous sommes bien contents de savoir qu'il y a tant de fontontons dans la maison de Petites Dalles. Quel pays de rêve ! Il y a de quoi passer cent journées de pluie ininterrompue. Ici on combine des ensembles merveilleux avec jeux de construction, soldats et chemins de fer sans oublier les canons.

Mille bons baisers de nous tous ma chère Thérèse, pour toi Madeleine et vos trois bambins.

Ta sœur Louise.

Lettre de Pierre à sa sœur Thérèse

Dimanche 17 janvier 1915
19h30

Ma chère Thérèse

Je viens de recevoir ta lettre du 10 janvier, qui m'a fait grand plaisir. Tu ne nous as gâtés pas de nouvelles. Je suis heureux que tu aies pu aller à Paris pour l'enterrement de notre pauvre Tante Albert. Le voyage a été pour toi l'occasion de revoir Laure, Hélène et René, Charlotte aussi. Ton beau-frère Demangeon, s'il est actuellement chargé des travaux de délimitation des nations futures, ne doit pas s'ennuyer. Il y a fort à faire. Il ne s'est pas beaucoup compromis en te laissant entrevoir la région d'Aix-la-Chapelle comme pouvant devenir province belge. Parbleu j'en sais aussi long que lui sur ce point. Comme l'Allemagne ne pourra payer aucune indemnité de guerre au comptant, il faudra bien qu'elle indemnise la Belgique en nature. Il est probable, si nous sommes victorieux, mais le serons-nous ? Que ces bons belges annexeront un bon petit morceau de Prusse rhénane. Il est probable aussi que leur neutralité n'existera plus et qu'en lieu et place ils auront une bonne alliance défensive avec l'Angleterre et la France. Tu me dis dans ta lettre qu'il t'a semblé qu'on espérait que la guerre se terminerait plus prochainement qu'on ne l'espérait d'abord et une page plus loin tu conclus philosophiquement que restant aux Petites Dalles toute la durée de la guerre, tu y seras probablement encore l'hiver prochain. Fichtre !

Si dans ta famille par alliance on n'a guère prévu la guerre en revanche on m'a l'air d'avoir des données précises et rassurantes sur sa durée.

Pour ma part, j'ai l'impression qu'il nous est impossible actuellement et même sans doute au printemps de chasser les Allemands hors de France. Il leur est de même impossible d'avancer. Je crois qu'une offensive formidable a été tentée dans l'Est il y a un mois ou trois semaines peut-être, encore il y a 15 jours et qu'elle a échoué lamentablement. Et toutes les offensives de notre part comme de celle des Allemands échoueront sans doute de même.

L'entrée en jeu de l'Italie, de la Roumanie, etc. N'aura lieu qu'en mars vraisemblablement. Si elle coïncide avec une crise économique allemande, cela avancerait sans doute nos affaires. Mais la crise en Allemagne ne pourra être générale qu'à la fin de juin. D'ici là nous avons tout le temps d'avoir le typhus ou le choléra. Le typhus, nous l'avons déjà un petit peu.

Nos pertes en tués sont selon moi déjà doubles, triples même de celles de 1870. Et nous aurons encore au minimum autant de pertes, toujours en tués. C'est encourageant n'est-ce pas ?

Marie aura son bébé vers le 10 mars dit sa sage-femme.

J'écrirai demain à Paul selon tes indications.

Je fais transporter ces jours-ci à Clermont le portrait de notre grand-père T.M. que tante Albert m'avait donné après mon mariage. Le portrait était crevé. Il a été remis à neuf comme tu l'as vu rue Bastiat. Mes meilleurs souvenirs à ta belle-sœur Madeleine.

Je t'embrasse tendrement.

Pierre

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mardi 19 janvier 1915

Mon cher Paul,

J'ai reçu hier ta lettre du 29, mais je n'ai pas encore celle du 26. J'en recevrai donc plusieurs à la fois de toi. Ma dernière lettre était du 15.

Nous avons un temps assez beau ces jours-ci avec un air de printemps. Je sors tous les jours les enfants bien qu'il reste tout le temps au jardin jusqu'à la tombée du jour. Dimanche, nous avons été dans les bois ; comme il y avait eu beaucoup de vent précédemment, les allées étaient suffisamment sèches ; nous avons traversé la ferme des Bruyères et sommes allées sur le plateau. Il y avait une meule ; à la grande joie des enfants, nous nous sommes installés derrière à l'abri du vent ; nous sommes assis ainsi au soleil. Il y avait des quantités d'oiseaux autour de nous ; nous nous amusions à avancer doucement à travers les sillons pour les faire lever au moment où nous étions presque dessus. Il y a d'ailleurs ici quantité de gibier cette année. On a vu des cerfs venant sans doute du Nord qui étaient venus s'égarer ici. Du côté de chez les Jeannin, cet hiver des sangliers sont descendus et venaient s'installer dans la région en groupe de familles. Heureusement que le froid n'a pas duré, car on aurait pu craindre la venue aussi des loups des Ardennes.

Marcel se porte à merveille, je remarque ces temps-ci que ses lèvres se colorent de vermeille très vifs qu'il n'a jamais eu. Je constate avec plaisir une augmentation de poids ; en à peine deux mois, j'ai pris cinq livres dernièrement. J'avais hâte de voir ce bon résultat, car cet été, je me sentais assez fatigué. En août à Paris, j'ai dû soigner un rhume avec force couches de teinture d'iode. Albert était terriblement enrhumé à ce moment-là aussi, malgré la chaleur qu'il faisait. En septembre, il a fait très chaud aussi ici, Marcel s'est enrhumé, je ne sais comment ; puis je l'ai été moi-même de nouveau. J'ai passé plusieurs nuits à tousser beaucoup ; je payais sans doute toute l'inquiétude que j'avais eue en août ; je me suis vite ressaisie, et depuis, je vais bien ; et je vais toujours de mieux en mieux. Je passerai certainement un bien meilleur hiver que l'an dernier ; j'acquies ici beaucoup de force.

Marcel est ravi ; il vient de recevoir de Marie-Pierre une superbe boîte ; c'est une ferme contenant toutes sortes de personnages et de bêtes en plomb. Tout cela est bien disposé comme dans un décor de théâtre. Je trouve ce jeu si joli ainsi que je me garde d'en détacher les objets de peur qu'il ne les égare.

Je viens d'écrire à Louis pour le féliciter du succès de ces examens et lui souhaiter de rester le plus longtemps possible auprès de Laure.

Les Weiller sont redevenus parisiens ; comme leur nouvel appartement n'est pas libre, ils se sont installés rue Bastiat pour être moins à l'étroit. Ils pourront plus facilement se rendre chez Antoinette qui doit être bien seule. Paul est paraît-il encore aux environs de Paris. J'espère qu'il peut toujours communiquer avec sa sœur par téléphone et l'aider de ses conseils dans sa pénible besogne de succession.

Par Laure et Hélène, j'ai eu des nouvelles très détaillées de toute la famille ; j'ai su ainsi où et comment avait eu lieu l'accident de Pierre. Il a été au début très fatigué par la commotion. Son système nerveux se ressentait de l'impression de l'éboulement qui s'était produit sur lui. Il a en somme couru un gros risque et s'est bien tiré d'affaire.

Je n'ai pas de nouvelles récentes de tous ces jours-ci.

Père m'a écrit le départ d'Emile, il me dit que son ancienne femme de chambre repart chez elle pour faire ses couches. J'en suis bien aise, car cette femme semblait abusée de l'hospitalité qu'on lui offrait et je craignais qu'un de ces quatre matins l'enfant arrive dans la maison. En voilà encore une qui nous donne du fil à retordre. Je le prévoyais, mais je ne pensais pas tout de même que cela serait à ce point.

Je regrette bien de n'avoir pu voir Louise davantage pendant mon séjour à Paris. Albert, m'écrit-elle, est toujours très occupé dans son travail.

Nous t'embrassons tendrement Marcel et moi.

Thérèse

Lettre de Thérèse à son beau-frère Louis

Petites-Dalles le mardi 19 janvier 1915

Mon cher Louis,

Laure me dit tes succès à ton examen et je viens te féliciter en te souhaitant surtout de rester encore longtemps à Chalon. Laure est une des rares femmes qui possède son mari auprès d'elle. Pourtant, ma belle-sœur Demangeon et dans le même cas ; son mari est chargé par le gouvernement d'un travail fort intéressant, mais également fort pressé ; il s'agit de la délimitation des nations futures. Il paraît qu'Aix-la-Chapelle serait compris dans la Belgique. Si donc, nous retournions un jour à Stolberg, nous ne serions plus Allemagne. Il est certain que géographiquement ce pays ressemble peu à l'Allemagne. Mais, en réalité, nous n'en sommes pas à des projets si lointains ; et souhaitons d'abord que l'espoir de nous retrouver tous un jour se réalise le plus prochainement possible.

J'ai été voir ma voisine ces jours-ci. Elle m'a dit que sa tante se trouvait actuellement près de Craonne et que dès qu'elle serait de retour, elle me donnerait le récit du combat du 14 septembre à Pontavert, par les paysans interrogés. Peut-être aurons-nous ainsi une piste sur Jacques ?

J'ai reçu hier une lettre de Paul que Laure m'a renvoyée ; elle était du 29 décembre. Il m'écrit au cours de sa lettre : « Depuis le milieu de la nuit, nous avons un vrai vent de tempête. Il ne ferait pas froid si ce n'est que c'est éventement continuel nous empêche de garder la chaleur. » Il m'écrit aussi : « Nous n'avons guère de nouveau ici, si ce n'est pourtant le mariage d'un prisonnier russe, mariage qui a eu lieu ce matin. L'idée est évidemment un peu étrange s'il n'y a pas de raisons sérieuses. »

Ici il fait beau temps ces jours-ci. Comme il y a eu dernièrement beaucoup de vent ; dans les bois, les allées ont séché et on peut s'y promener. Il fait si doux que les violettes poussent déjà dans le jardin. Les jours allongent ; l'air se fait pur comme au printemps : la mauvaise période d'hiver est donc déjà passée.

Au revoir, mon cher Louis, embrasse Laure et les enfants pour moi, et je t'envoie mes affectueuses pensées.

Ta sœur Thérèse Wallon.

Ma belle sœur Madeleine est rentrée ce soir de Rouen. Marcel s'est empressé de lui faire admirer une superbe boîte de cavalerie en campagne qu'il vient de recevoir de sa tante Marie-Pierre.

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 20 janvier 1915

Reçu le 17 février

Ma chère Thérèse,

Je te confirme mes deux dernières lettres du 15 et du 12 janvier. J'attendais pour t'écrire d'avoir reçu de tes nouvelles, car ta dernière lettre reçue, datée du 2 au moment de ton départ de Paris, m'est parvenue le 12 janvier. Comme je ne reçois rien, je n'attends pas plus longtemps pour t'écrire.

Depuis le 15, j'ai reçu une carte postale de signatures du 1^{er} janvier qui a mis du temps à me parvenir, peut-être par suite de l'aspect bizarre de cette carte. Schrader ma aussi écrit pour me confirmer ce que m'avait dit le séquestre, et j'espère néanmoins qu'il n'en résultera pas de désagréments pour nous. Je compte sur Schrader pour me prévenir à temps dans le cas contraire. Je crois que le séquestre nommé est Hocks directeur de la société Berg Nanau qui habite vis-à-vis des Schrader.

La carte de Laure du 16 décembre m'annonçant son envoi de marrons glacés m'a été remise le 16 janvier. Enfin hier, j'ai eu une lettre de Louise et une de Suzanne datées du 9 janvier.

Je n'ai donc pas été absolument sans nouvelles depuis que je t'ai écrit. Il n'y a que de toi qu'il me paraît étonnant de ne rien recevoir. J'espère que ce n'est pas parce que tu te trouves souffrante, car sans doute que Madeleine m'écrirait alors.

Hier est arrivée ici une carte postale d'une comtesse Vidart de Suisse (j'ignore si c'est celle que nous connaissons) demandant des renseignements sur deux officiers disparus, dont Jacques. Cette demande doit probablement être successivement adressée à tous les camps et hôpitaux. Il faut bien espérer qu'on trouve bien ainsi quelqu'un pouvant nous renseigner sur ce qui est advenu de Jacques.

Dimanche dernier, une dizaine de protestants prisonniers ont été au temple dans la matinée. Je me suis joint à eux. L'église était occupée par des soldats, j'avais tout d'abord pensé pour des enfants de troupe. Nous étions dans les tribunes. Le prêche a duré assez longtemps, et je suis fort satisfait d'y avoir assisté, les questions envisagées étant toutes d'actualité, et comment. On nous a fait, entre autres, des recommandations touchant à de graves questions économiques. Il faisait beau et pour aller à cette église nous avons traversé le jardin français et avons aperçu l'allée. J'ai pu me convaincre que la carte illustrée que j'ai envoyée à Marcel représentait bien un aspect de la région. Nous avons regagné le château, notre domicile, par le même chemin et sous conduite naturellement, pénétrés de tout ce que nous avons entendu et que pour ma part je n'aurais jamais cru qu'on put entendre là, ce qui ne veut pas dire que je n'en ai pas été fort satisfait.

Je mène comme tu peux le penser toujours la même existence et que tu comprendras que je n'ai par suite rien de sensationnel à raconter. Je m'imagine pourtant que le peu que j'ai à dire peut parfois être intéressant.

Je suis depuis quelques jours sans professeur d'anglais. Il était tout feu tout flamme au début. C'était trop beau et ça ne pouvait durer, et comme il savait à peu près le français je ne pouvais pas lui rendre le service qui me rendait. Je vais essayer d'en trouver un autre. D'ailleurs ayant terminé la grammaire élémentaire, j'aborde la grammaire supérieure et je continue mes lectures anglaises.

Nous suivons toujours les événements sur votre carte ou 1/300.000 c'est nous qui avons la meilleure et la carte à plus grande échelle.

Nous n'avons guère à bouger nos petits drapeaux sauf il y a quelques jours et dans le mauvais sens. Ma santé est toujours bonne ; il faut bien que le moral soit bon, quoi qu'il y ait, je pense, à s'armer de patience. Enfin, dans deux mois nous verrons les nouvelles feuilles, et je crois qu'en été nous aurons à souffrir un peu des moustiques avec cet étang devant notre château. La vie de château à de ces inconvénients !

Mille bons baisers à tous les deux.

Paul

N. B. J'ai laissé passer la fête de Marcel, je pense que tu ne l'auras pas oublié.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, vendredi 22 janvier 1915

Mon cher Paul,

Je t'ai écrit mardi et je n'ai pas reçu de lettre de toi depuis. Les nouvelles de la famille sont toujours les mêmes. Je t'écris ce soir pour que Madeleine emporte ma lettre demain en allant à Rouen. Tantôt il faisait si beau et sans un souffle de vent que nous en avons profité pour faire une visite à Saint-Martin. Les enfants sont restés au jardin toute la journée ; ils ratissent, nettoient les allées en l'honneur d'André qui, je pense, ne tardera plus à annoncer sa visite qu'il nous avait promise. Nous devons demain aller à marée basse chercher du gravier pour en mettre dans l'allée qui n'en a plus. Cette pensée qu'on apportera la brouette ravit les enfants. Comme tu le vois, il y a toujours quelque chose à faire ici et ainsi la solitude se fait moins lourde.

J'ai reçu ce matin une longue lettre de Pierre, très intéressante. Il semble aller très bien. En d'autres temps, il ne me serait pas très difficile d'aller le voir, mais, en ce moment, ce n'est pas la peine d'y penser. Il me dit que son bébé doit arriver au début de mars. C'est dans le courant de ce mois-là que Marie-Jacques attend le sien. Aura-t-elle enfin des nouvelles à ce moment-là ? Il faut malgré tout espérer encore.

Rien de nouveau dans notre vie ici qui s'écoule avec grand calme. L'heure du courrier, vers midi, qui nous apporte et lecture et correspondance, est attendue avec impatience ; les occupations d'intérieur et le raccommodage nous prennent une grande partie du temps, si bien que le soir, on s'aperçoit qu'on n'a pas fait tout ce qu'on aurait voulu faire. Et les enfants sont occupants et turbulents et nous empêchent de nous appesantir dans des pensées graves. Ils sont même la plupart du temps d'une grande gaieté et nous les entretenons dans cette bonne humeur.

Marcel est content de revoir la lune ces jours-ci (la lune que voit papa). On va l'admirer chaque soir en allant fermer les volets. Tous ces volets que nous avons fait mettre dans l'escalier et ailleurs nous sont certainement d'une grande utilité et nous préserve du froid. Nous sommes vraiment étonnés de la façon avec laquelle cet unique poêle de la salle à manger chauffe bien tout à maison. Il y a près de deux mois que nous n'avons pas allumé de flambée dans les chambres.

Quant au vent on n'en souffre pas. On le sent beaucoup plus sur le plateau qu'ici.

Je t'embrasse tendrement mon cher Paul. Marcel t'envoie son meilleur baiser.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

C'est le 23 janvier 1915

Reçu le 25 février

Ma chère Thérèse,

J'ai eu enfin de tes nouvelles, qui me manquaient depuis le 12 janvier jour où j'avais reçu ta lettre de la Gare Saint-Lazare.

On m'a remis hier à la fois, tes lettres du 5 et 9 janvier, avec celle d'Henri incluse.

Tu voudras bien le remercier, car je ne peux le faire moi-même.

Je suis bien content d'avoir des détails de ton voyage à Paris et de savoir que Marcel profite bien de son séjour aux Dalles. Tu parles déjà de tes projets d'été et de l'hiver prochain, et tu as bien raison d'y penser dès maintenant. Tu pourras aussi ne pas rester tout le temps aux Dalles, mais au besoin voyager, ou t'installer l'hiver prochain par exemple, soit dans le midi soit ailleurs pour changer un peu.

Tu me dis dans ta lettre du cinq, que tu as été voir Jacomet ; j'avoue que je ne vois pas bien pourquoi, et je ne pense pas qu'il ne te soit pas possible de me le dire. D'ailleurs auparavant tu parlais de correspondance avec Saint-Gobain. Pourquoi ? Serait-ce pour question de traitement ? J'aimerais bien le savoir ; car cela pourrait créer un lien moral, que l'avenir rendrait gênant. Y a-t-il là simplement relations d'amitié ? Ce n'est pas encore explicable. Au lieu de me laisser chercher, dis-moi ce qui en est, et n'enveloppe pas tes phrases de mystère.

De même les renseignements que tu vas demander au Crédit Lyonnais, cela veut-il dire que tu vas toucher de l'argent. La chose est tellement naturelle que je ne verrais pas pourquoi tu ne peux l'écrire, ou bien y a-t-il des formalités à remplir spéciales dans lesquelles je puis t'aider. D'ailleurs pour mes rapports avec le séquestre j'aimerais aussi savoir si tes rapports avec Saint-Gobain sont dus à des questions d'argent et dans ce cas lesquels.

Les ordonnances belges que nous avons pour faire le service ne suffisent plus, il nous en est arrivé ces jours-ci, huit autres, ce qui double leur nombre. Ceci facilite beaucoup le service, à table en particulier.

D'après ce que tu me dis, c'est Georges qui de tous circule le plus. Il l'a échappé belle, lorsqu'il m'a raccompagné quand j'ai quitté les Dalles. Son voyage n'est pas passé inaperçu et on a voulu tirer des conclusions de son départ après un séjour si court. Il serait certainement fier s'il savait les hauts grades qu'on lui a attribués, ainsi que la mission à lui conférée. Devant le conseil de guerre, j'ai eu malheureusement à lui dénier de semblables titres. Nous n'avons en effet pas de généraux à 25 ans.

Toute cette malheureuse histoire a obligé les autorités à un pénible effort de traduction des correspondances, et tout a été fait alors avec un si grand soin que les bruits les plus étranges sur mon sort ont circulé au mois d'août. Dans Stolberg et à Aix, les plus sombres machinations m'avaient été attribuées, les journaux ont dû s'occuper de moi.

Ici rien de spécial à signaler. Nous avons dans notre chambre, récemment arrivé, un ancien capitaine de gendarmerie qui ne se console pas d'avoir été mise au bloc. Comme nous le lui expliquons, c'est chacun son tour. Il a dû suffisamment en mettre, pour en goûter lui-même. Avec lui est arrivé aussi au château un capitaine d'infanterie retraitée, dont son fils, de 17 ans, a été envoyé ailleurs.

Le temps s'est remis au doux. Il dégèle à nouveau.

Mais plus affectueux baisait ma chère Thérèse. Embrasse le gros Marcel.

Paul

Fais-moi savoir sitôt que André sera passé par chez lui.

Paul à son fils Paul

Paris 25 janvier 1915

Mon cher Paul

J'ai de tes nouvelles par Thérèse qui veut bien me transmettre copie de certaines parties de tes lettres.

Puisses-tu, mon cher enfant, être en aussi bonne santé et que tu l'affirmes ! Mais comme tu dois souffrir de ton isolement. Et dire qu'il n'y a qu'à patienter ! Ici, nous allons tous bien. Je reçois environ deux fois par semaine Louise, Albert et leurs enfants ainsi qu'André.

Les lettres reçues des Petites Dalles nous disent les mamans comme les enfants en excellente santé. Les enfants, de pauvres innocents, s'amuse comme des fous, mais petit Marcel pense souvent à son papa. Quelle joie plus tard de se retrouver ! Mais quand ? Quand ? Il semble que l'époque s'en éloigne de plus en plus. Enfin nous devons tous nous armer de patience, il le faut, et ne pas récriminer ! C'est la condition du bonheur futur.

Le bras d'André va de mieux en mieux et reprendra bientôt son état normal. Et alors, sur le milieu de février, il nous quittera de nouveau.

Notre vie continue à être très monotone, mais non exempte d'angoisses.

Les journées me sembleraient bien longues si je ne n'avais pas eu l'idée d'occuper toutes mes après-midi par des séances de dessin qui durent souvent de une heure et demie à sept heures.

Je rentre alors dîner, je lis le journal et me couche de bonne heure. Et le lendemain cette vie recommence, la matinée étant prise par la lecture des journaux, quelques lettres et courses diverses.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse du plus profond de mon cœur en te souhaitant bonne route et bon courage, car il en faut beaucoup pour toi, beaucoup et encore beaucoup !

Ton père.
Paul Wallon

Lettre de Laure Cronier-Wallon à sa nièce Thérèse

27 janvier 1915

Ma chère Thérèse,

Vous êtes bien aimable d'avoir voulu remplacer votre pauvre mari en m'envoyant des souhaits de Nouvel An. Hélas, nous les formons tous, unanime, le cœur serré, en demandant à Dieu la fin de cette horrible guerre et la bienheureuse paix qui nous rendra les malheureux prisonniers.

Puissions-nous revoir ceux dont on est si justement inquiet, votre cher Jacques et notre pauvre petit Dastarac. Marguerite, sa femme, m'écrivez l'autre jour une lettre pleine de confiance, se tourmentant seulement de savoir comment il pouvait être soigné et malheureuse de l'angoisse qui devait avoir de ne savoir rien d'eux. C'est vous montrer qu'elle ne peut croire à un malheur !

Je sais par Madeleine que vous engraissez, que vous vous fortifiez et que ce lamentable hiver se passe aussi bien que possible pour vous et le cher petit Marcel. Le froid ne vous gêne pas dans une maison bien chauffée. J'avais un peu envie de sourire en lisant le passage de votre lettre où vous parliez des senteurs du printemps, déjà ! Il est vrai que vous aviez parait-il, vendredi un soleil radieux dans un beau ciel bleu tandis que ce jour-là la neige fondue n'a pas cessé de tomber du matin au soir.

Nos pauvres soldats sont terriblement à plaindre ! Mon neveu Renard qui pourtant souffre un peu moins des intempéries que d'autres, étant dans l'artillerie, m'écrivait ce matin : « Si on sort vivant de cette fournaise, on deviendra perclus de rhumatismes. »

Ici on s'occupe le plus possible de toutes les infortunes et l'on cherche à moins penser à ce que vous hante pourtant jour et nuit.

Je suis très contente d'avoir souvent la compagnie de Charles et Madeleine ; mon pauvre neveu à la lourde charge de remonter constamment le moral découragé de sa vieille tante ; il le fait avec une inlassable patience. Je fais bien des vœux pour qu'il reste au dépôt de Rouen.

Adieu ma chère Thérèse je vous embrasse ainsi que votre petit amour frisé et je vous prie dans votre prochaine lettre d'envoyer mes souvenirs de grande pitié à votre pauvre Paul.

Votre tante
LHW

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 27 janvier 1915

Reçu le 2 mars

Ma chère Thérèse,

Depuis le 22 janvier, je n'avais pas de tes nouvelles. Ce matin, on m'a remis tes lettres du 13 et du 15 janvier, avec celle de Marcel. J'avais un peu craint qu'il n'y ait pas de distribution aujourd'hui à cause de la fête de l'empereur. Il n'en a heureusement rien été. D'ailleurs cette journée sera loin de se passer comme les années précédentes.

J'espère que tu as maintenant ma lettre te parlant de ton paquet de lainages qui m'a fait beaucoup de plaisir et me rend grand service.

Et comme Hoven n'a pas pu me découvrir un complet d'hiver, j'ai tout simplement gardé mon complet que j'avais au moment de mon arrestation et je fais suppléer à l'absence de vêtements d'hiver par des gilets de laine et ton tricot et un autre que papa m'avait envoyé. J'ai tout ce qu'il ne faut comme linge, car j'ai pu, lorsque j'ai été déclaré innocent d'espionnage et mis en liberté pour être ré arrêté immédiatement, suivant les formes, par un officier et cette fois comme officier français, me faire venir une valise dans laquelle se trouvait pas mal de linge. Si bien que je n'ai pas eu à en acheter. Le reste de mes bagages a été envoyé dans une fausse direction, et voyage encore, ou plutôt se trouve perdu dans un coin de gare. Mes demandes sont restées vaines. - *Ici, une phrase barrée par la censure allemande.* - Hier est tombée de la neige, et dans l'après-midi a eu lieu une bataille de boules de neige à laquelle j'ai pris part. J'y ai d'ailleurs laissé le fond de mon pantalon. J'en ai heureusement un autre vieux que Hoven m'avait expédié ne pouvant découvrir le complet d'hiver. Et je peux ainsi conserver mon pantalon de jaquette, qui se trouve dans ma valise, pour le jour du retour.

Je pense que tu as reçu maintenant les lettres que je t'ai écrites depuis le 19 décembre. Je n'ai cessé de t'écrire deux fois par semaine.

Je vois que la maison t'occupe beaucoup, mais il ne faudrait pas que le goût de Madeleine pour l'astiquage t'entraîne à te fatiguer et à faire des ouvrages à laisser à une femme de ménage. Je pense que tu as profité de ton voyage à Paris pour t'acheter quelques livres ou publications pour te distraire ou que sinon tu sauras te les commander et te les faire envoyer par la poste.

Nous avons entrepris un nouveau tournoi d'échecs, les Français contre les Russes. Chaque parti a son échiquier, ou plutôt ses échiquiers et opère chacun dans une chambre. On a vingt minutes pour chaque coup. Sitôt qu'un coup est décidé, on l'inscrit sur un bout de papier, signé par le chef de partie, et on l'envoie porter dans la chambre adverse. Nous jouons ainsi tous les jours de 4h30 à 6h30. L'arbitre, un anglais, vient alors et met sous enveloppe le coup que veut le parti qui se trouve avoir à jouer à la fin de la séance, afin que l'autre n'en ait pas connaissance et ne puisse étudier son coup dans l'intervalle, et remet le lendemain à 4h30 l'enveloppe à l'autre partie. C'est très amusant de jouer ainsi aux échecs, et d'étudier sur tous ses échiquiers différentes combinaisons. La partie dure environ une semaine. Chaque camp devant avoir successivement les blancs et les noirs, cela fait 15 jours, et s'il y a une belle trois semaines.

Nous avons comme adversaire des gens très forts. Heureusement parmi nous se trouve un français, lui aussi très bon. Et voilà comment nous passons le temps.

Au revoir et mille bons baisers à vous deux.

Paul

Embrasse Marcel pour ses prochains quatre ans.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mercredi 27 janvier 1915

Reçu le 6 février

Mon cher Paul,

J'ai reçu tous ces jours-ci depuis samedi tes lettres en retard, celle du 4, du 8 et du 12.

Je n'ai pas reçu encore ta lettre du 26 décembre. Tu me disais sans doute que tu avais reçu mes lettres du 2 et 5 décembre ? As-tu reçu aussi ma lettre du 22 décembre ?

Madeleine est rentrée hier soir de Rouen. Il a fait très beau temps pendant son absence, j'en ai profité pour promener les enfants le plus possible. Hier même, nous avons été jusqu'à Sassetot faire des courses. J'ai montré à Marcel la crèche, il désirait beaucoup la voir depuis que Marguerite et Henri lui avaient fait des récits merveilleux de celle qu'ils avaient vue à Rouen l'autre jour. Celle-ci les a ravis aussi, bien que l'enfant Jésus était tout à fait disproportionné et beaucoup plus gros que tous les personnages l'entourant, mais il n'y manquait rien ; avec l'âne et le bœuf, il y avait même un chameau. Marcel a surtout admiré l'étoile accrochée au-dessus.

Après avoir acheté des légumes secs et autres provisions, nous allâmes chez le pharmacien où je voulais faire peser Marcel son poids est de 17 h.gr. 500 gr. Je crois que c'est très bien pour son âge.

Aujourd'hui, il fait assez brumeux et froid et je pense que nous ne bougerons pas de la maison.

Je suis bien contente que tu sois enfin en possession des lainages que je t'ai envoyés. As-tu reçu aussi le chocolat ? Je n'ai plus de bonnes photographies à t'envoyer de Marcel ; cependant, parmi celles que j'ai encore Madeleine trouve que je pourrais t'en envoyer quelques-unes, mais les miennes sont trop ratées.

Laure m'écrit que Marie-Jacques a demandé qu'on lui envoie toutes les affaires de son mari, vêtement, etc. Elle a écrit à Berlin en y adressant une carte pour Jacques.

Notre petit ami Yves a écrit à Laure que dès qu'il pourrait se promener dans ses environs il nous ferait des recherches, que nous lui avons demandé par sa sœur que nous avons vue dernièrement à Paris.

À propos des Journier, l'aîné des trois jeunes gens qui étaient venus nous voir l'autre année au Waldhof est mort. Bien des familles sont déjà en deuil.

Je reçois à l'instant une lettre d'Hélène, elle me dit être tout à fait installée. Charlotte et son bébé viendront sans doute la rejoindre si sa sœur aînée venait à s'installer avec sa bande à Paris.

Hélène paraît contente d'être enfin au large et de se retrouver un peu plus près du centre et des moyens de communication. À présent, tous les tramways à air comprimé sont transformés en ligne électrique, c'est beaucoup plus rapide et bien plus commode. Je les ai appréciés à mon dernier voyage, tandis qu'au premier j'appréciais la fraîcheur du Nord-Sud (*il s'agit de l'actuelle ligne de Métro n°12*) que je prenais le plus fréquemment ; en descendant aux stations Madeleine ou Chambre des Députés, je me trouvais plus très loin des endroits où je me rendais presque journellement.

Ma visite du 31 décembre était une visite de remerciement. On m'écrivait souvent au début, et, bien hors que les nouvelles qu'on envoyait étaient naturellement anciennes, j'étais, en les recevant, moins inquiète.

Rien de nouveau dans la famille ces temps-ci. Si André peut venir nous voir, ce ne sera pas avant le milieu de février. Il suit toujours son traitement de massage.

Albert a toujours beaucoup de travail. Emile a écrit qu'il allait bien, mais on ne sait pas où il est. Des autres, rien de nouveau.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul, Marcel t'envoie un gros baiser.

Thérèse

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Petites-Dalles, le jeudi 28 janvier 1915

Ma chère Laure,

J'ai bien reçu ta fourrure et je t'en remercie ; elle me servira bien tout le temps de la guerre jusqu'à ce que je retrouve les miennes, si je les retrouve !

Dans une de ses dernières lettres, Paul me disait avoir reçu les souhaits de bonne année de notre jardinier. Je pense donc qu'il garde toujours notre maison.

Il me charge de remercier Louis de sa lettre du 21 décembre, car à présent, il est remis au taux de 2 lettres seulement par semaine. Paul écrit aussi qu'il est arrivé dernièrement d'autres prisonniers ; ils sont à présent 160 ; tous ces derniers sont des prêtres, ambulanciers, car on ne leur adjoint jamais plus à présent d'officiers. Ceci touchant 60 marks par mois, tandis que les civils tout en étant traités comme militaires, non rien. Depuis peu, il est interdit aux prisonniers d'acheter du tabac ; cela ne gêne pas Paul qui n'est pas fumeur. (Dernièrement, les Allemands ont fait des rafles de cigares en Belgique. Seraient-ils déjà à court de tabac en Allemagne ?)

Si tu peux envoyer du pain d'épice à Paul, il en sera ravi. C'est une excellente idée. Il me dit que mon envoi de lainage a été le bienvenu et lui a permis de se mettre au raccommodage des anciennes affaires.

Nous avons beau temps ici quoiqu'assez froid. Les enfants sortent tous les jours.

Midi.

Je reçois ta lettre à l'instant et celle de Paul donnant des renseignements forts intéressants. J'en déduis que cela va très mal en Allemagne, bien que Pierre ne croit à une crise économique que pour juin. Espérons qu'en avril ou mai, le grand coup de balayage sera donné. La tante de ma voisine a été empêchée d'aller jusqu'à Beurieux, car les Allemands sont trop rapprochés de Soissons. Elle a remis son voyage à un moment plus favorable.

Le frère de notre bonne est au 74e et a connu Jacques. Comme il est en ce moment à Berry-au-Bac, je lui ai écrit par sa sœur de faire des recherches.

Je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris samedi 30 janvier 1915

Ma chère Thérèse

Je ne saurais trop vous remercier de votre bonne et longue lettre contenant tant de détails sur l'existence de notre pauvre prisonnier.

Heureusement, il semble prendre son mal en patience et nous allons le retrouver et riche de mille connaissances diverses. S'il parle aussi bien l'anglais qu'il parlait l'allemand, il aura la chance d'être ferré sur les trois langues, ce que j'ai toujours souhaité pour mes enfants, regrettant pour moi-même de ne connaître que la langue française.

Et quelle partie d'échecs vous allez pouvoir faire ensemble, jeu auquel vous êtes déjà très forte comme au jacquet et au trictrac. Et les bridges !

Mes enfants ne pouvaient souffrir les cartes et m'en avaient dégoûté. Et tous maintenant s'y mettent. Je vais donc ni m'y remettre et ils seront mes professeurs.

J'ai eu aujourd'hui un joli courrier. Votre lettre Thérèse-Paul d'abord, deux lettres de Charles, une lettre d'Henri, deux lettres d'Emile, Georges seul fait défaut. La dernière lettre que j'ai reçue de lui le 20 janvier était du 17.

Le régiment d'Henri est enfin au repos, mais Henri n'en jouit guère, car il se passe toutes ses matinées et ses après-midi à vacciner le régiment contre la typhoïde, à soigner les malades et il y en a beaucoup, et à traiter les pauvres pieds des soldats qui sont dans le plus déplorable état après un séjour prolongé dans l'eau et dans la boue.

Émile vient de changer de cantonnement, mais il opère toujours dans les environs de Dunkerque. Ils réclament des lainages, couvertures et sacs de couchage. Je vais m'occuper de ces envois.

André va de mieux en mieux et compte rejoindre le front dans une dizaine de jours. Il remue assez bien son bras, mais pas assez cependant encore pour pouvoir tirer son sabre. Il est superbe dans sa nouvelle tenue gris bleu clair et sa culotte velours azur ! Mais il paraît que la mode a déjà changé tout au moins pour les artilleurs. L'artillerie a, paraît-il, adopté dans ces derniers jours la couleur brune "capucin".

Il va rudement trancher sur les camarades et servir de point de mire, je le crains.

Les santés sont très bonnes boulevard Henri IV, j'y déjeune demain avec André.

Au revoir, ma chère Thérèse, merci encore de m'avoir envoyé tant d'extraits des lettres de Paul, vous ne pouviez me faire plus de plaisir.

Je vous embrasse bien tendrement ainsi que Madeleine et les trois gentils lurons.

Paul Wallon

Puisque les sucres d'orge ont paru faire plaisir à Paul, je lui en envoie une nouvelle boîte que je viens de faire faire à son intention.

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 30 janvier 1915

Reçu le 26 février

Ma chère Thérèse,

Voici le froid revenu et qui semble devoir durer. Après avoir eu un peu de neige, le ciel s'étant éclairci la température a baissé et nous avons aujourd'hui un bon froid sec et, ce qui est appréciable, sans vent. Quoique n'ayant pas de thermomètre, je crois que ce matin nous avons bien -10°. L'air est bon à respirer et il est agréable de sortir. Les affaires de lainages que tu m'as envoyées trouvent bien leur emploi par cette température, et sont d'ailleurs entièrement suffisantes.

Il est arrivé ici récemment un habitant de Chauny. J'avais espéré qu'il pourrait me donner des renseignements intéressants. Il n'en a malheureusement rien été, car on ignore paraît-il ce qui se passe à la ronde.

Sur l'usine même, je n'ai rien su, si ce n'est qu'elle était naturellement arrêtée et occupée. De St-Gobain proprement dit, aucune nouvelle ne lui est parvenue.

Notre vie de captifs se poursuit avec la même régularité. Notre tournoi d'échecs, russe contre français, n'est pas encore terminé.

Nous complétons chaque jour les repas qu'on nous donne par un séjour prolongé à la cantine qui devient le grand cercle, ou salon où l'on cause et où on juge l'état d'esprit extérieur, qui a joliment changé, et évolue de jour en jour une façon toujours plus nette.

Je n'ai toujours pas su quelle était la dernière lettre que tu as reçue de moi en juillet, et si même tu en as reçu depuis mon retour à Stolberg, qui a précédé de si peu mon arrestation.

J'espère que tu auras pu donner une fleur à Marcel pour son anniversaire est aussi un joujou pour lui rappeler qu'il devient maintenant un grand garçon.

Je n'ai pas eu de lettre de toi ce matin. Ta dernière lettre était datée du 15 janvier et je pensais en avoir une au courrier aujourd'hui. Il est vrai que j'en aurais peut-être une ce soir.

Je t'embrasse affectueusement, ma chère petite Thérèse, ainsi que le gros Marcel.

Paul

Lettre de Paul à son fils Paul

Paris samedi 30 janvier 1915

Reçu le 10 février 1915

Mon cher enfant

J'ai reçu ce matin une longue lettre de Thérèse me donnant de nombreux extraits de tes lettres et l'en ai vivement remercié, rien ne pouvait me faire plus de plaisir.

Nous pensons tellement à toi mon pauvre prisonnier !

Heureusement tu es assez philosophe pour prendre ton mal en patience et tu sais utiliser le temps de ta captivité.

Si tu parles aussi bien l'anglais que tu parlais l'allemand, tu vas devenir un homme épatant, un trilingue émérite. Cela pourra certainement beaucoup te servir plus tard dans ta carrière d'ingénieur.

C'était mon rêve de voir mes enfants parler les trois langues regrettant pour moi-même d'avoir été assez paresseux pour ne pas étendre mes connaissances qui se bornent à la langue française.

Et puis que de belles parties d'échecs tu vas pouvoir faire avec telle ta femme ! Et le bridge ! Que de bridge nous allons faire en famille quand nous serons réunis pendant les vacances.

Mes enfants jusqu'ici ne pouvaient souffrir les cartes et m'en avaient dégoûté. J'y avais renoncé complètement, je ne sais même pas si je saurai jouer encore à l'écarté.

Maintenant Georges, Émile, toi, Henri lui-même, vous devenez tous fanatiques des cartes ; vous allez devenir mon professeur et me rapprendre ce que je ne sais plus. Quand il pleut, c'est un bon passe-temps et aussi pour occuper les soirées.

Puisque mes sucres d'orge te sont arrivés et que tu parais les avoir appréciés, par le même courrier, je t'en envoie une nouvelle boîte que je viens de faire faire à ton intention.

J'ai de bonnes nouvelles de tous tes frères. Le bras d'André va de mieux en mieux et dans une dizaine de jours il pense pouvoir reprendre son service.

Dimanche prochain 16 février, je compte aller voir Charles à Rouen s'il y est encore ce que j'espère.

Louise Albert et leurs enfants vont très bien comme aussi les Petits Dallais me dit Thérèse.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

Ton père Paul Wallon

Cela va être bien pénible de ne pas avoir ton petit Marcel pour l'anniversaire de sa naissance.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, dimanche 31 janvier 1915

Reçu le 12 février 1915

Mon cher Paul,

Il neige ce matin. Comme je suis un peu enrôlé ce matin, je reste au lit prudemment et je ne me lèverai que pour le déjeuner.

Marguerite en bonne petite ménagère vient de m'apporter un bol de lait bouillant que je viens de boire et maintenant je t'écris.

Hier, Madeleine est partie après le déjeuner en profitant de l'auto de notre aimable voisin. J'ai passé un bon moment avec les enfants sur la plage. Il rapporte tous les jours un peu de gravier pour les allées ; cela les occupe utilement. Le soleil était même si chaud hier qu'ils ont pu jouer au sable comme en automne.

Jeudi, j'ai reçu ta lettre du 15. Quand je dis à Marcel que j'ai reçu une lettre de toi, il est dans une excitation joyeuse ! S'empare de l'enveloppe pour avoir sa part. Puis quand j'ai fini de lire, prend la lettre à son tour.

Cette fois, il y avait la carte pour lui. Alors il l'a retourné du côté de l'écriture et a lu une lettre de son imagination ainsi comme : « Mon cher petit Marcel, je suis content parce que tu es gentil ; moi je suis malheureux d'être seul... »

Vendredi Marcel a eu ses quatre ans. Le matin en s'habillant, il essayait de me convaincre qu'il avait grandi. Il se tenait bien droit se lever même sur les pointes des pieds.

Je t'envoie sa photo prise en août et la petite lettre qu'il t'a écrite.

Hier matin, Marcel a eu un paquet à son nom. C'était Marie-Jeanne qui le lui avait envoyé. Il contenait des chevaux sous toutes les phases du galop ; montés sur des ressorts, ils se remuent à la moindre secousse, ce qui donne l'effet de la réalité. Les joujoux ne nous manquent pas comme tu vois.

Laure m'écrit qu'elle s'apprête à être deux fois marraine en mars. D'un petit Jean ou une petite Laure à Clermont, et d'un petit François ou une petite Marie à Orléans.

Pas de nouvelles de Paris ces jours-ci.

Antoinette m'a écrit que Paul avait repassé deux heures avec elle dernièrement, mais à présent qu'il est parti, elle ne sait quand elle le reverra. Il a pu lui donner différents conseils dont elle avait besoin pour ses affaires. Elle cherche à déménager. Pour eux deux, ils n'ont plus besoin d'un appartement aussi vaste. Elle a dîné l'autre jour chez les Weiller ; elles voisinent souvent avec eux.

Dis-moi si tu as assez d'argent pour t'acheter tout ce qu'il te faut ?

Je n'ai fait aucun placement pouvant immobiliser de l'argent.

Au revoir, mon cher Paul, nous t'embrassons tous les deux tendrement.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 4 février 1915

Reçu le 6 mars

Ma chère Thérèse,

J'ai eu hier tes deux lettres du 19 et 22 janvier et une lettre de papa du 25 que tu voudras bien remercier, car c'est toujours un bien grand plaisir pour moi que de recevoir de vos nouvelles à tous.

À l'occasion tu me diras si Louis a grade de lieutenant ou capitaine.

Je vois que décidément René est à Paris, quoique je m'en étonne un peu.

Je pense que tu te portes tout à fait bien maintenant, car je ne savais pas que tu avais été si enrhumée et si fatiguée. Ce serait vraiment dommage de ne pas prendre toutes les précautions nécessaires pour te bien porter.

Papa me dit qu'André sera complètement remis d'ici milieu février. Tu ne vas donc pas tarder à recevoir sa visite, si toutefois tu ne la pas déjà reçue. Il va pouvoir passer quelques bonnes tournées aux Dalles et cela vous fera une petite diversion dans votre solitude. Tu profiteras peut-être de sa présence pour aller au Havre qui doit avoir en ce moment un aspect joliment pittoresque et impressionnant. Si tu le peux, ne manque pas d'y aller, mais naturellement dans toutes les conditions de confort voulu. On a l'impression ici que le moment est grave et tout respire la crise.

On voudrait être plus vieux de quelques jours. Notre existence n'en souffre pas, et notre vie se poursuit toujours la même. D'ailleurs nous sommes relativement peu ici, dans une ville d'une vingtaine de mille d'habitants et dans une région d'agriculture et d'élevage.

D'après tes lettres je vois que tu peux toujours de promener. Je crois que tu fais bien de te faire une loi de sortir tous les jours. C'est bon pour la santé et une distraction pour vous tous. Je ne sais où est Pierre, mais s'il t'est possible d'aller le voir sans fatigue, ne néglige pas de le faire.

J'ignorais que Marie Jacques attendait un bébé. Ce serait bien triste pour elle, si d'ici mars elle n'avait pas de nouvelles de son mari.

Après quelques jours de froid, le dégel est survenu, mais aujourd'hui il fait beau et suffisamment frais pour que les inconvénients du dégel ne se fassent pas sentir.

La folie des tournois semble s'être emparée des habitants du château. Après le tournoi d'échecs est venu le tournoi de piquet, maintenant s'organise un tournoi de bridge, et l'un de nous propose un tournoi du jeu d'oie. Tu vois que nous devenons un peu maboules.

Notre carte des opérations continue d'attirer les habitants du château, bien que nous n'ayons à y apporter aucune modification quoique nous soyons officiellement avisés par les journaux que les rapports français contiennent des indications fausses des gros succès. On néglige pourtant de nous faire connaître ces derniers.

Mille bons baisers ma chère Thérèse. Embrasse bien petit Marcel.

Paul

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris vendredi 5 février 1915

Ma chère Thérèse,

Quelle bonne lettre vous venez encore ici envoyer. Vous devinez avec quel intérêt nous avons là cette correspondance de Paul. Une chose m'étonne c'est que ses geôliers lui permettent d'en dire si long. Ils sont ou bien indulgents ou bien touchés !

Je me réjouis du beau soleil qui brille depuis quelques jours. Cela sent déjà le printemps et vous allez bientôt commencer aux Petites Dalles à en sentir tous les charmes. Les allées du bois vont se couvrir de fleurs d'abord les primevères - il y en a aussi beaucoup dans mon jardin - les anémones et plus tard les jacinthes qui vont éclore dans les creux du côté de la ferme des Bruyères. Et dans les champs, mais un peu plus tard, en avril et mai, les colzas qui forment d'immenses tapis d'or.

Vous aurez votre récompense des quelques jours maussades de l'hiver qui fort heureusement ont été assez rares d'après ce que vous et Madeleine m'avez dit, car l'hiver a été exceptionnellement doux cette année. Il faut cependant s'attendre encore à de fortes gelées, car nous ne sommes pas encore au milieu de février.

Dimanche, je vais aller passer la journée à Rouen et j'y verrai sans doute aussi Madeleine.

Je vous embrasse bien tendrement ma chère Thérèse ainsi que votre charmant entourage.

Vôtre affectueux dévoué.

Paul Wallon

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 6 février 1915

Reçu le 9 mars

Ma chère Thérèse,

Depuis la dernière lettre que je t'ai écrite, il ne sait rien passer ici de sensationnel. Toujours la même vie, sans guère de modifications. On régleme la distribution des denrées, ce qui jusqu'ici ne nous cause d'ailleurs pas de gêne. La couleur du pain a changé, mais il n'y a pas grand mal, et gâteaux et chocolats sont supprimés pour nous. Ce ne m'est pas une grande privation. Mais c'est intéressant comme symptômes.

Nous avons un temps qui n'est guère un temps d'hiver. Alternativement froid et doux, neige et pluie. Aujourd'hui, bien que la température ne soit pas basse, le vent nous rend guère la promenade agréable et on a le sentiment d'être littéralement gelé quand on sort.

Je n'ai pas eu de lettres de toi depuis la dernière fois que je t'ai écrit, ce qui est assez normal.

Ce matin j'ai eu l'autorisation de sortie, accompagné naturellement, et de faire quelques emplettes. Comme c'est samedi aujourd'hui, c'était jour de marché, mais avec fort peu d'animations. Demain dimanche, j'aurai probablement l'occasion d'aller au temple.

Je continue d'apprendre et de lire de l'anglais. Mais c'est surtout la conversation qui est pénible. Quant à la prononciation, j'ai déjà reçu des félicitations de mon professeur, qui est maintenant un officier de marine marchande anglais. À part cela, je ne fais pas grand-chose, car les journées passent sans que l'on ait pu faire ce que l'on aurait voulu faire. C'est cette vie en commun qui en est la cause. À chaque moment on est dérangé.

Depuis que l'on a institué appelle le matin à 9 heures et appels à 4 heures, il se trouve qu'à quatre heures tout le monde rejoint sa chambre et ne la quitte plus guère jusqu'à sept heures, tandis qu'autrefois ont trouvé assez de tranquillité dans sa chambre pendant l'après-midi, les uns étant au fumoir, les autres se promenant et revenant souvent alors que vers l'heure du dîner dans leur chambre.

Je t'embrasse affectueusement ma chère Thérèse ainsi que le gros Marcel.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, samedi 6 février 1915 (2h1/2)

Reçu le 18 février 1915

Mon cher Paul,

Je vais remettre tout à l'heure à Madeleine ma lettre : elle s'en va cette fois en emmenant les deux enfants. Une voiture les conduira à Cany où il y a un train assez commode dans l'après-midi.

André n'est pas venu nous voir, il doit être déjà reparti. Je ne sais si on lui a donné un petit congé, dans tous les cas, il n'aurait pu aller chez lui.

Émilie va bien, il est encore plus loin que Georges.

J'ai reçu ces jours-ci une carte de Philippe avec la photographie de son logement qui paraît dans le genre assez confortable avec tuyau de cheminée. On le voit ainsi avec sa tête encadrée d'une barbe majestueuse. Dieu qu'il est laid ainsi ! Je me garderai bien de le complimenter. Enfin, il paraît en très bonne santé et c'est le principal.

J'ai reçu une lettre de tante Valentine. Henry va bien ; il envoie à sa femme deux cartes par semaine. Quant à André, on conserve l'espoir ; un de ses trois compagnons ayant été retrouvé et ayant écrit qu'il avait vu André au moment où il avait été blessé, on espère qu'un jour on aura de ses nouvelles.

Nous avons ces jours-ci un temps de printemps. Je t'envoie une primevère que Marcel a trouvée dans les bois et qu'il a cueillie à ton intention. Bientôt, il y aura beaucoup de fleurs partout si le soleil continue à se montrer ainsi. Ce matin des petits oiseaux gazouillaient c'était charmant. C'est sans doute de bonne heure pour la saison.

Ces jours-ci nous allons à la plage et nous nous asseyons même quelques moments sur des pliants. Il y fait très bon.

Nous allons donc être seuls Marcel et moi pendant deux jours. Nous savons toujours bien nous occuper, et ainsi, le temps passe plus facilement.

Tout embrassons tous les deux tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mardi 7 février 1915 (8h1/2 matin)

Reçu le 15 février 1915

Mon cher Paul

Je profite de ce que Marcel dort encore et que ses cousins sont à peine réveillés pour t'écrire de mon lit avant de me lever.

Les deux matinées que j'ai prolongées au lit m'ont remis tout à fait de mon enrrouement et ont évité que cela ne dégénère en rhume de poitrine. J'en suis bien contente.

Après la neige d'avant-hier le temps a subitement changé et hier, il faisait assez doux et beau. Les enfants ont été tout le temps dehors, Charles ayant permis à ses petits d'aller à la plage seuls chercher du gravier, tous les trois hier ont été sagement faire plusieurs voyages. Cela les occupe utilement. Et puis, il n'y a aucun danger sur la route, car il ne passe que deux voitures par jour par ici : la diligence et la voiture du boulanger.

Ils ont été aussi ramassés du bois mort dans le sentier qui se dirige vers le bois et en ont amassé deux bons fagots.

Ils ont aidé aussi le fils de Levieux qui nous apportait une provision de bois à brûler dans les cheminées. Ils sont ainsi très sages, occupés.

Quand le jour tombe, ils rentrent à la maison et installent leurs joujoux sur la grande table et prennent chacun une étoffe pour coudre. Marguerite est très fière parce qu'elle a presque terminé sa petite brassière. Dans la journée elle avait trouvé une primevère rose dans le jardin ! Je me suis empressée de l'envoyer à père en même temps que je lui envoyais de tes nouvelles.

Madeleine rentrera ce soir ; elle n'aura pas beau temps aujourd'hui pour voyager : le ciel est gris et il tombe une pluie fine. Voilà Marcel qui se réveille en suçant son pouce, ce qu'il ne fait plus jamais en dormant. Mais au réveil c'est une vraie manie. Il me dit qu'il t'embrasse bien fort.

Je n'ai pas eu de lettres de personnes depuis avant-hier jour où je t'ai écrit ma dernière lettre.

Je t'envoie une photo des enfants pris en août. Marcel a un air terrible qu'il prend souvent quand il est courroucé.

J'ai reçu dernièrement une simple carte de Jean me disant qu'il va bien. Depuis un mois il est toujours au même endroit.

Je t'embrasse tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

De celle et 10 février 1915

Reçu le 7 mars

Ma chère Thérèse,

Samedi soir, après t'avoir écrit j'ai reçu ta lettre du 27 janvier. Tu me parles de tes lettres du 2 et 5 décembre. De ces 2 lettres, je n'ai reçu que celle du 5. De même, je n'ai pas celle du 22. Je viens de rechercher pour être plus sûr parmi tes lettres, et de même dans le cahier, où je note avec leur date le jour de leur réception, et n'ai rien trouvé.

Tu as bien fait de faire peser Marcel. Pour moi ce poids ne me dit pas grand-chose. Mais pour toi qui as des points de comparaison, le renseignement est intéressant.

Depuis ta lettre reçue samedi, je m'aperçois que je ne t'ai pas accusé réception du chocolat contenu dans ton paquet de lainages. Je l'ai bien reçu et qui plus est, je dois l'avouer à ma honte, consommé depuis longtemps, et trouvé excellent.

D'une façon générale, tous les paquets ne sont ouverts qu'ici, au bureau, en présence de l'intéressé. Un paquet bien fait arrive donc toujours intact dans les mains du destinataire.

Les dépenses d'achat de chocolat, gâteaux, etc. Ne sont en valeur qu'en tant que les objets ont été achetés en Allemagne. Pour ce qui est des camps d'officiers, ces derniers peuvent recevoir tout ce qu'ils veulent de l'étranger. Nous recevons donc tout ce qu'on nous envoie.

En même temps que ta lettre, j'en recevais une de Jean (du 24 janvier) qui paraît fort content de son poste actuel et des résultats qu'il obtient. Il me dit aussi qu'il mange admirablement. Il faut vraiment que ce soit vrai, car de tous côtés (nouveaux arrivants, etc.) il y a chorus à ce sujet. Les infirmiers français pris dans les tranchées, disent même qu'on est trop bien se nourri.

Ici pas de nouvelles dans les journaux ces jours-ci, ce qui n'est pas mauvais signe, au contraire. On peut avoir une idée des pertes ici, si l'on pense que le nombre de morts français indiqués par les journaux allemands atteindrait cinq cents milles. C'est donc formidable de l'autre côté.

Notre vie se poursuit régulièrement.

- Paragraphe gommé par la censure allemande -

À part cela aucun changement appréciable dans notre ordinaire. Néanmoins je me suis procuré quelque produit comprimer Maggi tels les cubes pour bouillon, dont je n'avais jamais utilisé, et qui ne sont pas mauvais. C'est vraiment très pratique.

Quoique l'hiver n'ait pas été rude, il semble bien qu'il soit maintenant terminé. Nous avons parfois même des journées printanières.

Nous avons ici un baryton russe, qui était à l'opéra de Berlin. Nous avons parfois l'occasion de l'entendre. Généralement le dimanche soir avant le dîner, il chante et on joue aussi un peu de musique violon et piano. Le violon serait fort bon, quoiqu'amateur, malheureusement il ne joue pas en mesure, et souvent il joue faux. Mais il a un coup d'archer excellent.

Le dimanche après-midi vers cinq heures le concert commence et la salle à manger est généralement remplie.

Mille bons baisers pour vous deux.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, jeudi 11 février 1915

Reçu le 23 février

Mon cher Paul,

Madeleine a vu père dimanche à Rouen ; il paraît qu'André est encore à Paris, et qu'il viendra probablement nous voir dans une douzaine de jours. Elle m'a appris à son retour de Rouen une triste nouvelle : un deuil chez les Rabut ; la mort d'André Rabut décédé il y aura demain 15 jours. Il est mort au bout de 24 heures de souffrance dans un hôpital. Son père, la semaine dernière, sur une dépêche inquiétante concernant la santé de son fils André, est parti à sa recherche. Le terrible voyage plein d'angoisse ne lui a permis que de retrouver le corps qu'on pourra transporter plus tard.

La jeune femme installée depuis quelque temps chez les Rabut apprend petit à petit par des dépêches de son beau-père l'affreuse nouvelle. Elle et son petit garçon, qui est un peu plus jeune que Marcel, étaient tous les deux chez père le jour de l'an. Elle m'avait dit être venue s'installer à Paris pour voir son mari qui se trouvait à ce moment-là aux environs, mais il partit ensuite au loin.

Nous avons un temps superbe ; il faut espérer, si André vient nous voir, qu'il aura aussi beau temps qu'en ce moment.

Marcel s'est un peu enrhumé ; il fait si beau que je continue à le faire sortir, tantôt nous irons dans les bois chercher des feuillages pour remplacer ceux des vases. Madeleine a invité Monsieur Roquigny à déjeuner. Il viendra samedi. Il faudra faire un repas rapide, car la voiture doit s'ébranler vers Rouen dès une heure moins un quart.

Vendredi dernier, les enfants ont été invités à jouer avec les petits de la Jaille, nous avons donc été goûtés chez les Symons. Voilà pour ce qui est de nos mondantités. Nous continuons à mener la vie la plus calme et reposante qu'il soit.

Laure m'a écrit t'avoir fait un envoi de pain d'épice. Si c'est du Mulot, cela doit être bon. Je sais par elle que les Weiller ont eu la grippe et que l'oncle Hallopeau a eu une congestion pulmonaire dont il est hors de danger à présent.

Je n'ai guère de nouvelles de tous ces temps-ci, sauf qu'Henri est encore au repos.

Depuis le 28, je n'ai rien reçu de toi. Je vais sans doute avoir ces jours-ci plusieurs lettres à la fois.

Dimanche, Marcel t'envoyait une carte postale. Il est convaincu qu'il est très grand depuis ces quatre ans. Il m'amuse bien avec toutes ces réflexions : « Pourquoi tu dis : il s'éteignait ? On doit dire il s'étendait. » Et puis après : « Qu'est-ce qui fait le vent dans le ciel ? » Alors, je lui explique les courants d'air. Il prend un air très entendu pour me dire qu'il a saisi.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Petites-Dalles, le vendredi 12 février 1915

Ma chère Laure,

C'est par ta lettre que j'ai appris les grippes des Weiller. J'ai écrit hier à Hélène ; je pense qu'ils sont rétablis maintenant. Je vois aussi qu'oncle Hallopeau a été assez souffrant. Ici, Marcel a été enrhumé, mais il continuait à sortir et aujourd'hui, c'est presque fini.

Je n'ai pas de lettres de Paul depuis 16 jours. Je ne sais pas pourquoi cette interruption. Peut-être est-on plus sévère en ce moment pour la correspondance des prisonniers ?

Dans sa dernière lettre, Paul me donnait des détails sur leur vie. En plus du tabac supprimé, on a pris l'argent étranger à tous ceux qui en avaient ; des prisonniers officiers en retraite, raflés dans les pays envahis (France je pense surtout), sont arrivés récemment, à des âges les plus incroyables : ils étaient précédemment dans un camp où le seul moyen de locomotion était les béquilles. D'autres prisonniers venant de Mayence où ils touchaient 60 marks comme leurs compagnons officiers, ne touchent plus rien à présent à Celle où cependant les prisonniers quoique civiles sont traitées avec leur grade de militaire ; néanmoins aucun ne touche de pension. Comme tu le vois, l'Allemagne cherche à faire des économies de tous les côtés.

J'ai reçu une carte de Philippe du 30. Il m'envoie la photo de sa tranchée et de tous les membres de son poste. On le voit ainsi avec un chien sous le bras. Il a une barbe très longue qui lui allonge encore davantage la tête.

Je n'ai encore aucune réponse pour mes recherches à Pontavert. Le frère de notre bonne est à Berry-au-Bac. Il a écrit qu'il ferait les recherches que je lui demandais. Les combats ont repris dans toute cette région et je crains qu'on ne soit longtemps avant d'avoir le moindre renseignement.

Je lis dans le journal que les Allemands préparent l'échange de prisonniers invalides (il y en a de l'Aisne). Or je sais que Paul en a comme compagnon. Si ces prisonniers parvenaient à rentrer en France, on saurait certainement par eux le régime des ambulances des pays envahis, dont on ignore toujours tout. L'Allemagne empêche et interdit toute communication des neutres avec les pays envahis.

Nous avons appris ces jours-ci la mort de notre cousin André Rabut décédé il y a 15 jours le lendemain d'un combat dans les Ardennes où il avait reçu plusieurs blessures. Il laisse une jeune femme et un petit garçon de 3 ans et ½. La famille n'apprit la mort que plusieurs jours après le décès. Néanmoins, on pourra ramener le corps plus tard ; mon oncle Rabut ayant été le reconnaître. C'est le premier décès dans la grande famille Wallon depuis le début de la guerre, car pour André Dastarac, on espère toujours ; on a une nouvelle piste.

Merci pour le petit calendrier. Dis-moi donc si vous avez en magasin des seaux de confiture et à combien cela reviendrait envoyer en colis postal ?

Je t'embrasse, ma chère Laure.

Thérèse

Nous aurons peut-être la semaine prochaine la visite de mon beau-frère André. Son bras est pour ainsi dire remis. Émile vient de partir pour le front.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, samedi 13 février 1915

Reçu le 26 février 1915

Mon cher Paul,

Voici plus de 15 jours que je suis sans nouvelles de toi, je suis impatiente d'avoir prochainement une lettre.

Ici, le temps est beau quoique froid. Le rhume de Marcel va mieux ; d'ailleurs je continue à le sortir tous les jours. Tantôt j'ai emmené les enfants sur la plage où ils ont joué au sable. Il fait bon au soleil, mais, dès qu'il se cache, il faut marcher pour ne pas se refroidir. Madeleine est partie ce matin avant le déjeuner, car le voisin l'a emmené plutôt cette fois à cause d'une cérémonie à laquelle il devait s'arrêter en cours de route.

Notre déjeuner est donc tombé à l'eau. C'est notre bonne qui a été la plus déçue, car elle avait déjà à moitié confectionné son menu, sortant de notre ordinaire.

Hier tout le pays se rencontrait ici en visite. Symons, de la Jaille et Roquigny. Pendant que je tenais le « crachoir » Madeleine improvisa rapidement un thé. Et nous fûmes satisfaits, après coup de notre réception. Justement, la veille, nous avions été nous promener dans le bois et en avions rapporté quantité de feuillages ; les pièces en étaient agréablement ornées. Mardi, nous devons de nouveau retourner chez les Symons.

T'ai-je déjà écrit qu'André viendrait probablement nous voir dans une dizaine de jours ? Tout cela change si souvent que je n'y croirai que quand cela sera fait. Il s'arrêterait sans doute à Rouen.

Je n'ai pas eu de lettre de la famille ces jours-ci.

Toujours rien de nouveau pour Jacques. Quand saurons-nous quelque chose ?

Je te quitte, mon cher Paul, en t'envoyant tous les baisers les meilleurs de Marcel et de moi.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 16 février 1915

Reçu le 13 mars

Ma chère Thérèse

Je t'avais écrit le 13, mais je dois recommencer ma lettre.

J'ai reçu le 12 ta lettre du 31 janvier avec la photo de Marcel qui m'a fait bien plaisir. La maman malheureusement avait été supprimée.

Tu diras à Marcel que j'ai bien reçu sa lettre et que je suis très content de le savoir sage.

Le 12 m'a été remis un colis de pain d'épice venant des Jeannin. Ce matin, je reçois une lettre de Laure m'annonçant l'envoi. Tu la remercieras bien. Ce pain d'épice est délicieux et j'ai ainsi pour quelque temps un dessert agréable. On voit que Châlon ne le cède en rien à Dijon. Laure me demandait de la prévenir par ton intermédiaire si le colis était arrivé en bon état. Tu peux la rassurer il est arrivé intact et n'a été ouvert qu'ici.

Le paquet de sucres d'orge que papa m'avait annoncé dans sa lettre du 30 janvier, lettre que j'ai eue le 10 février, m'est parvenu. Le sucre d'orge a simplement un peu fondu en route et forme un bloc. Le malheur d'ailleurs n'est pas bien grand. Pareil inconvénient s'était manifesté au premier envoi, mais moins fort.

Hier ta lettre du 2, me rassure tout à fait sur ton indisposition. Le printemps ne va plus tarder à venir, et avec lui les belles journées, dont tu pourras bien profiter aux Dalles.

La semaine dernière, j'ai été une nuit, un peu indisposé, mais je me suis très vite remis, m'étant traité par la quinine et la diète.

Tu me demandes si j'ai besoin d'argent. Je n'en ai pas un besoin immédiat. À l'occasion tu pourras m'envoyer environ 100 marks, mais pas plus. Il n'est pas intéressant de m'envoyer plus à la fois.

Laure me parle de l'état de son oncle Hallopeau qui a paraît-il une congestion pulmonaire assez grave. Il est probable dans le cas d'accident que tu iras à Paris, et y verra Laure. Louis et paraît-il toujours à Châlon.

La dernière photo que tu m'as envoyée de Marcel le représente en effet l'air sérieux. Mais c'est bien lui, quand il est fâché.

Mille baisers ma chère Thérèse.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mercredi 17 février 1915.

Reçu le 1^{er} mars

Mon cher Paul,

Toujours aucune nouvelle de toi depuis ta lettre du 15 janvier. Peut-être arrivera-t-il plusieurs lettres au prochain courrier ?

Ici, c'est toujours la vie calme de la campagne que nous menons. Hier, cependant, les Symonds nous avaient invités à goûter. Les enfants se sont bien amusés tous ensemble ; l'aînée, la petite fille, a six ans et le petit garçon a l'âge de Marcel. Les nôtres étaient très excités le soir en rentrant ; ils racontaient tout ce qu'ils avaient fait, et les déguisements avec toutes sortes d'affaires ayant servi autrefois à Madame de la Jaille et à son frère lorsqu'ils s'amusaient à faire des charades. Les deux enfants de la maison étaient d'ailleurs à notre arrivée dans des costumes charmants ; la petite, en bretonne, et le joli petit en amour. Au goûter il y eut les traditionnelles crêpes et d'excellents beignets comme cela est se fait paraît-il ici.

Aujourd'hui, le temps est à la pluie, les enfants resteront à jouer dans la salle à manger. Cette grande pièce est bien agréable pour eux par le mauvais temps. On la fait de grand matin ce qui permet aux enfants de s'y tenir tout de suite, car nous prenons toujours notre petit déjeuner à la cuisine. Cette dernière pièce s'adapte à tous les usages. Plusieurs fois par semaine, elle sert de salle de bains aux enfants et de buanderie pour leur lessive. Après le déjeuner, un rapide coup de balai et le tapis remis sur la table transforment la salle à manger en cabinet de travail.

Il ne fait vraiment pas froid cet hiver, je t'écris en ce moment de ma chambre et sans feu. Nous n'avons eu nul besoin de mastiquer des fenêtres, sauf une dans la chambre des bonnes au-dessus de notre chambre du deuxième où nous logions cet été, à cause de la pluie qui passe toujours par la fente de cette fenêtre et qui inonde le parquet et aussi tout le plafond de la pièce en dessous. Ce pauvre plafond malgré les aérations reste noir de moisissures ; je crains qu'il ne revienne pas bien. Je crois d'ailleurs que père voudrait refaire toute la couverture de la maison, mais je ne sais quand. Je pense qu'il préférera aller à Champagne au printemps au lieu de venir ici à cause de ses légumes à planter. Nous ne savons toujours pas si André viendra nous voir. S'il vient, ce serait la semaine prochaine. Il retrouverait Madeleine à Rouen.

J'ai reçu une lettre de Pierre du 10 ; il ne me parle pas de sa santé. Les dernières nouvelles de Philippe étaient du 7.

Il y a eu hier cinq mois que nous sommes sans nouvelles de Jacques ! Quand serons-nous quelque chose ? Je vais écrire à Hélène pour avoir des nouvelles de leur grippe. Marcel est

1915

encore un peu enrhumé. Il faisait si beau hier qu'il est resté au jardin ; il était ravi d'apercevoir un grand bateau et il est monté au balcon pour le voir mieux. La mer a été forte ces jours-ci et nous ne sommes pas arrêtés sur la plage.

Au moment de t'envoyer cette lettre, j'en reçois une de toi du 20 janvier ! Marcel est ravi de sa carte.

J'apprends aussi la naissance du petit Jean, un beau bébé. Laure s'apprête à aller à Clermont. Une carte aussi du 11 de Jean.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie un gros baiser.

Thérèse

Carte de Thérèse à sa sœur Laure

Jeudi 18 février 1915

Ma chère Laure,

Bonne fête ma chère Laure ; donne-moi des nouvelles de ton malade. J'espère qu'il ne t'empêchera pas d'aller à Clermont. J'ai enfin des nouvelles de Paul ; j'étais restée près de 3 semaines sans rien recevoir. Il va très bien et son moral est excellent. Il a pu profiter d'une sortie en ville avec d'autres compagnons et il semble très satisfait de ce qu'il a vu.

Nous restons aujourd'hui à la maison, car il pleut.

Amitié pour vous tous.

T. W.

Hier une carte de Jean du 11. J'ai une lettre de Pierre du 10. Je t'écrirai plus longuement ces jours-ci. On ferait d'après ce que me dit Paul des recherches sur Jacques dans les camps allemands.



Les Mouettes - PETITES-DALLES (Seine-Inf.)

Paul Wallou, architecte

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 19 février 1915

Reçu le 25 mars

Ma chère Thérèse

Ma dernière lettre était du 16. La semaine précédente je n'ai pu écrire qu'une lettre, ayant été obligé de recommencer celle du 13, la semaine suivante. J'espère que cette lettre te parviendra.

J'ai eu hier soir ta lettre du 6. J'imagine que le voyage de Madeleine et de ses deux enfants a lieu par suite du départ prochain de Charles.

Cette fleur jointe à ta lettre prouve que le printemps est proche, et c'est la première que je vois cette année, n'en ayant pas encore aperçu autour du château.

Tu vas bientôt voir revenir l'époque où tu as connu pour la première fois les Dalles, mais si je ne me trompe c'est vers cette même époque que tu comptes aller à Châlon, Madeleine te quittant.

À partir de la semaine prochaine, je ne pourrai plus t'écrire deux lettres par semaine. Nous n'avons plus droit qu'à une carte postale par semaine, plus deux lettres par mois. C'est une mesure générale pour tous les camps de prisonniers en Allemagne. Tu me diras si tu aimes mieux que mes cartes soient adressées à Chalon, d'où elles seraient mises sous enveloppe, ou s'il suffit de les adresser directement aux Dalles.

Le temps s'est aussi radouci par ici. Le soleil revient, et la température semble indiquer l'arrivée du printemps.

Je pense que tu es toujours bien aux Dalles et qu'il ne te manque rien.

Notre vie se poursuit régulière. Nous avons fait venir un certain nombre de livres français. La passion du moment est devenue par suite la lecture.

À l'occasion tu pourrais m'envoyer une paire de bandes molletières, bandes alpines, car je vais faire un de ces jours transformer un pantalon en culotte, afin de pouvoir lui faire mettre un fond. La couleur importe peu, peut-être le gris est-il préférable. Tu les prendras cintrer de préférence aux molletières droites. Tu pourras joindre au paquet un peu de lait condensé, je crois que la marque suisse est la meilleure. À ce sujet, à titre d'indication je sais que la société vaudoise de la Croix-Rouge, section de Sainte-Croix, se charge d'acheter et de faire parvenir aux prisonniers tout ce qu'on lui commande. Je ne sais pas par contre si elle se fait rembourser les frais avant de faire l'envoi ou en recevant la commande. Mais tu dois être mieux renseigné que moi, à cet égard, et dans la circonstance je ne vous peut-être pas la peine d'employer ce moyen. Il est seulement bon de le connaître.

Je me porte toujours fort bien et je pense qu'il en est de même pour vous deux, et que quand je vous reverrai vous serez tous deux gras et frais et rose à souhait. C'est bien le moins.

- Phrase largement barrée par la censure allemande -

Si André D. est prisonnier, vu sa qualité, il est probable qu'une fois guéri, il viendra ici.

Je t'envoie ma chère Thérèse mes plus affectueux baisers. Embrasse bien Marcel.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Petites-Dalles, samedi 20 février 1915

Reçu le 4 mars

Mon cher Paul,

J'ai été bien heureuse d'avoir ta lettre du 20 janvier j'étais restée près de trois semaines sans rien recevoir et je trouvais le temps long, bien long. J'espère que de ton côté tu n'as jamais de pareils écarts entre mes lettres ?

Je suis heureux de tout ce que tu me dis et surtout de ta santé et de ton moral. Je vais aussi très bien, étonnamment bien même. Cette saison prolongée au bon air ma remise et pour tout à fait il faut l'espérer. Marcel a une mine superbe aussi et, à ses vêtements, je m'aperçois comme il grandit.

D'après ce que tu me dis, on pourrait peut-être savoir ce qu'il est advenu de Jacques. De notre côté, nous ne savons rien. Cette Madame Vidart dont tu me parles est sans doute quelqu'un de la Croix-Rouge ? Je tâcherai de me renseigner.

Le facteur vient de passer, mais il ne m'a pas apporté de lettres. J'espérais avoir des nouvelles plus détaillées du petit Jean à Clermont, et que Laure donnerait de nouvelles des enfants, car elle craignait une épidémie de varicelle chez elle, Henri étant pris. Louis est toujours auprès d'elle et ne parle pas de partir en ce moment.

Pas de lettres non plus d'André. Nous préparons tout cependant comme s'il allait venir. On lavera sa chambre et il y aura plus que des draps à mettre dans son lit. Je n'ai pas non plus de nouvelles récentes des autres.

J'ai reçu une carte de Jean du 11. Il ne semble pas malheureux de son sort.

Je donnerai tout à l'heure ma lettre à Madeleine qui va à Rouen. J'irai après son départ (3 heures) avec les enfants un peu sur la plage. Il y a aujourd'hui beaucoup de bateaux qui passent et cela intéresse beaucoup les enfants.

Nous avons aussi ici une grande carte : je l'ai trouvée cet automne à Fécamp et je l'ai placée sur la tenture du mur avec punaises dans notre pièce à tout faire. Les drapeaux intéressent particulièrement Marcel, ils se trouvent heureusement assez haut pour qu'il ne puisse y toucher.

Il t'envoie un gros baiser et je t'embrasse tendrement.

Thérèse

Lettre d'André à sa belle-sœur Thérèse

Paris 23 février 1915

Ma chère Thérèse

Voici des précisions sur ma visite aux Petites Dalles, dont je viens enfin de pouvoir fixer le jour. Je quitterai Paris samedi matin et m'arrêterai à Rouen pour voir Charles. Je resterai avec lui la journée de dimanche et repartirai lundi matin pour les Dalles. Charles m'a signalé deux trains l'un arrivant à Fécamp à 11h20, l'autre à Cany à 1h26. Je prendrai l'un ou l'autre, si toutefois le choix est possible à Rouen. De toute façon je n'arriverai pas à temps pour déjeuner.

A priori, j'incline davantage pour celui de Fécamp ; j'y dégènerai et me procurerai un moyen de locomotion pour vous retrouver.

Il me tarde bien d'aller vous embrasser toutes deux ainsi que votre marmaille.

Lettres récentes de Georges et d'Henri qui donnent de bonnes nouvelles.

À bientôt et meilleurs baisers de votre frère

A Wallon

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 23 février 1915

Carte reçu le 20 mars

Depuis ma lettre du 19, j'ai reçu la carte postale de Marcel avec la photo de Marguerite, Henri et Marcel. Marcel est bien amusant avec son air boudeur. J'ai joint cette photo aux précédentes dans mon portefeuille. Je puis ainsi les regarder de temps en temps. Ainsi que je t'en ai avisé, je ne t'écris plus à partir de maintenant qu'une carte par semaine. Le temps est au beau. Les jours rallongent sensiblement, et l'appel ayant été reporté à cinq heures, nous pouvons sortir jusqu'à cette heure-là. Nous menons toujours notre existence régulière que rien ne vient troubler. Nous pouvons toujours nous arranger pour que rien ne nous manque. Ma santé est toujours excellente.

Je t'envoie mes meilleurs baisers.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mardi 23 février 1915

Reçu le 10 mars

Mon cher Paul, depuis ta lettre du 20 janvier reçue mercredi dernier, je n'ai pas eu de nouvelles lettres de toi. D'ailleurs, depuis, le courrier ne m'a pas apporté de nouvelles intéressantes d'aucun côté.

Le temps est assez frais ces jours-ci, il y a même de la gelée blanche le matin. À cause du vent, on ne peut rester à la plage. Dimanche cependant, le soleil était si chaud que j'y suis restée deux heures avec les enfants. Ils ont joué avec leurs deux petits amis. Il y avait un grand tas de sable devant l'hôtel et il construisait dedans des tunnels. Marcel était à plat ventre en face du petit Jacques. Ils ont fini par se voir par le trou dans le sable. Puis, ils ont fait des pâtés. À ce propos, Marcel a déclaré que par ces temps-ci il fallait manger de tout ; cela provoqua une grande hilarité dans ce groupe enfantin. Je crois que notre bonhomme commence à devenir loustic. Il se dégourdit bien pour le moment. Il sait presque aussi bien qu'Henri deux petites fables que ce dernier apprend ; il les a entendu dire et il a suffi à Marguerite de les lui faire répéter plusieurs fois pour qui les sache bien. Tantôt, je les ai emmenés tous les trois se promener, en revenant par un petit chemin derrière les Simmonds, il y avait là quantité de pied de primevères en fleurs ; ils en ont déterré quelques-uns pour les mettre dans le jardin ici. Je t'envoie un spécimen, mais le parfum si délicat ne parviendra pas jusqu'à toi, hélas !

Madeleine est rentrée hier. Elle était partie samedi en voiture et nous avons été l'accompagner un bout de chemin. Elle est rentrée hier après un voyage long et fatigant. En temps ordinaire, elle aurait eu le temps de se rendre de chez elle à Saint-Sébastien. Enfin elle va bien et c'est le principal.

Le pays quoique calme est déjà assez animé. Dimanche, je comptais plus de 50 personnes sur la plage ; c'est notre boulevard à nous. On fouille l'horizon et on y voit quantité de silhouettes intéressantes. C'est souvent ici le calme absolu. Samedi cependant nous eûmes une distraction en dehors du bruit des flots. Marcel me d'un air, comme pour rire de lui-même : « Maintenant, je suis grand, je n'ai plus peur des moteurs ! »

24

Je reçois une carte de Pierre, il m'apprend qu'il a la croix. Je crois qu'il y a longtemps qu'il l'attendait. Je vais vite lui écrire en le félicitant. Il fait un grand vent tantôt. Nous ne sortirons pas. J'ai de quoi lire pour une bonne partie de la journée. La vie intellectuelle bat son plein dans ce moment à Paris et les comptes-rendus sont très intéressants. Et puis, lire du bon style est vraiment une jouissance.

Toujours aucune nouvelle d'André, je ne sais quand il viendra. Je vais envoyer une carte de rappel à Georges, car je ne sais ce qu'il devient. Je me demande si la lettre que je lui ai écrite il y a mois ne s'est pas perdue.

Marcel t'envoie un bon baiser. Je t'embrasse tendrement.

Thérèse

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Petites-Dalles, le mercredi 24 février 1915

Ma chère Laure,

Je n'ai pas de nouvelles de toi depuis que tu m'écrivais qu'Henri avait la varicelle. Comment va-t-il ?

Hélène m'a écrit que le petit Albert allait mieux sans être encore remis. Je pense que tu as à présent des nouvelles détaillées de Marie-Pierre et du petit Jean. Je voudrais bien en avoir. Ici, nous allons très bien, le rhume de Marcel est tout à fait passé. Le froid se fait sentir ce matin ; la campagne est blanche de neige. Je t'écris de mon lit, Marcel dormant encore.

Tu as sans doute lu dans les journaux que nous avons le voisinage de sous-marins allemands. Le facteur en a vu deux, lundi soir de la semaine dernière au large d'ici. Depuis, il passe ici quantité de bateaux de guerre et aussi de marchandises qui longent les côtes. Mais on ne voit plus du tout de bateaux de pêche. Samedi, un aéroplane a passé au-dessus de nous très haut, et dans la direction de Dieppe. Enfin, nous sommes en plein dans les actualités.

Ces jours-ci quantité d'Anglais quittent Rouen pour se rendre sur le front. Mais ces jours-ci aussi les pauvres voyageurs civils font mieux de rester chez eux dans cette région ; les correspondances de trains ne sont plus garanties à cause du transport des soldats. La dernière lettre de Paul que j'ai eue ici le 17, était datée du 20 janvier et n'était partie que le 30 janvier de Celle. Elle contenait beaucoup de choses fort intéressantes au point de vue de la guerre. Paul a pu se joindre à des prisonniers que l'on conduisait au temple. Il a pu ainsi avoir un aspect de la ville. D'après ce qu'il me dit, je comprends que la crise économique en Allemagne est déjà très forte.

Il m'écrit aussi : « Hier est arrivée ici une carte postale d'une comtesse Vidart de Suisse (j'ignore si c'est celle que nous connaissons) demandant des renseignements sur deux officiers disparus, dont Jacques. Cette demande doit probablement être successivement adressée à tous les camps et hôpitaux. Il faut bien espérer qu'on trouve bien ainsi quelqu'un pouvant nous renseigner sur ce qu'il est advenu de Jacques. »

Je vais écrire à Anna Lancrenon pour lui demander si cette comtesse est parente de son amie Mme Vidart, femme du lieutenant prisonnier avec Paul à Torgau. Cette jeune femme le 4 septembre, deux jours après que j'ai reçu la première de Paul, me télégraphiait : « Votre mari est en bonne santé à Torgau, etc. » Je suis restée en correspondance avec elle jusqu'en octobre. Je lis dans le « Temps » du 23 que beaucoup de soldats prisonniers blessés en Allemagne, pris en août, n'ont pu encore donner de leurs nouvelles.

Chaque fois qu'il se déclare un cas de choléra dans un camp, on empêche à tous d'écrire à cause de la contagion.

Je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris vendredi 26 février 1915

Ma chère Thérèse

Quelle bonne lettre vous m'envoyez encore ce matin et comme nous vous en remercions !

Malgré les messages allemands, Paul semble deviner que notre situation n'est pas trop mauvaise. Et cette opinion qu'il avait déjà en janvier doit être meilleure encore aujourd'hui.

Nous sommes loin encore d'en avoir fini avec cette de terrible guerre, mais il me semble qu'avec le printemps nous allons marcher plus rapidement vers le succès final, éclatant. Et alors commencera pour cette « sale race » l'expiation. Surtout que le châtiment soit implacable ! Et qu'on n'écoute pas les sensibleries des humanitaires qui déjà semblent vouloir faire une distinction entre le parti militaire et le peuple allemand. Il y a des gens qui semblent s'apitoyer déjà sur la famine qui menace l'Allemagne. Que m'importe que leurs femmes, leurs enfants crèvent de faim lorsque tous leurs mâles se gobergent en France et en Belgique se saoulant comme des porcs, pillant, violant, assassinant. Nous ne leur ferons jamais autant de mal qu'ils ne nous en auront fait.

Il ne faut pas que pareil attentat puisse se renouveler, que les enfants de nos enfants soient au moins assurés de vivre heureux et tranquilles ! Les pères auront donné leur sang pour eux. Vous recevez le « temps » vous avez pu voir, ce matin ma chère Thérèse, cette mentalité allemande dont nous ne nous doutions pas, mentalité monstrueuse dans toutes les classes de la société ainsi qui résulte des écrits de leurs philosophes, de leurs docteurs et de tous leurs journalistes. On ne peut malheureusement pas détruire radicalement une race, mais on doit pouvoir la museler à tout jamais.

J'ai jusqu'à présent de bonnes nouvelles de tous mes enfants. Puisse la chance qu'ils ont eue jusqu'ici de continuer ! Puisse-je les voir tous rentrer de cette terrible guerre sains et saufs ! Quelle heureuse réunion alors ! Mais il y aura forcément hélas, au milieu de ce bonheur, des vides et des deuils ! La mort du pauvre André Rabut m'a causé une peine infinie. J'estimais, j'aimais beaucoup ce beau garçon qui était une si belle nature ! Qu'est devenu André Dastarac ! Ma sœur Valentine espère toujours, mais bien faiblement je crois. Et vous-même n'avez-vous pas d'inquiétude pour votre frère Jacques !

Et la guerre n'est pas finie !

Henri Petit très fatigué avait été évacué sur Béziers ; il est maintenant en camp de convalescence à Lyon près de sa femme.

Jacques Naltet, de l'hôpital d'Amiens, vient d'être évacué dans la région de Bordeaux. Rien de grave me dit sa sœur Marguerite, extrême fatigue d'un être très déprimé.

André est maintenant complètement rétabli, vous allez le voir lundi aux Petites Dalles. Son bras est tout à fait raccommo  . André nous quitte demain matin pour aller passer avec Charles l'après-midi de samedi et la journée de dimanche. Il reviendra des Dalles mercredi pour reprendre à Paris sa cantine, se rendre à son dépôt à Angoulême d'où son commandant le fera revenir sur le front.

Chez Louise tout le monde est bien, Albert travaille activement pour le ministère de la guerre. On n'y prépare avec des cartes, guides et documents de toutes sortes la prochaine campagne d'Allemagne. J' imagine en effet que, les beaux jours revenant, on ne va pas tarder à faire sortir tous ces boches de leurs terriers et nettoyer tout le territoire envahi où tous ces misérables continuent leur pillage et leurs crimes.

Voici aussi les beaux jours qui vont vous permettre d'apprécier plus encore le joli pays des Dalles avec ses avenues qui bientôt seront couvertes de fleurs printanières. Vous l'aurez bien mérité après les longs mois d'un hiver qui, heureusement, n'a pas été trop rigoureux. Embrassez bien votre joli petit monde autour de vous ainsi que Madeleine quand elle rentrera de Rouen et vous, je vous embrasse moi-même bien tendrement.

Paul Wallon

Quand vous   crierez à votre frère Pierre veuillez je vous prie le féliciter de ma part pour sa croix.

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 27 février 1915

Reçu le 20 mars

Ma chère Thérèse

Je vois par ta lettre du 13, reçue hier soir, que tu es restée longtemps sans nouvelles. Je pense que maintenant tu as reçu de mes lettres et que cela continuera régulièrement, car je n'ai cessé de t'écrire. Si tu n'as pas eu de nouvelles pendant plus de 15 jours, ceci tient à ce que depuis un certain temps les lettres sont gardées ici 10 jours avant d'être expédiées. Il est donc naturel que du jour où cette mesure a été prise, il se soit produit un décalage dans la réception. Il me semble donc impossible que tu continues à être plus longtemps sans lettre de moi.

Le 23 j'ai eu ta lettre du 11, m'apprenant la bien triste nouvelle de la mort d'André Rabut. Sa jeune femme est bien à plaindre.

Il faut dire que jusqu'ici notre famille n'aura pas été éprouvée. Bien que nous ne sachions toujours rien de Jacques, dont la disparition est peu explicable. Pourtant on a vu quelquefois des blessés soignés chez des paysans, ou dans des maisons privées, ne pouvoir donner de leur nouvelle que fort longtemps après leur disparition.

Je suis content que le temps soit beau aux Dalles. Bientôt va arriver l'époque où la campagne est vraiment jolie avec ses premières fleurs.

Louise ne viendra-t-elle pas passer tout au moins les vacances de Pâques avec toi. C'est une occasion toute trouvée pour elle de venir prendre le bon air. Et pourquoi ne serait-elle pas accompagnée par papa. Cela doit être tentant pour eux, et serait agréable pour tout le monde.

D'être restée aux Dalles t'aura procuré l'occasion de faire la connaissance des Symonds et d'avoir quelques relations, car sinon tu serais peut-être bien seul. Si les de la Jaille sont des gens agréables tu pourras continuer d'être en rapport avec eux. Tu vas pouvoir bientôt d'ailleurs de remettre à jouer au tennis chez les Symonds. Si tu t'achètes une raquette, achète-la bonne surtout. Profite d'un prochain voyage à Paris pour aller chez Williams acheter sa « Driva » par exemple.

Le temps ici est généralement beau ; bien qu'il fasse à nouveau un peu froid, vers le milieu de la journée le soleil est chaud et il fait bon sortir. Ces jours-ci je m'arrange pour tourner autour du château l'après-midi de trois à quatre. Je tourne en rond avec un Anglais et nous causons alternativement anglais et français une demi-heure chacun. Outre cela le matin je lis de l'anglais avec un autre professeur pendant une demi-heure. Mais les progrès sont lents, est arrivé à un certain degré ils sont beaucoup moins sensibles.

Espérons que le rhume de Marcel ne sera rien, et qu'il pourra bientôt s'occuper toute la journée au jardin. Achète-lui une petite bêche pour lui donner le goût du jardinage. Il enlèvera les mauvaises herbes et fera du travail utile, ou tout au moins qu'il croira utile, car comme il le dit il devient un grand garçon et doit faire des besognes sérieuses, et qui lui donneront des forces sans le fatiguer.

Mille bons baisers ma chère Thérèse pour vous deux.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, samedi 27 février 1915

Reçu le 24 mars

Mon cher Paul,

Depuis mercredi le jour où je t'ai envoyé ma dernière lettre, j'ai reçu deux lettres de toi, l'une du 23 et l'autre du 30 janvier.

J'espère cette fois que ta correspondance me parviendra régulièrement.

Tu me dis dans ta dernière lettre avoir reçu ma lettre du 15 janvier, celle du 13 ne t'était pas encore parvenue, sans doute. Enfin, tu dois savoir à présent toutes les nouvelles que tu désirais.

André arrive nous voir lundi soir. Il est aujourd'hui à Rouen. Il y restera dimanche et viendra ici par Fécamp où il passera plusieurs heures. J'en profite pour lui demander de me faire une course aux Nouvelles Galeries. Madeleine n'a guère le temps d'en faire à Rouen maintenant qu'elle arrive le samedi soir pour repartir le lundi matin. Elle reviendra avec André ou avec Monsieur Roquigny si elle a une place dans sa voiture.

J'ai ce matin une longue lettre de père qui me donne de bonnes nouvelles de tous. Il me dit cependant qu'Henri Petit et Jacques Rabut doivent faire une cure de repos, mais rien de grave, je pense. Par André, nous aurons des nouvelles plus détaillées de toute la famille.

Laure m'a écrit que Louis était parti. Elle ira prochainement le voir à Paris s'il est toujours aux environs. Elle me dit qu'Henri est déjà remis de sa varicelle et que les autres ne l'ont pas attrapé.

Chez Hélène, les grippes vont mieux et le petit Albert est presque remis de sa bronchopneumonie. Marie-Pierre nourrit paraît-il avec succès, le petit Jean pèse sept livres et a 59 cm de haut. C'est en somme un beau bébé. Laure me dit aussi avoir reçu une lettre de Marie-Jacques qui est bien triste. Il faut espérer qu'elle supportera les dernières semaines sans trop de fatigue avant l'arrivée de son bébé qui ne peut plus tarder.

Je n'ai toujours pas reçu ta lettre du 26 décembre. Je ne sais si tu as reçu mes lettres du 2 et 5 décembre et du 22 décembre. Je t'avais écrit que j'avais reçu toutes les lettres du mois de juillet, et celle terminait le 1^{er} août m'est pas venue aussi, mais avec huit jours de retard. Quelle est la dernière lettre que tu as reçue de moi en juillet ? Je suis forcément en correspondance avec la banque pour me faire, tous les deux mois environ, envoyer de l'argent. Je suis souvent obligé de leur demander des explications, car comme toujours ils font toujours des erreurs. Ils ont même été jusqu'à t'envoyer une lettre dans ta précédente usine. Cette lettre m'est enfin parvenue par Saint-Gobain après un fort retard.

Comme toi, je crois qu'il vaut mieux conserver de l'argent liquide et ne donnerai plus d'ordre acheter.

Je te quitte rapidement pour donner cette lettre à Madeleine qui part.

Je t'embrasse tendrement, Marcel aussi t'embrasse bien.

Thérèse

*Lettre de Thérèse à Paul, son époux*Les Petites-Dalles, lundi 1^{er} mars 1915*Reçu le 18 mars*

Mon cher Paul, j'ai terminé si brusquement ma lettre samedi que je tiens à t'envoyer de nos nouvelles tantôt avant l'arrivée de Madeleine et André. Ce dernier repartira mercredi. Je t'écrirai donc de nouveau après son départ.

J'ai oublié dans ma dernière lettre de te dire à propos de questions financières que je n'avais jamais parlé de questions pécuniaires avec Saint-Gobain. Les rapports que j'ai dû avoir avec les différents agents n'ont été ni froids, ni amicaux, mais dans la mesure exacte qu'ils devaient être. C'est pendant le mois d'août que j'en ai eu. Et maintenant je n'ai naturellement plus à en avoir.

Si tu n'as pas reçu ma lettre te disant que j'avais eu, avec plus ou moins de retard, toutes tes lettres de juillet, sans doute, tu ne sais pas encore que c'est le 9 août seulement que le ministère m'a appris que tu avais été mis en état d'arrestation. Plusieurs mois après, l'ambassade de Berne m'annonçait dans quel camp tu étais ; or depuis longtemps, nous pouvions correspondre.

Je viens de recevoir une longue lettre de Philippe, il va bien et d'ailleurs, ne semble pas mener une vie bien fatigante. Il me parle de son enfant adoptif un jeune chien à ardennais.

De Jean je n'ai que des cartes très sobres.

André n'ira pas chez lui en partant d'ici. Il repassera par Paris et reverra père avant son départ.

Nous avons très beau temps ici, pour son rapide petit séjour, mais qu'elle vent ! Les vitres craquent comme si elles allaient se casser. Les enfants sont cependant dehors, car il fait très doux. Ils s'amuse à déplanter des primevères des bois pour en faire une bordure dans le jardin en les replantant. Marcel conserve son sérieux habituel pour toutes ses occupations. Il devient bien farceur, le bonhomme, et trouve une réponse à tout maintenant, il commence à discuter avec Madeleine pendant les repas ; il lui tient tête. Puis, bien vite, il revient à son assiette, car son appétit est toujours excellent. Madeleine dit souvent : « Il ne perd pas la carte, celui-là ! »

Ce matin, j'ai eu la visite de Monsieur Jules Roquigny. Il venait me demander si tante Guibert pouvait louer sa maison sur la mer à une famille qui viendrait tout de suite s'installer ici. Monsieur Brelet notre voisin de pension en Suisse voudrait envoyer différentes familles dans ce pays-ci. Je vais écrire à tante Guibert à ce sujet et rendrai la réponse.

Les jours allongent déjà tellement qu'il fera encore clair pour l'arrivée de la diligence à 6h15. J'ai promis aux enfants de les emmener pour voir arriver André. Auparavant, nous irons chez la couturière pour faire faire un costume à Marcel. J'avais apporté cet été de l'étoffe pour le faire, mais ses vieux costumes ont pu faire tout l'hiver et j'ai donc attendu pour faire confectionner celui-ci.

Marcel me donne cette perce-neige pour te l'envoyer avec son meilleur baiser.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 4 mars 1915

Carte reçue le 1^{er} avril

Je vois par la fin de ta lettre du 17 février que tu as enfin reçu de mes nouvelles, qui maintenant vont probablement continuer de t'arriver régulièrement. Quand tu auras l'occasion d'écrire à Pierre, tu lui enverras mes félicitations au sujet de son héritier. Le temps est de nouveau pluvieux, après quelques jours de froid. Pourtant je sors régulièrement et poursuis mes conversations anglaises. La semaine prochaine, je t'écrirai une lettre, où je pourrais être moins laconique. D'ailleurs l'existence que nous menons n'est pas faite pour nous donner grands sujets de description et de narration. Le point de vue santé ne laisse rien à désirer. Le temps passe relativement vite avec mon étude de l'anglais. Mille affectueux baisers. N'oublie pas Marcel

Paul

Reçu à l'instant ta lettre du 20/2/15

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, jeudi 4 mars 1915

Reçu le 16 mars

Mon cher Paul,

Peu après t'avoir envoyé ma dernière lettre lundi, Madeleine et André arrivaient ici. Il faisait presque sombre quand la diligence s'arrêta et que nous les recevions les enfants et moi sur la route.

Je ne sais pas si Marcel a reconnu André, car ils ne s'étaient pas vus depuis plus d'un an. Marcel a paru plutôt assez intimidé de tout le temps du court séjour d'André qui nous a quittés hier après-midi. Nous l'avons accompagné tous en voiture jusqu'au bas de la côte de Vinnemerville, et delà, pendant que la voiture s'éloignait, les enfants agitèrent leurs mouchoirs.

André a été des plus occupés ici ; mardi matin tout de suite après le petit déjeuner, il partit avec Marguerite et Henri pour Sassetot pour convier le maçon à venir dans l'après-midi, car père avait chargé André de surveiller différents travaux à faire faire à la maison : nettoyage du citerneau et réparation de la conduite d'eau de la pierre évier.

Il faisait un temps magnifique mardi ; nos trois promeneurs allèrent jusqu'aux Grandes-Dalles pour faire une course pour tante Laure chez son tailleur d'arbres, puis ils revinrent par la falaise.

L'après-midi fut très occupé à toutes ces réparations de la maison : nettoyage de la cuisine au fur et à mesure que l'on démolissait le bas du mur par où suintaient les eaux ménagères. Nous étions très heureuses Madeleine et moi qu'André ait pu ainsi surveiller les ouvriers pendant ces travaux qui demandaient beaucoup de soins. Il fallait surtout les obliger à laver à grande eau toutes les parties où s'étaient formés des dépôts d'eau croupie. Tout cela fut bien fait grâce à la bonne direction. Ensuite les piles électriques eurent aussi leur visite. Enfin, nous passâmes la soirée autour de la table à écouter les récits d'André. On plaça différentes cartes très détaillées sur la table. Il refit sur

la carte tous les voyages qu'il avait faits. C'était la première fois pour nous l'occasion d'entendre pareil récit.

Hier matin, le temps, quoique doux, était moins beau ; le ciel était un peu gris. À neuf heures André partait avec les enfants pour la plage, cette fois Marcel était du nombre. J'allais quelque temps après les rejoindre. Nous passâmes devant l'hôtel pour gravir ensuite la falaise. Sur le plateau, il y avait beaucoup de vent. Le paysage était ravissant, à droite et à gauche. Au loin du côté de la mer, on apercevait allant en s'estompant la série des falaises jusqu'à Etretat. À droite le plateau était de dessin plus délicat qu'en été. Nous traversâmes à travers champs pour rejoindre le premier hameau du côté de la maison du berger. Le vent soufflait fort. Marcel trainait déjà un peu le pas, André le porta un moment sur son épaule. Puis, en marchant dans un champ de blé en herbe déjà haut de 25 cm, nous faillîmes marcher sur un lapin. Notre étonnement nous empêcha de le prendre par les oreilles, et la bête n'attendit pas notre décision pour filer au grand galop.

Nous arrivions derrière une ferme. Nous nous reposâmes le long d'un talus au bas de la haie. Le dos le long de la pente et le nez en l'air vers le ciel. Nous étions assis à l'abri du vent pour prendre ici un peu de repos. André me prétendit que c'était sa pose habituelle et qu'il faisait tout ce qu'il avait à faire dans cette position ; et, « par exemple me dit-il, c'est ainsi que je t'adresse de nombreuses lettres. » « Ah ! lui fis-je c'est désolant, je ne les reçois jamais ! » André passa en somme à peine deux jours ici. C'était bien court pour tout ce que nous voulions nous raconter. Il était très bien dans un costume tout neuf. Quant à sa coiffure, tu peux penser qu'elle est bien, car sans le savoir c'est toi qui lui en as fait don.

Marcel t'envoie un bon baiser et te dit « merci ! » Pour la carte que tu lui as envoyée dans ta lettre du 27 janvier. Je t'embrasse tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Lettre d'André à son frère Paul

Paris 5 mars 1915

Reçu le 18 mars 1915

Mon cher Paul

Il faut que je donne des nouvelles des tiens que je viens de quitter. J'ai été émerveillé des progrès du petit Marcel, qui tient des discours interminables avec le plus grand sérieux. Mais il a eu le culot de dire qu'il me reconnaissait, ce dont je doute fort. Il a fort bonne mine et paraît bien jouir de sa liberté dans les Petites Dalles qui sont à eux tout seul. Les jours que j'y ai passés ont été fort beaux : mercredi, avec Thérèse et les trois petits nous avons monté la falaise de Saint-Martin jusqu'au premier val et en appuyant à droite nous avons rejoint à travers champs la grande rue et le creux de Saint-Martin ; personne ne s'est plaint de la fatigue.

Thérèse a très bonne mine et mène une vie très active, partagée entre les soins de la maison à laquelle elle se donne avec amour et les courses au dehors.

Je suis bien content d'avoir eu cette idée d'aller là-bas ; mon séjour du mois d'août aura été légèrement retardé, mais au moins aurais-je pu toucher barre cette année encore à la mer.

Me voici maintenant au dernier jour de ma permission et je pars ce soir pour Angoulême, où je dois retourner administrativement, malgré les efforts que j'ai faits pour regagner directement l'endroit d'où je venais. J'espère ne pas y moisir. D'ailleurs, j'ai eu mon compte de repos et je suis loin de m'apitoyer sur mon sort ; je bénis même la circonstance qui m'a valu tant de joie au milieu de la famille. Tout à l'heure nous allons déjeuner chez Louise, et ce soir Louise et Albert viendront dîner à la maison ; mon train est à 9h50. De sorte que ça aura été noces et festins jusqu'au dernier moment.

Papa est toujours bien, et se passionne de plus en plus pour ses séances de modèle vivant ; il y va à peu près tous les jours et y reste de 1 h 1/2 à 7 h du soir ; il y aurait même à craindre qu'il ne se fatigue, si ce n'était une bonne chose de le voir occuper son temps d'une façon si attrayante.

Albert est toujours à Paris, mais s'attend à le quitter quelques jours. De tous les autres bonnes nouvelles : Émile et Georges font de la photographie, mais n'envoient pas souvent des échantillons de leurs œuvres ; peut-être méprise-t-il trop leur talent. J'ai vu Charles à mon passage à Rouen ; il y mène une vie un peu monotone et sans grand intérêt ; peut-être cela va-t-il changer et pourra-t-il mettre à profit ses capacités professionnelles ; c'est à quoi il s'emploie depuis quelques jours.

Je t'embrasse bien fort, mon cher Paul, et tous se joignent à moi pour t'envoyer leurs baisers.

Ton frère qui t'aime.

A. Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mardi 9 mars 1915

Reçu le 20 mars

Mon cher Paul,

Depuis la lettre que je t'ai écrite le 4, j'ai reçu 3 lettres de toi celle du 4 février, celle des 10 puis celle du 6.

Depuis le départ d'André, la vie a repris ici comme d'habitude. Seulement, Madeleine est triste, car elle a appris le départ de Charles. Elle n'aura plus le bonheur d'aller le retrouver chaque semaine comme auparavant et cette séparation lui est très douloureuse. Il faudra qu'elle aille d'ici la fin du mois à Paris pour voir son médecin. D'après ce qu'il dira, elle fera ses projets. J'attends donc que ces derniers soient fixés pour faire les miens. Il est évident que si Madeleine partait d'ici en amenant les enfants, je partirais également et j'irais retrouver un peu Laure qui doit se sentir bien seule à présent.

Charlotte m'avait dit que si j'allais voir Laure au printemps qu'elle m'accompagnerait. Le voyage ainsi toutes les deux ensemble nous serait plus pratique ; elle avec son poupon et moi avec Marcel ; nous pourrions ainsi nous aider mutuellement en route.

Pas de nouvelles de la famille ces jours-ci. Les dernières étaient bonnes de tous côtés.

Nous avons un vrai temps de mars avec giboulées. Le vent est quelquefois fort, aussi n'avons-nous pas fait de grandes promenades ces temps-ci. La dernière grande que nous ayons faite était le jour du départ d'André. Comme la voiture nous avait conduits

jusqu'à la côte de Vinnemerville, au lieu de prendre les fonds du côté de Briques-Dalles, nous prîmes le vallon opposé pour arriver sur le plateau du côté de Saint-Martin. Là-haut, dans les champs des lièvres galopaient de tous les côtés au grand amusement des enfants. Nous fîmes un demi-cercle pour retomber vers la croix Saint-Louis ; les bois y sont très jolis en ce moment. Tout à l'heure, je monterai à la poste. Marcel voudrait que je l'emmène, mais il n'est guère bon marcheur quand le vent s'en mêle et je pense le laisser au jardin.

André a dû avoir l'impression bien fautive de notre bonhomme, car ce dernier a fait le timide pendant les deux jours de son passage ici. Le soir du départ même, Marcel reprenait son entrain habituel, et au dîner surtout il s'excite et est parfois très drôle. Le jeu le plus amusant pour lui est de jouer au papa. Alors Marguerite et sa petite-fille ou Henri son petit garçon. Moi aussi, je dois être quelquefois la petite fille, et tu t'imagines à quelle chose risible on arrive.

Je te quitte mon cher Paul en t'envoyant mille bons baisers de Marcel et de moi.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 9 mars 1915

Reçu le 1^{er} avril

Ma chère Thérèse

Depuis tes dernières lettres, je vois qu'il faut bien compter trois semaines pour que ma correspondance te parvienne. Ma lettre d'aujourd'hui arrivera donc au commencement d'avril ou fin mars plutôt, à l'époque de ton anniversaire. Ce sera un anniversaire de plus où nous ne nous serons pas trouvés réunis, et ce n'est certainement pas le dernier. Dans l'impossibilité de pouvoir faire plus, je t'envoie une photographie faite fin février, et qui pourra te prouver mieux que mes affirmations que ma santé ne laisse rien à désirer. Je pense que Marcel y reconnaîtra son papa, et cela lui rafraîchira en tout cas la mémoire. Cette photo n'a pas grande prétention naturellement, puisqu'elle a été faite par un compatriote codétenu, qui a pu faire venir son appareil.

Je t'envoierai un de ces jours la photographie de tous les occupants de notre chambre. Il sera certainement plus difficile à Marcel de me reconnaître sur le groupe.

Nous nous étions bien habitués aux quelques jours de beau temps qui nous était survenus. Aujourd'hui il fait de nouveau froid, et ce depuis la fin de la semaine dernière. Nous avons même revu la neige qui recouvre encore le sol. Il fait pourtant beau, et bon à se promener.

J'ai reçu tes lettres du 17 et 20 février, la dernière le 4 mars.

Si André vient te voir, vous irez probablement vous promener au Havre. Cela doit être intéressant, pour toi surtout, et André pourrait te piloter.

Laure m'a écrit une lettre m'annonçant ce que tu m'avais communiqué la naissance de Jean. Sa lettre date du 19 février, mais parvenue le 5 mars, de même qu'une carte postale de Pierre du 20, arrivée le 7.

Ce dernier m'annonce qu'il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Tu ne manqueras pas de le féliciter en mon nom et de lui dire combien j'en suis content pour lui. À l'occasion, dis-lui que sa correspondance même pour l'étranger n'a pas besoin d'être affranchie.

Les nouvelles que me donne Laure de ton oncle Hallopeau sont beaucoup meilleures alors qu'auparavant elle avait l'air de le considérer comme perdu. Laure se plaint aussi d'être restée bien longtemps sans aucune nouvelle de toi, et comme elle ne parle pas de ses enfants je pense qu'ils vont tous bien, et que cette petite épidémie de varicelle n'aura rien été.

J'ai reçu la semaine dernière une longue lettre de Schrader, s'étonnant que je ne lui écrive pas. Je lui en ai donné la raison. Il se demande s'il peut venir me voir. Je lui ai indiqué la voie à suivre, mais je ne crois pas trop qu'il y parvienne. Il a en effet à aller à Berlin, et je suis un peu sur la route. L'usine marche toujours cahin-caha, sous la surveillance du séquestre. Mais la concurrence paraît-il, sait utiliser les circonstances. Millet en vacances en août, et par suite en France à ce moment a pris la direction de Montluçon, en place de Franière.

À la réception de cette lettre, tu pourrais m'envoyer 100 Fr., et chaque mois m'envoyer la même somme. Je pense que tu n'y vois pas d'inconvénient. Sinon je pourrais me faire remettre ces sommes par Stolberg, car j'ai toujours là un compte important de primes. J'ignore en effet les conditions dans lesquelles on peut toucher ces dépôts dans les banques, car tu ne m'as jamais dit nettement si de ce côté tu n'avais absolument aucun ennui. Si le cas était tu ferais bien de m'aviser.

Dimanche dernier, nous avons entendu du violoncelle, car un des Belges ordonnances d'ici est un ancien premier prix du conservatoire de Bruxelles. Il a un joli talent et nous allons pouvoir en profiter.

À l'occasion de ton anniversaire, je t'embrasse tout particulièrement ma chère Thérèse et je suis sûr que Marcel saura trouver pour toi une fleur dans le jardin.

Paul

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 13 mars 1915

Carte reçue le 8 avril

Ma chère Thérèse,

Ma dernière lettre était du 9. J'espère que tu l'as reçue avec la photo incluse. J'ai eu le 10 mars ta lettre du 23. Je vois d'après elle que mes lettres ne t'arrivent pas régulièrement. Je t'écris pourtant avec toujours la même régularité. Il est donc probable que tu recevras plusieurs lettres en même temps. Je suis content de voir que tu peu jouir un peu de la plage, et de la mer qui généralement est si peu animée aux Dalles. Je crois que tu as à ta disposition une grosse lunette, dans la bibliothèque, pour scruter mieux l'horizon. Ici, le printemps ne se décide pas à venir de façon définitive. Il fait maintenant à nouveau humide et le vent souffle. Aucun changement notable dans l'existence. Nous continuons à vivre sur nous-mêmes, nous nourrissant toujours de la lecture des journaux, lecture bien peu substantielle actuellement.

Mille bons baisers pour vous deux.

Paul

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris dimanche 14 mars 1915

Ma chère Thérèse,

Que vous êtes donc gentille de m'envoyer de si nombreux passages des lettres de Paul !

Je me dis bien que c'est un plaisir pour vous en recopiant ainsi ses lettres de les savourer mieux encore, mais nous ne nous en sommes pas moins reconnaissants, Louise et moi, de la peine que vous prenez pour nous. Je cherche de mon côté à en faire profiter les autres ; Henri, André, Émile et Georges quand je leur écris.

Ces extraits de lettres nous font énormément de plaisir, car ils adoucissent en moi cette crainte qui a toujours été très grande de penser que notre pauvre prisonnier, en se disant bien traité, cherche à fléchir la censure pour laisser passer ses lettres.

Il entre dans tant de détails que j'arrive à croire que, en effet, Paul, à part la privation de liberté et l'éloignement où il se trouve de nous et de vous tous, n'est pas trop malheureux. Je n'irai pas jusqu'à croire, comme ne cesse de le dire, de le crier même l'oncle Célestin, parlant d'Henri Deltombe, que son fils, à Torgan, est dans un véritable paradis ! Mais enfin Paul ne paraît pas non plus être en enfer comme le sont certains prisonniers soit civils soit militaires dans d'autres camps d'internement d'Allemagne. Vous avez dû lire dans les journaux, dans le temps en particulier, deuxième rapport des « atrocités allemandes » l'ignoble conduite des autorités allemandes envers nos pauvres concitoyens. Je n'aurais jamais cru que l'espèce humaine pu tomber à cet état d'ignominie. Nourris moins bien que des porceaux, traités comme des bêtes, roués à coups de crosse et de bâtons, insultés cravachés, tel fut le sort de beaucoup de prisonniers ! Quelle honte pour leurs bourreaux ! Quel châtiment sera assez énergique lors du règlement des comptes ? En attendant toutes nos pensées sont pour nos braves combattants, pour mon grand Charles surtout, le dernier lancé dans la fournaise. Je pense à eux à vous deux Madeleine et vous nuit et jour.

Quand donc finiront ces jours d'angoisse !

Dites bien à Madeleine que je suis de cœur avec elle comme avec vous.

Je vous embrasse toutes deux ainsi que vos chers enfants bien tendrement.

Votre bien affectueux

Paul Wallon

Puisque Paul dit recevoir tous les paquets qu'on lui envoie, je vais m'occuper de lui envoyer quelques boîtes de conserve. Ne craignez-vous pas qu'elles ne soient dérobées par ses gardiens boches qui vont bientôt crever de faim ?

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, lundi 15 mars 1915

Reçu le 29 mars

Mon cher Paul, depuis mardi jour où je t'ai écrit la dernière fois, j'ai reçu ta lettre du 16. Les précédentes étaient du 4, 6, 10 février.

Je suis ennuyé d'apprendre que tu étais un peu fatigué, heureusement que tu t'es vite rétabli.

Ici, nous sommes tous en excellente santé. Marcel a vraiment une mine qui fait plaisir à voir. Marguerite et Henri ont aussi de bonnes couleurs roses.

Madeleine désire rentrer à Paris pour ses couches qui auront lieu fin juin, mais elle voudrait partir d'ici le plus tard possible, car elle trouve que l'air est si bon ici. Bien qu'elle soit encore assez indécise sur ses projets, je m'attends à ce qu'elle parte d'ici, vers le milieu de mai, et je crois en emmenant les enfants et la bonne. Nous fermerions donc la maison pour un mois et demi, puisque Louise compte venir s'installer ici le 1^{er} juillet, et probablement, je viendrai avec elle. Si j'avais ainsi un mois et demi à utiliser, je pourrais faire avec Marcel un arrêt à Paris pour revoir un peu toute la famille, puis nous irions voir un peu Laure.

Je vais écrire à cette dernière pour la remercier du pain d'épice. Je ne sais si elle est encore chez elle, car elle devait aller voir Louis, puis aller à Clermont-Ferrand et à son retour s'arrêter à Orléans où le bébé doit arriver vers le 25.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre de Marie-Jacques ; elle est bien triste et pourtant espère toujours. Mais ce silence indéfini finit par être accablant et on ne voit plus quoi supposer. Pour moi, je suppose que Jacques aura été gravement atteint et qu'il est peut-être encore à l'heure actuelle dans une ambulance.

Madeleine reçoit presque chaque jour de bonnes nouvelles de Charles. Ce dernier a logé chez une dame qui avait eu l'occasion de recevoir Henri. Les dernières nouvelles des autres, je sais par une lettre de père ce matin, étaient bonnes, mais je n'ai aucun détail.

René est toujours à Paris, jusqu'à nouvel ordre. Je suis très mal au courant sur les titres de chacun et ne suis d'ailleurs pas très experte en la circonstance. J'avais cru devoir féliciter Louis au sujet de ces brillants examens, mais je crois comprendre que tout est pour lui comme auparavant. Il aura peut-être l'occasion au cours de l'un de ses voyages de voir Pierre, mais pour l'instant il se trouve non loin de l'endroit où nous déjeunions quand nous sommes venus ici. Tu me demandes si j'ai un peu circulé lors du séjour d'André ici. Il est resté si peu de temps que nous n'avons pu faire que des courses pédestres. Mais si nous avons l'occasion en rentrant à Paris de nous arrêter à Rouen, je le ferais bien ; je crois que c'est encore plus intéressant que le havre, d'après tout ce que j'entends dire. D'ailleurs d'ici on se rend assez compte du mouvement de va-et-vient sur la mer et les enfants sont toujours vivement intéressés à chaque passage de bateaux. Il y avait pas mal de brouillard ces jours-ci, aussi entendions-nous souvent la sirène. Je vais tout à l'heure monter à la poste et t'envoierai un mandat par la Suisse. Nous nous promenons tous les jours. Je vais vraiment tout à fait bien et viens encore de prendre trois livres. Je n'ai qu'à continuer dans cette bonne proportion ; je ne pouvais pas espérer mieux. Marcel est toujours un bon luron. Croirais-tu que tous les matins, il me demande comment s'écrit un mot ? Je crois d'ailleurs qu'après le lui avoir dit, il doit s'empresser de l'oublier. Hier, il faisait si beau que tous les trois ont pu jouer pendant trois heures sur la plage pendant que Madeleine et moi étions assises sur des pliants comme en été.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'embrasse bien fort.

Thérèse

Lettre de Paul à son fils Paul

Champagne mardi 16 mars 1915

Reçu le 4 avril

Mon cher enfant

Ta femme est vraiment bien gentille de m'envoyer de si nombreux extraits de tes lettres. Grâce à elle je vois avec plaisir que, si dure que soit pour toi cette pensée d'être prisonnier, ton existence matérielle ne semble pas mauvaise ; ta santé est bonne et tu as pu trouver grâce à tes compagnons de captivité, des distractions qui te permettent de voir passer les journées. Tu vas devenir de première force aux échecs, au bridge, au piquet, et tu nous en feras profiter pendant les vacances. J'avoue cependant que je n'aurai qu'un enthousiasme très modéré pour ses parties d'échecs qui durent une semaine avec une demi-heure pour préparer son coup. Ma patience n'irait pas jusque-là ? Comme tu le vois par l'en-tête de ma lettre je suis à Champagne où je suis venu passer deux jours afin de donner des indications à mon jardinier à l'approche du printemps. Mais je ne ferai, cette année, que le strict nécessaire, car je ne vois pas quand je pourrais venir m'installer ici. Tout seul, ce n'est pas gai. Et je n'aurai pas, je le crains, d'ici longtemps, les visites toujours aussi désirées de tes frères et de ta sœur. Nous allons encore vivre des mois sévères, et je préfère être à Paris, plus à portée des nouvelles.

Paris du reste, a pour moi en ce moment, un charme infini. Il est moins bruyant, plus d'autobus, des moyens très suffisants de communication par les tramways et le métro. Plus ou presque plus d'étrangers. On se sent en famille, on ne voit plus que de braves gens. C'est extraordinaire comme on est devenu plus que jamais poli, prévenant. Tout le monde semble vouloir être bon. Et je jouis bien de cette mentalité qui est la nôtre maintenant et qui n'est pas celle de tout le monde. Je souhaite que les petites fleurs que je joins à cette lettre t'arrivent avec tout leur parfum. Les violettes et les primevères abondent dans mon jardin, je voudrais pouvoir t'en envoyer un gros bouquet. J'en porterai après-demain à Louise pour son anniversaire de naissance, 18 mars, que nous fêterons en famille, famille malheureusement restreinte, car tous les frères sont loin ; mais nous penserons bien à vous tous et parlerons de vous et de l'espoir de vous retrouver bientôt tous en bonne santé et au complet.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

Ton père

Paul Wallon

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 18 mars 1915

Carte reçue le 11 avril

Ma chère Thérèse

J'ai reçu le 16 ta lettre du 4 mars et seulement après, le 18, ta lettre du premier. La précédente qui m'est parvenue est du 23 février. J'ai aussi quelques nouvelles par André qui m'a écrit de retour des Dalles et sur qui Marcel a, paraît-il, fait excellente impression.

Marcel devient, dit André, tout à fait loquace, et ne cesse de raconter de longues histoires. Tu remercieras ce beau bonhomme pour la fleur qu'il m'a envoyée dans ta lettre. Je pense que tu as reçu la précédente lettre, du 9 mars. Probablement la semaine prochaine je t'en écrirai une autre. Je vais toujours bien. Le temps est changeant ce qui est conforme à la saison. L'existence se poursuit avec toujours la même régularité. Notre chambre n'est plus au complet, actuellement, par suite du départ d'officiers pris sur champ de bataille envoyés avec ceux pris dans les mêmes conditions.

Mille baisers

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, jeudi 18 mars 1915

Reçu le 29 mars

Mon cher Paul,

Ma dernière lettre était datée du 15. Je n'ai pas eu de lettres de toi depuis. Je n'ai pas eu non plus de nouvelles de la famille. Madeleine reçoit assez régulièrement des nouvelles de Charles qui va bien.

Hier, nous avons fêté les 8 ans de Marguerite. En se réveillant, la première phrase de Marcel fut : « Maintenant, Marguerite a 8 ans, elle doit avoir grandi ? Et moi j'ai peut-être à présent 5 ans ? » Je dus remettre les choses au point. Mais Henri et Marcel dans la matinée en regardant Marguerite restèrent convaincus qu'elle avait grandi. Dans tous les cas, elle était devenue très raisonnable et se tenait bien droite à table, ce qui réellement lui donnait l'air plus grande fille.

Tantôt, tous les trois étaient très affairés à nettoyer le jardin, car ils avaient amené ces jours-ci toutes sortes de branches. Je les ai aidés aussi à mettre de la cendre sur la côte. Elle est si belle, à présent, que nous voulons l'entretenir et ne plus permettre à l'herbe de repousser.

Les enfants durent tantôt rentraient tout à fait à la maison à l'heure du goûter, au lieu de le prendre comme d'habitude au jardin, à cause du brouillard qui tombait en pluie. Pendant que les deux grands finissent de travailler, c'est ordinairement Marcel qui met le couvert pour le dîner, il sait très bien où se met chaque chose.

Il fait très doux depuis quelque temps. Les boules d'eau chaude ont été supprimées de nos lits, et maintenant, je laisse la fenêtre ouverte la nuit dans ma chambre.

On est bien aise aussi de cette douceur de température qui permet de se tenir à n'importe quelle heure de la journée dans sa chambre pour écrire. Car la salle à manger où nous nous tenons d'habitude est forcément un lieu de passage où on n'est pas très tranquille, ni pour lire, ni pour écrire. La vie en commun à cela de fatal, qu'on perd beaucoup de temps à ne rien faire. Dans peu de jours, le printemps fera son apparition, et vraiment nous n'aurons pas eu cette année un hiver rigoureux. Mon grand manteau de voyage dont tu avais eu l'idée ma bien servi ici ; je n'ai continuellement ; par le froid, je mets une jaquette dessous ; et si s'il faisait très froid, je pouvais encore mettre ton grand capuchon par-dessus.

Je t'ai envoyé lundi un mandat international de 50 Fr.

Père me parle de t'envoyer des conserves. Peut-être pourrais-tu consommer celle que nous avons achetée ensemble en te les faisant expédier ?

Je viens de faire laver repasser et réparer ton vieux costume. J'ai pensé que retaper ainsi, il pourrait peut-être t'être encore utile. Je te l'enverrai ces jours-ci. Il faudra que j'aille ces temps-ci à Fécamp, car j'ai de nouveau une dent déplombée. J'attends encore un peu pour que les jours soient plus longs, et revenir ainsi de jour.

Quand tu m'écriras, dis-moi donc si tu as reçu mes lettres fin juillet, et celles de quelles dates ? Je te quitte mon cher Paul en t'envoyant mille tendres baisers de nous deux.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, samedi 20 mars 1915

Reçu le 1^{er} avril

Mon cher Paul,

Je t'ai écrit avant-hier. Ce matin, j'ai reçu ta carte du 23 février et ta lettre du 27. Je n'ai pas encore reçu ta lettre du 19. As-tu reçu ma lettre du 6 février ?

Demain, nous entrons dans le printemps. Aujourd'hui, il a fait très beau, mais le fond de l'air était vraiment frais ; et en nous promenant sur le plateau, il faisait alors froid, nous sommes donc vite revenus dans la vallée finir notre promenade.

Les enfants ont encore rapporté une quantité de fleurs cueillies tout le long du chemin ; je t'envoie dans cette lettre quelques violettes que Marcel me charge de t'envoyer.

Il fait clair à présent jusqu'à 6h, 6h30 et ils en profitent pour rester plus longtemps au jardin.

Madeleine a une lettre de Charles tous les deux jours. Il va bien. Il fait le bûcheron, et dessine à ses moments perdus quelques vues rurales. Enfin, on ne croirait jamais que c'est celui dont on est le plus en souci en ce moment.

J'ai eu ce matin une lettre de Laure. Elle me dit avoir été à Paris, puis de là voir Louis qui prochainement partira sans doute plus loin. Mardi, elle a été avec Hélène à Orléans. Elles ont trouvé Marie bien portante, mais énorme ce qui indiquerait que l'enfant ne peut plus tarder. La garde devait arriver aujourd'hui, j'espère qu'elle sera ainsi arrivée à temps. J'attends donc la nouvelle d'un moment à l'autre.

Marie reprend l'espoir pour Jacques, elle a reçu ces jours-ci différents détails précis et plus rassurants sur l'accident même. Mais rien de plus.

Tu vas tout à fait bien à ce que je vois et ne te ressens plus de ta fatigue que tu as eu un jour.

Tu fais bien de travailler, cela t'occupe et te distrait ; et si les progrès se font moins rapides, il ne faut pas se figurer que l'effort n'aboutit à rien. Dans toute étude, il y a toujours le moment où on semble piétiner sur place, et qui est quelquefois désespérant, mais tout ce travail est acquis pour plus tard. Tous les meilleurs baisers de nous deux, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Laure TM à son beau-frère Paul

Chalon-sur-Saône
34, quai Michelet

21 mars 1915

Reçu 30 mars

Mon cher Paul,

Thérèse m'ayant écrit que le pain d'épice vous était bien arrivé et vous était agréable, je vous en ai fait un nouvel envoi hier de cinq morceaux.

Mes enfants ont eu la varicelle, mais ils vont bien maintenant et j'ai pu il y a huit jours faire un petit voyage de famille à Paris, Beauvais et Orléans. J'ai trouvé Louis en bonne santé et très intéressé par ses autos. Les enfants Weiller vont bien maintenant, ils ont eu des gripes, le petit Abel a même été très malade. Hélène est venue avec moi voir Marie-Jacques. Elle est en bon état de santé, mais énorme, elle ne tardera pas à accoucher. Elle est très courageuse et espère toujours. D'après ce que disaient les soldats de sa compagnie, Jacques a certainement été relevé par les Allemands, mais en quel état ? Quelques soldats disaient qu'il ne semblait pas blessé grièvement, qu'il se tenait la cuisse.

Philippe m'écrit qu'il est caporal depuis le 5 mars. Marie-Pierre me donne de bonnes nouvelles de son mari. Elle commence à sortir. Le petit Jean ressemble à son père.

Thérèse m'écrit qu'elle se trouve toujours très bien aux Petites Dalles. Je ne pense pas pourtant qu'elle y reste lorsque Mme Charles les quittera. J'espère qu'alors elle viendra ici avec Marcel. Charlotte m'a promis de venir aussi au printemps ici ; son petit Abel est très bel enfant.

Je vous envoie mon cher Paul mes meilleures amitiés.

Laure

1915

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris le 23 mars 1915

Ma chère Thérèse

En écrivant ce matin à Madeleine, j'ignorais encore le malheur que m'annonce tante Mathilde. Son fils Albert a été tué le 13 en relevant des blessés en première ligne. Tante Mathilde me charge de prévenir mes enfants.

Affectueusement à vous et bien triste de ce nouveau deuil.

Paul Wallon

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Schloss Celle 23 mars 1915

Carte reçue le 1^{er} avril

Ma chère Thérèse

Depuis ma carte du 18 j'ai eu le 19 la carte Marcel du 7 et le lendemain ta lettre du 9.

Nous avons commencé le printemps avec de la neige qui aujourd'hui a disparu complètement. Hier soleil radieux, aujourd'hui temps humide et pluie. Notre vie se poursuit sans incident. Nous suivons toujours attentivement les nouvelles apportées par les journaux. J'ai appris que l'on fabriquait en France ou à Paris, un certain pain pour les prisonniers français. Tu pourrais à l'occasion m'en envoyer, car je pourrais l'utiliser. Il est vrai qu'on en arrive à se contenter de quantités de pain vraiment faible pour les Français.

Ma santé est toujours excellente espérons avec les beaux jours arriveront les réalisations. Embrasse bien notre grand Marcel et reçois mes meilleurs baisers

Paul

Nous sommes de nouveau complet dans notre chambre ce qui est dû à l'arrivée de civils venant d'autres camps en particulier se trouve ici Eugène Motte de Roubaix. L'arrivée récente de Belges nous a amené quelques bons musiciens, et je pense que d'ici peu nous entendrons de la bonne musique en quatuors et quintettes.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mardi 23 mars 1915

Reçu le 5 avril

Mon cher Paul, depuis samedi jour de ma dernière lettre, je n'ai pas eu de lettres de toi.

Je n'ai d'ailleurs reçu aucune lettre d'aucun côté.

Avant-hier, Madeleine recopiait différents extraits des lettres de Charles pour les envoyer à père. Elle me les a communiqués ; c'est fort intéressant. Elle m'a montré aussi quelques petits dessins charmants de fermes et de paysages. Tout cela nous permet de nous rendre compte des lieux qu'il l'habite.

Je n'ai pas de nouvelles récentes des autres.

En somme dans la famille toutes les santés dernièrement étaient bonnes.

Ici, nous voici au printemps depuis dimanche et le temps est en effet très doux ; chaud même tantôt. J'étais allé à Saint-Martin avec les enfants et nous avons de la peine à monter la côte tant il faisait lourd. Nous sommes revenus par le petit vallon « Étienne » qui est un ravissant coin en ce moment. En allant, Marcel ayant aperçu dans une ferme des vaches dans une étable dont les portes étaient grandes ouvertes, nous sommes entrés pour les voir de plus près. La fermière nous vit et très aimablement nous présenta ses bêtes au grand bonheur des enfants, car il y avait entre autres un tout petit veau est un jeune poulain.

Le long des champs, Marcel aime bien s'arrêter pour voir comment on attelle les chevaux et comment on laboure. Il ne semblait pas du tout fatigué aujourd'hui de cette grande promenade. Je crois qu'il devient meilleur marcheur. Je remarque aussi à présent qu'il court moins comme un pataud. Il fait si beau que je lui ai retiré son chapeau de paille. Madeleine pendant notre absence s'était installée au jardin pour écrire. Il semblerait qu'on va reprendre la vie comme en été.

Hier, nous avons reçu la visite de Madame de la Jaille de retour de Paris où elle avait été faire un séjour. Elle a demandé aux enfants de venir voir ses petits un de ces prochains jours ; (ils ne se font pas prier).

Dimanche, nous sommes restés un bon moment sur la plage. De nombreux bateaux passaient. Beaucoup de promeneurs étaient venus des environs.

Il y a aussi le dimanche une quantité de matelots et de mousses. Tout cet hiver, ils se sont occupés dans le pays, mais maintenant, les départs vont commencer pour la pêche. En attendant, en semaine, ils coupent du bois et quelques arbres et font aussi la taille des arbres fruitiers, car c'est le moment.

Marcel a bien une petite bêche ici qui ne le quitte guère. Hier, il s'en est servi pour retracer le sentier par lequel on va à la mer en été. Marguerite et Henri y ont mis de la cendre ensuite pour que l'herbe n'y repousse pas. Tu vois qu'ils font tous de l'ouvrage sérieux.

Mille tendres baisers mon cher Paul de nous deux.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 26 mars 1915

Reçu le 21 avril

Ma chère Thérèse

Je pense que tu as bien reçu ma lettre du 9 mars avec la photo incluse. Je t'envoie ci-inclus une nouvelle épreuve. Tu pourras donc peut-être en remettre une des deux à papa. J'y joins un groupe des occupants de notre chambre.

Je n'ai eu ta lettre du 27 février qu'avant-hier c'est-à-dire après celle du 1er, du 4, et du 9 mars. Dans cette lettre tu me demandes si j'ai reçu ta lettre du 13 janvier. Je l'ai reçue. Elle m'apprend le départ de Louis que j'ignorais.

Tes deux lettres du 2 et 22 décembre ne me sont pas parvenues. Je ne puis préciser la dernière lettre reçue de toi en juillet. Le 31 juillet j'ai eu seulement une carte postale, mais pas de lettre les jours précédents. À partir de ce moment-là la première lettre reçue de toi et du 3 septembre et mes parvenus le 6 octobre à Halle.

Les nouvelles qu'André me donnait dans sa lettre du 5 mars me font prévoir le prochain le prochain départ d'Albert aussi.

Je t'avais demandé dans une précédente lettre de voir s'il n'y aurait pas possibilité pour moi d'échanges. Il ne peut évidemment pas s'agir d'une mesure générale, mais de cas particulier, car quoique des échanges n'aient lieu que de façon très restreinte, il y en a bien pourtant. Il faudrait des appuis sérieux. Mais tu devrais te renseigner. Peut-être que René entre autres, pourrait te renseigner. Évidemment, mon arrestation avant même la mobilisation a été reconnue être dû à une erreur. Il y aurait à étudier la question sous toutes ses formes et je compte sur toi.

Parles-en aussi à Henri qui a, je crois, des amis au ministère. Tu m'as envoyé une fois une lettre par Adore de la Croix-Rouge. Si tu le connais bien, il y a là encore un espoir. Il ne faut négliger aucun appui.

Nous avons nous aussi un vrai temps de mars, des journées avec des alternatives de soleil, de pluie, et même de neige, qui fond d'ailleurs presque aussitôt. Les bourgeons commencent à se montrer et dans les plates-bandes on aperçoit quelques rares crocus.

Notre vie se poursuit par ailleurs sans incident. Petit à petit notre nombre augmente par l'arrivée de personnes ayant séjourné dans différents camps, et nous avons ainsi un aperçu de ce qui se passe ailleurs.

S'il t'est possible de m'envoyer un peu de linge, cela m'évitera de l'acheter ici, ce qui n'est guère commode actuellement. Il me faudrait deux chemises de nuit, deux caleçons de coton, deux ou trois paires de chaussettes de coton et trois ou quatre mouchoirs, plus une paire de bretelles.

J'attends avec impatience de savoir tes projets, et quand tu comptes partir pour Chalon. Il est possible que tu y sois déjà quand ma lettre te parviendra. Et Louise, que va-t-elle faire ? Tu quitteras en somme les Dalles, au moment où la campagne devient la plus jolie.

J'ai mis récemment un mot à Hoven pour me faire envoyer des chaussures. Mais j'ai peur qu'il ne trouve pas ce que je lui demande. J'en serais quitte pour m'en procurer ici.

Mille bons baisers ma chère Thérèse pour vous deux. N'oublie pas de passer de mes nouvelles à toute la famille. Embrasse tous les frères et sœur pour moi.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, vendredi 26 mars 1915

Reçu le 5 avril

Mon cher Paul, j'ai reçu hier ta lettre du 19 février. Comme tu le vois, elle a mis beaucoup de temps à me parvenir. Demain, je vais à Fécamp pour des courses, et je t'achèterai tes bandes molletières, et je te ferai un envoi de tout ce que tu me demandes. Nous avons du beau temps, mais il fait assez froid, aussi je profite du samedi, jour où on a la diligence fermée, pour aller faire mes courses. Il est probable que chez le dentiste, il me faudra y retourner plusieurs fois ; j'ai donc en perspective plusieurs de ces petits voyages.

J'ai prévenu Marcel que demain, je ne serais pas là de toute la journée ; il m'a dit qu'il serait très sage. Ce matin je les ai emmenés tous les trois jusqu'à Saint-Martin, le vent était fort et froid ; Marcel n'aime décidément pas le vent et se fâchait après son chapeau qui tombait tout le temps en arrière. Le retour fut plus agréable, car alors le vent nous poussait dans le dos. J'ai eu ces jours-ci de bonnes nouvelles de Laure, d'Hélène, de Charlotte, mais un mot de père à nous apprend un nouveau deuil dans la famille, la mort d'Albert Wallon. C'est tante Mathilde qui lui écrivait pour le lui annoncer ; cela remontait aux 13 de ce mois. Elle disait que son fils n'avait pas craint le danger et était tombé en allant au secours d'un blessé qui avait besoin de ses soins (je n'ai pas d'autres détails). C'est bien triste !

Madeleine continue à recevoir tous les jours des lettres de Charles.

Marcel a reçu avant-hier une carte postale d'André. Il est actuellement en Charente, mais il ne restera pas bien longtemps là, je suppose. J'ai reçu une lettre de Georges. Il n'est pas content parce qu'il avait donné rendez-vous à Henri et à Émile et qu'il s'est trouvé seul au lieu prévu. Puis, il a failli voir Charles, mais à l'endroit où il espérait le rencontrer, on lui dit qu'il était parti de la veille. Ce n'était pas de veine ! Comme tu le vois, Georges n'a pas l'air trop sédentaire et semble jouir d'un peu de liberté.

Les dernières nouvelles de Jean et de Philippe étaient du 17. Quant à Pierre il est dans une phase, ou paraît-il, on vit de ses rentes pendant quelque temps. Il s'est rapproché un peu de Louis, mais je ne sais s'ils pourront se rencontrer.

Marie-Jacques a reçu une lettre ou carte du gouverneur de Torgau qui lui dit faire des recherches.

Il y a bien des chances pour que son bébé arrive et qu'elle ne sache toujours rien.

Je t'embrasse mon cher Paul bien tendrement, Marcel aussi. Il me dit toujours : « Quand papa reviendra, j'irai le chercher à la gare ; là-bas, très loin ! »

Thérèse

Carte d'Elisabeth Benoît à Thérèse

Orléans le 27 mars 1915

Chère Madame

Marie me charge de vous annoncer la naissance de son bébé, arrivé avant-hier vers neuf heures de l'après-midi. C'est un petit garçon de 7 livres qui va bien ainsi que sa maman.

Veuillez recevoir, chère Madame, je vous prie, l'assurance de mon meilleur souvenir.

Élisabeth Benoît

Lettre de Paul à son fils Paul

Paris dimanche 28 mars 1915

Reçu le 8 avril

Mon cher enfant

Thérèse t'aura appris la mort de ton pauvre cousin Albert Wallon tué en soignant des blessés sur le champ de bataille.

À Marseille, comme son cousin André Rabut, ils avaient demandé tous deux à être envoyés sur le front.

André a été tué le 30 janvier en Argonne dans les bois de la Gruerie. Albert, attaché au corps des Marocains comme médecin auxiliaire a été tué en Champagne le 13 mars.

J'ai par contre de bonnes nouvelles de tous tes frères. Tu auras appris par Thérèse que Charles, à son tour, quitte Rouen pour le front.

Je suis depuis quelque temps sans nouvelles des Petites Dalles. J'espère avoir prochainement une lettre de Thérèse contenant, comme elle a déjà eu l'obligeance de le faire, des extraits de tes lettres.

L'arrivée du courrier est pour moi, pour nous autres qui restons inutiles au logis, la principale affaire de notre existence.

Je vois presque tous les jours Louise et ses enfants. Deux fois par semaine, nous déjeunons ensemble.

Dimanche dernier les enfants étaient tout exaltés dans mon cabinet, ils avaient été réveillés la nuit par les sonneries du « garde-à-vous » et les troupes des pompiers qui avaient entendu le canon ! On eût dit qu'ils revenaient d'une vraie fête. Le lendemain soir nouvelle sonnerie ; mais hélas ! Me dirent-ils c'était une fausse alerte.

Nous allons tous bien ici. Samedi prochain j'emmène Louise et ses enfants à Champagne où nous passerons la semaine de Pâques.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

Ton père Paul Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, lundi 29 mars 1915

Reçu le 10 avril

Mon cher Paul, j'ai appris hier par une lettre de Laure l'arrivée au monde le 25 du bébé de Marie-Jacques. Ce matin un mot d'Élisabeth Benoît me dit que cet enfant pèse 7 livres et qu'il va bien ainsi que sa maman.

Laure est donc partie de chez elle vendredi ; elle était à Paris samedi et dimanche auprès de Louis. Aujourd'hui elle a dû passer toute la journée à Orléans. Quant à son voyage à Clermont, il est remis à la mi-avril, car Jean Monanges qui doit être le parrain a encore un mois de congés bien qu'il ait été peu atteint.

Je n'ai pas de nouvelles de père depuis sa lettre où il m'annonçait la mort d'Albert Wallon comme je te l'ai écrit la dernière fois.

J'ai été samedi à Fécamp et j'ai pu acheter les différents articles que tu me demandais. Ce matin, je t'ai envoyé un colis postal :

- 1 pantalon,
- 1 paire de chaussettes de laine beige,
- un peu de laine pareille pour réparer,
- 2 boîtes de lait condensé,
- 1 boîte de sardines,
- 1 conserve truffée,
- 2 clés pour ouvrir ces boîtes,
- 1 paire de bandes molletières,
- 12 biscuits durs,
- 9 biscottes,
- 1 paquet papier hygiénique.

J'avais fait acheter ces chaussettes par Madeleine depuis déjà quelque temps, et je pensais qu'il était trop tard dans la saison pour tous les envoyer. Mais il fait si froid ces jours-ci, que je me suis empressé de les ajouter à l'envoi. Je n'ai pas trouvé de molletières grises et les autres étaient de couleurs criardes. Il n'y a pas de clé pour les boîtes de lait.

Je crois que tu ferais bien de manger la petite conserve de viande en peu de jours pour qu'elle ne s'abîme pas une fois ouverte. Il me semble qu'elle serait assez bonne étalée sur les biscuits durs. Ces biscuits sont bons avec du beurre dessus (je t'en enverrai la prochaine fois) et réchauffés au four (un instant seulement). On peut manger les biscottes trempées dans du thé. Je te referai un envoi bientôt, car tout ne pouvait tenir cette fois-ci.

Il faudra que je retourne après demain à Fécamp pour terminer chez le dentiste. Je rapporterai aux enfants des petits œufs de Pâques (on en vendait déjà la semaine dernière) ils en seront ravis, j'en suis sûre.

Nous avons un froid avec vent glacial ces jours-ci. Je ne sors guère et Marcel non plus, que pour prendre l'air. La nuit, il gèle. Ce soir j'ai allumé du feu dans ma chambre ce qui ne m'était pas arrivé depuis très longtemps.

Marguerite me charge de t'envoyer cette anémone et cette violette blanche. Tous les talus le long de la route sont couverts de fleurs. C'est ravissant ! Marcel t'envoie son meilleur baiser, et je t'embrasse tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 30 mars 1915

Reçu le 6 mai

Ma chère Thérèse,

S'il ne l'était pas commode de me faire expédier les différentes choses que te demandais dans mes dernières lettres par suite de ce que tu ne te trouves pas à Paris ne te crois pas obligé de le faire. Préviens-moi seulement, car dans ce cas je me les procurerai alors ici. Si tu m'envoies de l'argent, le plus simple je pense et d'en charger le Crédit Lyonnais en écrivant à ce dernier, et tu n'en aurais plus d'embarras. Sinon je puis en faire venir de Stolberg. J'ai eu hier tes lettres du 15 et 18 mars me parlant d'un mandat et d'un vêtement que tu m'expédies. J'ignorais que j'en possédais un aux Dalles. J'espère que quoiqu'incomplète ma lettre du 10 février a pu encore suffisamment te donner de mes nouvelles. Dans le cas où du pain spécial ne durcissant pas trop vite ou sinon du biscuit serait fabriqué à Paris tu pourrais prier papa de m'en envoyer régulièrement. La durée de voyage et de 15 à 20 jours. Vrai temps de mars avec giboulées et soleil.

Je vais toujours bien, mille baisers.

Paul

*Lettre de Laure à sa sœur Thérèse*Chalon-sur-Saône
34 quai Michelet1^{er} avril 1915

Ma chère Thérèse,

Mon voyage à Beauvais et à Orléans m'a empêché de t'envoyer mes vœux pour ton anniversaire. Je suis rentré hier à neuf heures et j'ai eu la bonne fortune de voyager jusqu'à Dijon avec Louis. Il est venu nous surprendre mardi soir à Paris et nous annoncer qu'il était envoyé à Dijon ce qu'il ne soupçonnait guère quand j'ai passé la journée avec lui dimanche ! Il l'a su mardi soir. Sur neuf adjudants qui ont quitté mardi Beauvais, six ont été envoyés à Versailles et trois à Dijon. Louis a eu la chance d'être de ces derniers. Ce n'est certainement que pour quelques jours, mais cela me permettra de lui conduire les enfants.

J'ai été lundi à Orléans pour le baptême du petit François-Jacques. C'est un beau bébé de six livres 460 g. blond et rose très potelé. Il a malheureusement un petit défaut physique qui désole Marie, mais qui n'a aucune importance et disparaîtra parfaitement m'a assuré Paul Hallopeau que j'ai vu mardi. Il a une petite fente à la lèvre supérieure, mais ce n'est que superficiel cela n'atteint pas la gencive et ne va pas jusqu'à la narine. Il faudra qu'on lui fasse un petit point de suture, mais Paul Hallopeau dit qu'il faut attendre qu'il ait au moins six mois, et qu'il ne restera pas de trace. Malgré cela c'est un joli bébé.

Marie va très bien, elle a beaucoup souffert ; 12 heures et il a fallu à la fin mettre les fers. Elle nourrit et semble avoir du lait.

Pendant que j'étais à Orléans, René a reçu une lettre qui nous laisse bien peu d'espoir pour Jacques. Un Suisse ayant beaucoup de relations en Allemagne lui a écrit qu'un capitaine Martin du 110^e a été enterré le 15 septembre à Corbeny (c'est à quelques kilomètres au nord de Pontavert). Il n'y a que la date qui puisse nous laisser un semblant

d'espoir. Car tous ceux qui ont vu Jacques tomber affirment que c'est le 17 septembre. René a été à la Croix-Rouge qui ne sait rien, il a écrit au dépôt du 110^e pour savoir s'il y avait un autre capitaine affecté et nous attendons consciencieusement et sans beaucoup d'espoir.

Je pense retourner à Paris le 19 pour assister le 14 au baptême du petit Albert Weiller et aller ensuite à Clermont pour le baptême de mon filleul. Je vais proposer à Marie-Pierre la date du samedi 17.

Je t'embrasse ainsi que Marcel.

Laure

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, jeudi 1^{er} avril 1915

Reçu le 15 avril

Mon cher Paul, ce matin j'étais mélancolique à la pensée que je n'aurais pas aujourd'hui de lettre de toi. Mais à l'heure du courrier, j'eus une bonne surprise ; en effet, en l'absence de Laure, Madame Jeannin m'envoyait un aimable mot en y joignant mon courrier. Ainsi j'ai eu de tes nouvelles pour mon anniversaire. Ta carte du 4 et ta lettre du 9. En ouvrant cette dernière, j'ai aperçu un papier dur et de teintes brunes ; je devinais que tu m'envoyais ta photographie.

Ce n'est pas sans émotion que j'ouvris rapidement les feuilles pour l'avoir. Oui ! Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que ton portrait pour le jour de ma fête que je passais jusqu'ici près de toi. Depuis longtemps, je désirais te le réclamer, mais je me demandais aussi s'il ne le serait pas difficile de le faire faire. Je le trouve très bien. J'appelais Marcel ; il prit les lettres, lut d'abord la carte tout doucement comme s'il déchiffrait : « Mon petit Marcel, est-ce que tu es sage ? » Puis prenant la lettre, il en tira successivement tout le contenu et arriva la photographie « C'est papa ? » Me dit-il.

Tout à l'heure en se couchant, je dus te montrer de nouveau à lui. « Papa lit dans un livre. Peut-être, il regarde ma photographie dedans ? »

Je promis de lui montrer ton portrait demain à son réveil. Pendant que je t'écris, il dort ferme.

Je t'ai envoyé tantôt un colis contenant :

- 1 veste,
- 1 gilet,
- 1 boîte ronde fer-blanc contenant du beurre que j'ai salé,
- 1 conserve de thon,
- 1 conserve de pâté de foie,
- 1 paire de chaussettes de laine beige,
- 1 petit carton rond de mercerie (fils, boutons, aiguilles et coton à repriser)
- 2 boîtes de biscuits,
- 5 tablettes de chocolat fondant
- 1 livre de pruneaux,
- 2 clés boîtes de conserve et
- 1 boîte de sardines.

(La conserve de pâté et meilleure mélangée avec du beurre).

Père, en écrivant à Madeleine, dit te faire aussi un envoi. Il nous donne de bonnes nouvelles de tous. Charles et Henri ont dû se rencontrer ces jours-ci.

Émile parle de promenades à cheval, Georges d'excursions intéressantes. Quant à André il va peut-être refaire à pareille époque le même voyage que père et Georges ont fait l'an dernier.

Et peut-être aussi Charles irait prochainement dans les pays chauds ? Mais tout cela n'est que des on-dit et demanderait à être confirmé.

Je t'enverrai ces jours-ci l'argent que tu me demandes. Je te l'enverrai en deux fois à cause du nouveau règlement qui donne franchise de port jusqu'à 50 Fr. Je peux parfaitement te faire ainsi chaque mois des envois.

D'après les derniers renseignements, on peut retirer de la banque tout son compte de dépôt sauf un quart. Je demanderai à la fin du mois le détail de notre compte pour savoir ce qui sera rentré ce mois-ci. En juin il rentrera une somme de 1500 Fr.

Nous avons toujours du beau temps, mais le vent reste froid. Partout les prairies sont de véritables parterres de fleurs, les enfants toute la matinée en cueillent des bouquets ; nous ne savons plus où en mettre. Tout sert de vases jusqu'au pot de confiture.

Aujourd'hui, dans le journal ont donnait la mort d'Albert Wallon. Je crois que la famille n'a toujours pas grand détail. Je suppose que la mort a dû être instantanée.

Père passera la semaine de Pâques à Champagne. Louise aussi ira avec les enfants.

Je t'embrasse mon cher Paul bien tendrement. Marcel te donne un gros baiser.

Thérèse

Lettre d'Hélène à sa sœur Thérèse

Paris, le 2 avril 1915

Ma chère Thérèse

René a reçu ces jours-ci une lettre de Berne de M. Ulmann auquel il s'était adressé pour avoir des renseignements sur Jacques. En voici la copie : « ...de retour de Paris, je m'empresse de vous aviser que Monsieur Martin Jacques, capitaine au 110^e, a été enterré à Corbeny-le-Choléra le 15/9/1914. Sans doute la Croix-Rouge vous a déjà fait part de cette triste nouvelle... ». René a été aussitôt à la Croix-Rouge qui ne savait encore rien. Il a écrit en Suisse pour avoir confirmation officielle de cette nouvelle ou savoir, tout au moins, par quels moyens M. Ulmann a eu ce renseignement. Jusqu'ici nous n'avons pas de réponse. Il doit y avoir une erreur de date, car Jacques n'a pas pu être enterré le 15 puisque le 17 il était encore en vie.

René a écrit aussitôt à Monsieur Benoît en lui laissant le soin de juger lui-même quand Marie serait en état de supporter cette nouvelle.

Maintenant l'espoir n'est plus guère possible. Nous attendons la confirmation officielle d'un jour à l'autre.

Laure t'a annoncé, je crois, la naissance de son neveu filleul François-Jacques. Il a fait son entrée dans le monde le 25 mars et a été baptisé le 29. Marie a beaucoup souffert, mais elle se le remet bien. Quant au bébé il a une petite fente à la lèvre qui désespère Marie. Ce n'est pas un vrai bec-de-lièvre, le palais et la gencive sont intacts, mais une simple fente qu'il sera facile de recoudre dans quelques mois. Paul Hallopeau le fera lui-même, ce sera une sécurité pour nous, mais d'ici là le pauvre petit est défiguré dès qu'il crie et c'est un nouveau chagrin pour Marie qui désirait si ardemment un fils. Enfin !

Après toutes les émotions qu'elle a eues, il faut encore s'estimer heureux que cet enfant soit venu au monde.

Ici, nous sommes toujours dans les gripes et les soucis domestiques. Je n'ai pas une minute à moi ; tantôt, cependant, j'ai eu un peu de liberté grâce à ma belle-mère qui prend Vérette et Albert, les deux valides, avec une petite bonne que j'ai pour quelques jours en attendant que j'aie trouvé une remplaçante à Nounou. René avait hier soir 39° ; ce matin la température était tombée à 37°3, grâce au cachet d'aspirine. Il en a encore pour deux jours de chambre. Suzanne est debout, Odile tousse toujours beaucoup. Elles sortiront seulement pour le jour de Pâques.

Laure reviendra la semaine de Quasimodo pour le baptême d'Albert et celui du petit Jean à Clermont.

Quand penses-tu revenir à Paris ?

À bientôt j'espère, je t'embrasse tendrement.

Hélène

Lettre de Laure à sa sœur Thérèse

Chalon-sur-Saône
34 quai Michelet

6 avril 1915

Ma chère Thérèse,

Je t'envoie cette carte de Paul que j'ai trouvée hier soir en rentrant de Dijon où j'ai passé deux jours près de Louis avec les enfants.

J'ai trouvé aussi une lettre d'Élisabeth Benoît disant que son père avait été avisé officiellement de la mort de Jacques. Nous n'avions plus guère d'espoir depuis la lettre que René avait reçue et cette fois c'est bien fini. Marie n'ayant pas encore été avertie, je n'en parle à personne, je ne le ferai que lorsqu'on l'aura dit à Marie.

Je pense partir mercredi 9 pour Paris assister le 14 ou le 15 au baptême du petit Albert est sans doute le 17 à celui des petits Jean à Clermont. On ne peut remettre cela indéfiniment, à cause du congé de J. Moranges.

J'ai su la mort de ton cousin Albert Wallon. Que de deuils ! Dieu veuille que le pauvre Jacques soit la seule victime de notre famille !

J'ai reçu une carte de Philippe, il est toujours au même endroit près de Châlons-sur-Marne. Restes-tu encore aux Petites-Dalles ? Ne vas-tu pas venir bientôt à Paris et ici ?

Louis est content d'être à Dijon, mais il n'a aucune idée du temps qu'il peut y rester. Il peut partir dans deux jours, comme il peut y rester 15 jours. Je lui ai mené tous les enfants dimanche, les deux petits sont rentrés le soir avec ma belle-mère, et je suis resté jusqu'à hier soir avec les trois grands.

Je t'embrasse tendrement.

Laure

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Champagne, mardi 6 avril 1915

Ma chère Thérèse

Vous serez bien aimables quand vous serez renseignée à ce sujet de me dire si Paul a reçu le colis que je lui ai envoyé et qui contenait un grand pain de belle farine blanche pouvant paraître-il se conserver plus d'un mois et des boîtes de conserve diverses : volaille, charcuterie, savon. Si le tout lui est remis intact je récidiverai souvent. Sinon, comme je ne veux aucunement alimenter ces sales boches, je m'abstiendrai. Un article paru dans le matin d'un officier prisonnier évadé me rend méfiant. Il y est dit que toutes les conserves sont confisquées. Et alors...

Nous sommes à Champagne depuis samedi et malheureusement pas favorisés par le temps. Il pleut, il vente, il fait froid, il fait triste. Et n'était-ce le chagrin que je causerai aux trois petits qui paraissent s'amuser follement je rappliquerai volontiers à Paris. Mais ce matin, ayant parlé du retour possible, j'ai vu de telles lueurs dans les yeux, entendu de telles protestations, que je me suis reconnu vaincu. Ils jouent à la guerre, creusent des tranchées dans le jardin dans lesquelles ils se vautrent et rentrent couverts de boue des pieds à la tête, la maman passe son temps à des lavages interminables, mais enfin ils se déclarent heureux et se portent à merveille. Nous avons failli voir André à son passage à Paris. Du camp de la braconne au camp de Neuilly, mais le passage à Paris n'a pas lieu, car a emprunté une autre voie.

Nous avons reçu hier et aujourd'hui lettres de Charles, d'Henri et de Georges. Henri a pu déjà la semaine dernière faire trois visites à Charles. Je suis bien heureux de ce voisinage des deux frères l'un est à Authuille l'autre au Mesnil, seulement par le vallon de l'Ancre. Réussiront-ils pendant toute la durée de la guerre vivre ainsi côte à côte, c'est pour moi comme une sauvegarde.

J'espère, ma chère Thérèse, que vous avez de bonnes nouvelles de Paul. Je vous embrasse bien affectueusement ainsi que Madeleine et les trois petits. Louise se joint à moi.

Votre bien affectueux

Paul Wallon

Albert chargé d'un sérieux et très urgent travail pour le ministère de la guerre n'a pu disposer d'un moment pour venir nous voir c'est une raison pour nous de ne pas prolonger notre séjour ici.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mardi 6 avril 1915

Reçu le 17 avril

Mon cher Paul,

Samedi je recevais une lettre d'Hélène me disant que René avait reçu une réponse d'un Monsieur de Suisse dont elle m'envoie la copie. Ce monsieur avise René que « Monsieur Martin Jacques Capitaine au 110^e a été enterré à Corbeny-le-Choléra le 15/9/14 ».

Malgré l'erreur de date, puisque Jacques était encore vivant le 17 à ce qu'affirment ses camarades, il ne nous est plus possible d'espérer encore, bien que la Croix-Rouge n'était pas encore avisée. René envoya lettre à Monsieur Benoît. Ce matin, une nouvelle lettre d'Hélène m'annonce que l'avis officiel de la mort de Jacques est arrivé à Orléans et que l'adjoit est venu le dire à Monsieur Benoît. Le médecin qui soigne Marie-Jacques ne la juge pas en état de supporter un coup pareil. Je suppose donc qu'on lui cachera cette affreuse nouvelle jusqu'à son rétablissement.

Je suis triste, bien triste comme tu peux le penser. Et la séparation d'avec toi m'est encore plus pénible en ces heures douloureuses.

J'ai été si secoué samedi en recevant cette lettre d'Hélène que j'en ai été toute fatiguée. J'ai été prise de névralgies dans toute la tête. D'ailleurs, le temps est très mauvais et il pleut sans arrêt. Aujourd'hui, je vais mieux et je retrouve ma voix qu'on n'entendait plus hier, tant j'étais enrouée. Demain encore, je ne me lèverai que pour le grand déjeuner pour me remettre plus vite.

Marcel va très bien, il a une mine de de plus en plus superbe et de plus en plus rose. Tous les soirs, et tous les matins, je dois lui apporter ta photographie et il me dit : « Il faut que papa me dise bonsoir, est à toi aussi. » En ce moment, il dîne tout seul à sa petite table pendant que les autres travaillent encore. Nous dînons plus tard maintenant avec les jours plus longs, et je couche Marcel auparavant.

Je ne sais plus quand j'irai à Paris. Il est probable que Madeleine devra aller à Paris voir son médecin la semaine prochaine. Alors, à son retour nous pourrions fixer nos projets. Dans tous les cas, je pense passer le mois de juin auprès de Laure. Louis est revenu à Dijon ces jours-ci, mais seulement pour quelques jours sans doute. Laure devrait lui conduire les enfants.

Charles et Henri se voient très souvent. Ce dernier a un cheval et peut se déplacer ainsi plus facilement qu'auparavant.

André a dû passer dimanche par Paris. Je ne sais où il est actuellement.

Père, Louise et les enfants sont depuis samedi à champagne et ils y resteront jusqu'à samedi prochain. Ils ont très très mauvais temps comme ici. N'ayant pas un poêle comme nous ici, ils doivent bien souffrir de l'humidité. Marcel me charge de dire qu'il est bien sage, très mignon ; il t'embrasse bien.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Adresse-moi donc tes cartes directement ici, mais tes lettres comme auparavant.

Je t'ai envoyé dimanche un mandat international de 50 Fr.

Lettre de Louise à son frère Paul

Champagne 7 avril 1915

Mon cher Paul

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit, mais je sais que Thérèse doit te donner régulièrement des nouvelles de tous, et la sobriété de détails qu'il faut observer rend paresseux de prendre la plume. Nous sommes ici depuis Samedi Saint pour une huitaine, jusqu'à présent nous n'avons pas trop à nous louer de notre séjour ; le temps est épouvantable : pluie presque continuelle, vent, tempête et tout le train. Aujourd'hui pourtant tout semble s'apaiser. La pluie et le vent font trêve, mais le ciel gris porte peu à la gaieté. Les enfants malgré tout se trouvent parfaitement heureux, ils sortent en dépit des averses, barbotent comme des canards, font des glissades dans les sentiers boueux et se soucient fort peu de l'aspect peu engageant que prennent leur personne à de tels exercices.

Papa et moi, nous passons une grande partie de nos journées dans l'atelier ou une bonne flambée nous fait un instant oublié tout le gris du ciel, et nos journées se passent à contempler le morne horizon chargé de nuages. Ce sera sans regret que nous réintégrerons Paris à la fin de la semaine. Albert y est resté naturellement, il turbine dur pour le service géographique ; d'ici quelques semaines, il aura terminé et partira.

Nous avons toujours de bonnes nouvelles de tous. Charles et Henri sont très voisins et se font de fréquentes visites. Émile et Georges ne sont pas très éloignés non plus.

J'ai su par une lettre de Madeleine qu'elle et Thérèse quitteront les Dalles en mai. Je me réjouis bien de voir Thérèse à son passage à Paris, regrettant bien que ce ne soit qu'un simple passage. J'espère bien la retrouver aux Petites Dalles un peu plus tard. Mais peut-on faire des projets dans les conjonctures actuelles.

Papa attend avec impatience des nouvelles de son envoi, afin de t'en faire un nouveau. Il voudrait auparavant connaître le sort que lui serait réservé. Nous sommes parfois bien anxieux à ton sujet.

Nous venons d'apprendre qu'Henri Petit a une petite fille. Il se trouvait précisément auprès de sa femme à ce moment ; il est prêt de partir où papa et Georges allèrent l'an dernier au mois de juin. André avait un instant cru y aller aussi, mais il n'en est plus question.

Nous t'embrassons tous bien tendrement, mon cher Paul.
Ta sœur qui t'aime.

Louise

1915

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 7 avril 1915

Carte reçue le 5 mai

Ma chère Thérèse,

Depuis que je t'ai écrit ma carte du 30 mars, j'ai eu une lettre de Laure, m'annonçant l'envoi de pain d'épice qui est d'ailleurs déjà arrivé et en parfait état. Décidément elle me gâte et tu voudras bien la remercier en mon nom, car ce pain d'épices est délicieux. Le 1er j'ai eu ta lettre du 20 mars et le 5 tes lettres du 23 et 26 mars. Je pense que tes dents ne te font pas trop souffrir, et que tu auras trouvé à Fécamp un bon dentiste. Mais ces voyages en diligences doivent être bien fastidieux, surtout dans cette guimbarde où les courants d'air sont difficiles à éviter. Tu pourras, je l'espère, faire coïncider un de tes voyages avec le départ d'un bateau pour Terre-Neuve. C'est une cérémonie qui, paraît-il, a beaucoup de caractère et qu'il faut avoir vue. Une lettre de papa du 16 mars m'est arrivée le 4. J'ai appris avec peine pour toi le deuil frappant la famille Étienne Wallon. Je ne sais si je t'ai dit avoir reçu une lettre de Germaine R. du 8 mars avec une photo d'Abel. Tu lui diras qu'elle m'a fait bien plaisir, et que tous les détails qu'elle me donne m'ont fort intéressé. Aujourd'hui, nous avons de la pluie qui n'incite pas beaucoup à la promenade, d'autant plus que la promenade est pavée, son manque de variété est déjà peu attirant. C'est souvent même par raisons que l'on fait du footing. Mille baisers à vous deux.

Paul

Carte de Suzanne Demangeon à son oncle Paul

Champagne 8 avril 1915

Carte reçue le 19 avril

Mon cher l'oncle Paul,

Je suis à Champagne depuis cinq jours, je m'amuse beaucoup, nous jouons à cache-cache dans le jardin, Paul et Albert se font la guerre avec leurs fusils, mais comme il a beaucoup plus je n'ai pas pu semer dans mon jardin.

Je t'embrasse de tout cœur.

Suzanne Demangeon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, samedi 10 avril 1915

Reçu le 19 avril

Mon cher Paul,

En recevant cette lettre, tu auras eu précédemment ma lettre du 6 avril te disant que l'annonce officielle de la mort de Jacques était arrivée à Orléans. Marie n'étant pas en état de supporter une pareille nouvelle en ce moment, Monsieur Benoît se garde de le lui dire. Comme Laure et Hélène, je n'en parlerai à personne tant que Marie ne sera pas prévenue. D'après les nouvelles que j'ai, elle se remettait normalement. Elle a eu paraît-il un accouchement très long et très douloureux et finalement le docteur dut intervenir avec les fers. Le petit et beau bébé, il pèse près de sept livres ; malheureusement, il est arrivé au monde avec la lèvre supérieure fendue ; il n'y a heureusement pas cavité, ni dans la mâchoire ni dans la gorge, si bien que Paul Hallopeau qui fera plus tard l'opération (à 6 mois au moins) dit que la couture ne se verra pas plus tard. Le pauvre petit et seulement très défiguré chaque fois qu'il crie à présent. La mère a assez de lait et peut le nourrir. Je ne sais plus si je t'ai dit qu'il s'appelait François-Jacques. Ce pauvre petit est arrivé au monde à un moment où malgré tout nous conservions de l'espoir. Maintenant hélas, tout est fini ! J'ai écrit à deux adresses qu'on m'avait données pour qu'on fasse des recherches parmi les tombes de l'endroit qu'on nous indiquait. Peut-être parmi ces renseignements aurons-nous quelques indications plus précises et de lieu et de date ?

Je suis remise de mon enrrouement et de ma grippe. Il faisait très beau ce matin ; je me suis installé au jardin pour coudre, Madeleine m'y a rejoint, et même, nous avons décidé subitement de mettre le couvert dehors pour le déjeuner au grand ravissement des enfants.

Tantôt, nous sommes tous allés aux Grandes-Dalles par la falaise. Nous y avons constaté deux éboulements. Quant aux travaux en béton armé devant l'hôtel, tout cela s'est écroulé devant la force de la mer. C'est très curieux à voir, mais le propriétaire doit être bien ennuyé de tous ces dégâts irréparables.

Père nous a écrit qu'il fait bien vilain temps à Champagne. Ils auraient été beaucoup mieux ici pour les vacances de Pâques où ils n'auraient souffert ni du froid, ni de l'humidité, vu notre installation confortable à présent. Albert est resté à Paris pour son travail. Louise et les enfants l'y retrouveront dès samedi. André pensait passer par Paris dimanche, mais l'itinéraire a été changé.

Toujours de bonnes nouvelles de Charles et d'intéressantes lettres dont on me communique quelques passages. Il continue à voir Henri.

Marcel me dit qu'il t'écrira, car il a beaucoup de choses à te raconter ; en attendant, il t'envoie de bons baisers et cette petite violette blanche très parfumée. Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Les dernières nouvelles étaient ta carte du 13 mars.

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 12 avril 1915

Carte reçue le 8 mai

Ma chère Thérèse,

Depuis ma carte du 7, j'ai reçu une lettre de papa du 28 mars et la tienne du 29. J'ai vu avec plaisir par ta carte du 31, que tu en avais fini avec que le dentiste, et que tes dents ne t'ennuieront plus. Tu remercieras papa de sa lettre qui me donnait de bonnes nouvelles de tous. La récente visite de dirigeables sur Paris, à parait-il été plutôt une distraction pour les Parisiens qu'autre chose. Pour qui a un peu habité Paris, il n'en pouvait être autrement, et les enfants de Louise ont même considérés cela comme une fête ! J'ai bien reçu l'annonce de ton envoi, je te ferai savoir dès qu'il sera arrivé. Il me semble même que tu parles de beurre. J'ai un peu peur qu'il n'arrive pas en parfait état. Enfin, nous verrons. Réflexion faite, il serait seulement utile dans de me faire un envoi de biscuits de soldats ou de pain, peut-être du pain de paysan qui se conservent longtemps et qui envoyé chaud arriverait fort bien, je pense. Pour ce qui est du reste je puis encore tout me procurer ici. D'ailleurs, j'avais écrit à Hoven pour les conserves. Il m'annonce qui m'expédie, avec les bottines que je lui réclamais, les quelques boîtes de conserve que nous avons à la maison. Ici le soleil semble vouloir revenir, ce qui fait que nous nous tenons un peu plus dehors. Je t'écrirai une lettre probablement en fin de semaine. Embrasse bien Marcel et reçois mes meilleurs baisers.

Paul

Lettre de Marcel à son père

Les Petites-Dalles mardi 13 avril 1915

Papa, les cloches m'ont apporté un œuf de Pâques plein de petits œufs ; ils sont tous finis.

J'ai eu un poisson d'avril. C'était très joli. Quand tu reviendras, on aura enlevé toutes les petites herbes dans le jardin. Je les enlève. Nous jouons avec la brouette à l'auto, et puis au cerceau. Un jour, j'ai été jusque chez le boucher à Saint-Martin ; c'était très, très loin. C'était vraiment très loin, il fallait monter la côte.

Nous avons travaillé le petit chemin derrière la petite barrière blanche. On a mis de la cendre. Et puis on va mettre du gravier.

Bonjour papa, au revoir bons baisers de ton petit Marcel.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mardi 13 avril 1915

Reçu le 23 avril

Mon cher Paul,

J'ai reçu avant-hier ta carte du 18 mars, la précédente était du 13. Je vois que le 18 tu n'avais pas encore reçu ma lettre du 27 février, bien que j'avais déjà celles du 1er et du 4 mars.

Le temps est très vilain aujourd'hui, nous ne sommes pas sortis de toute la journée. Marcel a joué au chemin de fer dans la salle à manger. Pendant que Marguerite et Henri lisaient les malheurs de Sophie. J'ai profité de cette journée pour écrire longuement à Jean et à Philippe. Laure est à Paris aujourd'hui ; demain, elle sera à Clermont-Ferrand. Père a dû rentrer samedi de Champagne avec Louise et les enfants.

Demain aura lieu à Paris le service pour Albert Wallon. Madeleine reçoit toujours de bonnes nouvelles de Charles qui arrivent au bout de cinq jours. En ce moment, elle attend avec impatience les prochaines lettres, car il n'a pas dû rester inactif ces jours-ci.

La semaine prochaine, Madeleine ira à Paris. Elle voudrait partir d'ici le plus tard possible avec les enfants, mais je crois qu'elle devra quitter ce pays-ci avant la Pentecôte. Nous partirons donc tous ensemble à cette date pour Paris en fermant ici la maison. Si Louise compte toujours venir avec les enfants dès le 1^{er} juillet, je reviendrai avec elle. Sinon, je reviendrai probablement aussi, car c'est le meilleur moment pour être ici. Et puis, à cette époque, je n'y serai pas trop isolée, car certainement, il aurait déjà quelques membres de la famille dans le pays.

Dans tous les cas, j'ai retenu pour mon départ le mois prochain la sœur cadette de notre bonne actuelle ; elle a d'ailleurs été déjà à notre service pendant quelques jours cet été. De cette façon Madeleine et moi aurons chacune notre bonne et serons plus libres.

Et pour l'hiver prochain, si nous devons rester ici, nous aurions le personnel suffisant avec le bébé en plus de Madeleine. J'aurais pu prendre seulement cette jeune fille à mon retour ici, car chez Laure, je n'en aurais pas un besoin urgent ; mais je pense qu'à Paris pendant le séjour d'une ou deux semaines que nous y ferons Marcel et moi chez père, nous compliquerons forcément un peu son service et Marguerite ne pourrait pas tout faire.

Quand je serai à Paris, j'en profiterai pour aller à Orléans voir cette pauvre Marie-Jacques. Je crois qu'on ne lui a pas encore dit la vérité, mais on ne pourra pas encore la lui cacher longtemps. Je ne puis comprendre comment l'annonce officielle de la mort de Jacques n'ait pu nous parvenir plus tôt ? Peut-être par Berlin, pourrais-tu avoir quelques précisions sur le lieu et sur la date ? Le 15 est certainement une erreur, puisque le 17, plusieurs compagnons affirment l'avoir encore vu. Quant au lieu, il y a plusieurs Choléra, alors lequel est-ce ?

Mes dernières lettres étaient du 10 et du 6.

Je t'envoie une lettre de Marcel, en ce moment il dort profondément avec ses deux grosses joues toutes rouges. Les cheveux dorés sont encore plus frisés par ces temps de pluie.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, vendredi 16 avril 1915

Reçu le 23 avril

Mon cher Paul,

Avant-hier, je recevais une lettre d'Hélène me disant que Marie était prévenue de son malheur et qu'il y aurait demain un service pour Jacques à Orléans. Je suis donc partie des Dalles hier. Je laissais Marcel à Madeleine. Comme de grands personnages, les trois enfants m'accompagnèrent quelques mètres en voiture pour retourner tout seuls à la maison. J'avais un train très commode vers 4 heures qui m'amenait vers 9 heures à Paris. J'étais à 10 heures rue Bonaparte. Père était en très bonne santé, Louise et Albert avaient dîné avec lui et m'avaient attendue.

Ce matin j'arrivais tôt rue Bastiat pour voir Laure et Hélène. À 11h30 avait lieu le baptême du petit Albert. Hélène m'a donné une boîte de chocolat, je t'en enverrai un échantillon. Je déjeunais avec Laure, Hélène et René, Madame Weiller, Antoinette et Charlotte. Le petit Abel est toujours bien joli bébé. Les petites Weiller sont trois petites bonnes femmes de la même taille qui vont très bien à présent.

Après le déjeuner je fis quelques courses pour revenir ensuite passer l'après-midi avec Laure et Hélène et pour recevoir les quelques visites de parents et amis qui avaient appris la mort de Jacques. Demain nous partirons à 8h30 pour Orléans.

Je t'embrasse tendrement.

Thérèse

Lettre d'Henri à sa belle-sœur Thérèse

Hamel 17 avril 1915

Ma chère Thérèse

Par une lettre de Louise, j'apprends la mort de ton frère Jacques. Cette longue absence de nouvelle devenait inquiétante. Vous avez enfin, paraît-il, la confirmation qu'il a été tué. Je suis de tout cœur avec toi. Entre frères et sœurs vous êtes comme nous-mêmes et je ressens trop bien qu'elle est ta peine. Il aura quitté pour jamais son foyer bientôt de temps après son mariage et l'enfant qui perpétuera son souvenir il ne l'aura pas connu. Peu de situations sont aussi tristes. J'apprends également que Paul a encore changé de résidence. Espérons qu'il ne va pas subir une détention plus dure que précédemment. Reçois-tu des nouvelles régulièrement ? Peut-il te donner quelques détails sur son existence ? Que cet exil doit lui sembler long ! Et combien de temps va-t-il encore durer ?

Tu as su par Madeleine sans doute que Charles et moi nous sommes tout voisin. Mais nous ne pouvons nous voir autant que nous le désirerions. Il y a des postes d'où je ne puis m'absenter, car les possibilités d'accident sont de tous les instants. Et Charles comme supérieur est lui-même fort peu libre d'aller et venir.

Il paraît que petit Marcel prospère et que cet hiver à la mer avec ses petits cousins lui a été très profitable. Embrasse bien pour moi cette petite tête frisée, dis à tous les tiens la part que je prends à votre deuil et reçois les meilleurs baisers de ton frère.

Henri

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 17 avril 1915

Reçu le 10 mai

Ma chère Thérèse

Depuis ma dernière carte postale, j'ai reçu ta lettre du 1^{er} avril. Je suis content de savoir que ma lettre du 9 mars t'est parvenue pour le jour de ta fête et que la photo ne s'est pas perdue en route. Je t'envoie aujourd'hui une autre photo, où je suis toujours lisant, et Marcel va penser que je ne fais pas autre chose de la journée, et il se tromperait, car ces jours-ci au contraire il souffle un vent de mouvement et d'exercice en plein air. Cette photo te montrera mon installation ici, le petit coin où je passe une grande partie de ma journée. Il pouvait facilement se prendre en photo, aussi l'ai-je fait faire. Je suis en effet le plus favorisé, pour ce qui est de la place dans la chambre, et ai pu m'acheter table et portemanteau. D'ailleurs, cette place devient seulement agréable maintenant, car en hiver, il se produit des courants d'air entre la porte et la fenêtre qui a toujours mal fermé. Dans le reste de la chambre, les lits sont en partie superposés, comme dans des cabines de bateaux. C'est une photo faite au magnésium le soir. L'arrivée des beaux jours nous pousse à rester plus dehors maintenant. Nous avons organisé des jeux, en rapport nécessairement avec l'exiguïté de l'unique cour dont nous disposons, et qui sera agréable en été n'étant que fort peu visitée par le soleil. Nous jouons aux quilles, ayant acheté une grosse boule, et ayant fait les quilles en sciant à grandeur des bûches rondes. Nous jouons aussi aux billes. Nous jouerons peut-être bientôt aux sabots, faisant revivre les jeux de notre enfance, tellement grand est le besoin de prendre du mouvement. Impossible naturellement de jouer au tennis dans cette cour, néanmoins nous avons progressé au jeu de volant, le jouant à quatre, avec règles voisines de celles du tennis, mais en beaucoup plus simples. On le joue sur un espace de 6 m sur 14 m environ. C'est un jeu se jouant beaucoup en Angleterre, l'hiver dans les espaces fermés. Nous avons formé une société de volant de 14 membres, où se trouvent Russes, Français et Anglais. Ces derniers nous ont mis au courant des règles du jeu et ce sont d'ailleurs des gens de compagnie fort agréable. En dépit du petit espace sur lequel il se joue, on se donne beaucoup de mouvement et l'on arrive à frapper violemment sur le volant qui est fort léger. Jouer ainsi c'est un jeu de grandes personnes ; d'ailleurs les raquettes sont assez bien étudiées. On voulait même nous les vendre 24 marks pièces. Il est vrai qu'en Angleterre elles valent 15. Plus modestes nous nous sommes rabattus sur des modèles à 10 marks.

Nous avons même organisé ces derniers temps des parties de football dont je mettais mis, mais c'est trop chaud pour la saison. Ne va pas pourtant croire pourtant que nous jouions avec un ballon. C'était seulement une balle moins grosse que le point qui nous servait de ballons.

Tu vois que nous cherchons à utiliser le mieux possible ce dont nous disposons. Il faut savoir se contenter de ce qu'on a.

Tu diras à papa que j'ai bien reçu sa lettre du 16 mars et que les fleurs de Champagne m'ont fait bien plaisir, me donnant un parfum d'un pays dont je suis si loin. J'ai reçu hier le paquet qu'il m'a envoyé, et tout y était. Je ne sais si je t'ai dit que ton 1^{er} mandat m'était parvenu le 6.

Dans ta lettre du 18 mars, tu me parles des conserves que nous avons à Stolberg, j'ai prié Hoven de me les envoyer, et elles me sont arrivées ces jours-ci, et je les ai prudemment mis en réserve. Hoven me dit qu'à la maison tout est toujours dans l'ordre le plus parfait et il m'envoie les souhaits de bonne santé de lui, sa femme et son héritier.

J'ai eu aussi hier le paquet que tu m'annonçais dans ta lettre du 29 mars. Il est arrivé en parfait état. D'ailleurs, il était admirablement fait, ce qui est nécessaire pour ces envois vu les terribles épreuves qu'ils ont à subir. Il n'y a que les biscottes qui étaient en morceaux, mais comme l'on dit les morceaux sont toujours bons. À l'avenir pour les chaussettes, ce que ce qui me faudra ce sont des chaussettes de coton, mais je crois te l'avoir déjà dit. Les molletières noires sont très bien.

Ta lettre du 1^{er} avril me fait pressentir que Charles va probablement aller en Algérie ou de ce côté. Si j'ai bien compris, et qu'au contraire André compte faire le même voyage que Georges et papa ont fait à la même époque.

Ce que je te demandais au sujet de la banque, c'était uniquement pour savoir, si tu avais là tout l'argent que tu peux désirer, et si tu avais même pu retirer de quoi avoir une sérieuse petite réserve près de toi, ce qui ne peut, je crois, qu'être bon.

Les fleurs contenues dans vos lettres m'arrivent régulièrement et me font chaque fois un nouveau plaisir, c'est bien heureux que vous ayez déjà beaucoup de fleurs autour de vous. La campagne est alors ravissante.

Quand tu iras à Paris, tu pourras peut-être acheter quelques livres à Marcel, avec animaux ou lettres ; il sera bon de l'intéresser petit à petit à la lecture, car il aura bientôt à apprendre ses lettres. Il est vrai que j'ignore l'âge auquel il faut commencer. Il n'est souvent pas bon de commencer trop tôt. Il ne me faut avant tout pas rebuter un enfant, mais intéresser sa curiosité.

Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Thérèse, ainsi que notre gentil bonhomme, que je ne reconnâtrai peut-être seulement plus à mon retour.

Paul

19 avril après avoir remis ma lettre, j'ai reçu la tienne du 6, dans la soirée. J'ai pu me faire redonner ma lettre aujourd'hui lundi, et j'y rajoute un mot. Je suis aussi vivement affecté par la triste fin de Jacques. Évidemment, cette absence de nouvelles pendant de si longs mois ne pouvait être que de mauvais augure, bien que l'on se plût à espérer toujours. Aujourd'hui nous avons la pénible certitude et nous n'avons même plus l'espoir quelque faible soit-il. Je regrette profondément de ne pas être près de toi pour ces pénibles moments. Mais je compte sur ton courage dont tu as si souvent fait preuve pour ne pas te laisser aller à la tristesse. Tu trouveras certainement en Marcel un petit compagnon qui te réconfortera. Ces petits êtres s'ils n'ont pas une exacte compréhension de ce qui se passe autour d'eux ont du moins l'instinct qui les avertit ; il sentira que sa maman est triste et saura trouver les baisers pour la réconforter. Songe qu'il faut réagir et rester bien portant, quand ne serait-ce que pour notre gentil bonhomme.

La pauvre Marie-Jacques est vraiment aussi bien malheureuse, et un coup pareil lui sera dur à supporter. Elle n'aura vraiment pas connu longtemps la joie d'être deux. Son petit lui sera, espérons-le, un sujet de consolation.

Je t'embrasse tout particulièrement ma chère petite Thérèse.

Paul

J'ai une lettre de Louise du 7.

Ci-inclus deux autres photos de notre chambre.

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Samedi 17 avril 1915

Carte postale de la cathédrale d'Orléans, reçue le 26 avril

Mon cher Paul,

Ce matin avait lieu le service pour Jacques. Nous avons passé la journée Laure, René, Hélène et moi avec que la pauvre Marie. Son bébé portera le nom de Jacques. Il ressemble beaucoup à sa mère jusqu'ici.

J'ai été voir Marguerite Deltombe, toujours bien angoissée au sujet de son mari dont elle est sans nouvelles depuis le 22 août. Demain les Demangeon déjeuneront chez père ; je passerai la journée avec eux.

Mille baisers.

T.W.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, mardi 20 avril 1915

Reçu le 27 avril

Mon cher Paul,

Je t'écris de la rue Bastiat où je suis venu déjeuner ce matin. Ce soir je dois dîner avec père chez les Demangeon.

Je repars demain matin et serai à 3 heures aux Dalles auprès de Marcel. J'ai eu hier de ses nouvelles par une lettre de Madeleine, ils vont tous bien là-bas. Depuis ma lettre de vendredi, je t'ai envoyé une carte d'Orléans samedi.

On devait faire aussi un service pour Jacques à Paris ces jours-ci, mais Marie a finalement écrit qu'elle désirait qu'on le remette à plus tard, à une époque où elle sera rétablie, et où elle pourra voyager afin de pouvoir y assister aussi. (En ce moment, elle est encore sur sa chaise longue). Je ne tarderai donc pas à revenir à Paris avec Marcel, cette fois nous y ferons un séjour pour revoir toute la famille.

Dimanche, j'ai passé toute la journée rue Bonaparte ; au déjeuner il y avait tous les Demangeon et Madame Demangeon mère. Paupaul a beaucoup grandi, les deux autres n'ont pas changé. L'après-midi, je suis allée avec Louise et Suzanne au Luxembourg. Il faisait très beau, aussi y avait-il foule partout. Il y avait là aussi les Rivière, Puiseux, Chantre. Le matin, je m'étais plongée dans toute la correspondance de la famille pour prendre connaissance des dernières lettres de chacun. Pour Charles nous avons eu des craintes la semaine dernière. Mais les dernières nouvelles sont bonnes. Henri s'est un peu éloigné de lui, mais ils pourront encore se voir de temps en temps. Hier et aujourd'hui, j'ai passé l'après-midi rue Bastiat. Je viens de terminer l'examen du dossier des correspondances au sujet de Jacques. Nous sommes à peu près fixés à présent sur l'endroit où il a été enterré. Mais nous avons toujours un doute sur la date du décès qui cependant ne peut être que le 16 ou 17 septembre. J'ai encore passé la journée d'hier avec Laure, mais ce soir, on lui envoya deux télégrammes la rappelant. L'un était de Louis qui quittait Dijon et l'autre côté de Madame Jeannin qui disait qu'on croyait que Marie-Madeleine avait la scarlatine. Elle partit donc en hâte dès hier soir prenant un train de nuit. Nous n'avons pas encore de nouvelles d'elle. Je viens de faire deux colis de provisions, l'un partira ce soir, et l'autre à la fin de la semaine.

Je te quitte et t'embrasse, mon cher Paul, tendrement.

Thérèse

Lettre de Charles à sa belle-sœur Thérèse

Bois de Thiepval, jeudi 22 avril 1945

Ma chère Thérèse,

L'angoisse douloureuse où tu étais depuis des semaines au sujet de ton frère Jacques vient donc de se changer en certitude ! Je n'osais pas jusqu'ici t'écrire pour te dire la part que je prenais à ton anxiété de peur de la raviver encore, mais Madeleine me tenait au courant de vos essais de recherches et j'étais, comme elle, bien de cœur avec toi. Aujourd'hui, cette faible lueur d'espoir qui vous permettait de douter encore s'est éteinte et il faut accepter la cruelle réalité. Ma pauvre chère Thérèse, comme je te plains ! Dans une famille aussi tendrement unie que la tienne, la perte d'un frère est infiniment triste et laisse un vide que rien ne peut combler. La mort glorieuse de Jacques ennoblit son souvenir dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu et peut te rendre justement fière, mais hélas ne diminue pas ton chagrin. Je le partage du plus profond de mon cœur avec toi et tes frères et sœurs et je te demande de bien vouloir être mon interprète auprès d'eux tous.

Je me souviens en ce moment du départ au lendemain de l'ordre de mobilisation générale, de ces adieux où chacun cachait de son mieux en soi-même la pénible appréhension de deuils prochains d'autant plus à redouter dans des familles nombreuses comme les nôtres ; entre tous tu apparaissais, ma chère Thérèse, ferme et courageuse ; et pourtant que d'être aimés tu offrais vaillamment à ton pays !...

Je t'embrasse bien affectueusement, ma chère Thérèse.

Ton frère Charles Wallon

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 22 avril

Carte reçue le 12 mai

Ma chère Thérèse,

J'ai eu le 19 au soir ta lettre du 10 avril ainsi qu'une carte de Suzanne Demangeon du 8. La lettre de Louise me montre que le temps les a bien peu favorisés à Champagne pendant leurs vacances de Pâques et Suzanne me dit que la pluie les a empêchés de semer. N'oublie pas de dire à Louise que l'envoi de papa est parfaitement arrivé, et que je me porte fort bien. Qu'elle n'est pas d'inquiétude à mon égard. Ton envoi renfermant la veste m'est aussi parvenu. Le tout était complet, le beurre est même excellent et mes craintes n'étaient nullement fondées. Je l'ai déjà entamé, ainsi que des conserves. Pour que les paquets arrivent en bon état, il faut que tout soit emballé très serré et compter que les paquets ont à subir de nombreux chocs pendant le voyage. D'ailleurs tes deux paquets répondaient à ces conditions. J'ai lu avec intérêt les détails sur le petit François de Jacques. J'espère qu'il sera possible de retrouver la tombe de Jacques. C'est un pèlerinage que nous ferons ensemble plus tard. Je pense que tu es tout à fait remise de ton indisposition et que Marcel te sera un bon petit compagnon pour supporter ta tristesse. Sa bonne figure réjouie doit être un bon réconfort. Ce matin j'ai eu ta lettre du 17 novembre qui avait circulé dans différents camps. Il est en effet utile de mettre sur la carte Schloss et Offizier..... Le mot Offizier est nécessaire, car il y a aux environs de Celle un camp de prisonniers ordinaires. D'ailleurs tes adresses sont toujours maintenant bien libellées. Ici le temps est beau. Il fait bon au soleil, mais le fond de l'air est froid et il faut prendre garde de ne pas s'enrhumer. Nos parties de volants ont lieu toujours régulièrement. Nous n'avons pas encore reçu de nouvelles raquettes. Nous avons perfectionné la corde qui primitivement séparait les deux camps. Nous l'avons remplacée par une bande en filet. Ce filet est à environ 1,70 m du sol. L'avantage de ce jeu c'est que c'est une occasion de mouvements, et qu'il ne nécessite pas de grands espaces. Tourner toujours autour du château ou de la cour est en effet à la fin bien fastidieux. Mille bons baisers pour vous deux.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, samedi 24 avril 1915

Reçu le 3 mai

Mon cher Paul,

J'ai trouvé mercredi en arrivant ici ta lettre du 26 mars avec les deux de photographies. Marcel t'a bien retrouvé sur le groupe ; et maintenant, il me dit : « Tu sais, c'est celui qui a une barbe. »

J'avais emporté à Paris ton portrait pour le montrer à père. Je vais pouvoir lui envoyer pour lui la seconde épreuve ; il en sera bien heureux. J'ai écrit ma dernière lettre de Paris, mardi dernier. Je viens d'écrire à Hélène en lui demandant l'avis de René à ton sujet. Mercredi est parti un paquet à ton adresse contenant :

1 saucisson,
1/4 petits pois conservés,
2 galantines conservées,
2 confitures,
2 pains seigle,
1 boîte chocolat baptême.

Un autre envoi partira de Paris ces jours-ci.

Marcel est un peu enrhumé, je ne pourrais l'emmener à Fécamp qu'à la fin de la semaine prochaine pour le faire photographier. Il me parle constamment de ce voyage, et aussi du séjour que nous ferons en mai à Paris. C'est Marie-Jacques qui nous y appellera en fixant la date pour le service pour Jacques qu'on fera à Saint-Philippe du Roule. Père m'installera dans la chambre que nous occupons d'habitude, et Marcel et la bonne dans la salle de bains.

Laure m'écrit avoir revu Louis à son passage mardi à Dijon. Il partait le soir, il pensait voir Philippe. Je ne sais quand elle pourra le revoir à présent. Elle me dit que la scarlatine de Marie-Madeleine est assez bénigne. On pourra désinfecter le 29 mai. La petite malade est séparée des autres enfants, on l'a installée dans le petit appartement, sous le toit, justement terminé. Le grand appartement a pu être ainsi immédiatement désinfecté.

Nous ne pourrons donc pas aller chez Laure avant le 1^{er} juin. Charlotte et Marie-Jacques iront aussi sans doute à ce moment-là. Je pense rester tout le mois de juin avec Laure, et revenir ici pour le 1^{er} juillet probablement avec Louise et Père.

J'essaie d'entraîner les Weiller à louer ici cet été. J'espère que cela marchera.

J'ai reçu dernièrement une lettre de Jean qui est toujours content. Tout le monde en somme va bien. Les nouvelles de Charles sont toujours bonnes, bien que de temps en temps, il risque un accident. Albert a toujours beaucoup de travail. Je suppose qu'à cause de cela, il devra rester à Paris. René y est toujours aussi, mais d'un jour à l'autre il peut quitter son bureau.

Ici, le pays est bien joli en ce moment. Tantôt, nous avons rapporté des bouquets de jonquilles, de jacinthes, anémones, violettes, etc. ; dans les bois, on marche sur les fleurs. Le temps est superbe, mais le vent du Nord et parfois glacial. Il suffit donc de se mettre au soleil et à l'abri du vent pour être délicieusement bien. Marcel me disait tout à l'heure « Quand papa reviendra, je l'embrasserais très fort. » Ce soir, il t'envoie son meilleur baiser.

Je t'embrasse bien, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Marcel à son père

Les Petites-Dalles, dimanche 25 avril 1915

Mon cher papa,

Tante Laure m'a envoyé un seau, des petits moules, une pelle et puis un filet. Tes deux photographies, il y a plein de gens sur une. J'ai reconnu papa sur une carte postale. On va faire ma photographie et mon portrait ; on le gardera pour quand tu reviendras. Papa je crois que tu reviendras cette année, je te montrerai mes petites moules et tous mes joujoux. Je te donnerai ma photographie pour que tu me voies.

Au revoir papa, je t'embrasse bien.

Ton grand Marcel (puisque papa dit que je suis grand).

Lettre d'André à sa belle-sœur Thérèse

26 avril 1915

Ma chère Thérèse

J'apprends par une lettre de Louise, que l'espoir de revoir ton frère Jacques et perdu ; je suis très ému par cette triste nouvelle et je comprends l'affliction que toi et toute ta famille doivent ressentir. On a beau savoir que ce sort est suspendu à chaque instant sur la tête de tous les combattants de première ligne, et surtout de ces malheureux fantassins, la surprise n'en est pas moins pénible. Combien de familles vont être ainsi attristées par la perte de quelques-uns des leurs ! La victoire sera payée bien cher !

La lettre de Louise me donnait également des nouvelles de Paul ; on ne peut cesser de penser à quand la fin de cette maudite guerre ! Ce pauvre Paul en aura de durs à raconter quand il reviendra. Si encore on était sûr que les envois de pain lui parviennent bien. J'ai vu l'autre jour dans un journal une recette pour sécher le pain avant de l'envoyer pour qu'il se conserve plus longtemps sans moisir ; je suppose que tu la connais, mais je n'ai malheureusement pas pensé à la découper. Le mieux serait certainement de pouvoir se procurer le pain de troupe, que nous mangeons encore en parfait état après 15 jours ou trois semaines de fabrication ; mais je ne sais si la chose est possible. Il y a aussi les biscuits de guerre que fabrique la biscuiterie de Nantes et d'ailleurs, tu pourrais demander directement à Lu par exemple s'il n'a pas le droit de vendre aux particuliers pour l'envoi aux prisonniers ; c'est très condensé, et c'est excellent à manger, même sec.

Quant à moi, je suis ici dans l'inaction absolue, notre division n'étant encore affectée à aucune besogne.

Nous sommes assez rapprochés du front pour suivre l'intensité du combat au bruit du canon dans le lointain. Il y a des journées de calme complet et puis d'autres, comme ce matin, où la canonnade est assez nourrie. Comme tu le devines, c'est surtout l'ennui qui domine.

J'espère que le petit Marcel profite toujours bien du bon air, et que vous avez tous un printemps délicieux. Je suis très mal servi par la poste est n'ai que très irrégulièrement des nouvelles de vous. C'est le plus grand désagrément de ma situation. Je t'embrasse ma chère Thérèse, toi et Marcel, et te charge pour Madeleine et ses enfants de mes meilleurs baisers.

Ton frère qui t'aime. A. Wallon
41° Art. groupement 90 Secteur 5

Lettre d'Hélène à sa sœur Thérèse

Paris, le 26 avril 1915

Ma chère Thérèse

Le service pour Jacques aura lieu lundi prochain 3 mai à neuf heures du matin, sur la demande de Marie qui a choisi ce jour parce que c'est le seul où son père puisse s'absenter, et cette heure parce qu'elle lui permet de venir à Paris entre deux trains. Elle garde encore sa garde jusqu'au milieu de la semaine prochaine et c'est ce qui lui permettra de faire facilement cette petite absence pendant laquelle la religieuse donnera deux biberons au petit. Marie préfère retarder encore le petit séjour projeté rue Bastiat, elle ne s'en sent pas en la force maintenant. Tout en comprenant très bien cette raison, j'ai cependant insisté auprès de Marie pour qu'elle vienne un peu plus tard, quand elle en aurait envie. Il ne faut pas qu'elle s'isole dans la douleur, mais qu'au contraire celle-ci la fasse entrer plus profondément dans notre famille. Nous avons eu hier, par hasard quelques détails sur la mort de Jacques. Ils nous ont été fournis par un sous-lieutenant du 110^e que nous avons rencontré sur les boulevards. Il était de la cinquième compagnie et à très bien connu Jacques. D'après lui c'est bien le 17 que Jacques est tombé juste à l'entrée du pont de la Miette (ce détail aidera peut-être à retrouver sa tombe). Sa compagnie a été littéralement fauchée, il n'est revenu que son sergent major, tué depuis, et quelques soldats. Jacques était très grièvement blessé on l'a entendu pousser des hurlements (sic) tout un jour et toute une nuit et ce n'est que le 18 qu'il a dû être ramassé par les Allemands, mort il faut espérer, car ces souffrances devaient être atroces. Je ne communique pas ces détails à Marie, ils sont trop pénibles. Garde-les donc pour toi.

Pierre a dû rentrer dans ses tranchées le 23 et reprendre la place de Raoul Delaire. Je crois qu'il y aura une grande offensive de ses côtés d'ici le 5 mai, du moins c'est l'avis de notre oncle L., pourvu qu'elle ne nous coûte pas trop cher ! Philippe est toujours prêt de Chalons, il a vu Louis qui reste à Vitry. Jeannet toujours aux environs de Saint-Mihiel. Je vois Charlotte trois fois par semaine qui me donne de ses nouvelles. Le portrait de Veritte est très ressemblant et tout à fait joli. Il sera terminé jeudi matin. Cela me fait grand plaisir. Le suivant sera de Suzanne qui sera de profil puis la grosse Odile.

À bientôt, ma chère Thérèse, je vais m'occuper demain de faire expédier le paquet de Paul. René s'informera de la question des échanges de prisonniers, mais il croit qu'il y a peu d'espoir, Paul étant tout à fait valide et d'âge à porter les armes.

Je t'embrasse.

Hélène

Suzanne et Henri ont la scarlatine à leur tour. Laure ne peut pas venir à Paris pour le service. Tante Guérin viendra peut-être ainsi que tante Le Tau.

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 26 avril 1915

Reçu le 19 mai

Ma chère Thérèse,

Ce matin j'ai reçu ta carte du 17 écrite à ton retour d'Orléans. J'espère que ce voyage n'aura pas été pour toi une cause de fatigue, et que tu l'auras fait dans les conditions de confort voulu.

Depuis ma dernière carte, j'ai eu le 23 tes lettres du 13 et. Il est probable que si tu quittes les Dalles à la Pentecôte, tu recevras cette lettre soit à Chalon, soit à Paris. Si tu retournes aux Dalles en juillet tu feras bien de faire tout ton possible pour y entraîner Louise. L'année dernière, elle n'y a déjà pas été, je ne vois pas quelles raisons pourraient l'en empêcher cette fois encore. Les nouvelles d'Albert lui parviendraient là aussi bien qu'ailleurs et ce serait priver ses enfants d'un séjour au bord de la mer dont ils profiteraient bien. D'ailleurs je ne vois pas pourquoi papa ne veut guère s'éloigner de Paris. Le départ de Louise serait pour lui une occasion de plus pour aller aux Dalles.

Tu diras à Marcel que sa lettre m'a fait beaucoup de plaisir et que sa petite fleur est arrivée en bon état, et sentait presque encore. Je vois qu'il y a beaucoup à faire pour mettre le jardin en état et il travaille avec acharnement. Il lui faudra bientôt repenser à la pêche, sa maman l'accompagnera bien. Il doit y avoir encore tous les instruments nécessaires à la maison. J'ai reçu avant-hier ton second mandat.

Nous continuons à mener ici la même vie, partagée entre la lecture et la promenade, ou jeu de volant quand le temps le permet. Quelquefois ce sont les travaux de couture qui deviennent nécessaires, et j'ai déjà utilisé les aiguilles et le fils que tu m'as envoyés récemment. J'ai aussi goûté aux boîtes de conserve, et je continue à manger le beurre étendu sur les biscuits coupés en deux sur l'épaisseur, ce qui est fort bon.

Aujourd'hui le temps est au beau. Le soleil est chaud, et l'on a à nouveau l'impression du printemps, ce qui contraste avec ces derniers jours où il ne faisait pas fort agréable. Les bourgeons semblent partis, certains arbres commencent à se teinter de vert, et j'ai aperçu quelques violettes dans un bout de gazon.

Il y a ici un cousin d'Hibon, pris dans le nord et nommé Piat, civil naturellement. Quant à Hibon, il est toujours à Ingolstadt, j'ignore à quel régime ; peut-être encore un régime différent.

J'ai eu récemment un mot de Schrader. L'usine marche cahin-caha. Il y a des ennuis de fabrication et me prie de lui donner mon avis, ce qui n'est pas facile à distance. Il a toujours de bonnes nouvelles de ses deux plus jeunes enfants qui sont toujours chez ses beaux-parents. Son aîné seul se trouve avec lui et sa femme, à Stolberg. Il voudrait continuer à marcher le plus longtemps possible, quoique à marche réduite ; il en sera peut-être un jour empêché par la difficulté de recruter du personnel. Il me parle aussi de mes primes jusqu'en fin juillet. Je vais voir s'il est possible de te les faire payer par la place des Saussaies. Dans ce cas tu verras s'il n'y a pas d'intérêt à la garder par-devers toi. Tu n'auras au besoin qu'à prendre conseil autour de toi.

Le jeu de quilles a toujours beaucoup d'adhérents ici. On a déjà fait des matchs franco-russes, anglo-russes, et franco-anglo-russes, et l'arbitre a souvent à donner son avis dans les cas douteux.

Je viens de savoir qu'une photo avait été faite de la salle à manger. Je viens de m'en procurer une épreuve qui, quoiqu'imparfaite, peut toutefois donner une idée de l'emplacement où nous prenons nos repas. Tu la trouveras ci-incluse.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Marcel.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mercredi 28 avril 1915

Reçu le 7 mai

Mon cher Paul,

Nous nous apprêtons à partir dimanche pour Paris. Hélène m'écrit que le service pour Jacques aura lieu lundi matin à neuf heures. Laure ne pourra pas venir y assister, ces trois aînés ont la scarlatine. De ce fait, notre séjour à Paris va se trouver prolongé, car il faut que les quarantaines soient complètement passées et la maison désinfectée pour que nous puissions nous rendre chez Laure. Marie-Jacques viendra lundi à Paris entre deux trains. Elle peut venir ainsi en faisant donner par la garde deux biberons au bébé. Elle viendra plus tard faire un séjour. Je viens d'écrire à père pour lui annoncer notre arrivée. Nous ne pourrons pas nous arrêter à Rouen cette fois-ci, mais ce sera pour une autre fois, car il ne faut pas manquer cette visite au dire de tous.

Je t'ai envoyé tantôt un mandat international de 50 Fr. Il a dû partir aujourd'hui de Paris un paquet que j'avais laissé chez Hélène et qu'elle a dû expédier. Il contenait :

- 1 hg de biscuits durs,
- 12 paquets de lait en poudre,
- 1 boîte de lait en poudre,
- 1 boîte de cacao,
- 1 pain essentiel,
- 1 paquet de pain grillé,
- 1 cravate.

Je te ferai un nouvel envoi prochainement avec du linge. Le temps est superbe et chaud, pas aussi chaud cependant que l'an dernier à pareille époque où nous étions au mariage de Pierre. C'est dommage de quitter à présent la campagne si fleurie. Les jacinthes éclosent en ce moment de tous côtés. Tout est assez en retard cette année ; je remarquais tantôt combien les champs sur le plateau sont encore bas ; les blés sont à peine à 50 cm du sol. Mais ce qui donne déjà l'impression de l'été, c'est en passant le long des mares, les nombreux croassements des grenouilles.

Marcel est très heureux à la pensée d'aller bientôt à Paris. Il me dit : « A Paris je ne pleure jamais ; et puis, je me tiendrai bien à table. » Alors Madeleine lui dit qu'il pourrait commencer ici, mais Monsieur prend un air vexé. Il se vexe d'ailleurs très facilement et quand je lui fais quelques remontrances il dit : « Tu me grondes ; moi, je l'écrirai à papa ! » Dans les discussions avec Marguerite et Henri, on entend souvent : « Notre papa à nous dit cela. » Et Marcel répond par : « Mon papa à moi. »

Il y a aussi un grand sujet de rivalités ; ce sont les cahiers dans la cave dont on se sert pour allumer le feu. Marguerite prend pour elle ceux marquent Charles, Henri ceux de son homonyme, et ceux marqués Paul reviennent tout naturellement à Marcel. Les annotations amusent beaucoup les enfants, il y en a en l'effet parfois de drôles.

Nous faisons les préparatifs de fermeture de la maison. Cette année, cela consiste seulement en nettoyage ; nous ne faisons aucun rangement de meubles puisque nous ouvrirons de nouveau la maison dans deux mois.

Je t'envoie une lettre que Marcel t'a écrite. Il parle de son portrait. Comme tous les ans Laure voulant m'offrir quelque chose, je lui ai demandé de me faire faire un dessin de Marcel par Monsieur Eliot. Nous prendrons donc rendez-vous à Paris pour la pose.

Une lettre d'Henri ces jours-ci. Rien des autres. Je sais que Louis et Philippe se sont rencontrés.

Je t'embrasse bien affectueusement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris, 30 avril 1915

Ma chère Thérèse,

J'étais en effet un peu patraque le jour de votre départ. Le long stationnement, la veille au soir, sur un banc du boulevard Henri IV ne convenait pas beaucoup à ma nature rhumatisante. Il en résulta outre une forte névralgie, un joli rhume aujourd'hui complètement guéri. Aussi devant ces journées magnifiques dont le soleil veut bien nous gratifier, je ne résiste pas au désir d'aller m'installer à Champagne. Je pars demain samedi 1^{er} mai avec des intentions de travail comme je n'en ai jamais eu. La poussée des arbres en fleurs ne pourra me laisser indifférent. Et pour être sûr de ne pas me laisser gagner par la flemme, j'ai même pris rendez-vous avec un modèle qui a un joli costume oriental, et que j'ai connu à l'académie Colarossi.

Il n'y aura donc plus moyen de reculer. Je vais étrenner mon atelier de Champagne et continuer ainsi le travail qui m'intéresse tout aussi bien chez Vignal que chez Colarossi.

J'ai même deux modèles sur la planche. Après l'Italienne, une Hollandaise. Vous voyez que je me lance. Comme dit Albert, « on ne s'embête pas chez vous. C'est du moins la réputation que vous allez vous faire dans le pays. »

Je vous remercie ma chère Thérèse des nouvelles toujours aussi intéressantes que vous voulez bien me donner de Paul, mais pourquoi n'avoir pas joint à votre lettre la photographie qu'il me destinait puisque vous en avez déjà un exemplaire ? Quant à son relâchement comme prisonnier, je n'y crois pas. Il serait le dernier à être relâché, un grand et fort gaillard comme lui que l'on sait être officier d'artillerie. C'est comme officier qu'il a été retenu comme prisonnier et non comme civil. En admettant qu'on lui redonne sa liberté, ce ne serait qu'après lui avoir demandé l'engagement d'honneur de ne pas prendre les armes contre l'Allemagne, engagement que Paul ne prendrait certes pas.

Comme vous devez jouir, vous, Madeleine et les enfants, du temps splendide dont le printemps enfin bien établi nous gratifie.

Ce sera certainement un chagrin pour vous tous de quitter les Dalles au moment où le pays est si beau de fraîcheur. Prévenez-moi quelques jours à l'avance de votre arrivée afin que je prenne mes dispositions pour fermer ma maison de Champagne et me réinstaller dans mon appartement de Paris.

Au revoir, ma chère Thérèse, à bientôt donc ; je vous embrasse bien affectueusement ainsi que Madeleine et vos trois gentils lurons. Leurs cousins et cousines de Paris se font une fête de les revoir.

Votre bien affectionné.

Paul Wallon

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 30 avril 1915

Carte reçue le 18 mai

Ma chère Thérèse,

Ta dernière lettre reçue est du 20 avril, datée de Paris. Tu as maintenant retrouvé Marcel qui a dû se conduire admirablement en ton absence. Il est probable que d'ici 15 jours tu auras quitté les Dalles pour Paris où cette carte arrivera alors. J'attends pourtant avoir bientôt de tes nouvelles et de celles des Jeannin. J'espère que les craintes

de maladie de Marie-Madeleine ne ceux justifieront pas. Si pourtant il y avait là la scarlatine, tu ne pourrais guère aller à Chalon au mois de juin prochain. Tu me feras savoir ce que tu décides. Je n'ai pas encore avis d'arrivée du premier colis que tu m'as expédié de Paris. Il faut attendre encore trois ou quatre jours. Je ne crois pas, surtout avec l'été qui vient, que du beurre pourra supporter le voyage aujourd'hui. J'ai écrit hier à Schrader et lui ai donné ton adresse à Chalon en juin, dans le cas où il pourrait communiquer avec Saint-Gobain pour le règlement des comptes en question. Mais les lettres étant retardées de 10 jours, même pour l'Allemagne, je ne serai pas fixé de sitôt. Nous avons un temps fort beau depuis plusieurs jours, quoique parfois plutôt frais. Les journées allongent beaucoup et bientôt nous pourrons dîner sans lumière. Nous avons de nos fenêtres le spectacle de beaux couchers de soleil. Le commencement de la sortie des feuilles est fort jolie, avec ces arbres de différentes essences. Je suis souvent dehors ou dans ma chambre la fenêtre ouverte. Le soleil n'est pas encore tellement chaud qu'on soit obligé de la fermer, aussi tant qu'on peut l'avoir je vais dans la cour me chauffer.

Je t'envoie mille affectueux baisers ainsi qu'à Marcel. Amitiés à tous.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, dimanche 2 mai 1915

Reçu le 10 mai

Mon cher Paul,

Nous fermerons tantôt la maison, car nous partons tous ensemble. Madeleine et les enfants s'arrêteront à Rouen. Moi, je continue directement sur Paris avec Marcel et ma bonne Henriette. Nous serons à la maison à Paris vers 10 heures du soir. Père ne sera pas là, car il m'a écrit hier qu'ayant pris des rendez-vous à Champagne où il avait décidé d'être le 1^{er} mai, il ne reviendrait à Paris que jeudi prochain 6. Il nous a laissé la clé chez la concierge. Comme j'ai presque fini mes préparatifs de départ, je reste ce matin au lit d'où je t'écris. Ma nuit prochaine sera fortement écourtée : il faudra ce soir nous installer, et demain matin de bonne heure nous organiser. Le service à Saint Philippe pour Jacques aura lieu à neuf heures, et je désire me réunir à la famille rue Bastiat auparavant. Marie-Jacques ne doit venir qu'entre deux trains, elle ne passera donc que fort peu de temps à Paris ; je la verrai très peu.

Marie-Pierre viendra peut-être à moins qu'elle ne soit fatiguée par un traitement dentaire qu'elle doit suivre. Son bébé pousse très bien. Espérons que celui de Marie-Jacques suivra son exemple et se développera bien aussi ; jusqu'ici il est assez pâle ayant forcément souffert de toutes les émotions que sa mère a ressenties. Laure reste à Chalon auprès de ces trois aînés qui ont la scarlatine. Les nouvelles de tous étaient bonnes dernièrement de tous côtés. Ces jours-ci, j'ai reçu de bonnes et affectueuses lettres d'Henri, Charles et André qui avaient appris la mort de Jacques. J'ai reçu aussi de nombreuses lettres de la famille et des amis. Marcel a été enrhumé ces jours-ci avec un mal de gorge. Il semble remis maintenant et est plus gai. Je vais vraiment très bien et suis étonnée de tout ce que je peux faire sans fatigue.

Madeleine va bien aussi, mais elle est si volumineuse que je crois qu'il est grand temps qu'elle rentre à Paris. Elle s'installe chez sa mère. Puis elle ira dans une maison de santé, rue Monsieur, pour l'arrivée du bébé. Marcel et moi t'envoyons de bons baisers, mon cher Paul.

Thérèse

Marcel se réveille et me charge de dire qu'il est bien sage.

Les Comberousse ont perdu un fils le 18 mars en mer en Orient.

Paris, mercredi 5 mai 1915.

Reçu le 14 mai

Mon cher Paul,

Depuis ma lettre de dimanche notre temps à partir du départ des Dalles a été bien employé heure par heure.

Madeleine et les enfants nous quittèrent à Rouen pour passer 24 heures chez Tante Laure et ainsi couper le voyage en deux. Je continuais avec Marcel et ma bonne Henriette jusqu'à Paris où nous sommes arrivés à 9h30 et à la maison à 10 heures du soir. Lundi matin, je me levais de bonne heure pour faire quelques courses de provisions dans le quartier. Après le petit déjeuner, je partis vers 8h de la maison. Avec le métro, j'ai été une demi-heure après rue Bastiat. Marie-Pierre n'avait pu venir à Paris. Avec René et Hélène, nous nous trouvions vers 8h45 à Saint-Philippe ; Marie-Jacques venant de la gare arriva quelques minutes après avec son père, le service pour Jacques était à neuf heures. Il y assista pas mal de monde, malgré les événements actuels ; et la famille du côté des hommes était malgré tout représentée par deux rangées de parents. En tête venait Monsieur Benoît, René, oncle Meissas, André Martin, les Hallopeau, Marx de la Tour. De l'autre côté ; Marie-Jacques, Hélène, moi et Charlotte, Madame Marx, Antoinette, les Hallopeau, de la Tour, Gosset, etc. Marie devant reprendre le train à 10h30, nous prîmes deux taxis pour l'accompagner et la voir un peu avant le départ de son train. Elle ne paraissait pas trop fatiguée. Elle est très courageuse malgré toute la douleur ; cependant elle ne se s'est sentie ni la force ni le courage de descendre rue Bastiat pour faire à Paris un petit séjour ces jours-ci. Le petit Jacques a eu deux biberons à la suite pendant l'absence de sa maman. Il a un peu augmenté ces deux dernières semaines. On doit le vacciner à nouveau ces jours-ci, car la première fois, cela n'a pas pris. Hélène a dit à Marie que sa chambre était toujours prête à Paris et qu'elle pouvait venir quand elle voulait. J'espère beaucoup qu'elle viendra prochainement. Cela lui ferait du bien de venir un peu au milieu de nous tous, d'autant plus qu'elle se sentirait rapprocher de tous ce qui lui rappellerait davantage Jacques. Marie voudrait tant que son petit ressemble à Jacques qu'elle se désole qu'il soit jusqu'ici si blond. Jusqu'ici en effet un bébé ne peut pas ressembler davantage à sa mère que cet enfant, mais qu'est-ce que cela signifie pour plus tard ? D'ailleurs, Jacques petit était châtain clair. Laure a retrouvé ses petites boucles à Paris que maman avait enveloppées d'un papier sur lequel elle avait inscrit : « boucles de Jacques à 2 ans. » C'est aujourd'hui Marie qui les conserve précieusement. Lundi matin, quelques minutes après mon départ, arrivait Louise à la maison ; elle ne trouva que Marcel avec la bonne. Toujours aussi gentiment attentionnée, elle nous apportait des brioches pour notre premier repas. Elle vint au service et c'est là que je la vis. Il fut convenu que nous déjeunerions chez elle le lendemain. Lundi, nous avons déjeuné chez les Weiller, puis les enfants jouèrent ensemble l'après-midi aux Champs-Élysées.

Hier matin, comme je faisais la toilette de Marcel, il me dit qu'il avait mal au mollet gauche. Et, en effet, je vis que son mollet était assez enflé. J'allais cependant chez Louise avec lui. Nous décidâmes qu'il était plus prudent de demander l'avis de la Faculté ; aussi, pendant que Louise, ses enfants et Marcel se rendaient au Luxembourg, j'allais pour envoyer un pneumatique à Paul Hallopeau pour lui demander conseil. Il est venu aujourd'hui voir Marcel et a ordonné l'immobilité au lit. Je lui dis que Marcel n'avait pas passé une bonne nuit, qu'il avait eu deux fois des vomissements, chose qui ne lui arrive

jamais. Il attribue cette fatigue à cette enflure du mollet, car il craint une forme d'abcès. Il ne se prononcera que vendredi ; d'ici là la jambe sera entourée d'un ouatoplasme.

Je ne sais comment cela est arrivé et j'étais un peu tourmentée. Paul Hallopeau croit que cela n'est rien de grave, mais que ce sera long. Il croit qu'il s'agit d'une inflammation de la glande du mollet. Je devrai prendre la température de Marcel matin et soir. Et pendant une quinzaine de jours, il devra rester immobile. Avec une nature aussi raisonnable que celle de notre bonhomme, j'espère que j'y parviendrai sans trop de difficultés. Déjà aujourd'hui en lui montrant des images il est resté très sagement au lit. Il t'a aussi griffonné une lettre. Il t'en l'écrit d'ailleurs très souvent et les met dans des enveloppes ayant déjà servi. Madeleine est rentrée lundi soir à Paris. Elle est installée chez sa mère. Marguerite et Henri ont retrouvé hier Marcel au Luxembourg, ainsi que Suzanne, Paul et Albert. Père rentre demain après-midi de Champagne ; le soir, dîner de la famille ici. Louise a reçu dernièrement une lettre d'André. Georges en allant voir les Leviez, je pense, a fait envoyer des pains d'épices à Marcel et qui les a reçus hier. Pas de nouvelles récentes de tous les autres. Pierre ne se repose plus. Lui et Charles sont ceux dont nous attendons avec plus qu'impatience des nouvelles. Jean a envoyé des confitures aux Weiller, il a eu un petit congé dernièrement qui lui a permis de voir du pays. Les scarlatineux à Chalon commencent à se lever. Marcel envoie chaque jour un baiser à ta photographie. Je la tiens au loin pour l'empêcher qu'il ne mette ses lèvres dessus.

Mille tendres baisers de nous deux, mon cher Paul.

Thérèse

Dimanche, je t'ai envoyé de Saint-Vaast un paquet contenant :

4 boîtes de poudre de lait,

1 chemise de nuit,

1 chemise de jour,

1 caleçon,

1 mouchoir.

Dis-moi si tu préfères cette poudre de lait aux autres

jeudi 6 mars

Marcel a très bien dormi cette nuit. Il n'a pas du tout de fièvre. Le temps reste très orageux.

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 5 mai 1915

Carte reçue le 26 mai

Ma chère Thérèse,

J'ai depuis ma dernière carte écrite le 30 avril, reçu ta lettre du 24. Ton retour s'est bien effectué et tu as retrouvé Marcel en bonne santé à ce que je vois. Je pense que tu n'hésiteras pas à retarder ton départ pour Chalon aussi longtemps que nécessaire pour qu'aucune crainte de contagion ne subsiste. Je n'ai pas encore le paquet annoncé par ta lettre. Il ne saurait tarder. Je vais d'ailleurs avoir plus l'occasion d'y faire l'honneur, car on vient de fortement diminuer la somme affectée à notre entretien. Je t'écirai une lettre probablement au début de la semaine prochaine. Ce changement de traitement est plutôt surprenant. Nous pouvons toujours nous nourrir en dehors à la cantine à nos frais naturellement. Les beaux jours font que les feuilles poussent rapidement. La verdure nous

empêchera de voir bientôt les villas qui sont à quelque distance de nos fenêtres. Nous n'apercevons guère de fleurs encore ici. Je suis content qu'aux Dalles vous puissiez en jouir. Marcel va pouvoir s'intéresser aux fleurs et prendre du goût aux choses de la campagne, s'il ne l'a déjà fait. Je vais toujours bien et continue la même existence partagée entre ma chambre et la cour. Je travaille toujours l'anglais et projette de bientôt m'attaquer à une autre langue, en continuant naturellement l'étude de la précédente.

J'espère bientôt recevoir la photo de Marcel et pense que tu m'enverras aussi la tienne.

Mille baisers à vous deux. N'oublie pas d'embrasser aussi Paris.

Paul

Carte de René à son beau-frère Paul

6 mai 1915g

Carte postale des grands boulevards à paris, reçue le 17 mai

Un mot, mon cher Paul, pour te dire combien j'ai trouvé Thérèse et Marcel en bonne santé. Marcel à des joues si roses qu'il fait plaisir à voir.

Nous pensons toujours beaucoup à toi.

Ton frère affectionné.

René

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle dimanche 9 mai 1915

Reçu le 1^{er} juin

Ma chère Thérèse,

Ma dernière carte du 6 te confirmait l'arrivée de ta lettre du 24 avril. Le 7 je recevais ta lettre du 28 avril ainsi que celle de Marcel.

Des deux envois que tu m'annonces, aucun n'est arrivé là. Le premier ne va plus tarder pourtant à m'être annoncé. Contrairement à ce que je t'avais écrit précédemment, tu pourras continuer de m'envoyer des conserves ou saucissons de temps en temps, mais de préférence de celles qu'il n'est pas nécessaire de faire cuire. Notre ordinaire a été en effet fortement diminué depuis quelques jours, et je complète à midi la soupe que nous recevons maintenant par des conserves qui ne sont guère faciles à trouver ici.

Quant au soir je continue à me faire faire par la cantine un plat de viande avec quelques légumes, ayant depuis longtemps renoncé aux deux tranches de pain avec vague charcuterie et à la tasse de thé. Maintenant, le soir, l'ordinaire se compose d'une tasse de thé sans sucre, ce pour quoi on a à se rendre à la salle à manger.

Ta lettre du 28 annonce ton départ des Dalles, c'est donc à Paris que je t'écris aujourd'hui. Si la scarlatine est chez les Jeannin, il sera prudent d'y aller que lorsque tout danger sera écarté et de ne précipiter en aucune façon ton départ pour Chalon. Au besoin tu peux y aller à un autre moment si tu le juges préférable.

Tu vas pouvoir rester à Paris quelques semaines qui te permettront de voir la famille et tu pourras ainsi plus facilement décider Hélène à venir aux Dalles. Je me figure

que cette année tout le monde, tous les baigneurs qui avaient l'habitude d'y aller s'y rendront de bonne heure. Pourquoi même n'y retournerais-tu pas avec Louise avant le 1^{er} juillet, quitte à aller voir Laure un peu plus tard. Mais tu seras plus apte à en décider toi-même.

Nous aussi nous avons beau temps. Nous n'avions même jamais eu une période si longue et je me réjouis de ce soleil qui va sécher les routes. La verdure a fait bien des progrès ici depuis une semaine, et au début la poussée des feuilles est rendue bien jolie, par les différentes tonalités des arbres de différentes essences. Nous avons devant nous quelques hêtres pourpres de toute beauté quand le soleil vient en faire miroiter les feuilles. Le soleil est très chaud en ce moment presque trop chaud même, mais si l'on se réfugie à l'ombre, on éprouve un certain sentiment de froid. Il en est des moments où l'on a plaisir à aller se cuire au soleil. Je t'envoie une photo prise d'un coin de la cour, coin où l'on va se blottir pour jouir du soleil jusqu'à l'heure où il la quitte vers 3 heures. Sur le banc sont tous des Anglais, pourtant avec un peu de bonne volonté tu pourras apercevoir à l'extrémité du banc mon chapeau mou et mes jambes. J'ai d'ailleurs manqué d'une d'une croix derrière l'épreuve l'endroit où je me trouve.

Nous continuons à jouer au volant, quoiqu'avec un peu de ralentissement, car nous éprouvons à nous procurer des volants en Allemagne une certaine difficulté. Nous avons écrit en Angleterre pour les recevoir. Comme il y a plusieurs semaines de cela nous les aurons bientôt.

Je pense que ton départ des Dalles ne te fera pas oublier de faire faire la photographie de Marcel. À Paris tu n'aurais plus d'excuses. De même pour toi. J'ai donné le bon exemple. Tu pourras bien m'envoyer ta photo, car ici je n'en ai pas de toi.

Ta dernière lettre m'annonce que tu vas faire faire un dessin de Marcel par Monsieur Eliot. Quand il sera fini, tu pourrais le faire photographier, ou le photographier toi-même si tu le peux, pour en envoyer une épreuve, car j'ignore absolument sa manière et j'aurais ainsi un avant-goût du dessin. Il est vrai que pour un dessin il n'y a pas la même importance que pour un portrait de s'adresser à un artiste ayant la spécialité voulue.

Tu remercieras bien Marcel de sa lettre et tu lui diras que c'est avec grand plaisir que je m'amuserai avec ses joujoux quand je reviendrai et que je suis sûr qu'il est très sage, et ne peut pas croire qu'il pleure quelquefois. Il est beaucoup trop grand garçon.

10 mai

J'espérais un peu une lettre de toi ce matin aussi avais-je attendu avant de mettre celle-ci à la poste hier. Je n'ai rien reçu.

Si tu trouvais à Paris de mes manchettes, tu pourrais m'en envoyer deux ou trois paires. Pour éviter que les violentes manutentions de la route ne risquent de les casser, il vaudrait peut-être plutôt les envoyer non repassées ou alors très soigneusement emballées.

Je viens de recevoir à l'instant ton premier paquet expédié de Paris. Il est bien arrivé quoique moins bien emballé que les premiers envois. Le pain est un peu dur et étant donné la durée du voyage il risque de se moisir. Aussi vaudrait-il plutôt mieux m'envoyer plutôt du biscuit ou du pain grillé. Une des boîtes de conserve celle de confiture suintait, ceci t'indique l'utilité d'un emballage soigné et très serré. Le reste était en bon état.

Le temps est toujours beau et le ciel d'une limpidité parfaite.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Marcel. Embrasse pour moi papa et nos frères et sœurs.

Paul

Ci-inclus une photo de notre salle à manger. Je ne suis pas visible étant à l'extrémité de la table et caché par d'autres. Carte de Paul à son fils Paul

Carte de Paul à son fils Paul

Paris 10 mai 1915

Carte postale, dessin d'un soldat écrivant, reçue le 18 mai

Mon cher enfant,

Je t'envoie toutes mes tendresses. Thérèse et petit Marcel sont maintenant chez moi. Je suis bien aise. J'espère à la Pentecôte les emmener avec Louise à Champagne. Je t'embrasse bien tendrement.

Ton père, Paul Wallon

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 14 mai

Carte reçue le 6 juin

Ma chère Thérèse,

J'ai eu ce soir ta lettre du 14, qui m'apprend que Marcel est un peu souffrant, et j'espère bien que tu me tiendras au courant le plus souvent possible ne fût-ce que par une carte postale avec un simple mot. Le pauvre petit ne va pas s'amuser à rester ainsi dans son lit, surtout qu'il a pris l'habitude depuis plusieurs mois de ne pas rester enfermé. Il recevra peut-être les visites de ses cousins et cousines qui viendront le distraire. En tout cas il n'y a qu'à suivre les conseils des médecins, et bien surveiller les apparitions de fièvre.

Ton temps a été joliment occupé, tout au moins les premiers jours de ton arrivée à Paris. Je pense que tu t'arrangeras par la suite pour ne pas te fatiguer, surtout que tu as tout ton temps devant toi. J'ai aussi reçu de Georges un petit paquet de gâteaux, lors de son passage dans la ville des Leviez, du moins je pense bien avoir reconnu son écriture. Je le suis bien par la pensée et par la lecture des journaux. Ne peux-tu pas me faire savoir où Charles et Pierre se trouvent. Si tu ne l'as pas fait, tu pourrais écrire à C. ou à sa femme, et lui faire toutes nos condoléances. Le fils en question est probablement le camarade de Marcel Rivière. Cela va être un grand coup pour Monsieur C. dont la santé avait été très affectée par le départ de son fils pour Navale. Je l'avais vu à Mannheim où il était venu passer des vacances.

Le beau temps vient de se terminer par un orage. Aujourd'hui, pluie et vent avec grand rafraîchissement de la température. De telles journées sont particulièrement tristes. Mais je cherche à m'occuper pour faire passer le temps. Je viens de me procurer une grammaire italienne, et je travaille cette langue depuis trois jours, de concurrence avec l'anglais. Un Français d'ici sait fort bien italien et me donne des leçons. Il m'a affirmé que d'ici 3 mois je serais bien débrouillé. Pour le moment je suis complètement noyé. Avec de telles études je n'ai plus une minute à moi, car il faut tenir compte que cette vie en commun rend bien des heures inemployables.

Donne-moi le plus souvent possible de tes nouvelles. J'attends avec impatience de savoir ce pauvre petit Marcel guéri. Combien je regrette d'être dans l'impossibilité de lui envoyer au moins quelques joujoux. Embrasse-le bien fort pour moi, et reçois mes plus affectueux baisers.

Ne m'oublie pas auprès de la famille.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, vendredi 14 mai 1915

Reçu le 20 mai

Mon cher Paul,

Depuis ma dernière lettre qui était du 8, j'ai reçu ta lettre du 17 avril et ta carte du 22 avril. Auparavant, j'avais reçu tes cartes du 30 mars, 7 avril et 12 avril.

Je n'ai guère bougé de la maison ces temps-ci pour tenir compagnie à Marcel qui est encore à l'immobilité (si on peut appeler cela ainsi, car au contraire, il ne fait que se retourner sur le grand lit et même sauter à genou). Il suffit paraît-il que son corps ne porte pas sur sa jambe et il peut remuer comme il veut.

Paul Hallopeau devait venir avant le déjeuner pour ouvrir ce petit abcès qui reste stationnaire. Je l'attends toujours et il est bientôt 3 heures. Sans doute, après cette ponction, la jambe se remettra plus vite. Ce n'est donc qu'une affaire de temps avant que la guérison soit complète. Je tâcherai d'aller ce soir chez Hélène lui demander sa petite voiture pliante. Marcel avec la jambe étendue pourrait ainsi passer la journée au Luxembourg en attendant de pouvoir y aller à pied. La température s'est beaucoup rafraîchie, et au moins, on respire à présent. La semaine dernière, c'était vraiment accablant.

Père est revenu ce matin de Champagne avec de superbes bottes de lilas blancs et de pivoines rouges veloutés. Il est parti tout à l'heure pour se rendre à son cours d'aquarelle. J'ai reçu ces jours-ci une quantité de visites. À Paris les nouvelles se répandent vite, et de tous côtés, on venait voir comment allait Marcel. La seule vue du bonhomme rassurait, d'ailleurs, tout de suite. J'ai ainsi revu toute la famille.

Tante Rabut sort d'ici ; elle m'a dit que sa belle-fille Germaine n'était plus que pour quelques jours chez elle. J'irai donc la voir demain. Il paraît qu'elle est assez fatiguée ; elle attend un bébé pour octobre, et doit prendre beaucoup de précautions. Son mari avant de mourir n'aura pas su qu'elle attendait ce bébé, car c'était alors trop récent. Il est très heureux pour cette pauvre jeune femme qu'elle ait cette espérance, cette consolation au milieu de sa douleur. Hier Charlotte a amené son petit Abdel qui apportait un ballon rouge à Marcel. Ils ont tous les deux fait connaissance, chacun placé sur un bout de mon lit ; tous deux étaient en admiration devant ce ballon qui montait tout seul au plafond et qu'on faisait descendre en tirant sur le fil.

Marcel est vraiment bien raisonnable et reste très sagement toute la journée étendue ; il est vrai que les joujoux ne lui manquent pas ; son lit en est couvert. Il a retrouvé avec joie cet ours que Louise lui avait donné. Il lui parle comme à une personne et le fait dormir à côté de lui. Monsieur ours répond aux conversations ; car au moindre mouvement un « ou-ain » prolongé retentit de son corps.

Paul Hallopeau vient de venir. Il trouve inutile de faire une ponction, car le mollet a bien diminué ; il préfère attendre et reviendra dans 8 jours voir si l'abcès s'est complètement résorbé. Quand on palpe sa jambe, Marcel dit que cela ne lui fait plus mal. Demain on le conduira au Luxembourg en voiture basse. En attendant, il est toujours gai et farceur. Le soir, il est particulièrement câlin et me fait des bonsoirs à n'en plus finir. Il finit en me disant : « Maman, dors bien, et puis, moi aussi ! » Je ne sais s'il a très bien compris la mort de Jacques ? Cependant depuis ce moment-là il s'inquiète davantage d'avoir des nouvelles de tous. Il me demande aussi beaucoup plus de détails sur ton genre de vie. Il me parle surtout de ton retour. C'est cette pensée-là qui évidemment soutient le plus et nous fait patienter. Et puis, autour de soi, on voit des personnes si courageuses et de sang-froid malgré les épreuves que cet exemple aide à l'être aussi.

Tous deux nous t'embrassons bien fort mon cher Paul.

Thérèse

Paris, dimanche 16 mai 1915.

Reçu le 27 mai

Mon cher Paul,

Aujourd'hui, j'ai été déjeuner avec père chez les Demangeon ; puis, je suis revenue ici chercher Marcel pour le promener au Luxembourg au moyen d'une petite voiture basse que j'ai trouvée rue Bastiat. Louise et les enfants sont aussi venus se promener. Il y avait une telle foule par ce temps superbe que j'ai eu de la peine à retrouver Charlotte et son petit Abel. Marcel a fait la connaissance du petit Olivier Rabut (le fils d'André) ainsi que du petit Noël (fils de Robert) et de la petite Béatrice Michelin. Il y avait aussi les Rivière, Rabut et Petit, enfin un cercle imposant.

Ces jours-ci, des bonnes nouvelles de chacun nous sont parvenues ; j'ai vu une photographie représentant Charles et Henri, tous deux semblent se porter parfaitement, Charles paraît même engraisé.

Les Leviez ont envoyé des nouvelles de Georges qu'il voit de temps en temps. Émile circule et André est provisoirement installé.

Philippe nous a écrit à Hélène et à moi des lettres très intéressantes. Il paraît que Joseph Benoît, le frère de Marie-Jacques, se trouve à présent avec lui. Jean a planté des salades et des radis, il compte prochainement se régaler de sa récolte ; il est toujours satisfait de son sort. Les dernières nouvelles de Pierre sont bonnes également.

Les petits Jeannin sont presque complètement rétablis.

J'ai vu Hélène et ses enfants hier. Nous avons été goûter ensemble chez Marie-Thérèse Bourgneuf, née de la Tour, que je n'avais pas revue depuis mon mariage. C'est une charmante jeune femme, elle et Suzanne étaient du même âge et il y avait une très grande intimité entre les deux cousines. Je crois ne pas t'avoir parlé dans ma dernière lettre des photos que tu m'as envoyées et qui m'ont fait grand plaisir. Cela me donne en effet une idée de votre chambrée.

Demain, Albert doit venir faire une photo de Marcel dans la cour. Charlotte aussi doit nous prendre au Luxembourg. Hier je t'ai envoyé un mandat de 50 Fr. J'ai acheté différentes provisions que je t'expédie ces jours-ci, avec du linge.

Marcel a été ravi de sa sortie. Maintenant, je pourrais le faire sortir aussi tous les matins. Il semble très satisfait de se faire voiturier. Il prend vraiment tout du bon côté. Il semble d'ailleurs ne plus souffrir de sa jambe, mais l'aspect n'est pas encore tout à fait normal et la peau est encore un peu tendue sur le dessus. L'abcès n'est donc pas encore tout à fait résorbé.

Tous les deux nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Hélène

Paris, mercredi 19 mai 1915.

Reçu le 27 mai

Mon cher Paul,

J'ai reçu hier ta carte du 30 avril, et ce matin, ta lettre du 26 avec la petite photographie de votre salle à manger et la carte postale illustrée pour Marcel qui en est ravi.

Je vois que tu as reçu mes deux premiers mandats et mes deux premiers paquets sans trop de retard. Depuis ma lettre du 16, je t'ai envoyé de nouveau un paquet contenant :

- 1 chemise nuit,
- 1 chemise jour,
- 2 mouchoirs,
- 1 paire bretelles,
- 1 paire chaussettes jaunes,
- 2 pains blancs,
- 3 boîtes lait en poudre.

Ce lait est meilleur avec une tablette de chocolat fondu dedans quand le liquide est encore très chaud.

Père finalement, je crois, n'ira pas à Champagne pour la Pentecôte, car Louise préfère ne pas s'absenter étant un peu fatiguée en ce moment. Cela d'ailleurs lui arrive de temps en temps depuis les trois accidents qu'elle a eus ces dernières années. Je ne sais pourquoi, elle ne voit pas un spécialiste ? Pour ces cas-là, il y a bien peu de choses à se faire faire pour retrouver la santé et je connais nombre de jeunes femmes qui n'ont pas hésité à le faire qui s'en sont fort bien trouvées. Louise a par moments les traits bien tirés, c'est sans doute causé par cette fatigue. Demain, jeudi, tous les Demangeon viennent déjeuner ici ainsi que Madeleine et ses enfants. Nous les avons vus hier au Luxembourg ; Marcel y a passé l'après-midi dans la petite voiture que j'ai trouvé rue Bastiat. Son mollet est encore un peu enflé. C'est vendredi que Paul Hallopeau doit venir le voir.

Lundi, Albert est venu le photographe dans la cour de la maison. Je t'envoie deux de ces photographies ; celle de Marcel avec son ours est la meilleure. Je t'enverrai d'autres dans les prochaines lettres.

Le matin, un mot d'Emile disant qu'il ne se trouve à présent très loin de Georges et que ce dernier est venu le voir. J'ai reçu hier une lettre de Jean qui m'envoie sa photo à cheval.

Les dernières nouvelles de Pierre étaient du 11 mai, il est toujours en bonne santé.

C'est ces jours-ci la fête d'Emile. En sortant, je verrai si je trouve un petit envoi à lui faire de la part de Marcel.

J'ai vu Hélène et ses filles hier ; elles étaient venues nous voir au Luxembourg. Notre amie Marguerite Matron de Nevers est venue aussi nous y retrouver ; elle est de passage à Paris ces jours-ci. Son mari est du même côté que Jean.

Je ne sais plus si je t'ai dit que Philippe est avec Joseph Benoît. Hélène l'a écrit à Marie-Jacques qui doit le savoir déjà de son côté par son frère. Pendant que je t'écris, Marcel fait encore la sieste. Nous t'embrassons tous les deux tendrement.

Thérèse

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 20 mai 1915, jeudi

Carte reçue le 10 juin

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu il y a trois jours ton paquet avec biscuits, lait en poudre et cravate. J'ai goûté au petit paquet de lait desséché, et me suis fait hier, avec du cacao que j'ai ici, une tasse de cacao. Le lait ainsi obtenu n'a pas absolument le goût du vrai lait et ne donne pas un résultat approchant de celui obtenu avec le lait condensé. Hier, j'ai reçu ton envoi suivant, avec les grosses boîtes de lait en poudre. Je n'y ai pas encore goûté, mais je crois que c'est encore le lait condensé qui est à tout point de vue préférable. Le goût de ce dernier est parfait. D'ailleurs, tu m'as maintenant bien approvisionné en lait. Tes deux envois sont arrivés en fort bon état. Le 17 j'ai eu ta lettre du 8 mai, et une carte postale de René que tu remercieras, car sa carte m'a fait bien plaisir. Avant-hier, j'ai eu la carte postale de papa du 10, ainsi qu'une carte de Laure. Laure a encore la gentillesse de m'envoyer un paquet de pain d'épice. N'oublie pas de lui dire que ce colis sera le bienvenu et que j'y suis bien sensible. J'ai été bien content d'apprendre que Marcel va mieux. J'attends avec impatience de savoir s'il est maintenant tout à fait remis, et je vais tous les jours au courrier avec l'espoir d'avoir un mot de toi à ce sujet. Je suis bien content du beau temps qu'il fait ces jours-ci, car si vous devez passer les vacances de la Pentecôte à Champagne, vous pourrez en jouir.

Nous pensons bien maintenant ne plus tarder de trop longs mois à rejoindre nos foyers. Notre existence se poursuit toujours semblable, je passe une grande partie de ma journée dehors.

Mille baisers à vous deux.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, dimanche 23 mai 1915.

Reçu le 5 juin

Mon cher Paul,

Ce matin toute la famille était réunie à déjeuner ici. Comme il faisait chaud et orageux, nous sommes sortis tard pour aller au Luxembourg.

Depuis que je t'ai écrit, Paul Hallopeau est revenu vendredi revoir le mollet de Marcel. Il trouve que cette fois l'abcès à l'air de bien se former ; dans ces conditions, il trouve que le mieux serait de l'ouvrir et il reviendra mardi pour décider de la chose.

Je viens d'écrire à Paul Hallopeau que j'étais un peu ennuyé par cette décision qu'il pensait prendre prochainement, et que j'aimerais avoir l'avis de Monsieur le Hutinel. Mardi nous en reparlerons donc et prendrons rendez-vous. Marcel se laisse très gentiment soigner. Depuis une semaine, les compresses sont supprimées et remplacées par de la teinture d'iode. Chaque soir, je lui mets une couche d'ouate sur le mollet et une bande de crêpe pour la tenir. Il met maintenant lui-même cette bande, car il m'a déclaré qu'il saurait

très bien la mettre, et le fait est qu'elle est très soigneusement mise. Il ne souffre pas de sa jambe sauf quand on touche la partie sensible, et cet abcès ne lui a pas donné le moindre mouvement de fièvre. J'en suis toujours à chercher la cause de cet abcès. Marcel avait certainement beaucoup marché les jours précédents, mais cela ne peut être la cause. J'espérais toujours que cela se résorberait de soi-même et qu'on n'aurait pas à intervenir. Mais peut-être aussi qu'en ouvrant l'abcès, la jambe se guérirait plus vite. Toutes les nouvelles de chacun sont bonnes de tous côtés. Les dernières que j'ai sont d'Emile et de Philippe. Tous deux paraissent très heureux de leur sort. Philippe déclare même qu'il va organiser un tennis. Il y en aurait déjà d'organiser dans les alentours. Mais l'occupation à la mode et particulièrement la plantation de légumes. Jean me parlait de ses radis, mais Philippe me parle d'un véritable verger.

Je verrai Hélène demain. Aujourd'hui, elle va avec René à Brunoy pour visiter des maisons du côté où habite l'été les Eliot. Ils désirent trouver une maison aux environs de Paris afin que René puisse faire des allées et venues du matin au soir pendant juillet et août, car il croit qu'il devra rester à son bureau cet été. En septembre, Hélène ira avec ses filles à Jeamproyes.

Laure pense aller en juillet à Saint-Gervais où elle retrouverait les Hallopeau.

Nous, en juillet nous serons aux Dalles. Louise compte bien y emmener les enfants dès le début du mois de juillet. Père l'accompagnera certainement ou l'y rejoindra quelques jours plus tard. Madeleine aussi nous y rejoindra, probablement en septembre seulement. Je t'envoie encore deux photos de Marcel, et tous deux nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 23 mai 1915

Reçu le 16 juin

Ma chère Thérèse,

J'ai eu il y a trois jours ta lettre du 14. J'espère bien maintenant que la jambe de Marcel est tout à fait remise et que vous aurez pu aller à Champagne. Si vous avez aussi beau temps que nous ici, ce serait vraiment dommage de ne pouvoir en profiter en allant au bon air à la campagne. Il est vrai que tu y as déjà fait une telle cure que tu n'y es peut-être pas attirée maintenant autant que les Parisiens. Nous avons en ce moment une période de bien beaux temps, et c'est peut-être l'époque où Paris est le plus agréable.

De tenir compagnie à Marcel aura eu ceci de bon pour toi, c'est que tu n'auras pas été tenté d'en faire trop, et de te fatiguer en courant de droite et de gauche.

Tu diras à Marcel que son dessin m'a fait beaucoup de plaisir, mais qu'il ne suffit pas et que j'attends avec impatience sa photo et celle de sa maman, et que j'espère bien qu'il ne tardera pas à me les envoyer. À ce propos dis-moi, si les épreuves de ma lettre du 17 te sont bien parvenues.

Ainsi que je te l'ai déjà écrit dans une carte postale tes derniers paquets me sont parvenus en bon état, comme les précédents d'ailleurs. J'ai maintenant eu le temps de faire des comparaisons entre les différentes sortes de lait desséché. Celui qui se trouve dans des grandes boîtes en fer-blanc, et provenant de Normandie, est certainement

meilleur que celui en petits paquets. Il a d'ailleurs une odeur de crème que n'a pas à ce dernier. Je compte que dans une prochaine lettre tu me diras ce que tu comptes faire en juin. D'après la carte de Laure que j'ai reçue l'autre jour, elle pense t'avoir. Compte-t-elle toujours t'avoir avec Charlotte et Marie-Jacques ou bien irez-vous successivement, pour lui donner moins de tracas ou faute de place ?

Avant-hier m'a été payé le dernier mandat que tu m'as envoyé des Dalles. À ce sujet n'oublie pas de m'envoyer régulièrement tous les mois 100 Fr., comme je te l'ai déjà demandé, en une ou deux fois, cela m'est égal.

Je suis content de savoir que Louise est décidée à aller aux Dalles de bonne heure cette année, et vous pourrez ainsi vous voir plus que vous n'avez pu le faire l'année dernière. Je n'aurais d'ailleurs pas compris qu'elle n'y allât pas. Certainement, il y aura beaucoup de monde aux Dalles cette année, si le temps surtout est aussi beau qu'il s'annonce.

Ici beaucoup d'entre nous ont déjà acheté des fauteuils pliants, et chaises longues, et passent une grande partie de leur journée dans la cour. Les partisans du jeu de volants sont moins ardents qu'au début. Nous attendons toujours, il est vrai, nos nouvelles raquettes qui ne se décident pas à venir, et qui seraient nécessaires maintenant, car les anciennes, qui n'ont jamais été fameuses, sont déjà bien fatiguées.

Ce beau temps est peut-être encore plus la longueur du temps déjà passé ici invite à la paresse et ôte toute velléité d'occupation sérieuse. Je me suis pourtant monté en bouquin pour l'étude de ma nouvelle langue et poursuis régulièrement mes leçons. J'aurais, je crois, certainement, toutes au moins le temps, de l'apprendre sinon l'ardeur pour y arriver.

J'ai reçu avec plaisir le linge et la cravate que tu m'as envoyés. Quant au linge il devra être complété de façon à ce que j'aie ce que je t'ai demandé dans une précédente lettre.

La carte de René me disait qu'il t'avait trouvée très bonne mine, et rien ne pouvait me faire plus de plaisir.

Nous vivons maintenant les fenêtres ouvertes toute la journée, ce qui est agréable lorsqu'on est si nombreux dans une même chambre. Sous nos fenêtres, nous avons le poulailler du gardien du château, et tous les matins nous entendons le coq chanter. Pour faire pendant, l'autre côté, c'est-à-dire dans la cour, dont notre chambre est séparée par un couloir, se trouve installer des canards. Notre chambre se trouve au premier, mais déjà la verdure nous cache le paysage. Ceux du second ou du troisième étage surtout ne sont pas gênés par la verdure, et ont une vue très belle sur les environs.

C'est aussi ici l'époque des lilas et nous en avons tout près d'ici de magnifiques buissons. La verdure est maintenant en plein épanouissement et notre expérience de l'année dernière nous fait prévoir que les arbres ne s'éclairciront guère avant le milieu d'octobre.

Je pense que tu auras profité de ton passage à Paris pour me rappeler à toute la famille et en particulier auprès de ceux éprouvés.

Nous avons passé récemment encore un anniversaire, séparé. Il y a cinq ans, nous nous trouvions à cette époque à l'air de la mer et nous avons le même soleil, le même ciel qu'aujourd'hui. Je vois d'après ce que tu me dis, que j'aurais à rester ici, jusqu'à la fin, et qu'il n'y a guère à penser à un échange.

J'ai eu il y a quelque temps, l'occasion de savoir que tu avais eu indirectement des nouvelles exactes sur mon avant-dernière résidence.

Mille bons baisers ma chère Thérèse, embrasse bien Marcel pour son papa.

Paul

Paris, le vendredi 28 mai 1915

Reçu le 7 juin 1915

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta carte du 5 mai avant-hier. J'espère que tu auras bien reçu, dans mes deux précédentes lettres, les photos de Marcel. J'avais encore deux épreuves ou j'étais avec Marcel, mais plusieurs personnes ne m'ayant pas reconnue dedans, je découperais ou tirerai sur papier Marcel seul pour te l'envoyer, et je t'enverrai plus tard la mienne.

Hier, il y a encore eu un déjeuner de famille ici. Presque tous les jours, je vais au Luxembourg accompagner Marcel que ma jeune bonne pousse dans sa voiture. Il y fait très bon devant les parterres de rosiers dont les fleurs s'épanouissent de plus en plus. Il y a aussi un Polonia (grand arbre aux fleurs mauves) qui embaume, ainsi que des acacias dont je t'envoie quelques fleurs.

Je retrouve souvent Charlotte et son beau petit Abel. Hélène vient aussi souvent nous retrouver avec ses filles. Paul Hallopeau est revenu hier voir la jambe de Marcel ; cette fois l'abcès est si bien formé qu'il n'hésite pas à juger qu'il faut l'ouvrir ; comme cependant cette décision m'ennuie un peu en ton absence, il m'a donné rendez-vous demain chez le docteur Jalaguier qui décidera s'il y a lieu de faire des ponctions ou d'ouvrir. Demain, nous serons donc fixés.

Si on doit ouvrir, Paul Hallopeau ne veut pas le faire à la maison, car il faudrait insensibiliser. Il me donnerait l'adresse d'une maison où il pourrait faire commodément cette petite opération et où Marcel resterait sans doute quelque jour et où je pourrais être continuellement avec lui. Il en existe près du Val-de-Grâce ; elles ont de vastes et beaux jardins où Marcel pourrait passer les journées.

Aujourd'hui je vais rue Bastiat pendant que Marcel est au Luxembourg. Il vient d'y partir gai comme un pinson et toujours avec sa bonne mine. Il est curieux de cet abcès assez gonflé aujourd'hui n'est pas amené de fièvre, ni autre trouble. Il n'y a qu'un début d'indigestion que Marcel a eu une nuit, et qui, en somme, était peut-être dû au temps très chaud et orageux.

Il fait vraiment si chaud déjà certains jours, que je crois, que je vais renoncer à aller chez Laure passer le mois de juin, car je ne pourrai guère y aller avant le 15. Comme les Weiller pensent aller à Jamproyes en septembre, je préférerais y aller avec eux plutôt que d'aller à Chalon maintenant. Je ne sais ce que Charlotte décidera pour elle. Marie-Jacques ne viendra à Paris qu'en octobre. ; elle craint aussi la chaleur pour son petit à présent. Je ne sais plus si je te dis qu'Hélène avait rencontré un jeune homme qui lui avait donné quelques détails sur la fin de Jacques. Atteint mortellement le 17, il aurait seulement succombé le 18 après une affreuse agonie. « Toute la nuit on entendit ses hurlements ». Nous nous gardons bien de donner à présent ces détails à Marie ; cela ne pourrait qu'aviver sa douleur, elle qui croit que Jacques est mort brusquement ou d'une hémorragie.

Les nouvelles de chacun sont bonnes ces jours-ci. Père s'installe à Champagne demain, je crois qu'il ne fera plus d'allées et venues. À Paris nous allons tous bien. Madeleine fait ses préparatifs, elle va s'installer chez elle pour la l'arrivée de son bébé en laissant les deux grands à sa mère.

Marcel et moi t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 28 mai 1915

Carte reçue le 20 juin

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu hier tes 2 lettres du 16 et 19. Je m'étonnais fort de ne pas avoir de tes nouvelles, car depuis une semaine, j'assistais à la distribution des lettres sans rien recevoir, et j'en attendais d'autant plus que Marcel n'étant pas encore remis je pensais que tu m'écrirais plus souvent quitte au besoin à m'écrire moins long. Les photos m'ont fait le plaisir que tu penses et je désespérais d'en recevoir jamais. Dans le linge que tu m'expédieras, il sera inutile dorénavant d'envoyer des chemises. Le pain non plus n'est pas à expédier. Dans les envois reçus ici, le pain n'arrive pas en bon état généralement, il s'abîme en route. Il faut plutôt des biscuits ou du pain grillé et quelques conserves. J'ai reçu l'envoi de Laure avant-hier, avec beaucoup de plaisir. Le beau temps te permet, d'après ce que je vois, de jouir un peu de la famille que tu peux rencontrer facilement au Luxembourg ou ailleurs. Nous avons nous aussi des journées chaudes et contemplons le soleil presque avec regret. Notre vie se poursuit avec sa régularité habituelle. Nous lisons toujours les journaux qui nous ont apporté ces derniers temps des nouvelles prévues. Je suis content de voir que la maladie des Jeannin n'aura pas été très sérieuse, et qu'elle se termine rapidement et heureusement. Tu vas pouvoir passer quelque temps de façon agréable à Chalon avant de retourner aux Dalles. Louise compte-t-elle toujours t'accompagner ? Mille baisers.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, dimanche 30 mai 1915

Reçu le 9 juin

Mon cher Paul, je t'écris du Luxembourg où je suis venu m'installer avec Marcel après avoir déjeuné chez Louise. Père est parti hier pour Champagne et reviendra mercredi pour le service du jeune Donchèle.

C'est hier que nous avons rendez-vous avec Paul Hallopeau chez Monsieur Jalaguier. Ce dernier a trouvé que des ponctions pour le mollet de Marcel étaient suffisantes et il pensait que c'était inutile d'ouvrir. Je suis donc contente que nous l'ayons consulté. Ouvrir l'abcès aurait été comme une sorte de petite opération et ce moyen radical m'effrayait un peu, bien que la guérison eut été ainsi plus prompte. Avec les ponctions se sera plus long, il faudra les espacer, mais cela me paraît un traitement plus naturel. Je n'aurais donc pas à quitter la maison avec Marcel, car on pourra le soigner à domicile. Paul Hallopeau viendra après-demain faire la première ponction. Le docteur Jalaguier me conseille d'emmenner à la mer Marcel dès que le mollet ira mieux. C'était bien mon intention comme je te l'écrivais avant-hier, je ne pense plus aller à Chalon à présent, car je ne crois pas pouvoir partir d'ici le 15 juin. Il fera sans doute bien chaud à cette époque, et alors, je préfère aller plutôt à Jamproyes en septembre d'autant plus que les

Weiller y seront aussi. Tantôt, René et Hélène vont m'emmener entendre une conférence où il sera question de ton sort et de celui de tes compagnons de captivité. Je laisserai pendant ce temps Marcel à Henriette. Je lui ai promis aujourd'hui un tour de chevaux de bois, et il est ravi. Il a toujours bonne mine. Hier, la première chose que le docteur lui ait dit : « Voilà un enfant qui n'a pas l'air malade ! » (en prenant l'air étonné qu'on vienne le consulter pour un pareil bonhomme).

Paul Hallopeau me conseille beaucoup de mettre les jambes de Marcel à nu et au soleil ; de lui donner des bains salés trois fois par semaine, ce que j'ai déjà commencé ici ; des bains de mer, mais très court.

J'ai une lettre d'Émile qui semble toujours inactif. Il me dit : « J'espère que le bobo de Marcel ne sera rien et que tu l'emmèneras prochainement à l'air salin qui lui fait le plus grand bien ». Paul Hallopeau peut repartir d'un jour à l'autre. Le docteur Jalaguier me disait qu'à la mer, si je voulais y aller tout de suite, il connaissait le docteur de Berck qui ne devait pas quitter le pays et qui pourrait faire les ponctions. Aux Petites-Dalles, il n'y a en effet pas de médecin.

Mais, j'attends encore un peu avant de faire des projets. S'il faisait trop chaud de nouveau à Paris dans une quinzaine, je pourrais aller à Berck y faire un séjour en attendant l'arrivée de Louise le 15 juillet aux Dalles pour la rejoindre. Je vais écrire à Marie-Jacques pour savoir ses projets d'été. Son père a un chalet à Berck ; les locataires finissent cet été leur bail et les Benoit pensaient y venir s'installer, à moins qu'on ne trouve l'air de la mer trop vif pour le petit Jacques. Marie-Pierre arrive avec son petit Jean jeudi à Paris. Elle passera quelques jours ici avant d'aller faire à Roanne quelques rangements. Je serais bien contente de la revoir et de faire la connaissance de son fils.

Je t'ai envoyé samedi un mandat de 50 Fr.

Mille baisers, mon cher Paul, de Marcel et de moi.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, mardi 1^{er} juin 1915, 5 heures

Reçu le 10 juin

Mon cher Paul, je suis au Luxembourg avec Marcel devant le grand parterre de rosiers complètement épanouis aujourd'hui. Beaucoup de personnes viennent admirer toutes ces fleurs, et généralement inscrivent sur un papier les noms inscrits en gros caractères sur chacune des plantes.

Marcel a retrouvé ici les petits Demangeon et Henri et Marguerite. Il fait très beau temps, quoique le ciel soit assez gris. La température est très agréable ; ce n'est plus la fraîcheur de ces derniers jours, ni la chaleur accablante d'auparavant.

J'ai reçu ce matin ta lettre du 9 mai avec les deux photographies du réfectoire et de la cour. Sur cette dernière, bien que tu sois dissimulé, on te reconnaît bien. J'ai lu à Marcel ta lettre et spécialement le passage où tu disais que tu ne pouvais pas croire qu'il pleurerait encore. Là-dessus, Marcel m'a déclaré qu'il ne pleurerait plus. Hier, notre pauvre bonhomme a dû subir l'épreuve de la première ponction que Hallopeau est venu lui faire. Il a été assez courageux à la piqûre, mais, après, il a pleuré beaucoup et on a senti que le pauvre petit souffrait bien. Au bout d'une heure, il se calma complètement, et ne pensez plus à sa jambe, et il déjeuna de fort bon appétit. Dans l'après-midi, il alla se promener comme d'habitude au Luxembourg avec Henriette. Celle-ci malgré son jeune âge me rend

bien service, et elle est très sérieuse et soigne très bien Marcel. Tout à l'heure, j'ai été acheter des boutons de manchette en argent l'un Saint-Georges et l'autre le revers pour envoyer à Henri Jeannin pour sa première communion de jeudi prochain.

Laure écrit que sa maison a été désinfectée et les chambres mêmes ont été, de plus, badigeonnées au sublimé.

J'ai prévenu Charlotte que je n'irai pas maintenant à Chalon. J'espère qu'elle se décidera à y aller sans moi. Peut-être Marie-Pierre en quittant Paris s'y rendra et alors Charlotte ferait le voyage d'aller avec elle.

Le petit Abel vient de venir nous voir ainsi que Colette. Il ressemble beaucoup à la photographie de Marcel à huit mois.

Marie-Pierre arrive toujours jeudi prochain. Marie-Jacques a écrit à Hélène que son petit Jacques a augmenté de trois livres depuis sa naissance. Le voilà donc sorti de la période délicate détenue dans deux premiers mois. Les nouvelles sont bonnes de tous côtés.

Demain, je déjeune chez Louise avec père, je pense, car elle doit venir pour le service du jeune Donchèle.

Hier j'ai déposé ma carte chez Madame Comberousse, car je n'avais pas assisté au service pour son fils.

Les Weiller ont loué à Épinay et s'y installeront vers le 15. Marcel n'a pas pu poser jusqu'ici pour le dessin de Monsieur Eliot ; j'attends que sa jambe aille mieux. Marcel voulait que je t'envoie une fleur de marronniers roses, mais je n'en ai plus revu tantôt. Je la remplace par une de polognia. Son parfum est si fort qu'il te parviendra peut-être.

Tous les deux nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, vendredi 4 juin 1915

Reçu le 12 juin

Mon cher Paul,

Hier est arrivée à Paris Marie-Pierre et son petit Jean. Tantôt, j'ai passé l'après-midi rue Bastiat pour les voir. Marcel est venu poussé dans sa petite voiture ; et pour le retour, nous sommes revenus avec un fiacre et la petite voiture pliée près du cocher.

Comme le temps n'était pas sûr, Marcel n'a pas été privé ainsi d'une séance au Luxembourg et il s'est bien amusé avec le trio de ses cousines et les petits Jomier venus les voir. Ils étaient tous autour de la table de la salle à manger avec des jeux de construction passionnants. Marcel était assis et sa jambe s'appuyant sur un petit tabouret. Malgré un bon goûter, il m'a déclaré en rentrant qu'il avait bien faim, et il y a en effet dévorer son dîner avec grand appétit. En passant par les Champs-Élysées, nous avons dû nous arrêter pour voir Guignol. Marcel est vivement intéressé par ses faits et gestes bien qu'il ne comprenne pas toutes les actualités dont il est question.

Et puis, il faut toujours nous arrêter aussi à « la danse », c'est ainsi que Marcel dénomme les chevaux de bois, parce qu'ils tournent en rond. Comme l'autre jour cela le tentait bien, je lui en ai fait faire un tour. Je ne sais s'il en a joui ? Tu sais l'air sérieux qu'il prend en voiture ? Eh bien, c'est cet air-là qu'il avait sur son cheval de bois. Il avait une lance à la main qu'il tenait bien droite et semblait ignorer que ce fut pour attraper des

anneaux. Hier Paul Hallopeau est revenu voir sa jambe dont l'enflure est normale. Elle va diminuer à présent, mais il croit qu'il faudra faire une seconde ponction. Il reviendra dans une huitaine. J'ai écrit à Marie-Jacques pour savoir si elle va à Berck cet été.

Père à trouver des ouvriers pour refaire son toit. On va commencer les travaux aux Dalles et il croit qu'on ne pourra pas habiter la maison d'ici deux mois. Laure m'écrit que ses deux petits viennent d'attraper la scarlatine juste comme les trois aînés étaient rétablis ; la voilà donc de nouveau en quarantaine. Elle ne peut donc recevoir personne d'ici juillet. Les nouvelles de tous sont bonnes de tous côtés.

Ce matin, j'ai été me peser : j'ai constaté avec plaisir une nouvelle augmentation de trois livres. Cependant, si je me décide à aller à Berck, je crois plus prudent de revoir Monsieur Faisans et lui demander si cette mer ne serait pas trop forte pour moi et si des séances toute la journée ne me seraient pas nuisibles. Dans ce cas, nous pourrions nous faire indiquer une autre plage nous convenant à Marcel et à moi ; on doit avoir le choix ; en attendant de retourner aux Dalles dès que la jambe de Marcel ne demandera plus de soins.

Madeleine fait chaque jour des rangements dans son appartement et s'y installera bientôt pour l'arrivée de son bébé. Je t'ai fait envoyer mercredi sept pains spécialement emballés. J'espère qu'ils te parviendront ainsi en bon état. Le pain peut se conserver six semaines.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul, Marcel aussi.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 5 juin 1915

Reçu le 27

Ma chère Thérèse,

J'attendais toujours, espérant chaque jour avoir une lettre de toi à laquelle j'aurais répondu ; et j'ai ainsi été amené à ne t'écrire qu'aujourd'hui, n'ayant eu que ce matin de tes nouvelles au courrier. Je puis dire que tu ne me gâtes pas. J'espère que Laure te servira d'exemple à Chalon, à cet égard, et plus tard Louise aux Dalles, car voilà plus d'une semaine que je me suis trouvé sans lettre de toi.

Les deux photos de Marcel que tu m'envoies me font bien plaisir. Sur l'une il a l'air d'un bon luron avec ses deux mains dans les poches, et sur l'autre on peut constater que lui et son ours sont de bien bons amis. Ces photos ne donnent pas l'impression que sa jambe lui cause de grands soucis, pourtant on remarque que son mollet gauche est enflé. Il semble donc que l'abcès veuille pourtant se former. Si tu peux consulter Hutinel, tu as raison de lui demander son avis, car c'est quelqu'un qui n'est pas porté aux interventions chirurgicales, tendance qui est quelquefois à craindre chez un chirurgien. Pourtant il se peut que de percer cet abcès soit la meilleure solution. Il sera dans ce cas intéressant de déterminer exactement la nature de cet abcès pour, au besoin, pouvoir à l'avenir en prévenir la venue de pareil. En tout cas l'aspect resplendissant du bonhomme ne doit pas donner d'inquiétude. C'est un petit incident qui passera et s'oubliera vite.

Décidément les Weiller ne vont donc pas aux Dalles cette année. Il préfère aller à la campagne aux environs de Paris, ce qui sera certainement très agréable pour René d'aller chaque soir voir Hélène.

À cause de Marcel ton départ pour Chalon va être retardé ou peut-être ajourné à bien plus tard, puisque Laure va à Saint-Gervais en juillet. Je suis content de voir que papa vous accompagnera aux Dalles de bonne heure et je pense qu'il y fera de longs séjours.

Tu me donnes toujours de bonnes nouvelles de la famille, ce qui me fait bien plaisir. Je tâche de les voir tous par la pensée, qui pêchant, qui jardinant, qui faisant du tennis, avec une certaine surprise évidemment, mais ces occupations paisibles sont les meilleures nouvelles que nous puissions recevoir.

Nous continuons de vivre dans le calme, souvent assis dans la cour sur une chaise longue ou un fauteuil ; ici nous avons maintenant la maladie du fauteuil ; j'ai cédé moi aussi à cette maladie et m'en suis acheté un. Et comme la maladie de la photographie est une autre maladie sévissant ici aussi, je me suis fait encore photographe pour t'en envoyer une épreuve. Elle me paraît très bien réussie et Marcel me reconnaîtra facilement. Je t'envoie aussi la photo de la façade du château avec le poste sur le devant. À gauche se trouve la porte par laquelle nous sortons et rentrons, quand nous faisons notre promenade autour de notre demeure royale.

Marcel verra sur ma carte postale ci-incluse, le portrait du ramoneur de notre habitation, et qui vient assez souvent examiner l'état de nos cheminées. Ce portrait ne manquera certainement pas de l'amuser.

Je n'ai pas encore reçu le paquet annoncé par ta lettre du 19, mais maintenant il ne va plus tarder à arriver. Je crains bien seulement que le pain ne soit en très mauvais état. Il vaudra mieux à l'avenir envoyer des biscuits soit comme ceux de Fécamp par exemple qui une fois trempés dans l'eau se fondent facilement et qui ne sont autres, je crois, que des biscuits de soldats, soit comme ceux que tu m'as envoyés par la suite. N'oublie pas aussi de m'envoyer des paires de chaussettes légères. Tu peux y ajouter des boîtes de conserve et du thé.

J'ai reçu ton mandat annoncé par ta lettre du 16 mai. Il m'a été payé ces jours-ci. Pourras-tu me dire quel est le montant de notre avoir à la banque à la fin juin, ou fin mai ? Voici longtemps que je n'ai eu de nouvelles de Schrader. Il ne m'a pas répondu à ma dernière lettre. Je pense qu'il l'a reçue pourtant.

Nous avons toujours beau temps ici. Il fait parfois très chaud. Aujourd'hui en particulier, on se croirait en plein d'été.

J'ai envoyé une carte postale à papa, et je pense qu'elle lui arrivera fin juin. Aussi cette semaine je ne t'ai pas écrit. Tu recevras seulement cette lettre. J'espère recevoir bientôt une lettre de toi, me disant ce qui est décidé pour Marcel. Si tu n'as pas le temps de m'écrire beaucoup, écris-moi moins, mais plus souvent. Je pense que ton séjour à Paris ne t'aura pas fatigué, et que si tu vas chez Laure en juin tu pourras refaire connaissance avec Chalon où tu n'as plus eu l'occasion d'aller depuis longtemps.

Aux Dalles tu vas assister à l'arrivée des baigneurs venant pour la saison. Il est probable qu'il y aura plus de monde que l'année dernière, chacun reprenant ses habitudes, les événements apprenant à avoir de la patience.

Tu seras peut-être à Chalon quand tu recevras cette lettre. N'oublie pas de faire mes amitiés aux Jeannin et reçois avec Marcel mes meilleurs baisers.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, lundi 7 juin 1915

Reçu le 15 juin

Mon cher Paul,

J'ai reçu avant-hier ta carte du 14 ou tu avais appris que Marcel était souffrant de son mollet gauche. Aujourd'hui, l'abcès suit son cours ; le mollet désenfle tandis que le cœur de l'abcès pointe normalement. La jambe n'est plus sensible. J'attends jeudi Paul Hallopeau qui décidera s'il faut faire une deuxième ponction. D'ici là Marcel mène la vie presque comme tout le monde sauf qu'il ne se promène qu'en charrette. À la maison, il s'amuse à vouloir faire « comme les messieurs qu'on rencontre au Luxembourg » il s'appuie sur un meuble quelconque et marche un peu à cloche-pied puisque cela lui est permis.

Tantôt, nous avons déjeuné rue Bastiat. Après, on avait installé sur le tapis du petit salon Albert et Abel. Marcel alors voulut aussi qu'on l'installe sur le tapis ; et il s'amusait paternellement avec les deux bébés pendant que le trio de petits les entourait et que le jeune Jean sur les genoux de sa mère les contemplait la tête droite d'un air décidé.

Ces jours-ci comme je suis moins prise avec Marcel qui est moins immobilisé à présent, j'ai fait des courses en vue de l'été. Chacun se réapprovisionne avant le départ pour la campagne, si bien qu'il y a grande animation dans les magasins. Quant aux moyens de transport, il faut renoncer à monter en deuxième classe tant il y a de monde. D'ailleurs, avec la voiture de Marcel qui se plie complètement, on ne l'accepte que sur les plates-formes où il n'y a pas trop de monde. J'ai vu tous les jours Marie-Pierre depuis son arrivée à Paris ; samedi, elle nous a emmené Hélène et moi chez le bandagiste pour son petit Jean qui a une hernie (rien de grave d'ailleurs), mais elle préférerait venir à Paris pour faire faire cette ceinture sur mesure.

Dimanche, Madame Weller recevait à déjeuner tous les habitants de la rue Bastiat et nous avait invités à nous joindre à eux. Dans l'après-midi, Marcel, poussé par Henriette, se promena au bois avec les petits Weiller pendant que René et Hélène m'emmenaient à un cinéma en vogue dans un grand théâtre. Spectacle aussi émouvant qu'intéressant.

Tu vois que nos journées sont bien remplies et que nous circulons d'un bout à l'autre de Paris.

Demain, je conduirai seul Marcel au Luxembourg, car la bonne aura à laver. Je passerai donc toute l'après-midi tranquillement devant le parterre de roses. Louise doit m'y rejoindre avec les enfants. Je pense qu'elle aura reçu des nouvelles des uns et des autres.

Ce matin, j'ai un mot d'Émile, me remerciant de nos vœux de fête ; il ne dit pas s'il a revu Georges. Comme il va et vient, peut-être qu'en descendant un peu il aura l'occasion de voir et Henri et Charles. Charlotte m'a donné tantôt quelques photos intéressantes de Jean qu'elle avait en double. Il paraît avoir bien grossi.

Marie avait des nouvelles de Pierre d'il y a trois jours. Il souffrait d'un abcès dentaire et se reposait deux jours. Elle espérait avoir sa visite ou, elle, aller le voir, mais cela n'est pas possible.

J'avais parlé à Philippe d'aller le voir malgré son éloignement, car un rapide pouvait me conduire directement et relativement vite près de lui. Il me répond qu'il ne faut pas y songer. Il commence à faire chaud ici. Dès que j'aurai tous les renseignements sur Berck, je pense que je me déciderai à y faire un séjour avec Marcel et notre bonne en attendant d'aller aux Dalles.

Marcel t'adresse une lettre que je t'envoie. Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Marcel à son père

Paris, lundi 7 juin 1915

Reçu le 15 juin

Mon cher papa,

J'ai été en tramway voir Tante Hélène et puis tante Marie-Pierre et le petit Jean. Nous avons été les petits Weiller et moi sur les chevaux de bois des Champs-Élysées. Demain nous verrons tante Louise, Suzanne, PauPaul et Albert au Luxembourg. Quand Monsieur ours est sage, je l'emmène se promener. J'emporte toujours ma balle avec moi. J'ai vu la salle à manger où il y a beaucoup de monsieur. J'ai vu ton portrait où on voit ton chapeau et puis tes bottines. As-tu bien reçu ma photographie avec mon ours ? Au revoir papa, je t'embrasse bien. Ton petit Marcel, je suis bien sage.

Marie-Jacques à Thérèse

Orléans, le 7 juin

Ma chère Thérèse,

Voici les renseignements que je puis vous donner sur Berck. Comme vous le pensez, il n'y a guère de promenade, en dehors de la plage, car le pays n'est pas joli. La ville, qui a une certaine importance, n'est cependant pas suffisamment grande pour qu'il soit difficile d'en sortir et de se promener dans les dunes et dans les garennes ; mais ces promenades manquent de charme. Il y a bien un petit bois, ou plutôt un parc, qui a été acheté par la ville, ces dernières années, et qui est un but de promenade ; mais je crois que la route qui doit y conduire est encore à l'état de projet et l'on n'y accède que par un long détour. L'air de la plage est assez vif ou plutôt le vent, sans y être froid, et presque toujours assez violent. On s'abrite dans des cabines ou sous des tentes ; pendant que les enfants jouent dans le sable et respire à pleins poumons cet air qui, incontestablement, est supérieur, pour eux, à l'air de la plupart des autres plages.

Quant aux hôtels ou pensions de famille, je ne suis pas très au courant de ce qui est bien maintenant. Vous pourriez, en tout cas, descendre, pour commencer, à l'hôtel du Nord rue des Bains, et il vous serait facile de trouver quelque chose qui vous convienne au bout de quelques jours. Je crois pouvoir vous recommander comme pension de famille, la villa Renaissance, rue Rothschild, ou mieux encore, une pension tenue par la femme d'un officier en retraite. Je crois que cette pension est bien et doit être de prix modéré. Je ne sais pas le nom de cette villa ; mais vous n'avez qu'à vous adresser à : Madame Rouleau rue Dubois ; cela suffit comme adresse. Je ne pense pas que Madame Rouleau ait cessé, pour le moment, à tenir sa pension de famille.

Il y a des quantités d'autres pensions de famille à Berck ; mais je ne saurais trop laquelle vous recommander.

En tout cas, il paraît que les locations de chalets ont considérablement diminué cette année. Il doit en être de même pour le prix des pensions et je tiens à vous le faire savoir.

Quant aux médecins, qui est ce qu'il y a de plus important, ne vous adressez surtout pas au docteur Ménard, le médecin en chef de l'hôpital de la ville de Paris.

Le Docteur Calot est supérieur à tous les autres ; mais il a de telles prétentions qu'il faut faire avec lui sont prix à l'avance.

Combien je regrette que son élève, le Docteur Cayre, soit mobilisé ! Il est parfait ; mais Calot doit avoir d'autres élèves à Berck auquel je vous recommande instamment de vous adresser, plutôt qu'à un élève de Ménard. Voulez-vous que je cherche à me renseigner ?

Je n'irai pas, moi-même, à Berck cette année. Notre chalet est loué et comme il ne peut être question d'aucun congé pour mon père, tant que la guerre n'est pas finie, je resterai à Orléans. Un peu plus tard, lorsque Laure sera installée à Jempropes, j'irai l'y retrouver, car elle vient de me le demander très gentiment. Je serai contente de faire respirer le bon air de la campagne à mon petit Jacques, et quoi qu'il n'y ait plus de joie pour moi, en ce monde, il me sera pourtant bien doux d'être un peu dans la famille de mon Jacques.

Je vous embrasse tendrement et petit Jacques envoie un bon sourire à son petit cousin ou plutôt à son grand cousin Marcel.

Marie-Jacques

Lettre de Pierre à Thérèse

Lundi 7 juin 1915, 15 heures

Ma chère Thérèse,

Je sais que depuis ton retour à Paris, depuis un mois, la santé de Marcel t'a inquiétée. J'espère que l'abcès que ce petit avait à la jambe est en bonne voie de guérison.

Quand tu recevras cette lettre, tu auras sans doute déjà vu Marie plusieurs fois, et celle-ci sera sur le point de quitter Paris pour se rendre à Roanne où elle désire donner un peu d'air à notre logis.

À la fin de février, j'avais écrit une carte postale (militaire, sans timbre, car je n'en avais pas) à Paul. Je suis convaincu qu'il ne l'a jamais reçue. Je sais que tu continues à recevoir de bonnes nouvelles de lui et que tes envois alimentaires lui parviennent.

J'ai eu l'occasion de voir Monsieur Bacot il y a six semaines et il y a un mois. La première fois sergent et la deuxième fois sous-lieutenant. Toujours au même régiment ; le 70^e territorial d'infanterie (Tours) qui est toujours dans nos parages.

Je sais que Philippe, toujours couché dans un bon lit et dans un faubourg de Châlons-sur-Marne, voisine parfois avec le docteur Jounier et avec Bouchié de Belle embusqué sans doute en un état-major. Joseph Benoît est dans la même compagnie de sans-fil que Philippe, et probablement dans ses parages. Mais je n'ai pas entendu dire qu'il avait pu se joindre.

J'ai vu fréquemment il y a un à deux mois Jean Malassez qui fait de la télégraphie avec fil au quartier général du 13^e corps d'armée (le mien). Enfin c'est Raoul Delaire qui m'a remplacé six semaines dans la pièce souterraine où je t'écris en ce moment. Il a été nommé chef d'escadron la veille du jour où je suis venu de relever ici. Tu vois que même sur le front on peut parfois rencontrer des amis, à la vérité cela est assez rare.

J'espère que tous les beaux-frères sont toujours en bonne santé. Donne-moi des nouvelles de Paul et surtout de Marcel.

Je t'embrasse tendrement.

Pierre

Je reçois avant de fermer ma lettre 2 lettres de Marie des 3 et 4, et 5 juin. Je te remercie bien d'être allée à la gare au-devant de Marie.

Lettre de Germaine Rivière à Paul

Paris, le 8 juin 1915

Reçu le 15 juin

Mon cher Paul,

Il est temps que je m'embarque, pour un long voyage de trois semaines, afin d'arriver à point, pour te souhaiter ta fête. Les souhaits sont si nombreux et tout le monde les connaît si bien, qu'il n'est pas même besoin de les dire.

L'autre jour Thérèse m'a montré ta photo que j'ai eue grand plaisir à voir ; tu dois être heureux, aussi, de recevoir les siennes, et de constater combien ton petit Marcel est charmant ; nous le voyons souvent au Luxembourg, où il se fait traîner dans sa petite voiture, avec l'air le plus satisfait du monde.

Il fait si beau, ici, qu'on commence à parler de départ, mais sans beaucoup d'entrain ; nous partirons probablement au Mesnil dans les premiers jours de juillet, y retrouvant les Giard au complet. Les Rabut parlent beaucoup d'aller aux Petites-Dalles dans la maison Bayard, mais mon oncle n'a pas encore donné son consentement, si par hasard ils invitent une ou deux de nous, et que je sois du nombre, je ne me consolerais pas de l'absence de mon « maître baigneur ». Mais enfin, tout cela n'est qu'à l'état de projet.

Jacques Rabut est arrivé hier à Paris avec sa femme et sa petite fille ; il va beaucoup mieux, mais ne sait encore trop quand il repartira.

Jean se promène maintenant dans le midi ; probablement du côté de Gênes et de Toulon ; il est très content de ce changement, mais il aurait voulu mieux encore.

De tous côtés, nous avons de bonnes nouvelles ; Robert Puiseux, entre autres, fait du tennis à force ; tous les moyens sont bons pour se distraire. Ces jours-ci j'ai un peu joué au tennis mettant à profit, des bons principes pour « servir », mais je ne suis pas encore de force à te battre.

À défaut de leçon de « cor », j'ai repris mes leçons de violoncelle, pour ne pas perdre le peu que je possédais sur cet instrument, mais nous ne faisons guère de musique d'ensemble.

Avec les longues journées de juin, nous allons souvent avec les Rabut faire « un tour de boulevard » après le dîner. Cela rappelle tout à fait les Petites-Dalles ; on est tranquille, pas trop de lumière ni de véhicules, pour un peu, on se mettrait à chanter en canon, en se tenant bras dessus bras dessous ! Comme aux Petites-Dalles ; mais on semble être en famille, tant la ville est calme. La promenade du soir n'est jamais longue, nous ne savons plus ce que c'est que de se coucher tard, et à 9h1/2 tout le monde est rentré chez soi.

Nous faisons maintenant nos petites séances de dessin, au Luxembourg, et nous avons l'air d'une petite troupe de rapines arrivant chacune avec un pliant sous un bras, un cahier de dessins sous l'autre. Les promeneurs de temps en temps, lancent un regard inquisiteur sur nos œuvres, et nous prenons l'air de « nous y connaître » ; l'autre jour, une vieille dame a été jusqu'à donner ses petites approbations, en s'arrêtant derrière nous !

Le petit bonhomme de Charlotte devient un « garçon » très agité, mais il n'en est encore qu'à sa première dent, le grand événement du jour ; nous commençons à croire qu'il n'en aurait jamais, car enfin il a plus de 9 mois. Il prend quelques ressemblances avec ton fils, ce qu'il fera bien de continuer, s'il veut être un aussi joli enfant. Son papa va toujours très bien, envoyant quotidiennement de ses nouvelles. Porte-toi bien aussi, je pense souvent que le beau soleil que nous voyons est aussi celui qui t'éclaire, et, je ne sais pourquoi, il me semble que cela nous rapproche tous un peu. Au revoir grand cousin, je t'embrasse de tout mon cœur, en l'honneur de ta fête !

Germaine Rivière

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle du 10 juin 1915

Carte reçue le 4 juillet

Ma chère Thérèse,

J'ai depuis ma dernière lettre du 5, reçu ton paquet, arrivé en bon état, et tes deux lettres du 28 et 30 mai. La dernière m'annonçait que Marcel aurait seulement à subir des ponctions. Espérons qu'il se guérira vite et que d'autres abcès ne se formeront pas. Tu as une très bonne idée d'aller à Berck (je pense du moins que c'est bien de Berck sur la mer du Nord, dont tu veux parler), car en ce moment il doit faire bien chaud à Paris. D'ailleurs, tu n'as qu'à suivre les conseils de la faculté. Nous avons nous aussi beaucoup de soleil, et depuis deux semaines il ne pleut pas. Nous ne respirons plus à l'aise qu'à partir de 8 heures du soir. Après l'appel de 9 heures du soir pour lequel nous devons remonter dans nos chambres, nous avons la permission de redescendre dans la cour jusque vers 10h, 10h1/4 ne devant être couchés qu'à 10h1/2, et ce sont maintenant les heures les plus agréables de la journée. J'ai reçu un mot de Schrader m'annonçant qu'il faisait savoir à Saint-Gobain d'avoir à te verser mes primes jusqu'à fin juillet. Il se peut que par la suite tu aies à m'envoyer de l'argent pour des impôts que j'aurais à payer pour la fin de l'année dernière et début de cette année ; environ 900 Fr. Mais attends ma demande avant de rien faire.

Nous vivons d'une vie toujours assez régulière. Vers 6 heures de l'après-midi, nous faisons quelques parties de jeux de volant, et projetons d'établir une série de matches.

Mille bons baisers ma chère Thérèse, j'attends avec impatience de savoir ce que tu feras décidément et comment va Marcel.

Paul

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Champagne, vendredi 11 juin 1915

Ma chère Thérèse,

Je viens de recevoir votre lettre et vous en remercie. Je devais vous écrire aujourd'hui étant depuis longtemps en retard avec vous.

Louise m'avait déjà annoncé hier en arrivant que vous ne comptiez pas venir à Champagne, ce qui m'a causé une réelle déception. Je vous voyais déjà installée dans ma petite maison avec Marcel jouissant bien tous deux du jardin. Enfin, il faut obéir à la faculté, et la faculté a ordonné le séjour à la mer.

Ma maison des Petites Dalles est, vous le savez, à votre disposition. Je vous avais d'abord détourné d'y aller pendant la durée des travaux importants que je comptais faire à la construction, mais il m'a été impossible de trouver un entrepreneur pouvant, par ce temps de guerre, se charger du travail. Je suis donc obligé de remettre ce travail à l'année prochaine. S'il se produit des accidents à la toiture, on y pourvoira provisoirement par des moyens de fortune.

Louise compte se rendre aux Dalles dans la première quinzaine de juillet et vous y retrouverait. Je suis obligé, encore de rester à Paris vers la mi-juillet pour

m'occuper des termes des différentes propriétés ; avenue de Breteuil, rue de Courcelles, Feydeau et Lagrange, et solder certaines dépenses avec le produit des termes. J'irai donc aux Petites Dalles vous y rejoindre entre le 18 et le 20 juillet.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de Paul. Il est en passe de devenir polyglotte ; le français, l'allemand, l'anglais, l'italien ! Va-t-il ensuite s'attaquer aux Russes ! Quel homme précieux pour la société de Saint-Gobain ! Il ne manquera pas de recueillir un grand bénéfice de ces études si ardemment poursuivies.

Si vous voyez Madeleine, faites-lui bien mes amitiés ; je pense qu'elle continue à porter vaillamment ses proches espérances, embrassez-la bien pour moi, ainsi que ses enfants, et petit Marcel comme je vous embrasse vous-même.

Bien affectueusement.

Paul Wallon.

Louise et les enfants se joignent à moi.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, vendredi 11 juin 1915, 4 heures.

Reçu le 21 juin

Mon cher Paul,

J'ai eu ta carte du 20 mai hier. Je vois que tu as bien reçu mes envois de la fin d'avril.

Aujourd'hui, de bonne heure, Paul Hallopeau venait faire la deuxième ponction à l'abcès de Marcel. Il n'a pas trop crié cette fois, d'ailleurs le mollet est en bonne voie de guérison et la ponction a dû être moins douloureuse cette fois-ci.

À 11 heures, coup de sonnette et Madame Deleau arrive pour me dire que Madeleine vient de s'installer dans son appartement, et que très certainement, le bébé va arriver tantôt. Sans affolement, mais pourtant avec hâte, on fit toutes les préparatifs. Le docteur et la garde étaient là à midi. Mais finalement, ce n'est qu'une première alerte, et malgré quelques souffrances, il se peut que Madeleine attende 48 heures encore l'arrivée du bébé. Je viens de télégraphier à Alice notre bonne de cet hiver que Madeleine prend à son service ; elle sera là demain soir. En attendant, Henriette, sa sœur, fera le service pour les deux homes, et la garde prendra ses repas ici.

Tout à l'heure, j'irai dire adieu aux Weiller qui partent demain à la campagne. Le temps est douteux, et comme il dort, Marcel ne sortira pas tantôt.

Demain, il passera toute sa journée au Luxembourg et j'emmènerais aussi, sans doute, Marguerite et Henri. Ma bonne sera plus utile à Madeleine que moi-même ; je la lui laisserai donc et m'occuperai de Marcel.

Mardi, j'ai passé l'après-midi avec Louise qui était venue nous retrouver avec les enfants à la promenade. Il y avait aussi leurs amis qui étaient aux Dalles l'autre été pendant que la jeune femme se soignait à Durtal, et d'autres amis encore ; entre autres, un monsieur qui venait de faire un intéressant voyage et que tous questionnaient.

Mercredi, j'ai été voir Monsieur Faisans, et j'ai été très contente du résultat de ma visite. Je peux aller à Berck en prenant, toutefois, quelques précautions contre le grand vent. Marie-Jacques n'y va pas cette année, mais elle m'indique une pension de famille. Je pense donc partir à la fin de la semaine prochaine. J'espère ne pas faire un trop long séjour à Berck. Dès que le mollet de Marcel sera tout à fait rétabli, j'irai retrouver

Louise aux Dalles. Elle est partie hier pour Champagne avec les enfants pour y passer quelques jours.

J'ai reçu dernièrement des nouvelles d'Emile et de Georges, mais qui ne me disent rien de nouveau.

Madeleine attend avec impatience ces temps-ci des nouvelles de Charles.

Pierre m'a écrit le 7. Marie-Pierre est repartie hier et a couché cette nuit chez Marie-Jacques avant de repartir pour Roanne où elle passera une quinzaine. Les scarlatines des petits Jeannin suivent leur cours. L'entorse de Laure va mieux. René a envoyé ces jours-ci une belle boîte de joujoux pour que Marcel puisse s'amuser sur son lit. Il a tant de joujoux, cette fois, qu'il n'y a vraiment plus de place pour en recevoir d'autres.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul, Marcel t'envoie de bons baisers.

Thérèse

Hôtelière de Berck à Thérèse

Le 13 juin 1915

Le home
Berck plage

Madame,

En réponse à votre honoré du 10 écoulé je m'empresse à vous soumettre les renseignements que vous voulez bien me demander.

1° Je n'ai pas de chambre communicante.

2° Le Home est en entier loué à une famille de pays envahi ayant à leur disposition leurs domestiques, de sorte que j'ai élu domicile en l'annexe, pavillon avec grande terrasse, en retrait du Home, donnant de tous côtés sur des jardinets, par conséquent très aéré. Les chambres sont à côté les unes des autres de propreté à toute épreuve, renommée du reste - électricité -. Mon organisation aura l'avantage cette année de grouper un nombre très restreint de pensionnaires, tranquillité assurée par conséquent.

Prix de pension pour Madame, enfant et bonne ainsi que vous me l'indiquez sera de 18 Fr. Électricité sept francs par mois, par chambre occupée. La chambre mesurant 4 m sur 3 m et si vous tenez à un cabinet de toilette au lieu d'avoir la toilette dans la chambre, je puis en envisager un, dans une petite chambre, qui vous assurerait un palier à vous seule avec supplément.

Alimentation de premier choix

Petit déjeuner : thé ou chocolat ou café au lait, petits pains ou croissants ou brioches.

Déjeuner le midi : hors-d'œuvre, entrée, viandes légumes, dessert.

Déjeuner sept heures : de même ordre.

Veuillez agréer Madame l'expression de mes sentiments dévoués.

F Boullan

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, dimanche 13 juin 1915.

Mon cher Paul,

Je t'écris du Luxembourg devant le parterre de roses, cette fois, complètement épanouies ; c'est une vue et un parfum délicieux. J'y suis avec Marcel depuis 1h1/2 et nous y resterons jusqu'à 7 heures. Après t'avoir écrit, vendredi, j'avais été tout tranquillement passer la fin de l'après-midi rue Bastiat. En revenant à la maison, j'appris que les événements se précipitaient chez Madeleine, et pendant notre dîner les va-et-vient se faisaient plus précipités. À neuf heures Madame Deleau descend et me dit : « C'est un garçon ! Il pèse 6 livres ; tout va bien ». Je suis vite monté voir le bébé ; on lui terminait sa toilette. Je l'ai trouvé très vigoureux, tenant déjà bien sa tête dont le crâne est recouvert de cheveux noirs et assez longs. Bien qu'il soit arrivé plus tôt qu'on ne l'attendait ses sourcils sont bien marqués et il a des cils noirs et longs. Je le trouve très gentil pour un nouveau-né et il est formé comme un enfant de 15 jours.

L'accouchement a été assez pénible, car l'enfant ne se présentait pas normalement, mais heureusement n'a pas été long. Madeleine ne semblait pas trop fatiguée après. Hier elle a donné à téter et le petit tire très bien.

Charles est sans doute averti à présent de l'arrivée de son fils. Le patron d'Henri Deleau s'en est chargé, car Charles n'est pas très loin de sa propriété.

Père a dû recevoir ma lettre hier l'avertissant de la naissance. Je pense qu'il viendra demain pour le déclarer.

Je n'ai pas encore de réponse de la pension à Berck. Je partirai au plus tôt vendredi ou samedi, mais il se peut que je ne parte que la semaine d'après, car je vais peut-être avoir l'occasion de voir Philippe. Marie-Louise Hadengnie l'a vu jeudi et son mari pourra me faciliter le voyage si toutefois cela s'arrange.

Dans tous les cas, demain, j'irai demander un extrait d'acte de mariage, car je ne veux pas rester sans pièce d'identité si je voyage.

Je t'envoie des photographies que Charlotte a prises l'autre jour avenue des Champs-Élysées. Tout le monde y est ressemblant. Le petit Abel est devant sa Bretonne et Albert à l'autre extrémité de la voiture. Charlotte a sevré son fils. Ce petit était vorace et si remuant qu'il fatiguait sa mère. Elle a repris bonne mine depuis qu'elle a une petite bonne et qu'elle a sevré. Ayant maintenant du temps libre, elle a repris ses cours de jeune fille, de peinture. Les trois portraits des petits Weiller sont très ressemblants. Je n'ai pas osé faire poser Marcel pour son portrait par Monsieur Eliot, craignant que cela ne le fatigue. Ce sera pour une autre fois.

Père vient d'arriver à Champagne, il vient de venir nous voir à la promenade et va voir à présent Albert qui viendra sans doute dîner à la maison aussi. Il paraît très satisfait de son petit-fils et reste ce soir coucher pour le déclarer demain matin. Puis il repartira pour revenir mercredi avec Louise et les enfants, pour quelques jours alors.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel me dit : « Il faut dire à papa : j'ai pleuré aujourd'hui, mais maintenant je suis sage ; je t'embrasse bien papa. »

Thérèse

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 13 juin 1915

Carte reçue le 7 juillet

Ma chère Thérèse,

Depuis ma dernière carte du 10, j'ai reçu deux lettres de toi, celle du 1^{er} juin et celle du 4 juin, cette dernière aujourd'hui dimanche. Il se trouve donc, que j'ai le plaisir, depuis quelques jours d'avoir plus des nouvelles de toi. Je suis content de savoir que la jambe de Marcel se remet et que l'effet de la première ponction s'est déjà fait sentir. Ce qui est heureux, c'est que le bonhomme ne souffre pas trop de sa jambe et qu'il s'amuse sans arrière-pensée. Guignol l'a-t-il fait rire ? Ou bien a-t-il pris son air concentré est sérieux ? Sitôt que tu pourras t'absenter de Paris, ne néglige pas de le faire. Si tu vas revoir le docteur Fais, c'est ennuyeux que tu ne puisses lui montrer ses consultations premières, car il y a à craindre qu'il n'ait oublié. C'est ennuyeux qu'Henri ne soit pas à Paris, car il aurait pu lui rafraîchir la mémoire. On pourrait aussi demander à ce dernier ce qu'il pense de Berck pour toi. Certainement, les endroits recommandables ne doivent pas manquer. Laure n'a décidément pas de chance avec ses enfants. Ton séjour près d'elle et cette fois forcément ajourné. Tu me parles de l'envoi de pains, dans ta dernière lettre, ce qui me fait penser que j'ai oublié de te dire que les deux derniers reçus n'étaient pas utilisables. Nous avons reçu ici d'ailleurs un peu toutes sortes de pains, et tous arrivent abîmés. Je crains donc qu'il en soit de même pour ton nouvel envoi. Ainsi que je te l'ai déjà dit, il serait mieux de ne plus envoyer de pain, mais plutôt des biscuits, car même le pain biscuité arrive moisi. Tu ne me parles pas de ta conférence du dimanche 30 mai, ni de quel genre de civils il s'agit, ni le but de la conférence. Je ne crois pas, si toutefois cela en vaut la peine, il y ait inconvénient à m'en parler. Nous avons eu quelques journées orageuses, mais il n'est pas tombé de pluie ici. Il en est tombé dans les environs, car aujourd'hui il fait beaucoup plus frais et nous avons du vent. Je t'écris toujours à Paris, bien que ma lettre ne t'y trouvera peut-être plus. J'espère d'ici quelques jours avoir le résultat de ta consultation avec le docteur Fais, et apprendre où tu vas décidément t'installer. Tu me diras aussi si l'envoi de Saint-Gobain t'es parvenu. Il te parviendra probablement retour de Chalon, où j'avais indiqué que tu serais en juin. Je te l'ai fait adresser à ton nom personnel et non à la banque, car tu m'as toujours laissé ignorer tes rapports avec cette dernière. Le recevant en main propre, tu pourras au moins en faire l'usage que tu voudras : le garder ou le mettre en dépôt.

Mille bons baisers affectueux à vous deux.

Paul

Lettre de Paul à son fils Paul

Paris, jeudi 16 juin 1915

Reçu le 26

Mon cher enfant,

Il faut m'y prendre maintenant si je veux que cette lettre t'arrive pour ta fête. Je viens de prier Thérèse de prendre une petite douceur à l'envoi qu'elle te fait aujourd'hui, mais j'ai bien peur que ces macarons Gerber, si fin lorsqu'ils sont frais, ne t'arrivent en assez vilain état. Enfin, ne juge que l'intention.

Tout à l'heure j'avais à déjeuner les Demangeon et tous mes petits-enfants, j'en excepte naturellement le nouveau-né, le jeune Claude Charles France. Nous avons bu aux absents et Marcel a tenu, comme les autres, à porter la santé de son papa. Il est superbe ton petit Marcel. J'aurais bien voulu le voir venir à Champagne avec Thérèse, j'aurais fait d'eux une photographie que j'aurais tout particulièrement soignée ; malheureusement, les soins à donner à la petite de jambes ont retenu Thérèse à Paris. Mais je prendrai ma revanche aux Petites-Dalles où Thérèse ne tardera pas à rejoindre Louise après un court séjour à Berck, et où moi aussi je compte me rendre dès la fin de juillet. Louise partira dans les premiers jours de juillet, je pense. Le nouvel enfant de Charles est un petit bijou, il ne déparera certes pas la collection si jolie de mes petits-enfants. C'est le septième.

J'ai de bonnes nouvelles de tous tes frères et ici nous allons tous bien.

J'espère qu'il en est de même pour toi et t'envoie avec mes vœux mes plus affectueuses tendresses, mon cher enfant.

Ton père, Paul Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, vendredi 18 juin 1915

Reçu le 26 juin

Mon cher Paul,

Cette lettre te parviendra au moment de ta fête ; elle t'apportera en même temps que nos souhaits, nos baisers bien affectueux. Marcel t'a adressé avec sa lettre deux feuilles où il a écrit l'autre jour à la promenade ses premières lettres. Je ne sais si tu distingueras les L qui ressemblent plutôt à des V ? Ce sont les O et les A, ce qu'il y a de plus reconnaissable. Si de longs mois se sont écoulés depuis notre séparation, il faut se dire que ceux qui vont venir nous rapprocheront toujours davantage du moment où nous nous reverrons. Ici, à Paris, les occupations sont si nombreuses, que le temps semble passer plus vite. Je suis très heureuse d'avoir eu l'occasion de revoir un peu la famille et les amis. Mais à présent, j'ai hâte de quitter Paris craignant que les fortes chaleurs nous surprennent ici.

Je pensais partir demain pour Berck avec Marcel et Henriette, mais puisque j'aurai sans doute l'occasion de voir Philippe la semaine prochaine, je retarde mon départ de huit jours. J'aurais peut-être aussi la possibilité de voir Pierre un de ces jours, mais cela est plus incertain, bien que ce soit vexant de passer si près de lui sans pouvoir le rejoindre.

Je t'envoie tantôt un paquet contenant :

- 1 boîte de macarons de la part de père ;
- 1 saucisson de Lyon ;
- 1 paquet de chocolats ;
- 1 boîte de morceaux de sucre ;
- 2 boîtes de conserve avec les clés ;
- 2 paires de chaussettes ;
- 1 caleçon.

Lundi dernier je t'ai envoyé un mandat de 50 Fr.

Tout cela, je pense, t'arrivera avant la fin du mois.

On m'a écrit ces jours-ci de Saint-Gobain que la somme (dont tu m'avais parlé dans ta précédente lettre) qui t'est due était à ma disposition. Je passerai donc la prendre ces jours-ci et la déposerai en banque.

Madeleine et son petit Claude continuent à bien aller. J'ai été lundi avec père et Monsieur Deleau le déclarer. J'étais très fière d'être pour la première fois de ma vie témoin.

Père est rentré mercredi de Champagne avec Louise et les enfants.

La veille, Albert était venu déjeuner avec Marcel et moi. Hier, il y a eu un grand déjeuner de famille ici. On a bu à la santé de tous les absents qui cette fois étaient plus nombreux, puisque Marguerite et Henri représentaient seuls leur famille. Marguerite très gaie voulut qu'on se tienne par les mains et qu'on les secouât ainsi autour de la table à la joie de Marcel qui riait aux éclats en voyant bon-papa faire comme tous les autres. C'est dire que le repas fut très gai.

Les dernières lettres d'Henri et d'André nous apportaient de bonnes nouvelles, mais ils sont fort occupés.

Marcel est déjà au Luxembourg, je vais les rejoindre tout à l'heure après avoir déposé ton paquet. C'est Louise hier qui en a cousu un côté pendant que je faisais l'autre. J'espère qu'il te parviendra en bon état.

Nous t'embrassons tous bien affectueusement pour ta fête, mon cher Paul. Je t'embrasse bien fort.

Thérèse

Lettre de Marcel à son père

Paris, vendredi 18 juin 1915

Bonjour papa,

Ma petite montre marche, je l'attache à mon bras comme un homme.

Je te fais un petit tapis avec de la laine que Suzanne m'a apportée.

Le petit Claude est bien gentil. Il est plus petit que ma poupée. Tu sais, il faut que je fasse ma tapisserie pour ta fête.

Je t'embrasse bien papa pour ta fête, et je serai toujours sage, monsieur ours aussi.

Ton grand Marcel.

Je t'envoie mes premiers bâtons et mes premières lettres.

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle du 19 juin 1915

Reçu le 10 juillet 1915

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ce matin ton envoi de pains. Comme je m'y attendais il est arrivé, extrêmement en bon état, mais les pains absolument abîmés et moisis. Ces derniers n'étaient bons qu'à jeter au bac à ordures. Je croyais bien t'avoir déjà dit depuis des semaines de ne plus en envoyer. Tu parlais d'un emballage spécial dont avait bénéficié cet envoi. J'avoue que je n'ai pu découvrir ce qu'il avait de spécial, les pains enveloppés dans le papier fin qu'emploient les boulangers étaient tout simplement mis dans un sac en toile. D'ailleurs l'emballage, serait-il comme il faudrait, n'empêchera pas un pain renfermant nécessairement de l'eau de pourrir, pendant un voyage de trois semaines, où il est exposé aux alternatives de sécheresse et d'humidité. Je pense donc que tu ne voudras plus tenter d'essais semblables. Ce que par contre tu peux envoyer ce sont des biscuits ou du pain grillé. Tu pourrais m'expédier aussi tous les 8 ou 15 jours quelques boîtes de conserve, etc. ainsi que je crois te l'avoir dit, ou en charger un établissement quelconque à Paris.

Nous continuons de vivre notre même existence. Le temps c'est seulement beaucoup rafraîchi, bien que toujours sans pluie, et fait que l'on recherche le soleil. L'on reste plus volontiers dans ses chambres, le vent étant même parfois désagréable.

J'ai reçu le 15 ta lettre du 7 et une de Germaine Rivière du 8. Tu remercieras cette dernière pour sa lettre et ses vœux qu'elle m'a envoyés dès le 8 pensant que sa lettre serait 3 semaines en route. En réalité de lettres venant de Paris sont seulement 8 à 10 jours en route généralement. Elle me parle de leurs projets de vacances pour le Mesnil et de ceux des Rabut qui penseraient aller aux Dalles.

Je compte avoir ce soir ou demain une lettre de toi, car depuis le 15, je n'ai rien. Il est probable que cette lettre me dira si, et alors quand, tu partiras à Berck, où tu feras bien de t'installer confortablement. C'est probablement en descendant dans un bon hôtel que tu seras le mieux, et que tu pourras passer ton temps le plus agréablement et de la façon la plus reposante. Il est probable que tu auras à y rester jusqu'au commencement d'août si les travaux de la toiture de la maison des Dalles doivent durer deux mois.

Je suis toujours bien content des nouvelles que tu me donnes de tous, bien que je regrette de ne pas avoir plus de détails. La lettre de Marcel m'a fait bien plaisir et j'attends maintenant que tu m'envoies ta photographie.

Ci-inclus, je t'envoie encore des photographies et tu vois que je n'en suis pas avare. L'une a été prise immédiatement après la distribution des lettres où l'on me voit l'air sombre probablement parce que ce jour-là, je n'ai pas entendu encore mon nom. J'ai marqué d'une croix, derrière la carte, l'endroit où je me trouve. Tu verras aussi la photo des membres du badminton nom du jeu de volant auquel nous jouons, le nom de badminton étant le nom de celui ayant introduit ce jeu en Angleterre. Nous sommes le club des 15, étant un nombre maximum de membres que nous avons fixés à 15. Nous sommes photographiés à l'emplacement où nous jouons, devant le filet qui, comme tu le vois, dans ce jeu est assez haut. Nous avons eu récemment la réunion de constitution du club. Nous avons nommé président, le russe au chapeau mou, Markosof, président de la Croix-Rouge russe, qui se trouve au centre de la photo. La troisième photo représente la façade arrière du château où se trouve notre chambre. J'ai marqué les deux fenêtres de cette dernière, de croix au dos de la carte. On voit au premier plan une construction en bois qui représente les WC. Je pense que toutes ces photos t'intéresseront ainsi que Marcel.

Il y a 3 jours, le dernier mandat que tu m'as envoyé m'a été payé, au taux de 45 marks 45 les 50 Fr., comme les deux précédents. J'avais attendu le courrier de ce soir avant d'expédier ma lettre, mais n'ayant rien reçu de toi, je n'attends pas le courrier suivant, ou plutôt la distribution suivante qui n'aura lieu que demain soir, demain est en dimanche.

Le vent s'est, cet après-midi, tout à fait levé, ce qui ne nous permettra pas de jouer au badminton. C'est un jeu qui se joue généralement dans un endroit fermé, car l'influence du vent sur les volants est naturellement très grande. C'est un jeu que je suis heureux de connaître, et qui est facile à établir, et auquel nous pourrions jouer plus tard ensemble. Vu la difficulté de trouver les raquettes ici, nous avons reçu d'Angleterre, un Anglais, général retraité, celui avec le Panama sur la photo, les ayant reçus gracieusement. Certainement à Paris, on trouvera ces mêmes raquettes chez Williams, si jamais nous désirons jouer en France à ce jeu. On arrive à se donner beaucoup de mouvement et on y déploie selon ses goûts plus ou moins de force. Notre nombre au château n'augmente guère pourtant de temps en temps quelques-uns nous viennent des camps de concentration.

Je n'ai pas encore reçu de réponse au sujet de ma demande de réduction d'impôt pour les périodes d'août à mars, impôts qui portent sur des revenus que je n'ai pas, ce qui est contrôlable facilement, puisque le séquestre m'a annoncé que je ne faisais plus partie du personnel de l'usine depuis le 1^{er} août. Si ma demande était repoussée, j'aurais à payer vraisemblablement ultérieurement, la même somme pour le deuxième semestre commençant en mars. Quoi qu'il en soit toutes ces questions-là auront à être reprises plus tard. Le point de vue auquel se placent les autorités est que j'habite toujours en Allemagne.

Voilà assez longtemps qu'Hoven ne m'a pas écrit. J'ignore absolument ce qu'il devient, ni au fond s'il est toujours à son poste. Il n'est évidemment pas très écrivain. Dans une carte à Schrader j'ai prié ce dernier de tenir de l'argent à la disposition d'Hoven, pour que rien ne soit négligé concernant l'entretien de la maison.

Mille bons baisers affectueux, ma chère Thérèse. Embrasse le bon gros Marcel et donne-moi de vos nouvelles.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, samedi 19 juin 1915

Reçu le 1^{er} juillet

Mon cher Paul,

Je t'envoie deux photographies prises par Charlotte au Luxembourg ; elles t'arriveront je, je pense, pour ta fête. Cette fois tu auras de nombreux portraits de nous. Je n'ai pas reçu ta lettre du 17 mai, ni les photos qu'elle contenait. Je ne sais si tu as reçu ma lettre du 2 mai ?

Le temps est très agréable ces jours-ci à Paris. Nous partirons pour Berck le samedi 28. Nous descendrons à la pension recommandée par Marie-Jacques : « le Home » rue Dubois. J'ai terminé presque toutes les courses ici. Tantôt, j'ai passé toucher la prime dont tu m'avais parlé. Comme j'attendais en même temps qu'un monsieur, je vis entrer un homme qui paraissait âgé ; il avait des cheveux longs et la barbe grise. Ce n'était pas le portrait que je m'étais fait de ton chef et je ne pouvais le reconnaître.

Cependant, je n'eus plus de doute quand il me demanda de rester quelques instants, car il voulait me parler. J'appris que sa femme avait été encore très malade tout cet hiver. Il me retint un moment au sujet d'un tiers de traitement qui t'était dû, m'avertissant que je recevrai une lettre me disant que je pourrais venir toucher la somme. La banque fermant de bonne heure j'y retournerai lundi. Avec père, nous avons décidé les valeurs à choisir.

C'est jeudi prochain que je verrai Philippe ; j'en suis bien heureuse. Père repart lundi. Marcel et ma bonne resteront dans l'appartement. Je les confierai à Madeleine qui veillera sur eux, car je devrais découcher une nuit à cause des heures de train, cela ne peut pas s'arranger autrement. Madeleine a de bonnes nouvelles de Charles. Père en a reçu d'Henri et d'André.

Je t'embrasse bien mon cher Paul.

Thérèse

Marcel t'envoie un bon baiser. Il est ravi parce qu'il s'est promené tantôt dans la voiture d'Adèle réparée et qu'elle est beaucoup plus confortable que la première. Il m'a montré comment il pouvait s'y étendre et même y dormir.

Lettre de Louise à son frère Paul

Paris, le 22 juin 1915

Reçu le 30 juin

Mon cher Paul,

Mes vœux ne t'arriveront peut-être pas au jour de ta fête, mais sois sûr que ce jour-là, tous nous penserons à toi plus particulièrement encore, dans la réunion de famille, hélas bien maigre, qui entourera papa le 28 juin. Nous avons heureusement de bonnes nouvelles de tous nos soldats. C'est le plus grand bonheur que nous puissions nous souhaiter les uns aux autres en attendant le grand retour. Je vois assez souvent Thérèse et ton petit Marcel ; nous nous retrouvons soit au Luxembourg soit rue Bonaparte, et c'est une vraie joie pour les enfants comme pour moi. Quel délicieux petit bonhomme que ton fils ! Ses cousins et cousines en raffolent, et tous ensemble forment une joyeuse et bruyante petite troupe que n'émeuvent pas beaucoup nos préoccupations. Thérèse compte partir lundi pour Berck, ce séjour ne l'enchanté pas, mais il ne durera pas longtemps, je pense, et nous ne tarderons pas à nous retrouver aux Petites Dalles. Petit Marcel pourra difficilement en rapporter plus belle mine que celle qu'il a en ce moment, mais cela parachèvera la guérison de sa jambe. Papa est à Champagne en ce moment. Il y fait comme tu vois de fréquents séjours ; maintenant qu'il a une belle installation pour son travail et le moyen de se procurer des modèles, la solitude ne lui pèse plus trop et il s'éloigne de Paris sans regret pour une semaine ou deux.

Ici toutes les santés sont bonnes. Albert est encore retenu ici par son travail, et ce n'est pas moi qui le regrette ; mais lui, commence en avoir assez. Tu recevras à peu près en même temps que cette lettre un petit envoi ; peut-être vaut-il mieux tant d'énumérer le contenu : 1 paquet de biscuits militaires, 2 petites boîtes de gâteaux de pain d'épice et 1 morceau de pain d'épice, 2 boîtes de fruits conservés, 1 boîte Leibig et quelques morceaux de sucre. C'est un bien modeste petit présent de fête, mais il y aura toujours la distraction de recevoir un petit paquet.

Nous t'embrassons tous bien fort, mon cher Paul.

Ta sœur qui t'aime, Louise Demangeon

1915

Lettre de Paul à son fils Paul

Champagne, mercredi 23 juin 1915

Reçu le 3 juillet

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin à Champagne tes vœux de fête. Jamais nous n'aurons échangé nos vœux à une telle distance et dans des circonstances plus critiques. Je suis bien heureux que Thérèse puisse avec votre beau Marcel profiter de mon hospitalité, soit à Paris, soit aux Dalles. Ta femme doit peut-être trouver que je ne suis guère aimable avec elle puisse que je la quitte par instant pour aller villégiaturer seul à Champagne où j'aurais bien voulu l'emmener également, mais les soins à donner à la jambe du petit Marcel l'en ont empêchée. Je suis attiré à Champagne par le désir de profiter de mon atelier où je fais venir de Paris des modèles afin de m'entretenir la main et de ne pas oublier les bonnes leçons d'hiver de l'atelier Vignal. Je rentrerai samedi matin à Paris afin de passer avec Thérèse quelques jours avant son départ pour Berck et dans la suite de juillet je la rejoindrai ainsi que Louise aux Petites Dalles où je compte rester jusqu'au 5 ou 15 septembre.

Reçois mes vœux les plus chers, mon cher enfant, avec mes plus tendres embrassements. J'ai toujours de bonnes nouvelles de tous tes frères.

Ton père, Paul Wallon

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalons-sur-Marne, jeudi 24 juin 1915

Mon cher Paul,

Je passe toute la journée ici et je retrouverai Marcel seulement demain matin. J'ai vu Philippe toute la journée et Louis, un moment, qui passait. Demain, je verrai Hélène qui viendra d'Épinay pour déjeuner. Le temps est beau, pas trop chaud. Je suis très contente d'avoir vu Philippe avec très bonne mine.

Mille baisers

T. W.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, mercredi 23 juin 1915

Reçu le 3 juillet

Mon cher Paul,

Marcel me charge de t'envoyer un alphabet qu'il a décalqué en s'amusant sur un de tes livres de jeunesse donnée par tes parents le 1^{er} janvier 1887. Certaines lettres sont bien, mais les autres, je pense que tu les devineras, car il ne te sera pas possible de

les reconnaître. Marcel continue à bien aller avec un appétit toujours excellent. Paul Hallopeau n'est pas revenu voir sa jambe ; elle me semble aller normalement, mais l'abcès continue à pointer toujours. Cela est long, bien long. Je commence presque à regretter qu'on n'ait pas ouvert, car alors la guérison aurait été plus prompte. Mais puisque Jalaguier trouvait que les ponctions suffiraient, il n'y a qu'à suivre son conseil. Nous partirons lundi à midi 1/2 pour être avant 6 heures à Berck. Nous descendrons à la pension « le Home ». Je pars ce soir à huit heures pour aller voir Philippe. J'arriverai à Chalon à 10h1/2. Je le verrai demain et reviendrai le soir même. Je laisse Marcel avec Henriette ici dans l'appartement. Madeleine se charge d'eux pour ces 24 heures. Louise viendra demain au Luxembourg avec les enfants pour voir Marcel. Dimanche nous avons tous déjeuné chez elle.

Père avait une carte de Georges assez occupé en ce moment. André est aussi très satisfait de son travail actuel plus actif qu'auparavant. Je ne t'envoie ce soir que ce rapide mot en t'embrassant tendrement. Marcel joint ses baisers nombreux et interminables comme chaque soir il m'en donne.

Thérèse

Carte de Paul à son épouse Thérèse

Celle 26 juin 1915

Carte reçue le 24 juillet

Ma chère Thérèse,

La dernière fois que je t'ai écrit était le 19. Et j'ai depuis reçu ta lettre du 11 et celle du 13 juin. En somme le mollet de Marcel ne doit plus être loin de sa guérison et tu dois maintenant être parti pour Berck. J'espère que le choix que tu as cru devoir faire de cette plage ne t'amènera pas de désagréments. Tu diras à Madeleine et Charles combien je les félicite de leur nouveau rejeton et me félicite de ce que la maman n'en est pas trop fatiguée. J'ai enfin ta photographie et c'est avec un bien grand plaisir que je l'ai reçue. Les augmentations de poids que tu m'indiquais m'avaient presque fait croire que tu avais une figure toute ronde. Tu as encore fort à faire pour y arriver. Mais je suis content de savoir que tu vas bien. Le séjour à Berck ne pourra que te faire du bien. Le petit Abel paraît un fort bel enfant ainsi du reste que son vis-à-vis Albert, et les parents doivent en être fiers. Les petits Weiller ont pris les joues de leurs parents, et la plus jeune ressemble étonnamment à Hélène. Marcel lui, n'a pas l'air de se tourmenter et va prendre des habitudes de pacha à se laisser ainsi voiturier. Il aura à rapprendre à marcher quand il sera remis, car il aura passé plusieurs semaines sans guère bouger. Jusqu'ici la longue période de beau temps, sans pluie, durait. Depuis deux ou trois jours, le temps semble se mettre à l'orage, mais les orages passent sans donner de pluie. Espérons que le beau soleil va continuer. Je n'ai rien de spécial à t'annoncer, je pense que tu es maintenant en possession de ma lettre du 23 mai et de ma carte du 28. Je compte écrire une lettre au commencement du mois prochain, et j'y ajouterai quelques photos d'ici, qui contribueront à te mieux fixer les idées sur un notre lieu de résidence.

Je vais toujours bien, et mes occupations n'ont pas varié, et j'étudie toujours l'anglais et l'italien quoiqu'avec moins d'ardeur.

Mille bons baisers à vous deux.

P. Wallon

Lettre d'Henri à son frère Paul

26 juin 1915

Reçu le 6 juillet

Mon cher Paul,

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit. Je ne veux pas manquer l'occasion de ta fête pour te dire combien ma pensée est fréquemment auprès de toi. De nous tous tu as le plus mauvais lot puisque tu es plus séparé encore de ceux que tu aimes. J'ai eu la satisfaction pour moi d'être vers le mois de décembre janvier assez rapproché de Paul pour qu'il vienne me voir deux ou trois fois.

Depuis six semaines c'est Charles qui avait rejoint la région où je me trouve et j'ai pu lui rendre visite quatre ou cinq fois. Mais son régiment va s'éloigner du mien.

Je crois qu'Émile et Georges peuvent de temps en temps se rejoindre. Pour moi depuis le début, d'août je n'ai revu personne d'autre que Georges et Charles. Mais j'ai d'assez fréquentes nouvelles de papa et de Louise. Leurs santés sont bonnes.

Bientôt les Petites Dalles vont se remplir de joyeuses petites bandes et Marcel ne manquera pas de tenir sa place parmi ses petits cousins.

Tu sais mon cher Paul tout le bonheur que je puis te souhaiter. Je t'embrasse de tout cœur.

Ton frère, Henri

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

« Le Home » rue Dubois, Berck-sur-mer (Pas-de-Calais)
mardi 29 juin 1915

Reçu le 13 juillet

Mon cher Paul,

Nous sommes arrivés à cette pension hier au soir. Le temps de nous installer et nous dînions et nous nous couchions aussitôt pour ne nous réveiller ce matin qu'à 10 heures. Le temps est assez beau, mais très nuageux. Plusieurs rangées de chalets nous séparent de la mer. Nous habitons un chalet de bois entouré de jardins remplis de verdure et de fleurs et entourant d'autres chalets de bois. Si bien qu'on se croirait en Russie, sauf qu'ici, les arbres n'étant pas hauts, on voit beaucoup mieux le ciel.

Tantôt nous avons été voir le docteur Calvé qui désire qu'on fasse une radiographie. On la fera demain chez le pharmacien qui est spécialisé dans ce travail.

Marcel était un peu effrayé en entrant dans la salle qui était une salle d'opération. J'ai dû lui expliquer qu'on ne toucherait pas à sa jambe, mais qu'on la regarderait seulement. D'ailleurs le docteur qui doit avoir l'habitude des enfants a été très gentil avec lui, si bien que la langue de Marcel s'est vite déliée, et tant que le docteur lui a dit qu'il croyait avoir affaire à un petit bavard.

Ici, Marcel se plaît bien il y a un petit chien et un chat dans le jardin. En ce moment, il n'y a à la pension qu'une petite fille de 10 ans et son institutrice.

Ma chambre donne sur les jardins ; celle de Marcel et d'Henriette est à côté de la mienne, également située à l'ouest.

La dame de la pension, Madame Roulleau, qui connaît les Benoit est très gentille et fort aimable. La pension est tenue avec une rigoureuse propreté, ce que j'apprécie fort. Le pays est moins aride que je ne le pensais, et il y a encore assez de verdure entre les villas. La plage est longue et profonde. Nous n'avons pas été jusqu'à l'eau aujourd'hui.

Beaucoup de voitures, ou les malades sont étendus, tirées par des ânes. Beaucoup de blessés parmi les promeneurs.

Bien que tous ces gens n'aient pas mauvaise mine, le spectacle de ceux couchés et malgré tout attristant.

Nous devons retourner après demain voir le docteur. Il pense soigner l'abcès que par des ponctions. Il en fera une ces jours-ci.

J'aurais peut-être possibilité de voir Pierre le mois prochain, mais tous ces voyages-là sont assez compliqués. Celui pour Philippe s'est en somme bien passé et cela m'encourage à essayer de nouveau. Charles est redescendu à quelques kilomètres de Pierre si bien qu'ils sont voisins à présent.

Georges a encore été, ces jours-ci, voir les Leviez chez eux. J'ignore où est André. Je sais seulement qu'il est dans une région entre Philippe et Jean.

Je ne sais pas quand Louise partira pour la mer. Père a affaire à Paris le 14 et 15. Ils ne seront donc pas avant le 18 ou 20 aux Dalles. Albert, ses travaux terminés, sans doute partira. Madeleine pensait se lever cette semaine. Le petit Claude augmentant un peu.

Hélène est venue me voir vendredi, nous avons été ensemble à Neuilly voir Élisabeth des Maisons de passage chez ses jeunes mères.

Samedi, je suis allée chez un photographe, le même que celui qui m'a pris pendant que tu étais à l'école, Gerschel. Il n'opère pas lui-même et j'ai une confiance très limitée en son aide japonais.

C'est ta fête aujourd'hui mon cher Paul. Décidément nous n'avons pas de chance pour cette date que nous aurons bien des fois passée séparés. Il faut espérer que l'an prochain, nous serons réunis à cette époque-là. Bientôt ce sera ton anniversaire. Marcel et moi nous t'envoyons nos meilleurs baisers qui te parviendront pour ce moment-là.

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Berck-Plage, mercredi 30 juin 1915

Mon cher Paul,

Cet après-midi, le temps a été beau et avec presque pas de vent. Après une bonne sieste et somme, nous sommes allés à la plage. La mère à marée basse et loin à atteindre. Les petites voitures à âne comme celles-ci sont nombreuses ; les malades y sont étendus et même le plus souvent à plat sur le dos. Marcel travaille si bien à sa tapisserie que demain je lui achèterais un petit ouvrage au point de croix.

Bons baisers de nous deux.

T. W.



*Lettre de Thérèse à Paul, son époux*Jeudi 1^{er} juillet 1915

«Le home», rue du bois, Berck que sur mer (Pas-de-Calais)

Reçu le 13 juillet

Mon cher Paul,

C'est la troisième journée que nous passons ici. Le temps est beau, frais et sans vent tantôt.

Nous avons été de nouveau voir le docteur Calvé qui a fait une ponction, la troisième depuis le commencement de mai. Marcel a pleuré, mais au bout de 10 minutes, à peine, il était calmé. La radiographie comme l'analyse du sang fait à Paris a donné un résultat négatif ce qui est une bonne chose. Marcel et moi commençons à nous bronzer tous les deux depuis notre arrivée ici. Nous avons passé la matinée à la plage, Marcel jouant dans le sable avec sa pelle et ses moules, et moi apprenant à faire du crochet à Henriette. Elle s'occupe ici complètement de Marcel pour sa toilette et la promenade où elle le pousse dans la petite voiture qu'Hélène m'a prêtée. Je me repose donc complètement et ai le temps pour la correspondance.

Après le déjeuner, j'étends Marcel sur une chaise longue sur le grand balcon de la salle à manger. Je m'installe confortablement aussi et nous dormons tous les deux. Pendant ce temps, Henriette raccommode, coud, ou lave ou repasse en bas. C'est l'agrément de ces pensions de famille : on est là un peu comme chez soi ; ce n'est pas le va-et-vient perpétuel des hôtels. Le chalet de l'autre côté du jardin est habité par les Motte. Ce sont sans doute des parents de celui que tu connais. La jeune femme est en grand deuil, son mari est mort en mer dernièrement dans un sinistre, à ce qu'on m'a dit.

J'ai écrit à Pierre pour savoir quand je pourrais le retrouver. Je crois seulement qu'il me faudra découcher une nuit à cause des changements de train. Je le ferai en toute tranquillité. La dame de la pension est si gentille et si aimable que je pourrais lui laisser ici pour une nuit Marcel et Henriette. Ce serait vraiment de la chance si par la même occasion je voyais Charles. Madeleine pensait se lever cette semaine.

Je n'ai pas eu de nouvelles de la famille depuis notre arrivée ici. Comme aux Dalles, nous sommes ici une zone spéciale et le courrier subit un retard de plusieurs jours. Je vais écrire à Marie-Jacques que nous sommes très bien installés grâce à elle. Je regrette bien qu'elles ne viennent pas cet été. Si la chaleur se faisait sentir, j'insisterais bien pour lui demander de venir un peu auprès de moi. Mais son père n'aura pas de congé cette année et leur chalet est loué. Il n'y aurait que notre présence pour l'attirer ici.

Charlotte doit partir aujourd'hui pour le Mesnil avec ses plus jeunes sœurs.

Je t'embrasse, mon cher Paul, tendrement. Marcel aussi.

Thérèse

Je t'ai envoyé hier un mandat de 50 Fr. Je rechercherai notre compte de dépôt fin mai. Il était certainement supérieur à ta prime. Père m'a conseillé de placer cette dernière pour un an. À Saint-Gobain, une somme supérieure à ta prime sera ces temps-ci à ma disposition. Cependant, l'avis qu'on m'avait annoncé ne m'est pas encore parvenu.

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle, 2 juillet 1915

Reçu samedi 31 juillet

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu depuis ma dernière carte postale du 26 juin, tes lettres du 18 et 19 juin. Celle du 18 le 26 et celle du 19 hier seulement. En même temps que ta lettre du 26 juin je recevais une de papa du 16. Avant-hier j'en recevais une de Louise.

C'est bien gentil à toi de m'avoir envoyé ta photo est celle de Marcel pour ma fête. Vous êtes tous deux bien ressemblants et elles vont m'être de bons compagnons pour jusqu'au moment où nous nous reverrons. J'espère que d'ici là vous continuerez à vous bien porter et que tu ne négligeras rien dans ce but. Il te faudra penser bientôt, si tu ne l'as pas encore fait, à l'endroit où tu passeras l'hiver. Rien ne t'attache un endroit plutôt qu'à un autre. Tu peux donc choisir, soit aller sur la Méditerranée ou dans les Pyrénées, ou encore en Suisse, suivant que tu y verras ton avantage ou celui de Marcel.

Sur les dernières photos que tu m'as envoyées, Marcel a évidemment bonne figure, mais il a l'air un peu éteint, et ses jambes, ou du moins sa jambe droite, ne donnent pas l'impression qu'il soit bien gêné. C'est peut-être dû au repos et à son inactivité depuis quelques semaines.

Tu me dis que tu n'as pas reçu ma lettre du 17 mai ; il doit y avoir erreur, car je ne t'ai écrit que le 23 mai, une lettre. Je pense que maintenant tu l'as. Je suis content de savoir que tu es maintenant à Berck. Je compte seulement que tu t'y installeras confortablement. Tu ne me dis pas combien de temps tu comptes y séjourner. J'espère que tu auras pu passer quelques bonnes heures avec Philippe, et qu'il aura pu ainsi te raconter bien des choses intéressantes. Tu vas peut-être d'où tu seras en juillet recevoir ou rendre des visites aux autres membres de la famille. En tout cas, ne néglige pas de faire des excursions. Dans ta pension de famille, tu pourras facilement laisser seul Marcel avec sa bonne.

Ce que tu me dis de mon grand patron me fait de la peine. S'il est exact qu'il ait vieilli cela ne m'étonne pas trop, car outre l'état de santé de sa femme, il doit se faire bien du mauvais sang de l'état où vont se trouver les différentes usines dont il a la charge et de la répercussion sur le marché de la glacerie.

Tu me parles de placement, je suis évidemment ennuyé que tu en fasses. Je t'avais parlé déjà dans une lettre, que je sais que tu as reçue, de cette question et t'avais dit que je n'en étais pas du tout partisan ; je ne puis donc que regretter infiniment que tu aies persisté dans cette voie, car nous regretterons plus tard de ne pas avoir le maximum d'argent liquide en dépôt. D'ailleurs puisque nous ne voyons pas de même à ce sujet, j'aime autant que tu ne me dises pas quand tu fais des placements, ça m'est désagréable.

Tu remercieras bien papa de sa lettre de fête et de son envoi. Je crains seulement que ce genre de gâteau n'arrive en bien mauvais état, car comme je te l'ai dit encore les objets fragiles, risque d'arriver endommagés. Il faut des paquets soigneusement emballés ne renfermant pas des choses trop délicates. Si des gâteaux sont envoyés, ils doivent être enfermés dans des boîtes en fer-blanc, et s'y trouver serrés pour éviter d'être cassés par les chocs du voyage.

J'ai écrit avant-hier une carte postale de remerciement à Louise, pour ses vœux, et pour l'envoi qu'elle m'annonce. Tu voudras bien à l'occasion lui renouveler plus amplement mes remerciements.

L'envoi que tu m'as fait m'arrivera d'ici une semaine, puisque comme tu le sais il faut pour les envois environ 15 jours, trois semaines. Il sera inutile à l'avenir d'envoyer

du sucre, que je puis me procurer ici. Par contre, je recevrai volontiers de temps en temps et régulièrement des boîtes de conserve.

Tu diras à Marcel que sa lettre m'a fait bien plaisir, mais ces exercices d'écriture sont plus que rudimentaires. Il est, je crois, déjà joliment en retard dans ce genre d'exercice. Je ne crois pas qu'il y ait danger de le fatiguer en le faisant un peu travailler, et en lui mettant entre les mains des livres plus ou moins instructifs, qui instruisent tout en amusant.

Je t'envoie des photos, une prise dans la cour « un coin de fauteuils », où je me trouve, ayant à ma gauche Mr Motte de Roubaix, et une photo prise à l'extérieur du château où l'on voit le chemin de ronde mis à notre disposition pour notre promenade. Au premier plan se trouve un prisonnier, le gouverneur civil de Varsovie. On se rend bien compte de la disposition des lieux ; le château où nous sommes, le grillage avec dans le haut du fil de fer barbelé, et la promenade avec quelques beaux arbres. Cette photo a été prise l'hiver, mais je ne l'ai eu que ces jours-ci. Une autre photo ci-jointe prise d'une des fenêtres du château montre un coin du pays. Ici rien de nouveau, existence normale.

Je t'envoie mes meilleurs baisers ainsi qu'à Marcel.

Paul

Embrasse bien pour moi tous les membres de la famille quand tu les verras.

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Vendredi 2 juillet 1915

Mon cher Paul, voici une carte au fond de laquelle on aperçoit un établissement entouré d'un beau jardin. C'est là que le docteur Calvé reçoit sa clientèle. Temps superbe tantôt. Nous avons passé l'après-midi à la plage, tout près de la mer qui était haute. De nombreux bateaux arrivèrent avec leur pêche. Ils approchent le plus possible, puis attendent que la mer se retire pour rester échoués sur le sable ; alors, dès que l'eau est assez basse, les carrioles s'approchent des bateaux pour recevoir le poisson. Marcel était ravi de se rouler dans le sable. Il joue avec des petits moules qu'Antoinette lui a donnés à Paris.

Mille baisers de nous deux.

T. W.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

Samedi 3 juillet 1915

Mon cher Paul, le temps a été superbe aujourd'hui ; nous sommes restés à la plage toute la journée. La plage avait à peu près l'aspect qu'elle a sur cette carte. Il y avait en plus des cavaliers et aussi une ambulance. Les voitures viennent tout près au bord de l'eau et les hommes se déshabillent là-dedans. Beaucoup de personnes se baignaient tantôt ; la mer était haute. Pas encore de nouvelles de la famille. Je pense que je recevrai seulement la semaine prochaine une carte de toi ; le courrier est très lent.

Mille bons baisers.

T. W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck- sur-Mer (Pas-de-Calais).
Dimanche 4 juillet 1915

Reçu le 15 juillet

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta carte du 10 juin. Ta lettre du 5 juin m'est parvenue dimanche dernier. Marcel, comme tu le penses, s'était précipité sur les photographies du ramoneur du château et la tienne sur le pliant. Il ne voulait pas lâcher cette dernière croyant qu'elle était pour lui seul.

Aujourd'hui, il a fait une chaleur accablante. J'ai laissé Henriette escorter seul Marcel à la plage. Je les ai installés derrière la coque d'un bateau de pêche échoué sur le sable pour qu'ils aient un peu d'ombre. Et je suis rentré à la pension écrire dans ma chambre où j'ai commencé à me mettre à mon aise. J'ai écrit à Marie-Jacques pour la remercier de tous les renseignements qu'elle m'avait donnés sur Berck. Je ne compte plus qu'elle vienne me rejoindre ici.

Marie-Louise Jamier connaît ici une famille du Nord et elle m'avait dit qu'elle me mettrait en relation avec, mais je n'ai pas encore l'adresse.

lundi matin,

Si tu as une carte de la France, tu pourras situer Berck entre Saint-Valéry-sur-Somme et Boulogne. Juste au-dessus de la baie d'Authie.

De la plage, la vue est très étendue du côté du Nord. On voit la côte formée de dunes et au loin une hauteur qui doit être une dune plus grande du côté de Paris-Plage. S'il y a moyen, nous tâcherons un jour de nous promener jusque-là.

Ce matin, la fraîcheur est revenue. C'est tantôt que nous devons retourner chez le docteur.

Marcelle est déjà brunie, il a même des coups de soleil sur les pieds. Il paraît tout à fait heureux dans le sable. Il creuse avec sa petite pelle et travaille sans cesse. Mais ce sable si épais est très traître, il a déjà perdu des petits moules ; une fois sous le sable, il est impossible de retrouver un objet, car il s'enfonce de plus en plus au fur et à mesure qu'on remue le sable.

Toujours aucune nouvelle de la famille, sauf un mot de Philippe qui me remboursait l'argent que je lui avais prêté. Je ne sais où est Émile en ce moment. C'est vexant d'être si près les uns des autres et de ne pouvoir se voir.

Je t'envoie deux photos de Marcel prises en mai par Albert. J'ai reçu les épreuves de Gerschel. Je te les enverrai, et tu me diras comment tu les trouves.

En baignant Marcel ce matin, j'ai retiré son bandage. Il me semble que l'abcès est en très bonne voie, car le mollet ne forme qu'une très légère boursoufflure à l'endroit. Si les progrès se font si rapides ici, Marcel sera vite remis. J'ai supprimé ma tête sur ces deux photos-ci. On ne me reconnaissait pas.

Tous les deux nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse

Paris 4 juillet 1915

Ma chère Thérèse,

Que deviens-tu ? Il nous tarde d'avoir de tes nouvelles et de connaître quelques détails sur ton arrivée et sur ton installation. En fait de nouvelles, Suzanne a reçu de toi une carte postale de Châlons-sur-Marne il y a 9 jours. C'est un peu ancien ; elle t'en remercie avec la paresse que tu peux voir.

Tu as quitté Paris à temps, il fait singulièrement chaud et orageux ; nous vivons persiennes closes, fuyant un soleil sans merci. Le plus délicieux passe-temps des enfants et de s'ébattre dans le tub pendant de longs moments en attendant de pouvoir le faire dans la mer. Mon départ est fixé maintenant. Je pars le 16 pour Gaillon et le 20 je gagnerai les Dalles.

J'espère que tu ne tarderas pas à venir me rejoindre, resserrons le plus possible nos solitudes ; nous vivons des heures si tristes, si préoccupantes. Les Russes n'en finissent pas de se constituer des positions de meilleure en meilleure. Ça devient vraiment terrible cette passion du mieux. En ce qui concerne tous les nôtres, les nouvelles sont bonnes. J'ai précisément reçu ce matin un mot de Georges est un mot d'Henri. Georges dit que de son côté le calme reparait, sans doute choisira-t-on un autre point pour la percée projetée. Henri a changé de secteur (82) sa division ayant été démembrée ; il s'éloigne beaucoup de l'endroit qu'il occupait pour aller où ? Il ne le dit pas.

Quant à Charles, nous n'avons plus d'inquiétudes à son sujet, pour l'instant du moins. Il est affecté comme dessinateur à un service de l'arrière ; son travail consiste à reporter sur des cartes les photos des aviateurs. Peut-être n'est-ce pas un poste définitif ; mais pour l'instant il ne court aucun danger. Cette place lui est venue de son ami Barrias qui travaille à ce bureau et qui, sans consulter Charles d'ailleurs, l'a désigné et fait appeler pour être son collaborateur. Voilà Madeleine heureuse est bien soulagée, comme nous tous d'ailleurs. Et Marcel, que dit-il de Berck ? Fait-il de beaux pâtés de sable ? Comment va sa jambe ? Sa jolie petite tête frisée nous manque bien. Papa est à Champagne depuis vendredi, il en reviendra le 17 pour préparer son départ pour les Dalles. Tu serais bien gentille de me rappeler le nom du fermier qui t'apportait le lait et les conditions de vente et de transport. Et la blanchisseuse ? Je ne me souviens ni de son nom ni de sa figure, c'est peu. Où as-tu laissé le livre de blanchissage ? Ou achètes-tu le beurre ? Les œufs ? Je me propose de faire pas mal d'infidélité à Madame Fournier et serais heureuse d'avoir tous ces renseignements avant de partir. As-tu de récentes nouvelles de Paul ? Albert se joint à moi pour t'embrasser bien affectueusement ainsi que Marcel. Les enfants vous envoient aussi mille baisers.

Ta sœur.

Louise Demangeon

Lettre de Pierre à sa sœur Thérèse

Lundi 5 juillet 1915, 22 heures

Ma chère Thérèse,

Je réponds à ta lettre du 1er reçue hier. Je t'ai déjà écrit à Berck, mais comme tu m'avais donné une adresse incomplète, je me suis trompé de département. J'ai mis Somme. Je n'ai pas de dictionnaire dans les tranchées. J'ai pris en note tes indications, et quand j'irai au repos je verrai s'il n'y a pas moyen d'organiser ton voyage. Cela me paraît cependant autrement difficile que ton voyage auprès de Philippe, lequel ne bouge pas, et qu'on est donc sûr de rencontrer. Enfin je te ferai signe si cela est possible, mais jusqu'à quand resteras-tu à Berck ?

Madame Rouchy et mademoiselle Deltombe sont allées voir Marie à Clermont-Ferrand. Dis-moi donc combien il y a d'enfants Deltombe et ce qu'ils font.

Notre oncle Emmanuel Monanges 77 ans, percepteur honoraire, qui habite Clermont-Ferrand est à l'agonie. D'après une lettre de Marie du 3 juillet, il ne pouvait passer la nuit. Son fils aîné est l'abbé Pierre qui nous a mariés. Renseigne-moi donc sur ton beau-frère Charles Wallon : régiment, compagnie, grade. Il doit être à 6 ou 7 km sur ma gauche. Donne-moi son « adresse ». Il est possible que je le voie, mais pour cela il faudrait que je sache ce qu'il est. Les poilus foisonnent sur le front est à l'envers du front.

Notre armée se divise en embusqués (à l'arrière par exemple Louis, Philippe, etc.) les guerriers (à l'envers du front, Jean Malassez, les états-majors, etc., etc.) enfin les poires (en tranchées dont je suis). Cette division est personnelle et ne s'applique naturellement pas au front où l'on se bat. Je veux dire les secteurs où l'on se bat. Il y en a quelques-uns encore. Les récompenses vont parfois aux embusqués, généralement aux guerriers, rarement aux poires. C'est tout à fait normal. Donne-moi des nouvelles de Paul. Quant à Marcel j'espère que son abcès va de mieux en mieux. Mais pourquoi diable n'avoir pas laissé Paul l'opérer une bonne fois. Pourquoi André Hallopeau a-t-il été évacué. Est-il en congé de convalescence ou dans une ambulance.

Je t'embrasse tendrement.

Pierre

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-mer (Pas-de-Calais)
mardi 6 juillet 1915 (6 heures du soir)

Reçu le 18 juillet

Mon cher Paul,

Nous venons de rentrer de la plage, car la pluie s'annonçait. Le temps est terriblement orageux. On est fatigué à faire deux pas. Je n'ai jamais eu aux Dalles l'impression d'une chaleur si étouffante et si accablante. Je pense que cela est dû au sol si sablonneux d'ici.

Marcel prend bien l'habitude de dormir sur la chaise longue au balcon toutes les après-midi. Cela le repose bien. À la plage il a commencé la cure de soleil. Le docteur hier à trouver le mollet en bonne voie ; le bandage est à présent supprimé et la jambe complètement à l'air. Pour la cure de soleil, on laisse d'abord 20 minutes la partie malade bien exposée ; on augmente chaque jour de 10 minutes.

Jeudi, nous devons retourner chez le docteur. La jambe sera déjà très brunie. Si cela progresse de la même façon, Marcel sera un nègre dans un mois. Je pense que la prochaine fois, je serai fixée sur la durée de notre séjour ici. Si ce n'était la question de ponctions, nous serions au point de vue plage tout aussi bien aux Dalles.

Marcel depuis son arrivée ici est plus bas bavard que jamais. Nous sommes à présent seuls à la pension, la petite fille et son institutrice étant parties dimanche. Il viendra sans doute plus tard d'autres personnes. D'ici le 14 juillet, les familles n'arriveront pas nombreuses, mais les malades restant ici toute l'année sont si nombreux que la plage, malgré tout, est couverte de monde et de voitures surtout l'après-midi. Marcel s'est bien amusé tantôt à regarder les enfants se baigner ; il y en avait de tous petits que l'on plongeait seulement deux fois et qui revenaient mécontents comme si on leur avait joué un mauvais tour. Il y en avait d'autres qui sautaient et dansaient dans l'eau. Il les imitait, tout en étant assis sur le sable, et semblait jouir autant qu'eux. J'ai reçu une lettre de Louise ce matin. Elle partira le 16 pour Gaillon et sera le 20 aux Dalles. Elle ne me parle pas d'Albert, mais je suppose qu'il n'est plus pour bien longtemps Paris.

Nous t'embrassons Marcel et moi tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Madeleine est très contente que Charles ait été nommé dessinateur, elle aura ainsi l'esprit plus en repos. Les dernières nouvelles de tous étaient bonnes.

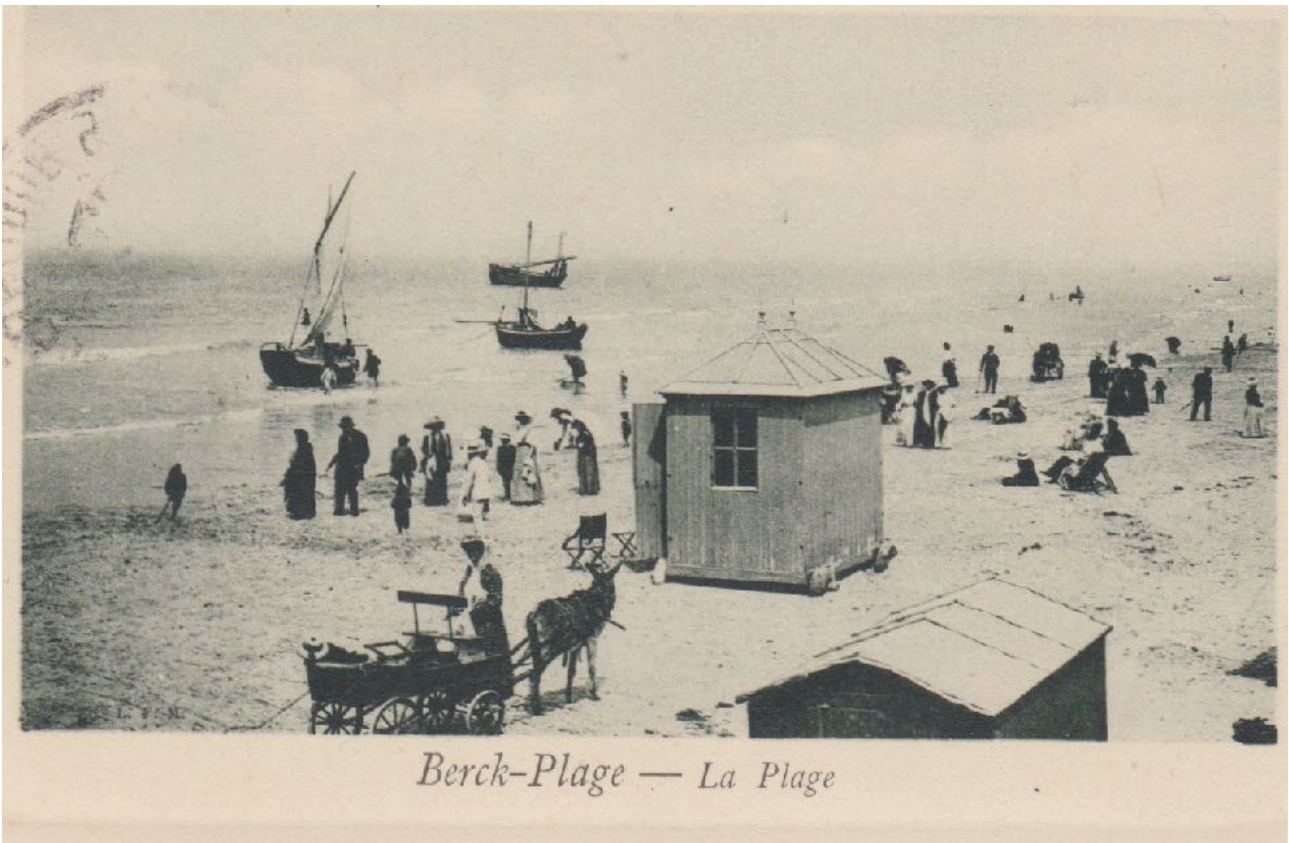
Carte de Thérèse à Paul, son époux

Mercredi 7 juillet 1915.

Mon cher Paul, il fait un vent terrible tantôt. Nous sommes installés à la plage derrière une cabine comme celle ci-dessus. Elles sont toutes sur roues ce qui leur donne l'aspect de roulotte. J'ai reçu ta carte du 13 juin ce matin. Je vois qu'il doit faire chaud à Celle. Ici au moins la température change brusquement d'un jour sur l'autre. Je ne sais pas encore si je pourrais bientôt voir Pierre.

Mille bons baisers de nous deux.

T. W.



Paul à sa belle-fille Thérèse

Champagne 7 juillet 1915

Ma chère Thérèse

J'ai été bien content de recevoir de vos nouvelles. J'attendais avec impatience votre lettre qui vient seulement de m'être remise. Les lettres mettent longtemps à arriver sur cette ligne du Nord si encombrée maintenant par tous les trains militaires. Enfin vous voici installée à Berck et dans les meilleures conditions ; petit Marcel va bien jouir de cette belle plage de sable, plage un peu monotone, animée cependant par l'arrivée des baigneurs et pêcheurs et l'amusant débarquement des paniers de poisson. Mon excellent et regretté ami Malassez ne se lassait pas de chanter les délices de la plage de Berck, j'ai bien cru un instant qu'il s'y fixerait pour toutes ses vacances à venir. J'avoue moi être moins enthousiaste, mais il faut reconnaître que c'est une plage bien saine et excellente pour les enfants.

Nous avons toujours de bonnes nouvelles de nos militaires. Vous avez su, je crois, avant votre départ, que Charles avait une nouvelle affectation. Il est à l'état-major de la 2ème Armée, attaché au service géographique grâce à ses qualités de dessinateur. Il a à reporter sur les cartes les observations des aviateurs. Ce service qu'il n'a pas recherché lui plaît beaucoup. J'en suis très heureux moi-même, car il est bien permis, ayant tant d'enfants au front, de me réjouir de voir au moins l'un d'eux dans une sécurité relative. J'en suis heureux pour Madeleine qui certainement apprécie cette nouvelle situation.

J'ai immédiatement communiqué votre lettre à Louise qui, comme moi, s'étonnait d'être sans nouvelles de vous.

Je vais rentrer la semaine prochaine à Paris et ne tarderai plus à me rendre aux Petites Dalles où j'aurai le bonheur de vous recevoir, je l'espère, peu de temps après mon arrivée.

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère Thérèse, ainsi que mon beau petit Marcel.

Votre bien affectionné

Paul Wallon

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Vendredi 9 juillet 1915

Mon cher Paul,

Je pensais t'écrire hier après la visite du docteur, mais elle a été remise à tantôt. Je t'écrirai donc ce soir. Hier, il a soufflé un vent de tempête avec pluie. Nous ne sommes sortis que pour prendre l'air. Ce matin, le temps est beau et s'apprête à être chaud. Je pars pour la plage avec Marcel où il va continuer sa cure de soleil. Nous continuons à brunir, il faut bien être comme tous les gens d'ici.

Mille bons baisers de nous deux.

T. W.



Berck-Plage — Villas sur le Boulevard de la Mer

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
vendredi 9 juillet 1915

Reçu le 21 juillet

Mon cher Paul,

On a fait tantôt de nouveau une ponction à Marcel. Je crois que c'est assez douloureux, car notre pauvre bonhomme crie et pleure chaque fois beaucoup. Cependant tantôt, il a été plus raisonnable que la dernière fois. Le docteur pense que nous devons rester ici un ou deux mois. Je suppose que nous en avons donc pour tout l'été.

Samedi 10 (matin).

Il a fait très beau temps hier, nous avons passé la matinée complète sur la plage le plus près possible de l'eau. Il y avait de nombreux chevaux que l'on promenait au grand plaisir de Marcel. Nous les avons vus s'éloigner au pas le long du rivage. La masse noire qu'ils formaient allait en diminuant à l'horizon jusqu'à ce que l'on ne put plus les distinguer du tout.

En revenant de chez le docteur, j'avais dit à Marcel pour qu'il se console plus vite que nous irions voir si guignol était encore sur la plage pour assister à une représentation, mais il était déjà tard quand nous y sommes arrivés et guignol était parti. Ce sera donc pour une autre fois. Les représentations à Paris intéressaient beaucoup Marcel, mais il ne montrait jamais ses impressions comme certains enfants qui ne se privent pas de laisser déborder leur joie par des cris et des rires. Il reste surtout étonné. Ce matin le temps est beau et frais. Tout à l'heure nous irons sur la plage. Je viens de recevoir ta lettre du 19 juin. J'ai montré à Marcel les photos. Il a été tout heureux de te découvrir tout de suite sur celle des joueurs de volant. Sur l'autre, où les personnages sont assez petits, je lui ai montré l'endroit où tu te trouvais.

J'ai aussi ce matin une lettre de père qui ne tardera pas à rentrer à Paris, puis ira aux Dalles. (Je ne sais plus si je te dis que la couverture à faire avait été remise à plus tard). Il me donne de bonnes nouvelles de tous. J'ai aussi une lettre de Pierre, il croit qu'il n'est qu'à 7 km de Charles et pense le voir un jour. J'espérais qu'il me dirait quand je pourrais le voir, mais il me dit d'attendre qu'il me fasse signe. Le moment des congés approche pour tous. Je vais écrire à Emile dans le cas où il en aurait un trop court pour se rendre en famille de venir nous voir ici. S'il se procure un bon cheval, il pourrait même venir plus agréablement que par le train. J'ai eu hier une longue lettre de Jean. Il va avoir des occupations moins sédentaires et paraît s'en réjouir.

Aujourd'hui, Laure doit partir pour Saint-Gervais. Elle n'aurait pas pu venir ici me tenir compagnie, car elle désire rester en communication directe avec sa maison. Ici comme je te l'ai déjà dit, on est isolé de tout et les nouvelles nous parviennent avec beaucoup de retard. Et si je n'ai pas reçu des nouvelles de la famille au début de mon séjour ici, c'est que le courrier met beaucoup de temps à arriver. C'est l'inconvénient d'habiter cette région.

Marcel t'envoie ses meilleurs baisers. Je t'embrasse tendrement mon cher Paul.

Thérèse

1915

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-mer (Pas-de-Calais)
lundi matin 12 juillet 1915

Reçu le 23

Mon cher Paul,

Le temps continu à être très venteux : la cure de soleil est impossible à faire par un temps pareil. Hier, Marcel a eu un accès de fièvre, cela n'a rien été. Le docteur vendredi en faisant la ponction m'avait prévenu que j'avais à lui ramener Marcel le lundi suivant, et peut-être avant s'il y avait quelque chose d'anormal, car il avait fait entrer du thymol dans le mollet qui amollirait l'abcès. Hier, le mollet paraissait enflé de plus en plus et Marcel se disait fatigué et il était fiévreux. J'allais donc prévenir le docteur, celui-ci me dit de lui amener Marcel à la clinique où il avait téléphoné qu'on prépara tout pour son arrivée et pour prévenir le personnel, qui se repose le dimanche, de se tenir prêt. Il me dit qu'il allait faire de nouveau une ponction, car la réaction avait suffisamment agi. Le pauvre Marcel a toujours une très grande appréhension en entrant chaque fois dans la salle d'opération. Aussi, lui ai-je promis un beau joujou s'il était bien sage : un joujou qui convoite depuis son arrivée ici. C'est en miniature une cabine de la plage, cabine montée sur roues de bois pleines, ce qui lui donne l'aspect d'une roulotte. Malgré la joie à la pensée d'avoir se jouet, il était tout bouleversé quand il vit qu'on allait lui faire une ponction. Je souffre moi-même de le voir dans un tel état. Lui qui a une nature si confiante, depuis qu'il est ici, il a appris ce que c'était que la peur. Je le rassure de mon mieux, mais je suis impuissant à le calmer davantage. Et il me semble que cet effroi augmente chaque fois davantage. Enfin, plus nous allons, plus nous nous rapprochons de la guérison, mais je crains qu'il y ait encore quelques ponctions à faire. Tantôt nous devons retourner à la visite.

Nous t'embrassons bien tous les deux, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-mer (Pas-de-Calais)
mardi 13 juillet 1915

Reçu le 24

Mon cher Paul,

Marcel a passé à la visite hier. À chaque fois sa crainte augmente davantage. Je lui avais pourtant bien expliqué qu'il n'avait rien à craindre cette fois. Malgré tout, il était devenu tout pâle en entrant dans la salle et je dus le raisonner de mon mieux.

J'avais été chercher dans l'après-midi la fameuse petite voiture tant désirée, et à son réveil il la trouva. Il était ravi. Il ne voulut point s'en séparer et l'emmena avec lui pour sortir.

Le docteur m'a dit qu'il trouvait que l'abcès allait très bien. Mais nous devons retourner tantôt pour une nouvelle ponction, car il faut en finir le plus rapidement possible avec cette jambe. Je voudrais déjà que toutes ces séances soient passées. Toutes ces ponctions sont forcément très douloureuses et notre pauvre bonhomme se rend malade de peur à la pensée de la prochaine séance. On fait souvent plus d'une heure d'attente dans la salle où chacun attend son tour de passer. À présent, je n'y fais plus jamais entrer Marcel, car il s'y énerve comme tous les autres enfants autour de lui. Je le laisse avec Henriette dans la cour qui donne sur le jardin et j'attends seul dans la salle son tour. Hier, l'attente a été encore plus longue et plus pénible que d'habitude à cause de la compagnie de grands malades et d'infirmités monstrueuses à voir. C'était la première fois que je voyais à Berck des difformités aussi fortes. De plus, l'air de cette salle était suffocant malgré la fenêtre ouverte. Il y avait tant de monde, que plusieurs personnes attendaient debout. J'étais à côté d'une brave paysanne, bien serviable, mais qui certainement devait ignorer pour elle ce que c'était qu'un bain. Et son voisinage était plutôt pénible.

Après plusieurs jours de vent fort et de temps gris, le soleil est radieux ce matin. Henriette vient d'emmener Marcel à la plage et je vais les y rejoindre. On y est si bien par un temps calme comme ce matin. Marcel y joue avec passion au sable, et puis il y a tant de distractions pour lui : les bateaux, les cavaliers qui passent au grand galop, et surtout tous les enfants qu'ils regardent jouer. L'autre jour, nous étions installés derrière une coque de bateau échoué sur le sable, il y en a beaucoup ici et c'est la joie des garçons, on grimpe dedans, on se hisse sur les mâts couchés, etc. Il faisait, tous ces bambins, un vacarme d'enfer. Il y avait là une dame qui n'a pu s'empêcher de dire en riant : « il ne faut pas avoir la migraine ici ! » Alors Marcel d'un air malicieux répond : « ces petits garçons-là, ils ont les oreilles dures ! »

Marcel ici, devient de plus en plus bavard, et c'est un tel besoin chez lui que même à la clinique, il raconte toutes sortes d'histoires à la garde et au docteur sur ses joujoux. Et pourtant, on ne flâne pas là-bas ; ils ont trop à faire, aussi ponction et bandages, tout est fini en cinq minutes de temps.

Je n'ai aucune nouvelle ces jours-ci. J'attends encore avec plus d'impatience ici le courrier, car cette ignorance de tout ce qui se passe actuellement et la solitude complète ici est parfois pénible.

Je t'embrasse bien, mon cher Paul, et Marcel t'embrasse aussi très fort comme il m'embrasse chaque soir, je ne sais combien de fois de suite. Quel gentil petit bonhomme qui conserve malgré tout sa gaieté et son entrain.

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Mercredi matin 14 juillet 1915

Mon cher Paul,

Hier c'était grande marée, la plage si vaste paraissait très resserrée quand nous y étions à midi encore. Le temps était superbe et sans vent ce qui est rare ici. Nombre de personnes se baignaient. Marcel regardait aussi avec intérêt les bateaux qui se désantraient pour partir à la pêche. Il a été plus courageux hier à la visite. Tantôt, s'il n'y a pas trop de vent, nous ferons une promenade aux environs. Je t'ai envoyé un mandat de 50 Fr. avant-hier. J'écris à Henri pour lui adresser nos vœux de fête.

Mille bons baisers.

T. W.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

Jeudi 15 juillet 1915

Mon cher Paul, nous ne sommes pas sortis hier après-midi tant il pleuvait. Marcel a joué tout le temps avec sa cabine roulante. Et toute la journée, il a été de belle humeur. Je reçois ce matin une carte de Philippe, et une de Charlotte du Mesnil. Elle est ravie, car Jean va venir passer quelques jours de congé avec elle.

Nous t'envoyons tous de tous nos meilleurs baisers.

T. W.



Berck-Plage — Villas sur le Boulevard de la Mer

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
vendredi soir 16 juillet 1915

Reçu le 27 juillet

Mon cher Paul,

Bien que je n'ai rien à faire ici, ma journée d'aujourd'hui a été fort occupée. Je me suis décidée à voir un dentiste ici, car ma dent de sagesse recommence à me faire sentir sa présence. À Paris, j'avais un jour été voir mon ancien dentiste pour lui demander un calmant, car un abcès se formait chaque jour. Ici, malgré la pommade, cela continuait. Il fallait en finir. Tantôt, j'ai dû retourner chez le dentiste ici qui avait commencé le matin : il faudra faire des pointes de feu plusieurs fois par semaine. Celles de tantôt ne me font pas trop mal ; j'espère qu'on arrivera ainsi petit à petit à dégager toute la dent et qu'après cela elle me laissera pour toujours tranquille.

Puis, je dus tantôt faire une longue séance pour la déclaration de séjour ; il y avait une queue imposante. Dans ce pays ici, on est très difficile pour toutes ces formalités et il faut être naturellement en règle. La journée s'est terminée chez le docteur Calvé. C'est ce moment-là que j'appréhendais le plus. Marcel en entrant dans la salle commençait à faire une tête navrante et à me supplier qu'on ne lui fasse pas mal. Pendant l'attente, qui fut heureusement courte, je tâchais de mon mieux de le faire sortir de ses pensées. Le docteur en défaisant la bande trouva la jambe de Marcel très bien ; elle était en effet presque comme l'autre. Pour consoler Marcel, il lui dit : « Et bien ! Tu peux t'en aller comme cela. » Marcel était ahuri, et il répétait : « Alors vous n'allez pas faire de ponction ? »

Et nous repartîmes ainsi sans bandage et le pauvre bonhomme retrouva bien vite sa gaieté. Il faisait une pluie terrible et le capuchon de Marcel n'arrivait pas à couvrir toute sa voiture, mais avec sa couverture, ses jambes se trouvaient protégées tout de même.

Marcel est si bavard qu'il trouva moyen de parler au docteur de son jouet, la cahute de bains de mer qui peut rouler. Et comme ce dernier prenait un air très étonné qu'on ne lui ait pas apporté tantôt l'objet pour qui le vit, Marcel qui a réponse à tout, déclara qu'il pleuvait trop. Le malin sait bien que je ne lui laisserai pas entrer un pareil jouet chez un médecin. Maintenant, il faudrait faire la cure de soleil. Mais celui-ci ne se montre guère.

Avant-hier je t'ai envoyé mes photographies. Elles ne sont pas très bien. Je crois que le mieux serait que je repose à mon prochain passage à Paris.

Samedi matin 17.

Le temps est très pluvieux et avec fort vent. Il est rare cependant qu'on ait ici toute une journée sans soleil.

Laure m'envoie une carte Saint-Gervais. Les Hallopeau n'y seront qu'à la fin du mois. Louise Guibert doit être aux Dalles depuis le 1^{er} juillet et pour y passer toutes ses vacances cette année. Je n'ai pas d'autres nouvelles de la famille. Louise doit être ces jours-ci à Gaillon avant d'aller aux Dalles.

Mille bons baisers de nous deux, mon cher Paul.

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Dimanche matin 18 juillet 1915

Mon cher Paul, tu apercevras sur cette carte un chalet en bois au coin d'une rue. Il est dans le genre de celui que nous habitons. Le temps se remet au beau ; nous allons pouvoir profiter de la plage. Marie-Pierre m'écrit que Pierre aura prochainement son congé qu'il viendra passer auprès d'elle. Je pense que j'aurais bientôt une carte de toi ; ta dernière lettre du 19 est arrivée ici le 10 ; depuis je n'ai rien reçu.

Affectueux baisait de nous deux.

T. W.

Le mollet de Marcel continue à être pareil à l'autre. Je pense qu'il n'y aura plus beaucoup de soins à lui donner à présent.



Berck-Plage — La Rue des Bains

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 18 juillet 1915

Reçu le 11 août

Ma chère Thérèse,

Ton paquet m'est arrivé en bon état le 15 ; et j'ai déjà entamé son contenu. Comme je te l'ai dit, je crois, tu n'auras plus besoin de m'envoyer des boîtes de lait en poudre jusqu'à nouvel ordre, car j'en suis maintenant amplement pourvu. Par contre, tu peux m'envoyer régulièrement des biscuits de soldats ou genres analogues et quelques boîtes de conserve. J'aime mieux ce biscuit que ces multiples spécialités, pains concentrés ou autres, qui mettent à l'épreuve l'imagination des inventeurs. S'il était possible de couper du pain en tranches et de les faire griller avant l'envoi se serait aussi quelque chose que tu pourrais m'envoyer. Ma lettre du 23 mai te parlait d'ailleurs, entre autres choses, de tout cela. Jeudi dernier m'est parvenue ta lettre du 4 juillet. Les deux photos de Marcel sont bien amusantes, et je les regarde souvent. Il y a l'air plus luron que sur d'autres, précédentes, et à une bonne physionomie ronde bien portante. Il n'y a plus qu'à souhaiter qu'ils puissent bientôt se servir de sa jambe et courir dans le sable. Je suis content que tu aies été à Berck et tu profiteras, ainsi que Marcel, de ton séjour là-bas, je pense. Pourvu seulement que tu aies pu faire quelques connaissances, car tu es là-bas un peu seule. Monsieur Georges Motte écrivait avant-hier à sa belle-sœur à la villa Saint Paul de te donner de bonnes nouvelles de moi. Il est donc probable que tu recevras sa visite si tu y es encore dans trois semaines. Si tu t'y trouves bien, ne manque pas de prolonger ton séjour.

Jeudi je recevais une carte de Laure m'annonçant son départ prochain pour Saint-Gervais et me donnant de bonnes nouvelles de Louise et de ses enfants. Elle me dit m'avoir expédié un colis de pain d'épice qui sera le bienvenu et dont tu la remercieras.

Hier me sont parvenues tes cartes du 30 juin et du 2 et 3 juillet. Ces nouvelles répétées de toi me font bien plaisir, et ainsi je me rends bien compte de ta vie là-bas. On m'avait parlé de ce pays comme un pays si aride que je craignais qu'un séjour n'y fut désagréable. Pourtant les Malassez, qui y ont été plusieurs années, s'y sont toujours beaucoup plus. La vue des malades ne doit pas évidemment être bien gaie, mais cela prouve que cet endroit est un endroit de cure excellent. Tu pourras probablement aller pêcher avec Marcel et barboter dans l'eau. C'est une plage où se trouvent aussi beaucoup de coquillages, ce qui amusera bien Marcel quand il pourra courir comme avant. Ce matin dimanche, il nous a été distribué des lettres et j'ai eu le plaisir de recevoir ta lettre du 6 et ta carte du 7 juillet. Je compte que ta photo, que d'ailleurs tu m'annonçais dernièrement, ne va plus tarder à arriver. J'aurais ainsi une petite collection de photos que j'aurais plaisir à revoir souvent. Je serais bien aise de savoir, à l'occasion, si tu as pu voir le fournisseur de Louis en sucre en poudre dont je t'ai parlé récemment. Au moins de cette façon tu auras eu des renseignements intéressants. Ici rien de bien nouveau. Au beau temps a succédé la pluie, qui tombe, d'une façon discontinue, il est vrai. Aujourd'hui, il ne cesse pas de pleuvoir, avec rafales de vent. Notre jeu de badminton et par suite délaissé.

À l'avenir, si tu as à recevoir de l'argent de Saint-Gobain ne te crois pas obligée de te déranger. Tu n'as qu'à leur écrire de remettre l'argent en ton nom à la banque. Tu éviteras une course et un dérangement inutiles.

Récemment notre nombre ici a diminué, par suite du départ de sanitaires. On ne pouvait se défendre d'un certain mouvement d'émotion en les voyant nous quitter pour

la France. La veille, dans le courant de la journée, plusieurs, de camps voisins, étaient venus ici, où avait lieu le rassemblement. Ils sont tous partis le soir.

Je t'envoie trois photos. L'une donne un aperçu de la cour intérieure du château. Une autre représente la vue que nous avons de notre chambre, quoique maintenant les feuilles des arbres limitent cette vue. Cette photo a été prise non pas du premier étage, mais du chemin nous servant de promenade autour du château. Entre ce chemin et le château se trouvent de grands arbres.

Mes occupations sont toujours à peu près les mêmes. Après un mois d'études, j'ai délaissé l'italien n'ayant momentanément plus de professeurs. Par contre, je lis beaucoup d'Anglais et notamment à haute voix pour la prononciation, ayant trouvé un nouveau professeur. Comme tu vois, je profite des circonstances, et tiens compte de ce que le genre de notre existence fait qu'il y en a parmi nous qui manquent un peu de constance dans les idées, et qui se dégoûtent au bout d'un certain temps de la besogne commencée. Je suis donc pour le moment tout à l'anglais, jusqu'au jour où mon professeur, en ayant assez, désirera passer à un autre genre d'exercice.

Je me porte toujours fort bien. Je suis bien content de recevoir toujours de bonnes nouvelles de vous tous, et j'espère que tu pourras t'arranger pour voir tous ceux de la famille qui sont près de toi. Puisque tu es dans une bonne pension, où Marcel se trouve bien, tu peux facilement te rendre libre tout le temps qu'il faut. Mille bons et affectueux baisers à vous deux.

Paul

Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse

Gaillon, 18 juillet 1915

Ma chère Thérèse,

J'ai été bien heureuse de recevoir ta lettre, bien heureuse surtout de voir que l'air de Berck réussit si bien à ton petit Marcel, et que l'état de sa jambe s'améliore si rapidement. Nous allons donc sans doute te revoir bientôt, ce sera une joie pour tout le monde.

Comme tu le vois, je suis en route pour les Petites Dalles. J'ai accompli la première étape ; me voici à Gaillon depuis vendredi ; je repars mardi matin ; je dois retrouver papa à Saint-Vaast et j'arriverai aux Dalles avec lui. Il est assez probable que nous y recevrons très prochainement la visite de quelques-uns de nos militaires. Émile et Georges nous annoncent leur permission pour le début d'août. J'espère que tu seras là à ce moment.

Nous avons beau temps, sans excès, et les pluies d'orage sont fréquentes. Cela ne trouble pas beaucoup les enfants, et ils sont aussi l'heureux de galoper sous la pluie et de se faire mouiller que de jouer au soleil. Nous faisons des promenades dans les environs, nous rendons visite à quelques fermiers du voisinage, et c'est un bonheur pour les enfants de courir surprendre les animaux dans la basse-cour, de donner la chasse aux poules et d'aller caresser les jeunes veaux dans les étables. Ils se promettent plus de plaisir encore du séjour à la mer, quel heureux âge !

Je te remercie de tous les petits renseignements que tu as pris la peine de m'envoyer. Papa a fait les commandes nécessaires pour compléter le matériel. Pour le lait je me suis décidé à attendre d'être arrivée pour réorganiser le service avec Maître Georges. Il est probable en effet qu'il n'aurait pas répondu à ma lettre, mieux vaut discuter de vive voix. D'ailleurs s'il est vrai qu'il ne peut fournir que 3 l par jour, ce ne sera pas suffisant pour notre consommation avec les entremets que papa a l'habitude de faire faire. Il faudra donc compléter avec le lait Fournier ou un autre, pour commencer nous nous en contenterons.

À bientôt j'espère ma chère Thérèse, en attendant je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que le petit Marcel. Les enfants se joignent à moi.

Ta sœur Louise

Lettre d'Henri à sa belle-sœur thérèse

Auchonvillers 18 juillet 1915

Reçue le 23

Ma chère Thérèse

Je te remercie bien sincèrement de tes vœux. Quel joli portrait tu m'envoies de ton charmant petit Marcel ! C'est avec une joie véritable que je le regarde. Il y a si longtemps que je n'ai vu ni les uns ni les autres de mes petits neveux et nièces !

D'après ce que tu me dis, son bobo est en bonne voie de guérison et bientôt il pourra rejoindre aux Petites Dalles ses petits cousins. Mais je conçois tes soucis, que l'absence de Paul devait encore aggraver. Heureusement que tu as trouvé tout de suite de bons médecins et chirurgiens pour t'indiquer sans tarder les mesures à prendre. Mais certes son état général ne paraît pas avoir pâti. Il a toujours sa large souriante figure. Mais qu'il semble avoir grandi ! Il a bien employé son année. Oui j'ai été très affecté de la mort de ton frère Jacques. Je sais la force d'affection et de dévouement réciproque qui vous unissent entre frères et sœurs et Jacques en particulier semblait la beauté même. Tu me parais avoir de bonnes nouvelles de Pierre. Il serait dans le voisinage de Charles. J'espère qu'ils finiront se rencontrer. Ce sera de si bons moments à passer ensemble après ces longs mois d'isolement. Évidemment, nous nous sommes tous fait des camarades, des amis parmi ceux qui mènent la même vie que nous et passent par les mêmes bonnes et mauvaises fortunes. Mais précisément avec eux nous ne pouvons nous évader de l'existence actuelle est retrouver nos souvenirs d'hier.

Je reçois un petit mot d'Emile. Le veinard, il a huit jours de permission à dater du 3 août. Il me conseille d'en faire autant. Il est gentil tout plein. Mais 1^{er} ici nous n'avons que quatre jours 2^{me} loin de pouvoir choisir notre époque, il faut être prêt à partir dès que l'avis nous est donné ; « passer au bureau du colonel tout de suite », et de là sans désenlacer « conduire le détachement ». Il y a 12 km à faire jusqu'à la gare.

Enfin nos permissions sont pour l'instant suspendues ; le cours en reprendra-t-il ? Et quand ? Sans doute faudra-t-il attendre quelques semaines. Car d'ici, dans 3 jours nous allons être relevés dans cette région par les Anglais. Nous irons ailleurs. Mais où ? Il faudra reconnaître le nouveau secteur ; s'y bien accoutumer, avant que l'autorité militaire ne voie plus d'inconvénients à nous laisser partir, si faible pourtant que soit la proportion des absents. Je regrette un peu notre secteur qui depuis l'affaire de T.... était redevenu assez calme et ce pays où je vais avoir passé presque toute une année et auquel je m'étais attaché. Il est vraiment beau surtout en été avec ses moissons aux nuances si variées sur ses plateaux ondulés et ses bois ; puisque chaque village a le sien. La promenade à cheval y est délicieuse. Malheureusement, je n'ai pu en profiter que le tiers de mon temps, car notre régiment a constamment 2 bataillons en ligne et un seul au repos.

Quand tu écriras à Paul, remercie-le bien de ses vœux et dis-lui aussi avec quelle ardeur je souhaite la fin de cette guerre pour le revoir. Embrasse ton joli petit Marcel et reçois les meilleurs baisers de ton frère.

Henri

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Lundi 19 juillet 1915.

Mon cher Paul, le temps s'est enfin remis au beau. Nous avons pu faire hier une jolie promenade à deux kilomètres au nord. Nous sommes revenus par la plage le long des dunes sur lesquels sont construits de nombreux sanatoriums comme celui-ci. La vue était très nette, on apercevait très bien toute la côte jusqu'à Paris-Plage, et au-delà, dans la brume, la côte de Boulogne qui n'est qu'à une quarantaine de kilomètres au nord d'ici. Marcel se bronze de plus en plus.

Mille bons baisers.

T. W.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

Mardi 20 juillet 1915.

Mon cher Paul, Marcel n'ayant pas dormi l'après-midi d'hier, il l'a passé complètement sur la plage. Le temps était si clair qu'on apercevait admirablement les côtes à droite et à gauche. Au nord, on voyait distinctement les environs de Boulogne et jusqu'au Cap Gris-Nez. Le ciel est gris aujourd'hui. Impossible donc de faire la cure de soleil. Marcel se sent si bien qu'il oublie son mollet. J'ai dû interrompre hier une danse avec saut à laquelle il se livrait sur la plage. Les deux mollets continuent à être pareils. Espérons qu'il ne se reforme plus d'enflure.

Mille affectueux baisaient de nous deux.

T. W.

*Albert Demangeon à sa belle-sœur Thérèse*

21 juillet 1915. Paris

Ma chère Thérèse,

J'ai le chagrin de t'annoncer la mort de notre pauvre et cher André. Émile, arrivé hier en permission, m'a apporté la triste nouvelle, contenue dans une lettre du commandant de son groupe de batteries. Le 13 juillet, à Courtemont (Marne), un obus venait de tomber sur une maison, faisant des victimes. André se porte à leur secours. Un second obus vient, dont les éclats le touchent à la tête et au ventre, et le tue net. Il était une heure et demie de l'après-midi. Le lendemain, 14 juillet, on l'enterrait dans le cimetière du village. Émile vient de partir aux Dalles ; il y a portera le fatal message et je tremble à la pensée de ce que vont souffrir papa et Louise. André était un admirable cœur, d'une infinie délicatesse d'affection ; je le pleure comme un frère.

Je t'embrasse bien tristement bien affectueusement, ma chère Thérèse.

Ton frère, A. Demangeon

1915

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Mercredi 21 juillet 1915.

Mon cher Paul, le temps est beau ce matin, mais le vent dans ce pays-ci souffle toujours. On voit sur cette carte les bateaux de pêche qui attendent que la marée soit haute pour lever l'ancre et s'en aller au loin. Sur un signal, ils déploient tous ensemble les voiles et quittent le rivage. Je t'écrirai ce soir après la visite chez le docteur ; maintenant nous y allons sans appréhension. Marcel est très gai et très turbulent. Il chante à tue-tête et semble déjà excité par cet air de la mer.

Bons baisers de nous deux.

T. W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-mer (Pas-de-Calais)
Jeudi 22 juillet 1915

Reçu le 31 juillet

Mon cher Paul,

Je n'ai toujours pas de tes nouvelles, et après-demain, il y aura deux semaines que j'en suis privée. Ce retard est d'autant plus pénible ici où je suis privée de nouvelles fraîches de toute la famille. Je ne suis pas gâté ces temps-ci et sans une lettre de Louise,

je me demanderais ce qu'ils deviennent tous. Elle m'écrit de Gaillon où elle s'est arrêtée quelques jours. Elle ne me dit pas si Albert l'a accompagnée. Je suppose donc qu'il est resté à Paris. Elle a dû arriver ainsi que père mardi aux Dalles. Ils attendent l'arrivée d'Emile et de Georges pour le commencement du mois prochain.

Je regretterais bien de ne pas les voir, mais il me paraît impossible que je quitte Berck avant le 15 août au plus tôt.

Hier, Marcel a passé à la visite ; le souvenir des ponctions le préoccupe toujours. Le docteur lui a dit que sa jambe allait très bien, mais qu'il valait mieux ne pas trop marcher, car bien que cela ne se voit pas, on sent encore un peu d'eau.

Je pense donc il faudra surveiller ce mollet et marcher progressivement au moins pendant un mois. Je voudrais repartir d'ici avec la certitude qu'il n'y aura pas de rechute.

J'ai ce matin une lettre d'Estelle, elle me dit qu'elle espère voir Pierre et Jean à leur passage à Paris. Je ne pourrai les voir non plus. Elle me dit aussi qu'elle a vu les Weiller dimanche, je pense qu'elle aura été les voir à la campagne, le voyage n'est que d'une demi-heure et facile pour elle. Madeleine doit être à présent à Presles. Je crois qu'elle ne fait pas de projets encore pour cet été. Cependant, j'espère qu'elle viendra en septembre aux Dalles. Moi-même, comme tu le vois, je n'ai que de vagues projets. Je voudrais en partant d'ici aller directement aux Dalles. Je me renseignerai pour savoir quelle voie je devrai prendre ; sans doute Abbeville Eu et probablement Dieppe. Kilométriquement, nous sommes assez près. J'irai voir Laure plus tard en octobre peut-être ?

En attendant, ici, je fais une cure de repos complet. Il n'y a pas de comparaison avec l'an dernier à pareille époque. Je suis beaucoup plus forte cette année. Le docteur Fais m'a trouvé très bien. Il m'a cependant conseillé de me reposer encore après le déjeuner cet été, et m'a dit que d'ici peu, j'irai tout à fait bien. Ici, je dois éviter seulement le vent de tempête et les insulations prolongées. Tantôt, nous avons de la pluie. Marcel a heureusement joui de la plage ce matin. En ce moment, il joue à côté de moi avec sa petite cahute roulante. Se traînant sur ses genoux, il semble très occupé. Il s'arrête et me prévient d'un air farceur : « Cela va vous faire peur, Madame ! » Et il se mouche bruyamment. Ma chaise est paraît-il un tunnel sous lequel sa petite voiture doit passer ; elle a pu entrer, mais elle ne peut plus ressortir. Je dois me déménager.

Je t'envoie une lettre qu'il t'a écrite, ce gros frisé, plus frisé que jamais par ce temps de pluie.

Nous t'embrassons tous deux tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Je vais tout à l'heure chez le dentiste et pense que je n'aurais plus beaucoup de séances chez lui. Les pointes de feu sont assez douloureuses, mais cela va en diminuant maintenant.

Je t'envoie un paquet de : carton biscuits Olibet, 1 pain grillé, 1 boîte jambon, 1 confiture, 1 pâté volaille, 1 faisán.

1915

Marcel à son père

Berck, jeudi 22 juillet 1915

Reçu 31 juillet

Mon cher papa,

Ma jambe est presque tout à fait guérie ! Je m'amuse bien sur la plage de Berck. J'ai une pelle et des moules que tante Antoinette m'a données. Je fais un petit creux dans le sable et puis je trouve de l'eau de la plage. On peut faire des boules avec le sable mouillé. Il y a beaucoup de petits coquillages ici, j'en mets dans mes poches, et puis une fois cela a débordé. Il y a une dame qui s'appelle Madame Roulleau qui m'a prêté des cartons pour faire des petites maisons ; on fait avec tout un village. Je voudrais faire un cerf-volant, il faut que la ficelle soit très grande, et puis on débobine, on débobine ; ça va jusqu'aux nuages.

Je t'embrasse bien papa, l'année prochaine tu seras avec moi. Je suis dans la chambre de maman pour t'écrire.

Grand Marcel Wallon.

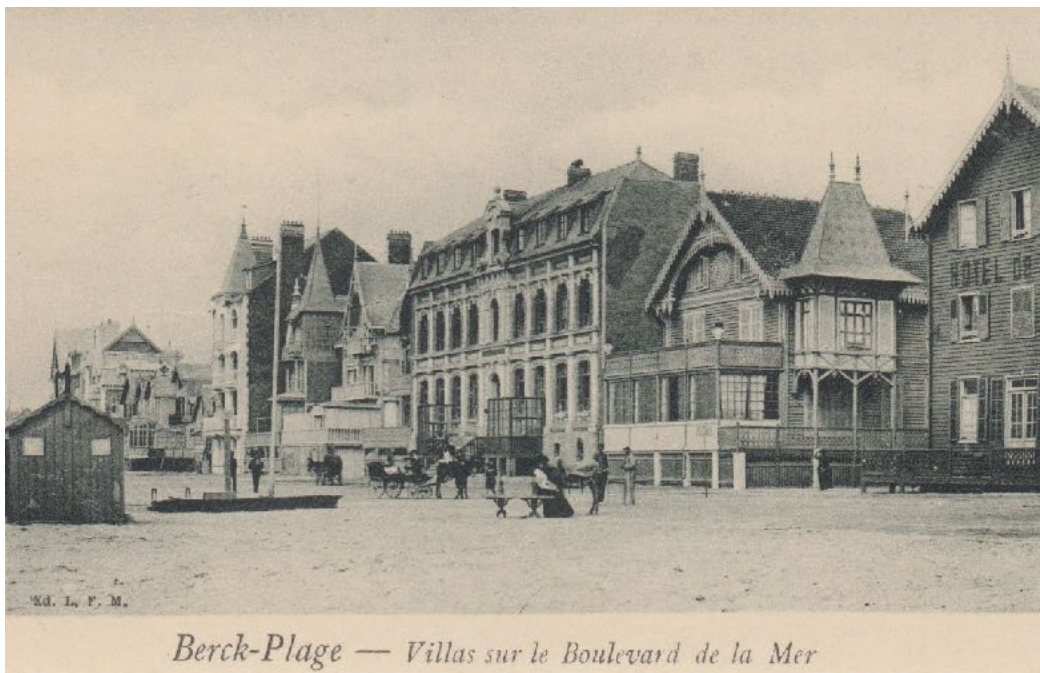
Carte de Thérèse à Paul, son époux

Vendredi 23 juillet 1915.

Mon cher Paul, voici les chalets devant lesquels nous nous tenons à la plage le matin. J'ai ce matin une lettre d'Henri, il ne sait pas quand il prendra son congé. Émile et Georges seront aux Dalles prochainement. Je télégraphie, au reçu de la lettre de ton camarade, à Albert et à René pour qu'ils aillent le voir. Je regrette bien de ne pouvoir le faire moi-même. Il a plu toute l'après-midi d'hier. Ce matin il fait beau. Le mollet de Marcel continue à bien aller.

Mille bons baisers de nous deux.

T. W.



Albert Demangeon à sa belle-sœur Thérèse

24 juillet 1915 9h1/2 matin

Ma chère Thérèse,

Quand tu m'as envoyé ta dépêche, tu n'avais sans doute pas encore reçu ma lettre annonçant la mort de notre cher André. Émile qui m'apporta la nouvelle m'a quitté pour accomplir aux Dalles sa terrible mission. Il en est revenu hier. Inutile de te dire dans quelle désolation papa et Louise se trouvent. La malchance les a trouvés dans une pleine sécurité ; les essais de préparation d'Émile n'avaient pas réussi à troubler leur conscience et, malgré ses efforts, c'est tout d'un coup que la conscience de la réalité les a frappés.

Aujourd'hui, dès la première heure, je suis allé voir Mr Feuse. Bien m'en a pris de ne pas tarder, car je l'ai trouvé prêt à partir pour la journée ; il m'a reçu de très bonnes grâces. J'ai essayé de me mettre autant que possible à ta place pour recueillir de lui les précieux renseignements que tu attends ; j'ai le sentiment que je n'ai pas pu l'interroger comme tu l'aurais fait toi-même. Mais, en me reconduisant, il m'a recommandé de ne pas craindre de le venir voir ; de sorte que, si tu avais une ou deux questions plus précises à lui poser, il y répondrait avec empressement.

D'une manière générale, nous n'avons rien à craindre pour la situation matérielle de Paul ; il est en excellente santé, n'a jamais été malade. Le milieu même où il vit assure des conditions d'hygiène très bonnes : j'ai vu de très nombreuses photographies du parc de Celle ainsi que de l'installation intérieure des prisonniers ; ils sont au grand air, assure Mr Feuse, avec la possibilité de circuler dans une grande allée du parc. L'une des photographies représente la distribution des lettres et j'y ai fort bien reconnu Paul, vu de face, qui regarde l'objectif.

Le seul point qui laisse à désirer, c'est l'alimentation. Mr Feuse croit qu'on fait une sélection des prisonniers, laissant à Celle ceux qu'on sentait avoir des ressources ; spéculation qui permettrait de les rationner et de les obliger à être les clients des commerçants du lieu. La nourriture se compose de café le matin ; soupe à midi, thé le soir ; avec cela, 250 g de pain noir dont j'ai vu un échantillon et dont l'aspect était écœurant. Deux fois par semaine, de la viande, assez pour qu'on en parle, pas assez pour qu'on en tienne compte. Il résulte de cela qu'il ne faut pas se relâcher dans l'envoi de provisions à Paul ; conserves et surtout du pain. Le biscuit est évidemment excellent. Mais il ne faut pas renoncer à l'expédition de pain. S'il arrive moisi, c'est, d'après Mr Feuse, défaut d'emballage ; il vaudrait mieux n'y rien joindre qui puisse être pour lui un danger de moisissures ; le mieux paraît être de l'envoyer seul, dans une boîte bien close à l'air, peut-être mieux dans une boîte de fer-blanc.

D'après ce que j'ai compris, Mr Feuse n'était pas de ceux avec qui se trouvait Paul en contact permanent, quoique vivant sous le même toit. Selon son expression, c'est un homme timide et réservé, n'aimant pas à se plaindre, dissimulant ses émotions, même sa haine de l'allemand qu'on sent profonde. Aussi Paul n'a pas dû lui faire de confidences : mais l'impression de Mr Feuse est que, si Paul a de l'argent, s'il achète des extras et s'il ne m'a pas dit de t'en demander, il ne faut pas risquer qu'il en manque.

Paul l'a particulièrement chargé de t'exposer ce qui suit. Son arrestation avant la déclaration de guerre et son maintien en captivité après son acquittement du fait d'espionnage, sont des actes arbitraires, contraires au droit des gens. Il y aurait lieu de voir à traiter cette question par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne, chargée en Allemagne des intérêts français ; faire interroger par Paul par représentant de cette ambassade et établir ainsi officiellement la situation inique qui lui a été faite ; puis, sur ces bases, tâcher d'obtenir son élargissement. Il paraît que les Allemands, beaucoup moins infatués de leur force qu'au début, écoutent parfois les suggestions de droit. Reste à

savoir si, même convaincus du bon droit de la requête, ils ne consentiraient à libérer Paul qu'après lui avoir demandé le serment de ne pas prendre les armes contre eux. En tout cas, tu peux entretenir de la question Mr Weiller qui pourra obtenir des lumières au ministère des Affaires étrangères.

Une opinion personnelle à Mr Feuse est qui, ajoute-t-il ne paraît pas être celle de Paul, c'est qu'il importe dans les lettres aux prisonniers, surtout à ceux de Celle, ne pas les plaindre de leur malheureux sort ou de ne pas apparaître croire qu'ils aient à souffrir matériellement. Les Allemands sont essentiellement sensibles à la flatterie, et l'on peut, quand on est certain comme c'est le cas à Celle que leurs prisonniers n'ont pas à souffrir de mauvais traitements, leur dire dans nos lettres que nous le savons ; dire cela, ce serait piquer l'amour-propre des geôliers et certainement les encourager à relâcher telle ou telle rigueur. Mais, je te le répète, Paul est irréductible contre les boches ; ils lui inspirent le plus profond mépris. C'est donc à toi de voir si tu dois user de ce subterfuge diplomatique destiné à flatter leur vanité.

Voilà, ma chère Thérèse, aussi fidèlement rapporté que je l'ai entendu, tout ce que m'a dit Mr Feuse. Il appartenait à un service sanitaire et c'est à ce titre qu'il a été rapatrié. Il m'a répété combien il était navré de voir qu'on exagérait en France les rigueurs dont nos prisonniers avaient à souffrir ; ces exagérations nuisent beaucoup à ce qu'on voudrait servir. Et il m'a montré un article destiné à La Patrie où il donne là-dessus son opinion.

Je veux espérer, ma chère Thérèse, à tous les points de vue, que ton petit Marcel se rétablit vite et que vous pourrez bientôt rejoindre aux Petites Dalles le foyer familial si cruellement éprouvé.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Ton frère A. Demangeon.

J'envoie les mêmes renseignements sur Paul aux Petites Dalles.

Jean Tommy-Martin à sa sœur Thérèse

24 juillet 1915

Ma chère Thérèse,

Le général commandant l'artillerie de mon actuel corps d'armée vient de me donner la Croix de guerre avec palmes.

Voici le texte entièrement flatteur de ma citation à l'ordre de l'armée :

Observateur d'artillerie volontaire absolument remarquable se dépense sans compter de jour et de nuit par son inlassable activité, son intelligente initiative, son mépris le danger, toujours prêt à se porter aux points les plus exposés, ne cesse de fournir des renseignements les plus précieux sur l'ennemi qui ont permis de faire reculer la batterie adverse jusqu'à la limite de portée de nos batteries.

J'aurai prochainement une permission d'une huitaine de jours, peut-être le premier ou le 15 août ou bien au début septembre. Je traverserai Paris rapidement pour aller au Mesnil retrouver Charlotte et faire la connaissance de mon petit Abel.

As-tu quelques détails sur la vie de Paul ? Comment va maintenant ton petit Marcel ?

J'attends un moment de beau temps pour faire ma première reconnaissance en avion. Si cela marche bien je continuerai sans doute à monter en avion de temps à autre. Cela me changerait de ma vie actuelle un peu trop sédentaire.

L'aviation n'est pas aussi périlleuse qu'on le croit. La statistique, l'impitoyable statistique, montre que c'est l'aviation qui a eu le moins de tués de toutes les armes !

Au revoir, ma chère Thérèse, je t'embrasse de tout cœur ainsi que ton petit Marcel.

Ton frère dévoué.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-mer (Pas-de-Calais)
samedi soir 24 juillet 1915

Reçu le 2 août

Mon cher Paul,

Je suis bouleversée une lettre que je reçois d'Albert qui m'écrit le 21 : « J'ai le chagrin de t'annoncer la mort de notre pauvre et cher André. Émile, arrivé hier en permission, m'a apporté la triste nouvelle, contenue dans une lettre du commandant de son groupe de batteries. Le 13 juillet, à Courtemont (Marne), un obus venait de tomber sur une maison, faisant des victimes. André se porte à leur secours. Un second obus vient, dont les éclats le touchent à la tête et au ventre, et le tue net. Il était une heure et demie de l'après-midi. Le lendemain, 14 juillet, on l'enterrait dans le cimetière du village. Émile vient de partir aux Dalles ; il y a portera le fatal message et je tremble à la pensée de ce que vont souffrir papa et Louise. André était un admirable cœur, d'une infinie délicatesse d'affection ; je le pleure comme un vrai frère. »

Je lis et relis cette lettre sans cesse, tant la pensée d'une mort inattendue et d'une nouvelle si affreuse ne peut être imaginée.

Quelle a dû être la douleur de père en apprenant son deuil ? (Il me disait encore avant mon départ combien il était heureux d'être parmi ces privilégiés qui ont les leurs épargnés). Et la tienne, aussi, mon cher Paul ! Tu sais comme j'aimais André. Je le pleure avec toi. À cette date-ci l'an dernier, tu me quittais. Nous pensions nous revoir quelques semaines plus tard. Comment aurions-nous pu prévoir les événements qui se sont déchaînés et tous les deuils que nous devons subir ! Il faut que nous supportions cela loin l'un de l'autre !

Je voulais partir auprès de père. Je viens de voir le docteur qui trouve la jambe de Marcel en bon état, mais il préfère que nous restions encore une quinzaine. Nous irons donc le retrouver un peu plus tard. Je regrette seulement de ne pas voir Émile pendant son congé.

Je ferai tout mon possible pour voir Georges, Jean et Pierre qui passeront par Paris toutes trois prochainement. On a vraiment besoin de se revoir un peu après une si longue absence et de telles épreuves.

Marcel est bien mignon. Il m'embrasse et me demande pourquoi j'ai du chagrin. Et il me dit : « moi, je ne voudrais pas qu'il soit mort l'oncle André ! » Il est trop petit pour comprendre et je ne sais comment lui expliquer tout ce qu'il voudrait savoir. Un moment, j'avais pensé aller jusqu'aux Dalles et revenir ; mais en ce moment, ce n'est pas possible :

cette promenade de quelques heures d'auto est aujourd'hui un voyage de 24 heures, chaque trajet, aucun train ne correspondant. Je dois y renoncer.

J'étais si heureuse ce matin en recevant ta carte du 25 juin. J'étais restée 15 jours sans aucune nouvelle de toi, et je commençais à me tourmenter. À ce moment-là, je n'avais pas encore la lettre d'Albert que le facteur me rapporta plus tard l'ayant oubliée dans sa boîte. Je n'attendais pas de lettre d'Albert et je l'ouvrais avec crainte, fondée hélas !

Ton petit Marcel t'embrasse tout son cœur, mon cher Paul ; je lui dis que tu avais beaucoup de chagrin ; j'en prends ma part je t'embrasse aussi de tout mon cœur.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-mer (Pas-de-Calais)
dimanche 25 juillet 1915

Reçu le 7 août

Mon cher Paul,

Je pense que cette lettre aussi te parviendra après celle que je t'ai écrite hier pour t'apprendre notre nouveau deuil.

Je n'ai jusqu'ici que la lettre d'Albert du 21 reçue hier et m'apprenant la mort d'André, aussi par moments ne puis-je croire à cet affreux malheur. Nous vivons perpétuellement dans la crainte d'un accident pour les nôtres, mais ce deuil m'est d'autant plus imprévu que je croyais, ce mois-ci, que chacun les nôtres couraient moins de risques. J'ai télégraphié à père aux Dalles où Émile a dû lui apprendre la terrible nouvelle. J'ai aussi télégraphié à Albert pour qu'il me télégraphie des nouvelles de la famille, car les lettres sont trop longues à venir. Mais je suppose que père sera resté aux Dalles avec Louise et Émile. Il y recevra sans doute Georges aussi ces jours-ci. Charles n'aura pas son congé ces temps-ci et Henri ne sait quand il prendra le sien. Ce dernier m'écrivait le 18 (sa lettre m'est parvenue le 23), ignorant encore la mort d'André qui tué sur le coup fut enterré le lendemain 14 dans le village où il tomba victime de son dévouement. Aujourd'hui, l'annonce du décès a paru dans le journal. À un jour près j'aurais pu l'apprendre ainsi.

Ces jours-ci, j'avais écrit à chacun de nos absents pour avoir de leurs nouvelles et pour envoyer à chacun la photographie de Marcel (celle où il tient son ours). L'enveloppe pour André était faite, la petite photo dedans ; à côté la dernière lettre que j'avais reçue de lui, pleine d'affection et à laquelle je voulais répondre lorsque la lettre d'Albert m'est arrivée. Il était naturellement beaucoup question de toi dedans. Plus heureux que toi, j'avais pu le revoir cet hiver et pendant ces deux jours l'apprécier encore davantage. Je me rappellerai toujours la belle promenade que nous fîmes ensemble et avec les enfants le matin de son départ. Le temps sentant le printemps était superbe, il regardait partout à l'horizon et me disait : « C'est vraiment joli ce pays-ci ! Et puis, les bouquets d'arbres au loin sans feuilles sont d'un dessin encore plus fin qu'en été ». À son départ, nous étions tout tristes de le voir repartir. Les enfants, avec lesquels il était si doux (on sentait combien il aimait tous ces petits) lui crièrent longtemps : « au revoir l'oncle André ! au revoir ! » jusqu'à ce qu'ils disparaissent à l'horizon. Ah oui ! Nous ne voulions pas croire qu'il fallait se dire adieu !

lundi matin 26.

Je reçois une nouvelle lettre d'Albert du 24 : elle a pris moins longtemps que la précédente à arriver. Il m'écrit : « Émile m'avait quitté le 21 pour accomplir aux Dalles sa terrible mission. Il en est revenu hier. Inutile de te dire dans quelle désolation papa et Louise se trouvent. Le malheur les a trouvés dans une pleine sécurité ; les essais de préparation d'Émile n'avaient pas réussi à troubler leur confiance et, malgré ses efforts, c'est tout d'un coup que la conscience de la réalité les a frappés. » Albert m'écrit aussi qu'il put faire la visite où je lui demandais de me remplacer et il me raconte les nouvelles de ton camarade. Je regrette bien que René n'ait pu aussi le voir, car il était mieux placé pour le comprendre. Enfin, je vais lui écrire, bien que je préférerais le voir moi-même. Le temps est calme et magnifique par extraordinaire. Marcel est parti de bonne heure à la plage avec Henriette ; il marche depuis trois jours, mais ses jambes sont raides. Elles ont beaucoup fondu à rester immobiles. Les muscles ont besoin de se refaire.

Les caresses de ton Petit Marcel doivent te manquer encore davantage en ce moment, mon cher Paul. Comme je suis triste d'être loin de toi et de ne pouvoir t'embrasser !

Ta petite Thérèse

Lettre de Germaine Rivière à son cousin Paul

Le Mesnil/Blangy par Blangy-le-château Calvados
26 juillet 1915

Reçu le 3 août

Mon cher Paul

Je pense encore plus à toi, seule, là-bas, en ce moment, où ta famille vient d'être attristée par un deuil si douloureux. Nous partageons bien vivement votre peine, sois en sûr, car nous avons pour André, comme pour chacun de vous, une grande affection. Nous avons eu la joie de le revoir encore cet hiver, plein d'entrain, il était venu passer de bonnes après-midi à la maison, se devaient être les derniers souvenirs qui nous laisseraient de lui... Mais on ne peut s'empêcher d'avoir un sentiment de fierté quand on pense à de telles fins. C'est si beau de terminer sa tâche ici-bas d'une manière aussi glorieuse ! Et puis, pensons comme il fera bon de se retrouver tous ensemble là-haut...

Il est vrai que pour le moment, le vide est très grand, mais l'heure est aux sacrifices et tous les cœurs sont vaillants.

J'ai pensé en apprenant cette affreuse nouvelle à ton passage ici, il y a tout juste un an. Comme on était alors sans inquiétude ! Heureusement qu'on ne sait pas l'avenir et à chaque jour suffit bien sa peine.

Nous sommes arrivés ici le 16, et nous sommes tous réunis, avec les Giard pour trois mois, à peu près. Juste la veille de notre départ de Paris, nous avons eu la chance de voir arriver Jean ; il ne faisait que passer, pour se rendre, dans le Nord, à bord d'un torpilleur. De son côté Charlotte attend impatiemment son mari, qui s'était annoncé pour la fin d'août (9 jours) mais la date n'est pas fixée.

Je voulais t'envoyer des photos, mais nous n'en avons pris que très peu et les deux que je joins à ma lettre sont d'un médiocre intérêt ; cela te distraira peut-être un peu de les voir, elles sont prises l'une sur la route de Blangy, l'autre dans les champs qui les bordent au Nord.

Quelques-unes d'entre nous iront aux Petites Dalles, probablement en septembre ; nous aurons le plaisir, je l'espère d'y voir Thérèse et Marcel ; mon oncle, aussi, qui doit être si triste ; nous voudrions pouvoir l'entourer un peu.

Ici, notre vie est tout ce qu'il y a de plus calme, en compagnie des arbres et les poules ; nous nous promenons un peu, et notre esprit, lui, va beaucoup plus loin ; il suit les absents, les combattants, la guerre. Nous faisons un peu de musique, ayant sous la main cinq instruments (piano, alto, violon et violoncelle) et nous travaillons, ou lisons, le reste du temps. Une vie semblable paraît bien ridicule en ce moment, mais puisqu'il ne nous ne nous ait pas donnés de faire autrement, on s'efforce de tirer le meilleur parti possible des choses qui semblent les plus insignifiantes à faire.

Je pense que tu vas bien, de ton côté ; tu dois savoir parler toutes les langues. Thérèse un jour m'a montré ta photo ; tu devrais bien lui en envoyer une pour moi... si ce n'est trop te demander.

Je te quitte mon cher Paul, en t'assurant encore de l'union de ma pensée avec toi, en ces jours d'épreuve.

Ta petite cousine très affectonnée.

Germaine Rivière

Lettre de Charlotte à sa belle-sœur Thérèse

Le Mesnil 26 juillet 1915

Ma chère Thérèse,

Nous avons été bien attristés d'apprendre la mort de ce pauvre André. C'est Émile, paraît-il, qui ayant pu faire avancer sa permission, est venu aux Petites Dalles prévenir mon oncle de l'affreuse nouvelle, et ce dernier en a été d'autant plus frappé, qu'il croyait André peut exposé. Il y a peu de familles qui échappent aux horribles épreuves de la guerre et cela va être un coup encore pour Paul qui devra supporter ce deuil loin des siens. La liste des morts s'allonge, espérons que pour la famille celui-ci sera le dernier !

Je t'avais écrit que Jean aurait sans doute sa permission dans les premiers jours d'août, mais il m'a dit depuis qu'elle serait retardée, et il ne sait pas au juste quand il viendra. J'ai bien hâte de le revoir.

Je t'envoie une découpeure du journal « la Croix » où il est question de la prison de Celle, aussi je pense que cela t'intéressera. Il s'y trouve à la fin une liste de quelques prisonniers rentrés en France ; si tu pouvais te procurer leur adresse, d'une manière quelconque, tu pourrais avoir ainsi des nouvelles directes de Paul. J'espère que tu en as toujours de bonnes, en attendant, et que Marcel continue d'aller mieux.

Abel profite bien ici de la campagne, il marche maintenant le long des meubles, et je crois qu'il ne tardera pas à se lancer tout seul.

J'ai eu dernièrement des nouvelles de Laure et d'Hélène. J'espère en recevoir bientôt de toi. Quand comptes-tu partir aux Petites Dalles ?

Au revoir, ma chère Thérèse.

Ta sœur affectonnée.

Charlotte

Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse

Les Petites Dalles, 29 juillet 1915

Ma chère Thérèse

Tu as compris, toi qui as connu notre André, qui a su apprécier sa charmante et exquise nature, l'immense malheur qui vient de nous frapper. C'est une perte affreuse pour nous tous qu'il aimait si profondément, avec tant de délicatesse, je ne puis encore par instant croire à notre malheur. Mais hélas ! Nous ne sommes pas les seuls à connaître de telles souffrances et il faut se dompter dans de telles catastrophes.

Notre peine à chacun s'accroît de toutes celles de nos frères, et je pense tout particulièrement à Paul pour qui ce choc terrible sera plus douloureux encore dans la solitude et l'éloignement où il se trouve.

Tu as dû t'étonner, ma chère Thérèse, de ne pas avoir reçu de réponse à ta dépêche à Albert. Lorsqu'il l'a reçue, il ignorait totalement ce que nous comptions faire et n'a pu te renseigner. Lundi nous apprenions que Charles et Henri ayant leur permission étaient à Paris. Notre résolution fut vite prise. Papa envoya un télégramme à Albert lui annonçant notre arrivée pour le lendemain. Il n'y avait pas moyen de t'avertir, de façon à ce que tu puisses te joindre à nous, car le mercredi matin nous repartions déjà. Nous avons tous passé une journée ou plutôt une demi-journée en famille. Tu devines de quelle douleur, la douceur de revoir nos deux militaires fut mêlée. Ce fut malgré toute une joie dans notre affreux chagrin. Et maintenant nous voilà revenu dans notre grande maison vide, autrefois si joyeuse, si pleine de bruits et de vie, aujourd'hui déserte et silencieuse. Ne viendras-tu pas bientôt ma chère Thérèse. La cure de ton petit Marcel doit être terminée. Viens nous retrouver ; il semble que l'on souffre moins lorsque l'on est tout près les uns des autres.

Papa a été très ébranlé de ce coup affreux, mais il a beaucoup de courage.

Georges nous avait annoncé son arrivée il y a quelques jours déjà pour le commencement d'août, mais depuis il n'a rien précisé, il nous a écrit, mais le pauvre garçon semble écrasé par notre malheur. Charles est encore à Bresles pour un jour. Henri doit regagner son régiment samedi. Émile est déjà reparti. Combien ces visites eussent été gaies et réconfortantes sans l'horrible accident !

Je t'embrasse bien tristement, ma chère Thérèse, ainsi que ton petit Marcel.

Ta sœur Louise Demangeon

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Petites Dalles 30 juillet 1915

Ma chère Thérèse,

Je ne doutais pas que vous ne partagiez notre profonde douleur à la nouvelle de la mort de notre gentil petit André.

Encore aujourd'hui, après huit jours de larmes, il se passe des heures où je ne peux plus croire à la réalité de cette atroce disparition. Il me semble parfois être le jouet d'un mauvais rêve et que mon André reparaitra, comme avant, avec sa belle figure si franche de belle humeur et de beauté !

Mais hélas, la lettre de son chef d'escadron et là sur ma table qui me rappelle à la réalité. Vous la lirez cette lettre, ma chère Thérèse, vous verrez que notre cher André est mort en brave. Frappé par des éclats d'obus à la tête et au bas-ventre au moment où il se portait au secours d'une ferme qui venait d'être incendiée par un obus et où se trouvaient déjà de nombreuses victimes, il est mort sur le coup. C'est au moins une consolation pour nous de savoir que le cher enfant n'a pas eu le temps de souffrir, de penser aussi qu'il aurait pu être aveugle, comme tant de nos malheureux soldats, ou privé de ses membres, peut-être même de sa raison. La mort, belle comme fut la sienne, n'est-elle pas préférable ! C'est ce que je ne cesse de me dire pour essayer de me consoler, mais c'est une triste consolation et c'est la seule !

Mon gentil petit André, dire que je ne le verrai plus !

Paul va bien souffrir, dans son isolement, d'apprendre la mort de ce frère si aimé de tous et qui méritait tant d'être aimé. Quel vide désormais pour nous !

Venez vite, ma chère Thérèse, partager notre peine ; réunis nous souffrirons moins, nous aurons au moins la douce et pieuse jouissance de nous entretenir souvent de lui.

Je vous embrasse, vous et petit Marcel, bien tendrement.

Votre affectionné. Paul Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-mer (Pas-de-Calais)

jeudi 29 juillet 1915

Reçu le 8 août 1915

Mon cher Paul,

Je n'ai pas encore de nouvelles des Dalles. Le courrier est bien long à venir jusqu'ici pour une si petite distance. J'ai hâte d'avoir des nouvelles de père et de Louise qui doivent être dans une bien grande tristesse.

La nouvelle de notre nouveau deuil se répand et je commence à recevoir des lettres de tous côtés. La mort d'André a paru dans les journaux. J'ai lu aussi un récit qui se rapportait à cette journée du 13 dans la région de Ste Ménehould.

Émile a dû reprendre ses fonctions de médecin. Georges sans doute ne va pas tarder non plus à prendre son congé, et peut-être Charles aussi. Mais Henri aura pour le moment le sien plus tard. Père aura bien besoin de les avoir un peu tous auprès de lui. Mais plus le temps passera, plus il sentira davantage la perte d'André, et le vide qu'elle lui cause grandira davantage en revoyant les autres.

Je n'ai rien de toi depuis ta carte du 25 juin. Jean écrit qu'il a reçu une décoration et il m'envoie la copie des motifs. Je suis heureuse de le féliciter, mais je ne sais si je le verrai à son passage à Paris. J'ai entrepris de me faire soigner la mâchoire et je ne sais pour combien de temps j'en ai. Les abcès dans la bouche ne voulant pas se réduire, le dentiste m'a conseillée de me laisser arracher mes dents de sagesse pour en finir une bonne fois. Je me suis donc courageusement décidée, et après demain, je me rendrai chez le dentiste pour l'extraction. On doit m'insensibiliser au moyen d'un masque. J'ai demandé à Madame Roulleau qui est très gentille et qui sort quelquefois avec nous de bien vouloir m'accompagner pour cette séance ; elle a accepté. Je serai ainsi plus tranquille si je me sentais fatiguée que d'être absolument seule avec deux médecins que

je ne connais pas. Ces jours-ci, je souffre continuellement aux gencives, et l'inflammation va jusque dans la gorge. J'ai hâte d'en être débarrassée.

Marcel est raisonnable et ne fait pas d'imprudences. Il me semble que déjà les muscles de ses jambes se reforment, mais la faiblesse et la maladresse sont encore très grandes. Il faut le surveiller continuellement. Il a fait un temps merveilleux aujourd'hui. À la plage, le plus souvent, j'aide Marcel à faire de grands tas de sable. Il s'assied dessus et attend que la mer l'environne.

Tantôt nous avons été voir atterrir un aéroplane ; il en vient souvent. Mais on n'en voit tout de même pas autant qu'à Paris.

Vendredi matin 30.

Pas encore de nouvelles au courrier de ce matin. Celui de ce soir m'apportera peut-être quelque chose.

Le temps est superbe ; nous partons pour la plage. Une famille de Lyon est arrivée hier soir ici. Il y a une petite fille de quatre ans, mais beaucoup plus petite que Marcel. Actuellement, toutes deux rivalisent de sagesse à table. Ils seront bien vite amis.

Nous t'embrassons, mon cher Paul, tous deux bien tendrement.

Thérèse

Lettre de Feuse à Thérèse, non datée

B. Feuse
17 avenue de la république Paris XIe

Monsieur,

Votre lettre me parvient après le départ de Monsieur Feuse pour la campagne en raison de son état de santé.

Je sais par mon mari que Monsieur Wallon est en excellente santé ; le moral des prisonniers est excellent, d'ailleurs tous ont à cœur de se remonter mutuellement afin de supporter le plus patiemment possible la longueur de cette triste captivité.

À Celle, la vie des prisonniers est à peu près la suivante :

Les prisonniers couchent dans des lits et sont logés dans des chambres contenant environ une dizaine de personnes.

Comme nourriture, ils ont : le matin une tasse de glands noirs appelés café (non sucré) à midi une soupe légère (environ 1 l), le soir une tasse de thé. Deux fois par semaine le mercredi et le dimanche la soupe est remplacée par une assiettée de légumes et un petit morceau de viande et 250 g de pain. Les prisonniers peuvent se procurer de tout à la cantine, mais à des prix vraiment exorbitants.

Comme correspondance on leur accorde d'écrire quatre cartes et deux lettres par mois, mais ils peuvent en recevoir autant qu'ils veulent.

Les prisonniers ont le droit de faire une promenade autour du château (environ 300 m) ce qui leur permet de jouir du coup d'œil de la ville.

Je regrette que votre lettre soit arrivée après le départ de son mari, car il lui aurait été possible de vous donner des renseignements mieux que je ne puis le faire moi-même.

À votre entière disposition, je vous prie d'agréer, Monsieur, mais empressées salutations.

R. Feuse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 1er août 1915

Reçu le 29 août

Ma chère Thérèse

Voici aujourd'hui douze mois révolus que j'ai été arrêté. Je ne me serais jamais attendu à être si longtemps privé de liberté, et nous passons par une vraie école de patience. Maintenant au moins nous sommes faits un peu à cette idée que nous devons attendre encore et que nous ne devons plus compter ni par jour, ni par semaine, mais tout au moins par mois.

Je suis très content de savoir que tu vas tout à fait bien et que cette année passée presque complètement au bon air a contribué à te rendre toutes tes forces. J'espère que tu ne t'arrêteras pas en chemin et Marcel contribuera à les augmenter, car il sera bientôt capable de t'entraîner dans de grandes promenades, et même des parties de pêche aux Dalles ou ailleurs. Tu as vraiment pris le meilleur parti en allant t'installer à Berck. C'était ce qui convenait le mieux pour Marcel, puisque comme tu le vois la guérison, rapide en somme, paraît en avoir été le résultat. L'ennui par contre et cet isolement dans lequel tu te trouves, sans avoir pu retrouver là, ou attirer là, quelques amis ou parents. Tu n'as que la compagnie du gros frisé, qui n'est peut-être pas toujours suffisante, malgré son amusant bavardage, à faire passer les journées. Je suis aussi un peu ennuyé que tu n'aies pas de plus fréquentes nouvelles de la famille et que tu sois resté 15 jours sans lettre ou carte de moi. Est-ce ta région qui en est la cause ? Je l'ignore. Je pense qu'il ne s'agit là que d'un retard de transmission et que maintenant tu as ma correspondance. Je t'écris toujours régulièrement toutes les semaines. Quant à moi tes lettres me parviennent très régulièrement et le service semble bien assuré. Ces temps-ci, en plus de tes lettres, j'ai tes cartes qui me font bien plaisir. C'est ainsi que depuis ma carte du 28, j'ai eu les tiennes du 18 et 19, et hier celles du 20 et 21. Au courrier d'hier soir enfin, je recevais vos deux lettres de Marcel et de toi du 22 juillet. Si tu es donc à plaindre en fait de correspondance en ce moment, je suis moi au contraire gâté et j'espère que cela pourra continuer. Je tendrai à savoir, et je serais d'ailleurs bientôt renseigné à cet égard, si tu as pu joindre Monsieur Feuse à Paris. Le voyage de Berck à Paris n'est pas si long que tu auras pu peut-être t'absenter, sachant Marcel en bonnes mains. Je sais qu'on t'a écrit pour te demander rendez-vous, et si tu en as fixé un tu auras pu certainement avoir de vive voix tous les renseignements que tu pouvais désirer avoir.

Si tu as trouvé un bon dentiste à Berck, tu as bien raison d'en finir avec cette malheureuse dent de sagesse qui te fait souffrir depuis plusieurs années, car de semblables souffrances ont toujours en plus un effet sur la santé. Je note que tu m'as envoyé un colis, que je recevrais avec plaisir. Tous les colis que tu m'as fait parvenir sont d'ailleurs tous bien arrivés. Tu pourrais m'en envoyer régulièrement tous les dix jours par exemple. Comme boîte de conserve essaie des conserves simples, comme de la langue par exemple ou des pâtés, ou de la viande ou encore un saucisson. Les gâteaux secs à envoyer le sont dans des boîtes en fer-blanc. Envoie par exemple de grandes boîtes en fer-blanc avec des gâteaux petits-beurre ou analogues. Quant au biscuit tu peux m'en envoyer à raison d'une douzaine de biscuits de soldats tous les 15 jours environ par exemple.

D'après ce que je puis conclure de tes lettres, le climat à Berck est assez rude, avec beaucoup de vent. Mais c'est précisément ce climat qui en fait la bonne réputation et je crois que si tu peux le supporter, il ne pourra qu'être excellent pour vous deux. Ainsi que je te l'ai déjà dit, j'ai reçu tes photos, et elles m'ont fait beaucoup de plaisir, l'une du moins,

car les autres ne sont pas fort bien et ce n'est pas une recommandation pour un photographe de même les communiquer. Mais, sauf ton air triste, celle où tu es de profil est bien, malgré le papier quadrillé choisi, et l'autre jour j'ai obtenu la permission de sortir en ville pour acheter un cadre. J'en ai trouvé un qui va fort bien, et la photo s'y pose sans encadrement de blanc, le fonds de la photo se trouvant directement au contact du bois du cadre. Depuis lors, j'ai ton portrait sur ma table et il y fait fort bien. Tu me tiens ainsi constamment compagnie, à tout moment mes yeux pouvant se reposer sur ta photo.

Je suis ravi de voir que les congés vont permettre un peu à tous les membres de la famille de se revoir. Toi seul tu ne pourras guère en profiter. En tout cas, ne néglige pas si tu le peux de les voir en passant à un endroit ou l'autre. Il est si simple d'abattre par le train ou en auto quelques kilomètres. Je te confirme ce que je te disais dans une carte de m'envoyer si tu le peux 1,25m ou 2,50 m de draps solides pour culottes, suivant que ce drap aura 1,40 m ou 70 cm de large. Prends une couleur quelconque, qui ne soit pas trop claire pourtant pour pouvoir se porter l'hiver. Si tu ne peux faire cette commission fais le-moi simplement savoir, je m'arrangerai alors autrement. Mais je crois que le préférable serait de me faire faire une culotte par une ordonnance belge d'ici, tailleur de son métier.

Je t'envoie si inclus trois photos de donnant des séries de notre jeu de badminton. Elles ont été prises pendant notre championnat qui a eu lieu la semaine dernière. Nous luttons équipe contre équipe ; mon équipe n'a pas remporté le prix. Nous recommencerons peut-être d'ici quelque temps, mais ferons des matchs à deux pour mieux juger de la force chacun. Nous avons eu pourtant quelques parties intéressantes et même passionnantes. Il s'est formé un autre club avec lequel nous aurons probablement à nous mesurer quand il sera en forme. J'ai marqué au dos de chaque photo ma place. Sur l'une, perché sur l'échelle, amené à cet effet, je sers d'arbitre. Sur la deuxième, je relève mes manches avant de jouer. Sur la troisième je fais presque le grand écart pour rattraper le volant qu'on aperçoit en tache blanche. Tu verras par ces photos que nous nous donnons du mouvement et que nous ne restons pas à ne rien faire. Plus on joue à ce jeu, plus on arrive à faire des « carottes » et plus on doit se donner de mouvement et développer de force. Ces photos amuseront aussi certainement Marcel.

Je t'envoie cette lettre à Berck pensant qu'elle t'y trouvera encore.

Je t'embrasse bien affectueusement ainsi que notre bon gros Marcel qui aura bien des histoires à nous raconter quand nous nous reverrons.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)

lundi 2 août 1915

Reçu le 12 août

Mon cher Paul,

Je t'écris de mon lit, mais je vais me lever tout à l'heure pour le déjeuner. Ma séance chez le dentiste samedi s'est bien passée. J'avais bien fait de demander à Madame Roulleau de m'accompagner, car après cette petite opération, j'ai été fort déprimée. Se faire endormir occasionne une beaucoup plus grosse fatigue que je ne le supposais. Perdre connaissance est très pénible ; on a vraiment l'impression d'être asphyxié en respirant ce chlorure d'éthyle.

Les trois dents de sagesse ont été arrachées en 4 à 5 minutes, je n'ai absolument rien senti. Je rêvais pendant ce temps-là, une sorte de cauchemar : il me semblait dans ce rêve que Marcel pleurait, j'entendais parfaitement des sanglots. Puis brusquement une voix me dit : « Eh bien Madame ! » Alors, j'ouvris les yeux et je vis que j'étais chez le dentiste et que c'était moi qui pleurais. On ouvrit la fenêtre et on me mit de l'eau de Cologne sur les tempes et les mains, ce qui me permit de me remettre vite d'aplomb.

Je rentrais tout de suite à la maison pour me coucher et les souffrances se faisaient sentir très fortes ; je n'ai pas pu dormir de la nuit et l'hémorragie m'obligeait à cracher continuellement ma salive. Je n'ai pu manger qu'au bout de 24 heures si bien qu'hier je ne valais pas grand-chose et j'ai gardé le lit pour me refaire. La douleur dans toute la mâchoire s'étant amoindrie, j'ai pu somnoler toute l'après-midi. Cette nuit, j'ai bien dormi. Je bois du lait et ne mange que des choses molles. Demain, je mangerai de la cervelle et du ris de veau. Avec l'excellente cuisine de Madame Roulleau, je serais vite remise tout à fait. Maintenant que ce mauvais moment est passé, je suis contente d'être débarrassée de ces vilaines dents. Contente aussi de n'avoir pas su à l'avance que cela me rendrait si malade, car je n'aurais pas eu le courage de prendre cette décision.

J'ai reçu ta lettre du 2 juillet, ainsi qu'une lettre de Louise du 28 et une de père du 29 de retour de Paris où ils ont vu le 27 Charles et Henri qui avaient pris leurs congés. On n'a pu me prévenir, sans quoi, j'aurais été passer la journée avec eux. Ils ont eu le bonheur de se voir, bonheur mélangé de toute la tristesse qu'ils ressentaient tous. Père semble très courageux, mais il m'écrit que par moment il ne peut croire à son malheur. Seule la feuille officielle qu'il a devant les yeux le rappelle à la réalité. Émile a dû reprendre ses fonctions. Georges ne sait pas quand il pourra prendre un congé.

Marcel est plein d'entrain, il joue beaucoup avec la nouvelle petite pensionnaire qui a son âge. Nous n'avons pas vu le docteur vendredi. Demain nous passerons à la visite. Marcel marche davantage depuis deux jours. On voit déjà que les muscles se reforment. Je continue à recevoir beaucoup de lettres de parents et d'amis qui ont appris par les journaux notre deuil. Marcel est toujours très paternel. Comme il n'a pas son ours ici, il dort avec une toute petite poupée de carton. Quand je souffrais des dents, il m'a donné une découpe représentant une poupée. Il me recommandait de la garder tout près de moi parce que c'était ma petite fille.

Tous deux, mon cher Paul, nous t'embrassons bien tendrement.

Thérèse

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Petites Dalles, 3 Août 1915

Ma chère Thérèse,

Encore une enveloppe que j'ai ouverte par mégarde dans le nombreux courrier qui m'arrive chaque jour pour m'apporter des témoignages de sympathie pour la mort de mon cher petit André [André Wallon, fils de Paul wallon, père. NDLR]. Je me suis aperçu de mon erreur qu'en lisant « Ma chère Thérèse ». Je vous prie d'excuser ma distraction.

Nous avons vu avec regret, par votre lettre à Albert, que vous ne songiez pas à arriver aux dalles avant le 15 août. Vous y verrez sans doute alors Albert et peut-être Georges dont la permission a été ajournée en raison du départ de son régiment qui quitte

le nord d'Arras pour une direction inconnue, peut-être l'Armée des Vosges, car il se fait un grand mouvement de troupes dans cette région de l'Est et Anna Lancrenon me disait hier que deux de ses cousins qui opéraient au nord d'Arras furent envoyés dans l'Est.

Le souvenir de mon cher petit André est toujours avec nous. Louise et moi en parlons constamment, ne pouvant nous faire à l'idée que nous ne reverrons plus ce cher enfant. Quelle désolation ! Je vous embrasse bien affectueusement ma chère Thérèse ainsi que mon bon petit Marcel que ses cousins et cousine attendent impatiemment.

Votre bien affectionné.

Paul Wallon

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 3 août 1915

Reçu le 29 août

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu hier soir ta lettre relatant la triste fin d'André. J'en suis encore tout atterré tant cette nouvelle nous arrive de façon inattendue. Nous avons vécu jusqu'ici avec de si bonnes nouvelles de lui, que nous en étions arrivés à penser qu'il continuerait à échapper au danger auquel il était pourtant constamment exposé, et il n'y a pas si longtemps encore tu le voyais gai et entraîné dans la petite visite qu'il te faisait aux Dalles. On ne pouvait rêver un cœur plus affectueux et plus profondément dévoué, et c'est une douleur bien grande que de voir disparaître si brutalement ce frère dans le courage même a causé la mort. Je le pleure et nous ne pourrons jamais assez le pleurer, car nous perdons une grande affection toute de délicatesse et de franchise. Nos familles n'auront décidément été épargnées ni l'une ni l'autre, après Jacques, voilà André qui tous deux étaient pour nous des frères chéris. On éprouve plus particulièrement dans ses moments de deuil cruel les tristesses de la séparation.

Je me demande comment papa supportera ce coup, lui qui vibre si fortement et qui a pour tous les êtres qui lui sont chers une affection aussi débordante. Heureusement Louise est auprès de lui, et tous deux ils pourront sinon se consoler, du moins adoucir l'amertume de cette terrible perte par le rappel de tous leurs souvenirs, de tous les traits qui définissaient si bien les charmantes et profondes qualités d'André.

Je vois que tu as reçu la lettre de Feuse et que tu as pu prévenir Albert et René. Le voyage de Paris pour toi n'était évidemment pas indiqué, car la fatigue n'en valait pas la peine et tu seras ainsi aussi bien renseigné. Par contre, ne manque pas de voir les membres de la famille, chaque fois que tu le pourras, soit à Paris soit ailleurs ; c'est une si grande joie de revoir les siens, ne fût-ce qu'un moment, qu'il ne faut pas laisser passer une occasion. D'après ce que tu me dis, tu seras bientôt aux Dalles. J'en suis doublement satisfait parce que c'est tout d'abord une preuve que Marcel va tout à fait bien, sans aucun danger de rechute, et deuxièmement que tu ne seras plus isolé comme tu l'es actuellement.

Dans mon chagrin, je vous embrasse tous deux bien affectueusement.

Paul

J'ai reçu une lettre bien affectueuse de Germaine Rivière au sujet d'André. Tu voudras bien lui dire combien je suis sensible à son bon mouvement.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
mercredi 4 août 1915

Reçu le 14 août

Mon cher Paul,

J'ai passé ma fin d'après-midi en visite médicale ; d'abord chez le dentiste. Ma mâchoire va normalement, j'en souffre cependant encore beaucoup du côté gauche, bien que l'enflure diminue. Ce qui est le plus désagréable, c'est que je ne peux guère ouvrir la bouche. Je commence pourtant à manger comme à l'ordinaire ; de la viande hachée et de la mie de pain. Je tâche de me nourrir le plus possible, car ces quelques jours de souffrance de dents on suffit à me couper les jambes.

Lui, Marcel a retrouvé tout à fait les siennes et c'est même difficile de le retenir dans son élan. Monsieur, ces jours-ci, ne voulait plus dormir l'après-midi ; il fallait se fâcher, et pour ne rien obtenir encore. Les promesses font plus d'effet. Comme je lui avais dit qu'il aurait une surprise s'il dormait gentiment sur la chaise longue du balcon, cette fois, il s'est laissé convaincre. Ce soir il a donc eu sa récompense : un petit porte-monnaie dont les faces sont couvertes de plaques de nacre. Tu penses quel était son bonheur d'avoir un objet de grande personne. Il se croit maintenant un homme. Et il sait, que chaque fois qu'il sera très sage, il aura un sou pour mettre dedans. Il a conservé sa surprise dans la main tout le reste de la journée. Nous avons passé la visite chez le docteur qui a trouvé la jambe très bien, mais il y a une petite tache qui date d'une des ponctions faites à Paris et qui à la longue disparaît. C'est la peau qui est un peu plus violacée à cet endroit-là. Le docteur désire donc surveiller encore la jambe à cause de cela. Ce qui est bon signe, c'est que les muscles reprennent du volume et se raffermissent. La guérison en somme suit son cours et va progressivement. Je crains que nous ne puissions pas être aux Dalles avant la fin du mois.

Jeudi matin 5.

Je reçois une lettre de père qui m'envoie du courrier arrivé pour moi aux Dalles. Il me dit qu'il compte sur notre arrivée pour vers le 15 août ; qu'à ce moment-là Albert sera avec eux et peut-être Georges. Je vais toujours écrire à Paris Gare Saint-Lazare bureau des renseignements pour qu'on m'indique le moyen d'aller d'ici à Cany, soit par Eu et Dieppe soit par Amiens et Rouen, soit par Paris. Si notre voyage concordait avec le passage de Pierre à Paris, nous ferions naturellement le détour par Paris pour le voir. Depuis ta lettre du 2 juillet qui contenait les photos qui m'ont fait bien plaisir (Marcel te reconnaît toujours du premier coup), j'ai reçu tes cartes du 5 et du 14 juillet.

Au sujet question argent, je me suis mal exprimée : je n'ai fait aucun placement depuis un an, mais seulement par deux fois des dépôts momentanés (dont l'un déjà ressorti) et la dernière fois avec le conseil de père. Maintenant, je ferai toujours tout rentrer au compte de dépôt.

Il m'est difficile de te dire où se trouvent les uns et les autres. Sauf Philippe qui ne bouge pas pour l'instant, en ce moment même j'ignore où se trouvent les autres. Cet hiver Charles et Henri se trouvaient dans la vallée de l'Ancre ou les environs. Georges circule toujours beaucoup, Émile également, mais sans danger, car comme beaucoup de médecins, il est très à l'abri.

C'est seulement par la lettre d'Albert m'annonçant la mort d'André que j'ai appris qu'il était à Courtémont lorsqu'il tomba mortellement atteint. C'est là qu'il repose et qu'un jour nous pourrions retrouver sa tombe. Lui et Jacques sont tombés dans le même département, mais pour Jacques nous n'avons plus l'espoir que nous retrouverons

quelque chose. Le temps est très beau aujourd'hui et sans vent. Marcel est déjà sur la plage et je pars le retrouver.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul, Marcel aussi.

Thérèse

Il est parti hier pour toi un paquet de provisions. Tu fais bien de me prévenir que tu n'as pas besoin de lait. Mais la commande était déjà faite depuis plusieurs jours. Tu recevras donc de Suisse 12 boîtes de lait ; 6 sucrés et 6 non sucrés. Maintenant je ne t'en enverrai que sur ta demande, et alors, tu me diras quel est celui de ces laits ou celui de Normandie que tu préfères. Pour ce dernier, je trouve qu'il faut mettre beaucoup de cuillérées de poudre pour qu'il ait le goût du lait, sans quoi c'est trop aqueux.

Je ne sais si Georges Leviez est encore chez lui. Sa femme l'a quitté il y a deux mois pour rejoindre ses enfants.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
samedi 7 août 1915

Reçu le 17

Mon cher Paul,

Tu as dû recevoir ces jours-ci ma lettre du 24. Pour toi, encore plus que pour nous autres, l'annonce de la mort d'André t'aura trouvé en pleine sécurité. Tous au loin, ce deuil nous semble un cauchemar, et malgré les plusieurs semaines de passées, il nous est difficile de croire à cette réalité. On finit par vivre dans une perpétuelle angoisse, car ce ne sont pas ceux qu'on croit hors de danger qui risquent le moins. Il y a tellement une affaire de hasard ! Jean m'écrivait ce printemps qu'un jour, il avait échappé belle. Charles également.

J'ai écrit au bureau des renseignements Gare Saint-Lazare pour savoir comment nous devons nous rendre aux Dalles. J'ai peur que de toute façon, il ne faille coucher en route. Notre date de départ n'est pas encore fixée, mais sans doute ce sera pour la fin du mois. J'irai voir Pierre soit à Amiens soit à Paris, mais dans ce dernier cas, je devrais coucher à Paris et ne revenir retrouver ici Marcel toujours que le lendemain. Je le savais ces jours-ci à Montdidier, mais là il m'est impossible d'aller.

Laure m'écrit qu'elle sera le 13 à Jamproyes. Marie-Jacques ira la retrouver le 20. J'ai reçu ces jours-ci une lettre d'elle ; toujours très triste. Elle me dit que son petit Jacques pèse à présent 13 livres, qu'il sourit et rit même aux éclats. Jacques étant bébé était très gai ; sur toutes les photographies qui le représentent tout petit, il est très souriant. Sans lui ressembler physiquement jusqu'ici, son fils a sans doute son caractère. Hélène ira aussi à Jamproyes le 1^{er} septembre.

J'ai félicité Pierre de sa nouvelle décoration. Jean aussi a reçu la même et le même jour aussi. J'ai eu des nouvelles indirectement le Philippe. Le docteur Jomier (c'est sa femme qui me l'écrit) a dîné récemment avec lui ainsi qu'avec Louis et Joseph Benoît. Louis avec son autobus circule beaucoup dans toute la région et a une vie très agréable.

Je t'ai fait envoyer au commencement de la semaine des provisions. Tu me diras si ces conserves sont bonnes, si le paquet était bien fait, la maison s'étant chargée elle-même de le faire. Tu me diras si je dois m'adresser à cette maison pour des envois réguliers. Cette fois-ci tu trouveras dans le paquet : 1 boîte langue, 1 boîte poulet, 1 mousse, 1 veau, 1 sardine, 1 filet de porc, 1 thé, 1 beurre, 1 petit-beurre, 1 livre chocolat à cuire, 1 carton de pain biscuité.

Cette famille arrivée à la pension connaît très bien Emma Petit et les Lancrenon : les jeunes filles vont au même cours ; celles-ci ont 16 et 13 ans ; le fils 14 ans. La petite Odile à 4 ans et joue beaucoup avec Marcel quoiqu'elle paraisse une miniature à côté de lui. Marcel a retrouvé toute son assurance à la marche ; il court même. Les jambes reprennent du volume ; elles en avaient bien besoin après cette immobilité qui les avait réduites de moitié. Je suis tout à fait remis à présent de ma mâchoire. La joue gauche cependant me fait encore mal et je ne peux pas encore ouvrir complètement la bouche. Mes abcès par suite de l'extraction des dents de sagesse ont complètement disparu. J'ai été très souffrante pendant deux jours, mais à présent, je serais tranquille pour toujours.

Marcel veut que je te dise toujours qu'il est bien sage. Il t'envoie de bons baisers.

Je t'embrasse bien tendrement.

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Lundi 9 août 1915.

Mon cher Paul, le temps est beau ; nous sommes allés hier jusqu'à la baie d'Authie. La vue était superbe du côté de la baie de la Somme. On apercevait au couchant toutes les falaises au loin jusqu'à Mers certainement. Nous sommes revenus en passant devant l'établissement de la Ville de Paris ; il y a devant des grands jardins en terrasse d'où on a une vue superbe et très étendue sur toute la mer.

Mille bons baisers.

T. W.



Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Petites Dalles, lundi 9 août 1915

Ma chère Thérèse,

Nous regrettons bien de voir toujours votre voyage ajourné. Nous espérons si bien vous voir arriver dans les premiers jours d'août. L'essentiel est que la jambe de petit Marcel guérisse complètement et alors ce seront de bonnes parties avec les cousins et cousine qui l'attendent impatiemment.

Georges est avec nous depuis le 4 août. Il repart demain. Je l'accompagne jusqu'à Paris. Je veux au moins jouir de lui jusqu'au dernier moment. Charles, Henri et Émile ont regagné leur cantonnement. Je les ai très peu vus. Charles est maintenant à Châlons-sur-Marne. Courtémont se trouve dans sa zone de travail et le Commandant, son chef de service, lui a promis de l'emmenner, un de ces jours, en auto, jusqu'à cette localité. Je suis heureux de penser que la tombe de notre cher André sera visitée prochainement par l'un de nous. Quant à moi, l'accès de Courtémont m'est interdit, comme à tout civil, jusqu'au jour où les troupes allemandes auront été suffisamment expulsées de ces régions.

Émile a reçu une nouvelle lettre du Chef d'escadron d'André dont je vous envoie un extrait :

24 juillet 1915

Mon cher camarade,

Je m'empresse de vous donner les renseignements que vous me demandez concernant la mort de votre frère.

Il a été tué le 13 juillet, à 13 heures 30 environ ; le même coup a tué 3 autres officiers d'Infanterie et 6 hommes et en a blessé 17 autres.

Le 14, à 15 heures, nous l'avons mis dans un cercueil de chêne ; un service religieux a été célébré en l'église de Courtémont et nous avons conduit tous ces braves à leur dernière demeure.

Le Général, au nom de tous, leur a adressé le dernier adieu et a rendu hommage à leur sacrifice pour la France.

Sa tombe, située au nouveau cimetière, au nord du village, est surmontée d'une croix portant une plaque de cuivre :

André Wallon, Lieutenant au 41e d'Artillerie

Tué le 13 juillet 1915

(Suit une description de ses effets et bagages qui ont été expédiés au dépôt du 41e Régiment, au camp de la Braconne).

La mémoire de votre frère a été honorée comme elle le méritait ; le Général commandant l'Artillerie a prononcé, à la date du 17 juillet, la citation suivante : Lieutenant Wallon de l'État major du groupe de 90 du 15e Corps « a fait preuve d'un haut sentiment du devoir et de courage en se portant immédiatement sur le lieu de l'explosion d'un projectile de gros calibre en vue de déterminer la nature du projectile et la direction du tir de l'ennemi, a été tué par l'arrivée d'un deuxième projectile au même point »

Au quartier général, le 17 juillet 1915

Le Général commandant l'Artillerie du 15e Corps

Signé : Jullian

Puisse ce haut témoignage apporter quelque soulagement à votre grande douleur.

Je suis complètement à votre disposition pour tous autres renseignements. Le curé de Courtémont, l'abbé Page, connaissait bien votre frère, car c'est au presbytère que nous avions notre popote et le curé prenait ses repas avec nous.

Veillez, mon cher camarade, agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Signé : Seigeot, Chef d'escadron »

J'ai reçu de bien nombreux témoignages de sympathie à l'occasion de la mort de mon pauvre enfant. Ceux qui l'ont connu l'appréciaient bien et me le disent. Je n'en sens que plus vivement cette atroce douleur.

Au revoir, ma chère Thérèse, je vous espère à bientôt.

Je vous embrasse tendrement, vous et petit Marcel.

Votre bien affectionné

Paul Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
mardi 10 août 1915

Reçu le 20 août

Mon cher Paul,

Cette fois, notre départ est à peu près fixé. Hier, le docteur Calvé a trouvé que le mieux allait toujours en progressant, et que dans ces conditions, nous pouvions partir dans 15 jours. Il reverra Marcel mardi prochain. Nous serons donc très probablement aux Dalles pour le 25. Quand tu recevras cette lettre, nous ne tarderons pas à y arriver.

Je n'ai plus aussi à aller qu'une fois chez le dentiste pour tout terminer. Les trous dans la mâchoire se cicatrisent bien et je ne souffre plus du tout. Je n'ai encore rien reçu de toi depuis tes cartes du 5 et 14 juillet que j'ai reçu le 3 août. J'ai ce soir une lettre de Laure qui compte aller à Paris prochainement pour y voir Pierre et Jean si toutefois il passe au même moment. Il y a donc des chances pour que je la rencontre puisque je pense y aller aussi voir Pierre ; comme je devrais coucher, je lui demanderai l'hospitalité pour une nuit.

Mercredi 11 (matin)

Je reçois ta lettre du 18 juillet et je suis heureuse que les petites photos de Marcel t'aient fait plaisir ; il est bien ressemblant dessus. Elles ont été faites à Paris en mai par Albert. Marcel vient de se précipiter sur les photographies que tu m'envoies ; il veut que je lui dise où tu te trouves sur celle de la cour. Mais il me faudrait une loupe pour t'y découvrir, si tu y es dessus. Le paysage avec l'eau est très joliment pris avec ces branches d'arbres retombantes au premier plan. Marcel t'a naturellement bien vite reconnu parmi les membres du club de jeu.

Je vois de temps en temps notre voisine Madame Motte dont la conversation est très intéressante. C'est une personne qui a été très éprouvée quoiqu'aujourd'hui ses 12 enfants soient tous sains et saufs. Elle m'a parlé de ses parents de la Villa Saint Paul et je pense que je ne tarderai pas non plus à les connaître aussi. Les relations nous manquaient évidemment ici, mais à présent nous avons d'agréables compagnons de pension. Des commerçants d'Amiens viennent encore d'arriver. La vieille dame est si intéressante que nous l'écoutons avec intérêt. D'ailleurs sur la plage, toutes les conversations qu'on peut y entendre sont fort intéressantes. Ici, c'est tellement cosmopolite ! On parle toutes les langues ; les gens de toutes les teintes fraternisent et conversent en langage petit nègre et arrivent malgré tout à se comprendre parfaitement. Et puis, Berck et si réputé pour les enfants délicats que de toutes les régions de France des familles ne craignent pas le voyage pour venir dans ce bon air. Il y a donc ici des gens de toute classe, de toute fortune.

Je n'ai pas reçu encore l'avis que Saint-Gobain avait annoncé. Quand je le recevrai, j'écrirai qu'on remette l'argent à la banque ; c'est en effet le plus simple.

Le beau temps semble cette fois installé ; je tâcherai de faire quelques absences aux environs si cela est possible. Cela me ferait plaisir de voir Boulogne que je ne connais pas.

Je vais prévenir père de notre prochaine arrivée. Ce sera un adoucissement au milieu de nos tristesses de nous trouver réunis.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel aussi. Il est bien turbulent et plein de vie et de santé.

Thérèse.

Je pars avec Marcel à la plage. Henriette reste faire du repassage.

Louise à son frère Paul

Les Petites Dalles 11 août 15

Reçu le 23 août

Mon cher Paul,

Combien notre pensée va vers toi dans notre immense chagrin ! Nous sentons tout ce qu'il y a d'atroce pour toi, loin de nous tous et je ne puis que te dire courage ! C'est là, la plus dure épreuve qui puisse t'atteindre dans ta triste captivité.

Je ne te parlerai pas beaucoup de nous. Tu imagines facilement ce que nous ressentons et ce qu'est notre vie. Nous avons pu avoir la visite de Charles et d'Henri venus simultanément en congé. Papa et moi nous sommes allés à Paris pour les voir. Plus dernièrement Georges est venu passer cinq à six jours ici. Il est reparti hier. Nous avons aussi vu Émile ; c'est lui qui a qui nous a apporté l'affreuse nouvelle. Papa ne va pas trop mal, mais notre maison est bien vide. Nous attendons avec impatience l'arrivée de Thérèse et de ton petit Marcel. Je ne pense pas que nous les aurons avant le 20 d'après ce que nous écrit Thérèse.

Les enfants vont bien ; ils jouent, pataugent, prennent des bains avec l'insouciance de leur âge. Albert va sans doute venir lui aussi prendre quelques jours de vacances, repos bien nécessaire et bien mérité, car depuis plus de six mois il n'a pas eu le moindre répit. Nous avons eu dernièrement une lettre de Charles. Il est dans la région où est tombée notre pauvre petite André, il espère pouvoir aller sur sa tombe. Le service très intéressant auquel il est attaché en ce moment donne plus de sécurité à son endroit.

Les Leviez sont partis de chez eux, le séjour en était devenu trop bruyant et bien leur en a pris. Les Jouguet sont ici en vacances, ils passeront encore l'hiver à Paris cette année. Ils sont sans nouvelles de leurs parents.

Nous t'embrassons tous de tout notre cœur, de toutes nos forces, mon cher Paul. Ta sœur qui t'aime.

Louise



1915

Carte de Thérèse à sa sœur Laure

Le Home, rue Dubois, Berck-Plage (Pas-de-Calais), mercredi 11 août 1915

Ma chère Laure,

Marcel paraît tout à fait remis, nous pourrons donc être aux Dalles pour le 25.

Paul doit savoir à présent la mort de son frère, car mes lettres lui parviennent au bout d'une quinzaine. Ce matin, j'ai sa lettre du 18. Il me dit avoir reçu ta carte annonçant un nouvel envoi de pain d'épice et me charge de te remercier.

Je pense aussi aller à Paris pour dîner avec Pierre. Je pensais te demander à coucher une rue Bastiat et rentré ici auprès de Marcel le lendemain. Je serais bien contente si nous pouvions nous retrouver ensemble. Dans tous les cas je compte voir les Weiller. Je crains que Pierre soit déjà passé pour l'aller, ce serait donc à son passage de retour que je pense qu'il m'avertira. Je ne sais pas quand Jean prend son congé ? À bientôt peut-être.

Je t'embrasse.

Thérèse

Mon beau-père est aux Petites-Dalles avec les Demangeon. Charles et Henri W. ont eu tous les deux une petite permission. Mon beau-père est venu passer une après-midi avec eux à Paris.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

Jeudi 12 août 1915.

Mon cher Paul, le temps continue à être beau. Marcel s'est risqué à patauger dans l'eau comme ces enfants sur cette carte. J'irai tantôt faire une visite aux amis des Jomier, la famille Vilain du Nord. J'ai eu ce matin une lettre de père. Georges a passé du 4 aux 10 aux Dalles. Père l'a accompagné à son retour jusqu'à Paris pour le voir davantage. Je regrette bien de les avoir tous manqués. J'espère toujours voir Pierre et Jean. Charles est auprès de Philippe paraît-il. Je vais écrire à ce premier et lui demander si se sont vus. Nous t'embrassons tendrement Marcel et moi.

T. W.



Lettre de Paul à son fils Paul

Petites Dalles 12 août 1915

Reçu le 27 août

Mon cher Paul

Tu dois savoir aujourd'hui l'atroce nouvelle qui nous met tous en deuil.

J'ai laissé à Thérèse le soin de te prévenir. Comme tu auras souffert mon pauvre enfant, dans ton isolement, n'ayant aucun de nous pour pleurer avec toi !

Depuis le jour fatal où Émile est venu m'annoncer la mort de mon cher petit André, je ne pense plus à autre chose et, avec Louise, nous ne cessons de parler de cette nature exquise que nous ne reverrons plus !

Je remettais toujours à t'écrire, tu comprends pourquoi. Il est si pénible de surveiller sa plume et de dire des choses qui doivent être lues par des étrangers et lesquels !

Plus tard nous causerons en toute liberté. Aujourd'hui, cher enfant, je me contente de te presser sur mon cœur et de pleurer avec toi devant ce coup terrible qui me frappe si cruellement, qui nous frappe tous.

Ton père bien triste.

Paul Wallon

*Lettre de Thérèse à Paul, son époux*Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
mardi soir 13 août 1915*Reçu le 23 août*

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta carte du 24 juillet comme je te l'écrivais dans ma carte d'hier, j'ai reçu une lettre de père du 9. Il me parle du changement de résidence de Charles. Ce dernier espère avec l'auto d'un camarade se rendre à l'endroit où est tombé André et pouvoir visiter sa tombe. Émile a de nouveau reçu une lettre lui donnant davantage de détails sur la journée du 18. Cette lettre dit :

« Je m'empresse de vous donner les renseignements que vous me demandez concernant la mort de votre frère. » (Suivent la date du décès et l'heure environ). « Le 14 à 15 heures nous l'avons mis dans un cercueil en chêne ; un service religieux a été célébré à l'église et nous avons conduit tous ces braves à leur dernière demeure. Notre chef au nom de tous leur a adressé le dernier adieu et a rendu hommage à leur sacrifice... » (Suis l'endroit où se trouve la tombe, les inscriptions marquées dessus.) « La mémoire

de votre frère a été honorée comme elle le méritait ; en date du 17 juillet a été prononcé un éloge. » (Généralement suivie d'une décoration). « Puisse ce haut témoignage apporté quelque soulagement à votre grande douleur. Je suis complètement à votre disposition pour tous autres renseignements. »

Samedi matin 14.

Pierre m'écrit qu'il ne peut pas me prévenir à l'avance de son passage à Paris, il le fera donc seulement pour son retour. Je ne sais donc pas encore si j'irai le voir d'ici, où des Petites-Dalles. Quant à Jean, comme il passera son congé au Mesnil, sans doute pourrions-nous nous rejoindre en Normandie. Et j'ai écrit à Jean en lui demandant d'organiser cela. Peut-être pourrions-nous passer la journée au Havre ?

Le temps continu à être très beau. Marcel se brunit de plus en plus sur la plage. On trouve qu'il a encore grandi depuis son arrivée ici. Les mollets continuent à reprendre, mais comme il s'élançe, ils ne pourront jamais redevenir potelés comme auparavant. Hier, comme il faisait un peu frais sur la plage à la fin de la journée, nous sommes allés faire une promenade en dehors de Berck du côté du Nord. Il y a là beaucoup de dunes. Marcel est sorti de sa voiture pour jouer à monter sur la montagne. Il a été ravi de découvrir en plein sable une fleur qui a poussé là je ne sais comment, et il me charge de te l'envoyer. Il y a en effet ici beaucoup de petits coquillages. Henriette en a collés sur des petites boîtes pour amuser Marcel. Il en mettra dedans pour rapporter à ses petits cousins. Tous les deux, nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Je t'ai envoyé avant-hier un mandat de 50 Fr.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
dimanche 15 août 1915.

Reçu le 25 août

Mon cher Paul,

Comme il y avait beaucoup de vent tantôt, nous sommes allés faire une grande promenade du côté de Rang, dans les terres, jusqu'à une sorte de petit bois entourant une ferme. Nous nous trouvions là en pleine campagne, cela change bien de l'aspect des dunes qui est très aride. Les pâturages parmi lesquels nous nous trouvions n'étaient évidemment pas très gras, mais l'aspect complet de toute cette verdure était cependant reposant. Marcel sortait de temps en temps de sa petite voiture pour marcher un peu. Il a pu trouver suffisamment de fleurs en route pour en faire un bouquet que Madame Roulleau a mis ce soir à table.

Nous sommes revenus par le quartier des pêcheurs où il y a une église au clocher massif et curieux. Auprès se trouve l'énorme cimetière de Berck aux monuments grandioses qui seraient plus appropriés dans une ville. Les promeneurs le dimanche viennent nombreux jusque-là surtout depuis qu'on y enterre les blessés des hôpitaux environnants. Il y a actuellement beaucoup de monde ici. Il y a foule dans les principales

rues, et il paraît que ce n'est rien à côté des autres années. Alors, il me semble qu'en saisons habituelles, il doit y avoir vraiment trop de monde. Ce ne doit plus être aussi agréable.

lundi matin 16.

Je n'ai pas eu de lettres ce matin. J'espérais avoir des nouvelles de Pierre, car je ne sais s'il est parti en congé. Hélène m'écrivait avant-hier, que le 12, elle avait passé la journée à Paris rue Lincoln comptant que Pierre passerait. Il n'est pas venu ; donc son départ a été retardé.

J'attendais aussi une réponse du chef de gare d'Eu pour notre correspondance pour Dieppe. Pour aller d'ici les Dalles, les trains sont si incommodes qu'il nous faudra coucher en route soit à Eu, soit à Dieppe. Par Paris ou par Rouen, il faudrait de même coucher en route ; dans ces conditions, j'aime mieux prendre le chemin le plus court. Demain, Marcel retourne voir son docteur et nous saurons alors notre jour de départ.

Nous t'embrassons tous les deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Georges à sa belle-sœur Thérèse

16 août 1915

Ma chère Thérèse,

Merci beaucoup de tes deux lettres et aussi de la photographie de ton charmant petit bonhomme. J'ai bien regretté de ne pas vous voir tous deux aux Dalles. J'ai été bien heureux de voir papa et Louise avec mes petits neveux. Il y avait plus d'un an que je les avais quittés, et quelle année ! Je m'étais fait une fête à l'avance de cette permission et j'avais écrit à André et à Émile à venir pour tâcher de les y retrouver. Ma carte est arrivée à André le lendemain de sa mort. Pauvre André ! Dire qu'il s'en fallait de si peu pour que cela ne lui arrive pas. Je suis en ce moment tout prêt de Sainte-Ménéhould, pas bien loin de l'endroit où il a été tué. J'ai été avant-hier y faire un tour à cheval et j'ai pu passer quelques instants auprès de sa pauvre tombe et du lieu où il est tombé. Le poste qu'il occupait à ce moment n'était pas très dangereux il était avec son commandant ; adjoint au général de l'artillerie. Mais le 19 juillet dans l'après-midi, les Allemands tirèrent deux obus de 15 sur Courtemont et ils n'en tirèrent que deux. Le premier tomba sur une malheureuse bicoque en bas où cantonnaient des fantassins et y mit le feu. André que rien appelé à cet endroit mû seulement par le désir de secourir les blessés s'y précipita. ; le deuxième obus arriva et le tua net le blessant à la tête, à la poitrine et à la cuisse. J'ai erré quelque temps dans le village où il était déjà depuis deux mois. C'est un village pauvre et triste avec de grandes bâtisses en planche et où la vie ne devait pas être bien gai. Pauvre André, dire que sans ce terrible accident nous aurions pu nous rencontrer quelques jours ici, comme nous avons pu le faire pendant la retraite. Dire que nous recommencerions en ce moment ces bonnes entrevues qui m'avaient fait tant de plaisir.

Au revoir, ma chère Thérèse, je t'embrasse tendrement ainsi que le petit Marcel. N'oublie pas de bien embrasser Paul pour moi dans ta prochaine lettre.

Ton frère qui t'aime.

Georges Wallon

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Mardi 17 août 1915.

Mon cher Paul, le temps continue à être très beau. Je t'écrirai après la visite chez le docteur. Jean arrive demain aux Dalles. Pierre n'a pas encore son congé. Laure est encore à Saint-Gervais, Suzanne ayant été un peu souffrante, mais elle rentrera ces jours-ci. J'ai une longue lettre de Madeleine qui est toujours à Presles, son petit Claude pèse à présent 9 livres. Charlotte m'écrit qu'Abel à la coqueluche. Je pense qu'il n'est pas très malade puisqu'elle arrive ce soir à Paris à la rencontre de Jean. Je vais tâcher de voir ce dernier. Marcel et sage.

Bons baisers de nous deux.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
mercredi soir 18 août 1915

Reçu le 31 août

Mon cher Paul,

Nous n'avons pu voir que ce soir le docteur ; hier, il n'était pas encore rentré de congé. Il trouve qu'il y a toujours sur le mollet dans la peau une petite partie dure qui disparaîtra sans doute à la longue, mais qui pourrait aussi un jour suppurer. Cette incertitude m'empêche de fixer une date pour mon départ. Cependant comme le docteur suppose qu'il y a plus de chances pour que cela continue à se guérir normalement, je compte partir ces jours-ci. Demain, si rien n'a été changé, Jean doit arriver au Mesnil. Je vais lui télégraphier pour qu'il me dise quel jour il repassera à Paris. (Je pense que cela sera à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre.) Une fois fixés sur son passage, nous nous apprêterons à partir, et au lieu d'aller coucher à Dieppe pour nous rendre aux Dalles, passant par Paris pour le voir. La veille de notre départ, je conduirai encore une dernière fois Marcel au docteur. Notre bonhomme continue à aller de mieux en mieux, à marcher et à courir. Il semble cependant qu'il y ait encore un peu de raideur dans la démarche. Cela ne pourra disparaître qu'à la longue.

Jeudi matin 19.

Nous avons vraiment un temps extraordinaire pour Berck. Tous ces jours-ci, il fait beau, sans vent. Tantôt je dois faire une partie de croquet sur la plage avec les jeunes Faès. Chaque soir, nous faisons ensemble une partie d'Halma. Marcel ne veut plus à présent dormir l'après-midi. Je l'oblige cependant à rester un peu étendu sur la chaise longue après le déjeuner pour qu'il repose un peu sa jambe. Il paraît si heureux de pouvoir marcher comme auparavant, qu'il ne peut pas rester deux minutes assis. Il est tout le temps sur ses jambes dans la maison, ou à courir sur les balcons, ou dans le jardin. Sur la plage, il se remue moins ; pour jouer au sable, il faut qu'il se mette sur ses genoux ou qu'il s'accroupisse. Il n'a plus l'air endormi de sa photographie prise au Luxembourg. L'air de la mer l'excite aussi sans doute. Il est vif et tout à fait en train. Moi aussi je vais très bien à présent. J'ai terminé avant-hier ma dernière séance chez le dentiste.

Je t'ai fait envoyer un paquet avant-hier. J'ai oublié chez le marchand la feuille du contenu. J'irai la réclamer et la recopierai dans une prochaine lettre pour que tu saches tout ce que je t'ai envoyé. Si les paquets de ce marchand t'arrivent bien et si ses conserves te plaisent, je continuerai à m'adresser chez lui.

Je n'ai pas de nouvelles des Dalles ces jours-ci. Dans quelques jours, nous y serons nous-mêmes.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre d'Emile à sa belle-sœur Thérèse

20 août 1915

Ma chère Thérèse

Je regrette bien aussi de n'avoir pu te voir à mon passage à Paris. J'avais demandé à Albert de bien vouloir t'annoncer cette affreuse nouvelle. Je l'avais déjà écrit à Henri et à Georges et je ne me sentais pas le courage de recommencer à nouveau ! J'ai pu partir en permission à temps pour l'apprendre à Papa avec quelques ménagements. D'ailleurs ces ménagements-là sont illusoires. Ces peu à peu qu'on se rend compte de l'étendue de ce malheur. Cela aura permis tout au moins de souffrir ensemble et c'est comme une consolation de se sentir à côté les uns des autres dans ces circonstances. J'ai pu voir aussi Charles et Henri, et Madeleine. Peu, mais après une si longue séparation cela m'a fait bien plaisir. Ce pauvre Paul, tout seul, avec personne avec qui pleurer. Que ce sera triste pour lui ! Il ne pourra savoir que la vérité avec le minimum de détails. Alors qu'on est si avide de connaître toutes les circonstances.

Je suis heureux de savoir que la jambe du petit Marcel va bien. Après son séjour à Berck, l'air des Petites-Dalles viendra compléter la guérison. J'ai espéré un moment pouvoir aller te voir à Berck. Il y a quelque temps je n'en étais pas très loin, étant à Crécy, mais je n'ai pas pu.

Je vais changer cet après-midi de régiment. Je passe aux chasseurs cyclistes. Ce sera là une vie plus active et un peu fatigante au début, manquant complètement d'entraînement. Je compte m'y mettre rapidement.

Je t'embrasse bien tendrement, Ma chère Thérèse, ainsi que le petit Marcel.

Ton frère qui t'aime.

Mon adresse :

Médecin auxiliaire, 4ème chasseurs cyclistes, 7e groupe, SP 19.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
vendredi soir 20 août 1915

Reçu le 30 août

Mon cher Paul,

Je reçois ta carte du 28 juillet. J'ai aussi une lettre de Pierre qui me prévient de son passage à Paris demain. Je m'apprête donc à prendre le train d'une heure demain pour être à 5 heures à Paris. Je verrai Pierre au dîner chez Antoinette et je coucherai rue Bastiat. Les Weiller resteront coucher à Paris, je pense. J'ai 2 trains le lendemain ; l'un le matin, l'autre après le déjeuner. Je quitterai donc Marcel pour 24 heures ou quelques heures de plus si je rentre après demain pour dîner seulement.

Je n'ai pas de réponse du Mesnil et ne sais si Jean a déjà passé par Paris. Je fixerai mon départ d'ici suivant le passage de Jean, mais s'il ne vient pas à présent je pense quitter Berck le 25 et passer par Paris pour aller aux Dalles.

Paris, samedi 21 (six heures du soir).

Je t'écris de chez Antoinette où j'attends Pierre. Jean a paraît-il passé à Paris mercredi. Il repassera jeudi prochain. Marie-Jacques doit arriver mercredi à Paris pour repartir le lendemain à Chalon.

Neuf heures soir.

Finalement, Pierre n'est pas venu. Les Weiller, Antoinette et moi venons de dîner ensemble. Je prendrai le train de midi 1/2 demain afin de voir Albert à qui j'ai donné rendez-vous au buffet de la gare où je déjeunerai avant de partir. Je suis en somme venu à Paris pour rien.

Nous quitterons Berck mercredi. Nous passerons 2 nuits à Paris afin de voir Jean jeudi et nous serons vendredi aux Dalles. Quant à Pierre je ne sais quand il viendra et quand je le verrai. J'ai reçu une lettre de Georges ; d'où il est à présent, il a pu aller à cheval jusqu'à la tombe d'André. Il m'écrit que sans cet accident imprévu tous deux aujourd'hui auraient pu s'entrevoir de temps en temps comme ils l'avaient fait l'an dernier à pareille époque.

Je t'écrirai après avoir vu Albert pour te donner des nouvelles de tous.

Je t'embrasse affectueusement.

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Paris, dimanche 22 août 1915

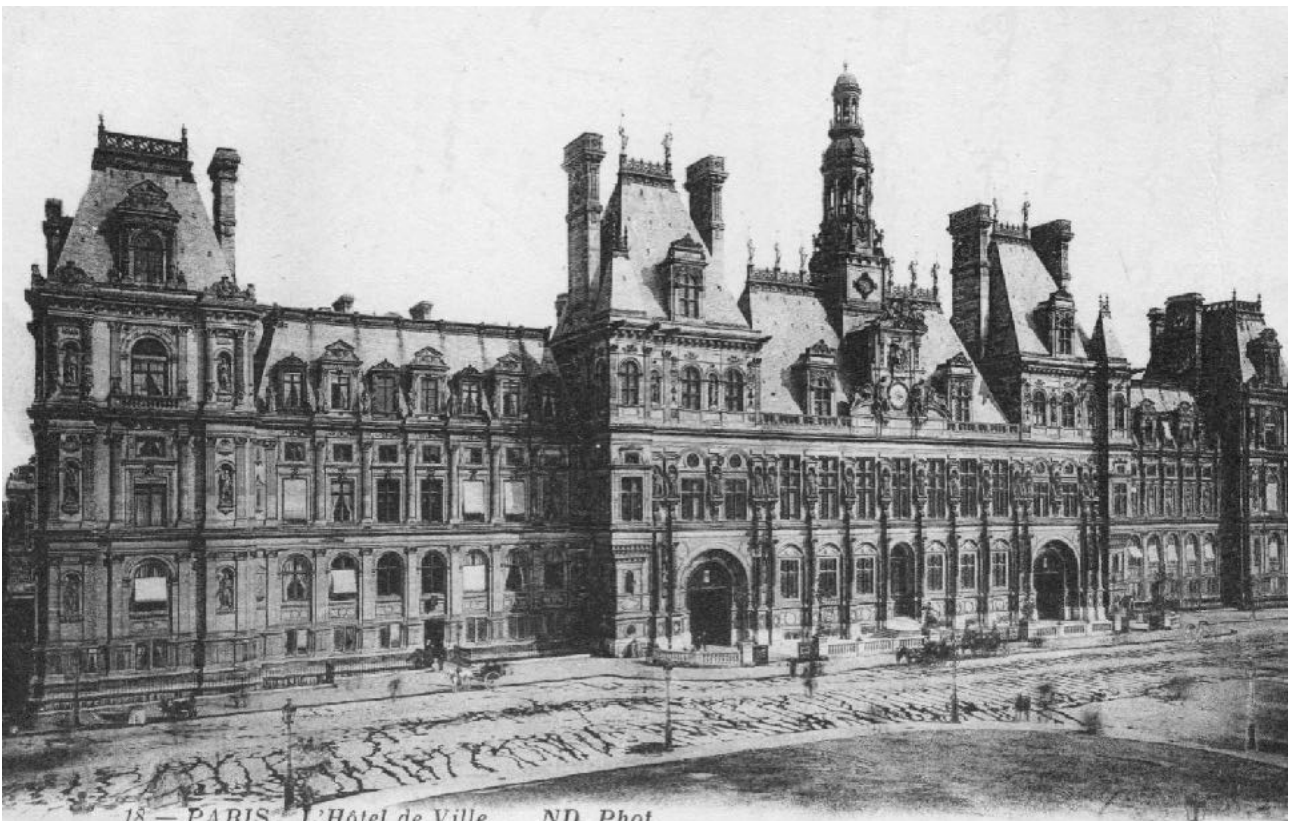
Mon cher Paul,

Au moment de partir j'ai trouvé Pierre à la gare. Je reste donc à Paris cet après-midi pour le voir et je ne partirai que demain matin pour Berck. Les Weiller aussi passent la journée à Paris et nous dînerons de nouveau ce soir chez Antoinette, cette fois avec Pierre. Nous avons déjeuné tous les quatre à la Gare du Nord. Albert n'est pas venu nous rejoindre, il n'aura sans doute pas reçu mon pneu à temps. Pierre va très bien et par ce soir pour Clermont.

Mille baisers.

T. W.

Hélène, René, Pierre



18 — PARIS. L'Hôtel de Ville. ND. Phot.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Le Home, rue Dubois, Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais)
lundi soir 23 août 1915

Reçu le 2 septembre

Mon cher Paul,

Comme je m'apprêtais à quitter Paris hier, j'ai trouvé Pierre débarquant à la gare. Cela a été une vraie chance. Il a pu retrouver les Weiller avant qu'il ne prenne leur train pour Épinay, ainsi, nous avons pu passer tous les quatre toute la journée ensemble. Nous avons commencé par déjeuner au buffet de la gare où j'avais donné rendez-vous à Albert qui n'est pas venu ; je ne l'ai donc pas vu. Pierre a beaucoup aminci. Il est très bien ainsi et va parfaitement bien. Nous avons dîné le soir rue Lincoln où Paul Martin avait pu venir des environs de Paris. Ce dernier et Pierre nous ont fort intéressés par leurs conversations et discussions dont l'impression nous laissèrent davantage dans le calme et l'espoir dans lesquelles nous vivons depuis longtemps. Pierre est toujours le même. Il a failli m'attraper parce que j'étais à la sortie de son train. À tout hasard je regardais sans grands espoirs s'il arrivait. Et en effet ; il arriva. « Comment se fait-il que tu sois venu me chercher à ce train. Je ne pensais pas y être » me répétait-il. « C'est par hasard que j'ai pu le prendre. »

Mardi 24.

Ce matin, j'ai été à la plage avec Marcel. Le temps est magnifique aujourd'hui et il n'a jamais été aussi calme. Marcel a pu patauger dans les flaques d'eau et même dans la mer tant l'eau était tiède. Je lui avais enlevé sa veste pour lui faire brunir les bras. Il s'est bien amusé ainsi avec sa petite compagne Odile qui est toujours sur la plage en culotte et pieds nus.

Tantôt, j'irai faire une promenade avec mes jeunes compagnons de pension amis des jeunes Lancrenon. Ils ont pour l'après-midi la voiture à âne d'une de leurs tantes et nous irons par la plage au nord de Berck. Là j'irai faire une visite chez les Dufresne (chocolat) amis des Benoît, leurs chalets sont l'un à côté de l'autre très en dehors de Berck. J'irai aussi tantôt chercher tous nos papiers pour partir demain vers midi. Nous arriverons pour dîner rue Bastiat où je trouverais Marie-Jacques et son petit Jacques ainsi que les Weiller. Le lendemain jeudi Jean passera par Paris et viendra déjeuner avec nous tous. Peut-être Laure viendra-t-elle aussi à Paris pour voir Jean. Nous serons aux Dalles vendredi à moins que Marie-Jacques ne retarde son départ pour Jamproyes, dans ce cas, je resterai lui tenir compagnie à Paris encore un ou deux jours pour la voir.

Marcel est ravi de partir et d'aller bientôt aux Petites-Dalles. Il a été très sage pendant mon absence. Il est même toujours bien plus sage quand je suis partie que quand je suis toujours avec lui. Il m'a dit à mon retour : « moi, je très content que tu sois revenue. » Le soir, cela a été des embrassades à n'en plus finir. Alors je prenais un air effrayé et je lui disais : « Il va me manger ! Je n'aurai plus de joue. » Et il était ravi.

Nous t'embrassons tous deux bien tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Mercredi 25 août 1915.

Mon cher Paul,

Je t'envoie d'ici cette dernière vue de Berck. Le docteur étend absent, nous ne pourrons le voir avant notre départ. Comme il m'avait dit que nous pouvions partir quand nous le voudrions, je lui écrirai de Paris pour lui demander ses honoraires. Le temps est toujours très beau. Émile écrit qu'il a failli venir nous voir ici, mais qu'il a de nouveau changé de place. J'espère voir cette fois Albert à Paris. Ce soir, au dîner rue Bastiat, en plus de Marie-Jacques et des Weiller, il y aura aussi les Jean et Antoinette. Peut-être aussi Laure. J'ai vu hier ici Melle Dufresne amie de Marie-Jacques et la famille Vilain du Nord, amie de Hadengue. Marcel est enchanté à la pensée de voyager.

Nous t'embrassons tendrement

T. W.

Six heures du soir nous sommes bien arrivés à Paris.



Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 26 août 1915

Reçu le 22 septembre

Ma chère Thérèse

C'est aujourd'hui l'anniversaire de naissance de ce pauvre André, dont on ne peut s'empêcher de penser constamment à la triste fin. Dans une de tes lettres, tu me dis qu'il est tombé à Courtemont. Je trouve un village de ce nom sur la Marne à l'est de Château-Thierry. Est-ce cet endroit-là, ou sinon dis-moi le nom de la ville la plus proche que je puisse le situer.

Le 22 je t'ai écrit une carte postale. Le lendemain j'ai reçu ta lettre du 19 août, ainsi qu'une lettre de Louise du 11. Avant-hier j'avais ta carte du 17, et hier ta lettre du 15. Ta prochaine lettre me fixera probablement complètement sur tes projets, ou plutôt sur la date de ton départ pour les Dalles. D'après ta carte du 17, je crois comprendre que tu auras pu t'arranger pour voir Jean à Paris.

Il est heureux que Marcel se remette régulièrement quoique lentement. Le principal est qu'il reprenne peu à peu ses forces d'auparavant. S'il grandit comme tu le dis, il faut espérer qu'il a grand appétit, car il est nécessaire à cet âge qu'un enfant mange beaucoup. Tu pourrais peut-être s'il prend son premier repas à 8h, le faire encore manger à 10 heures avant le déjeuner de midi, ou tout au moins prendre alors du lait ou un œuf. Il me semble d'ailleurs qu'il doit être d'un âge où la nourriture doit devenir plus substantielle que celle qu'il avait il y a un an, tout en n'étant pas de nature à lui fatiguer l'estomac. Tu ne vas pas tarder non plus, je pense, à lui apprendre ses lettres et à écrire, ainsi qu'à lui faire réciter des petites fables faciles. Car c'est à son âge qu'on peut commencer à développer la mémoire peu à peu et sans trop insister de crainte de fatigue. Le principal est que tout ceci ne soit pas considéré par lui comme source d'ennuis, et qu'il y voit plutôt un plaisir. Pour cela il faut seulement ne pas demander, surtout dans les commencements, une attention soutenue trop longtemps, et faire de très courtes séances d'études.

Tu remercieras bien Louise de sa lettre qui m'est parvenue ces jours-ci. Elle ne me parle pas de sa santé ; j'espère qu'elle est bonne. Tu voudras bien à l'occasion me le confirmer. Si le temps est beau quand tu seras aux Dalles, ne néglige pas de te promener régulièrement. C'est la meilleure manière de prendre des forces. Va aussi à la pêche. Tu auras certainement des occasions pour y aller avec d'autres de la famille. Je crois que tu n'auras pas de peine par exemple à entraîner Louis Guibert. Nous avons les engins de pêche nécessaire. En tout cas il est facile de s'en procurer. Quant à Marcel se sera excellent pour lui de barboter dans le sable. Si tu à l'occasion de faire du tennis ne néglige pas d'en faire aussi. Il ne suffit pas en effet d'être au bon air pour en profiter, il faut aussi prendre de l'exercice et se distraire. Je compte sur toi à cet égard. Tes douleurs de dents sont heureusement finies et ne seront pas une cause de troubles pour les occupations que tu pourras te créer aux Dalles.

Le temps ici se remet, mais nous sommes loin d'avoir des chaudes journées que l'on a quelquefois en août. Il vaut mieux d'ailleurs qu'il n'en soit pas ainsi. Je n'ai guère à te parler de notre vie ici qui se poursuit toujours à peu près de même. Nos

occupations restent presque identiquement semblables, et notre temps arrive à être réglé de façon presque absolue, et cela de manière automatique.

J'ai entamé les conserves que tu m'as envoyées. Celles entamées sont bonnes. Il est probable qu'il en est de même des autres, quoique provenant de fabriques différentes. Ainsi que je te l'ai dit, j'aimerais à recevoir régulièrement semblable colis.

J'ai touché hier ton dernier mandat qui m'est arrivé particulièrement vite.

27 août. J'espérais ce matin recevoir ta lettre m'indiquant ton prochain départ. Elle m'arrivera sans doute plus tard.

Tu n'oublieras pas de me dire ce que tu comptes faire cet hiver et si c'est toujours dans le courant d'octobre que tu dois aller voir Laure. Quel que soit l'endroit où tu iras arrange-toi pour y avoir un peu de société, et un peu de distraction à tous les égards.

Il est probable que tu trouveras bientôt l'occasion de faire faire le dessin de Marcel par Eliot. Il faudrait évidemment que cela coïncide avec un séjour de plusieurs jours à Paris. Enfin, n'oublie pas de le faire sitôt que tu le pourras, car j'aimerais bien que tu m'en envoies la photo. En repassant à Paris tu auras aussi d'ailleurs à repasser chez Gershell, il me semble.

Mille bons et affectueux baisers à tous deux. Dis à Marcel que je suis bien content de le savoir sage et raisonnable, et que j'aime beaucoup qu'il s'amuse bien.

Paul

Je reçois à l'instant une lettre de papa du 12 à une photo qui me fait un bien grand plaisir.

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Épinay, le vendredi 27 août 1915.

Mon cher Paul,

Nous sommes venus déjeuner ici après avoir conduit Marie-Jacques à son train pour Chalon. Nous irons tout à l'heure avec les Weiller goûter chez les Eliot et nous serons pour dîner à Paris. Demain nous serons dans l'après-midi aux Petites-Dalles. Avant-hier nous sommes arrivés pour le dîner à Paris où les Weiller étaient ainsi que Charlotte et Jean. Celui-ci a très bonne mine et est plein d'entrain. Il revenait du Mesnil. Marie-Jacques avait retardé de 24 heures son arrivée. Hier soir après la dispersion de la famille, nous sommes allés l'attendre, Charlotte et moi, à la gare d'Orsay. Ce matin de nouveaux, dislocation des habitants de la rue Bastiat. Le petit Jacques ne donne plus de soucis à présent, ils prospèrent bien et est très rose et souriant.

Mille bons baisers nous deux.

T. W.



Lettre de Charles à sa belle-sœur Thérèse

A.G.A.C. s. 28 août 1915

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu avant-hier 26 août ton affectueuse lettre du 13. Comme toi je pense bien souvent à notre pauvre Paul isolé de tous les siens, loin de toute affection, je pense à la dureté du coup qui l'a frappé ainsi sans que son chagrin puisse communier avec le nôtre. Je n'ai, tu le sais, pas le droit de correspondre avec lui puisqu'il est interdit aux soldats d'écrire à l'étranger, mais je compte sur toi, n'est-ce pas, ma chère Thérèse, pour lui faire comprendre combien je suis de cœur avec lui, je ne saurais trouver meilleur interprète.

En arrivant aux Dalles tu auras appris que ce voyage que je projetais à Courtémont s'est réalisé et qu'il a même été suivi de la visite de Georges puis de celle d'Henri à quelques jours d'intervalle, de sorte que le pauvre petit tombé isolé avec quelques autres dans ce grand paysage désolé de la Champagne aura vu s'incliner bien ému, je t'assure, trois d'entre nous. Mon chagrin ne s'atténue pas avec les jours qui passent tout au contraire et j'ai l'impression qu'au premier moment la fatale nouvelle si peu attendue ne m'avait pas fait entrevoir encore toute l'étendue de notre malheur. Je ne puis m'habituer à cette idée de ne plus voir André, son visage plein de finesse, de droiture et de bonté qui s'éclairait de tant de douceur.

Je suis bien heureux que ton délicieux petit bonhomme de Marcel soit remis définitivement de cet abcès qui avait duré si longtemps et je devine les bonnes parties qu'il doit faire maintenant aux Dalles avec ses cousins. J'ai essayé de rencontrer Philippe dès le jour où j'ai su par ta lettre que j'avais des chances pour cela ; mais les télégraphistes T.S.F. d'ici m'ont dit que ton frère était non à Chalons, mais à Mourmelon. S'il a l'occasion d'y revenir, j'espère bien qu'il me fera signe. D'autre part, quelle est l'adresse de ton beau-frère que j'aurai bien plaisir aussi à rencontrer si cela est possible.

Je t'embrasse bien affectueusement, ma chère Thérèse.

Ton frère Ch. W.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, samedi 28 août 1915

Reçu le 6 septembre

Mon cher Paul,

Nous n'avons pas pu partir ce matin. Un nouveau règlement, paraît-il, exige encore d'autres papiers en plus de ce que nous avons, et nous ne pouvions les avoirs que cet après-midi. J'ai dû de nouveau encore télégraphier à père pour lui dire que notre arrivée était encore retardée de 24 heures. Demain matin, nous partirons en passant par Dieppe ; cela nous fera gagner deux heures et nous n'aurons ainsi qu'un changement. Marcel marche très bien à présent, mais il est préférable encore d'éviter les bousculades et précipitations de changement de trains qui sont toujours fatigantes.

Il faisait une chaleur accablante tantôt, mais un orage étant survenu, je pense que nous n'aurons pas trop chaud pour voyager demain.

Hier, après avoir embarqué Marie-Jacques et son gentil petit bébé pour Chalon, nous avons pris nous-mêmes le train pour passer la journée avec les Weiller. Épinay est vraiment un bien joli pays, si vert, si campagne et en même temps si près de Paris (une 1/2 heure en chemin de fer). Après le déjeuner nous sommes allés chez les Eliot qui nous attendaient pour goûter. J'ai revu leur petite maison de campagne et leurs jolis jardins au gazon si vert et aux arbres si grands. Autrefois avec Hélène, chaque année, nous passions là dans l'intimité des Eliot quelques jours de repos. Madame Eliot pour amuser les enfants avait retiré un théâtre de marionnettes. Parmi les poupées il y en avait trois qui étaient habillées comme les petits Weiller et à qui on faisait dire des phrases habituelles de ces trois petites à la joie des enfants. Monsieur Eliot nous a montré le dessin qu'il fait de Jacques d'après une photographie et auquel il y a encore quelques retouches à faire. Marie-Jacques m'a montré à son passage ici une lettre qu'elle avait reçue. D'après cette lettre Jacques ne serait pas mort en France, ou du moins elle laisserait des doutes sur l'endroit où il a été enterré.

Tu m'écriras si, à la demande que tu avais adressée au gouvernement allemand en automne dernier, tu as reçu une réponse. Si l'avis officiel de la mort nous est parvenu, du moins, n'avons-nous jusqu'ici aucune preuve, la tombe n'ayant pas encore été retrouvée.

Lundi, je t'ai fait envoyer, avec une boîte de gâteaux secs, 1,25 m de drap gris et un morceau de doublure. Le 18, il y avait dans le paquet : 1 saucisson, 1 boîte biscuits, 1 tube miel, 1 boîte confiture, 1 b sandwich, 1 b veau braisé, 1 b bœuf, 1 b beurre, 1 b langue porc. Je t'envoie une petite lettre que Marcel t'adresse.

Tantôt, avenue des Champs-Élysées, comme il passait roulé dans sa voiture, des dames en passant près de lui se retournaient en s'exclamant : « Oh ! Le joli enfant » ou autres compliments flatteurs. J'espérais qu'il n'avait pas entendu ; mais à la maison Marcel me dit : « dans la rue on m'appelle : quel joli petit frisé ! »

Nous embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

J'espère avoir une carte de toi prochainement, car je n'ai rien reçu depuis ta carte du 28 juillet.

Lettre de Marcel à son père

Paris, samedi 28 août 1915

Papa, je vais aller aux Petites-Dalles pour voir Suzanne et son papa. J'ai été sur les chevaux de bois des Champs-Élysées et j'ai failli attraper un anneau avec ma lance.

Hier nous en avons été à la campagne voir Tante Hélène ; il y avait un potager et des fleurs. Chez Madame Eliot il y avait des marionnettes sur un petit théâtre. On m'a donné une petite poupée qui avait des habits, un tablier aussi et puis de la belle dentelle avec des petits trous sur les cheveux.

Je n'ai plus mal à la jambe. Papa, je t'embrasse beaucoup.

Marcel Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, lundi 30 août 1915

Reçu le 9 septembre

Mon cher Paul,

Nous sommes enfin arrivés aux Dalles hier après-midi. À Cany, je rencontrais Anna qui avait voyagé comme nous sans que nous ne nous soyons rencontrés. Elle avait été voir à Paris son mari qui va encore monter en grade. Elle me donna des nouvelles de toute la famille qu'elle avait quittée aux Dalles l'avant-veille. Je trouvai ici père, Louise et Albert et les trois petits ; Albert est ici depuis une dizaine de jours et repart demain. Je les ai trouvés tous en bonne santé. Père me donna à lire des lettres de tous ; très détaillée de Charles qui avait été en pèlerinage sur la tombe d'André et qui contenait des photographies ayant rapport à l'accident. Georges, puis Henri ont pu également aller jusqu'à la tombe. J'ai lu aussi toutes les lettres dont père d'ailleurs m'avait envoyé copie et donnant tous les détails que l'on sait. Je t'en ai envoyé le résumé dans mes précédentes lettres. Si Émile a été prévenu le premier du malheur, c'est que le lendemain de la mort d'André, il arrivait à son nom deux lettres : l'une d'Émile, l'autre de Magnin. Ces deux derniers furent donc les deux premiers avisés. Émile vint à Paris prévenir Albert, puis ici. Mais le soir de son arrivée, il ne se sentait pas le courage d'annoncer l'affreuse nouvelle à père. Il lui demanda seulement s'il y avait longtemps qu'il n'avait eu des nouvelles d'André, puis lui fit comprendre qu'il en était inquiet. Ce n'est que le lendemain matin que père eu comme un pressentiment, il demanda à Émile ce qu'il savait. Il dut dire qu'André avait été atteint très grièvement. Puis pressé de questions par père et Louise, il finit par dire la vérité est montrer la lettre annonçant l'affreuse nouvelle. Père me montra aussi toutes les photographies qu'il avait d'André récentes et anciennes ; il m'en donna pour toi. Toute la soirée, nous ne parlâmes que d'André. Quand je revis ici la salle à manger à notre arrivée, il me semblait que son souvenir était encore plus vivant, car c'était là que cet hiver, il avait passé avec nous des moments qui nous furent si bons. J'ai trouvé à mon arrivée ici tes lettres du 1er et 3 et ta carte du 7. Et je sais à présent que tu as appris notre nouveau deuil le 2. Déjà éprouvés par la mort de Jacques, nous pouvions espérer être désormais épargnés. Ce matin Émile a écrit ; il a changé le cheval contre la bicyclette. Nous ne savons où il est en ce moment.

Ici, le temps est beau, mais frais. Nous avons été tard sur la plage ce matin, un groupe de famille y était encore. Je renouvelai connaissance avec les petits Contant que L. Guibert gardera avec elle à la mer tout l'été. Marcel comme tu le penses et ravi d'être enfin ici. On le trouve très grandi depuis son séjour à Paris. Il joue en ce moment au jardin, car il faisait trop frais à la plage. Il est en compagnie de ses cousins et des jeunes Jouguet. Ils ont fait tout à l'heure une dînette au banc dans le bas du jardin. Je vois que le contact d'enfants lui réussit parfaitement, et il ne pense pas à faire de caprices ; il sent bien qu'on se moquerait de lui.

Père nous a photographié après le déjeuner. Comme il n'avait pas sa poire, il dut souffler dans le tube de caoutchouc ce qui est occasionna quelques plaisanteries gauloises de la part d'Albert et des fous rires de la part des auditeurs ; les clichés en ont souffert. On pourra cependant découper Marcel.

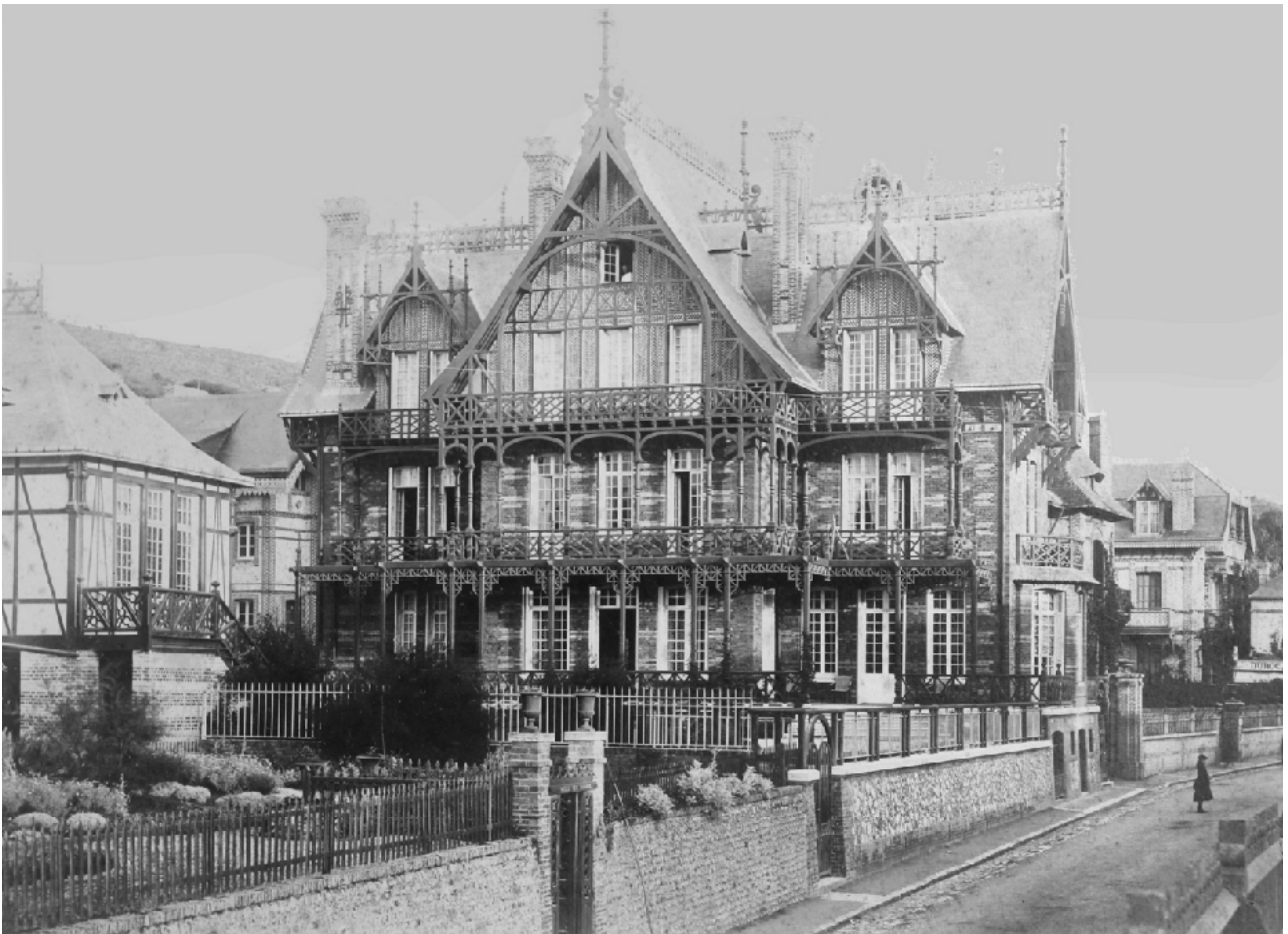
Nous sommes installés dans la chambre que nous occupions l'an dernier avec toi. Marcel est redevenu mon petit compagnon. Henriette couche dans la petite chambre

derrière. J'ai revu tantôt toutes les tantes qui sont venues successivement remercier père d'assiettes de prunes de Champagne qu'il avait fait porter par Suzanne hier. Les Rabut occupent le chalet qu'habitaient les Rivière. Ces dernières arrivent ici demain au nombre de 4 m'écrit Germaine. Ce matin Pierre a dû repasser par Paris. Demain les Weiller passent par Paris pour se rendre le lendemain à Jemproyes où Marie-Jacques est déjà arrivée.

Suzanne Jeannin va bien à présent de sa fluxion de poitrine qui a été très légère heureusement. Mais Laure n'a pas cependant osé venir la semaine dernière à notre réunion de famille rue Bastiat.

Nous t'embrassons tous, mon cher Paul, tendrement.

Thérèse



Le Chalet Peltier en 1886.

Carte de Thérèse à Paul, son époux

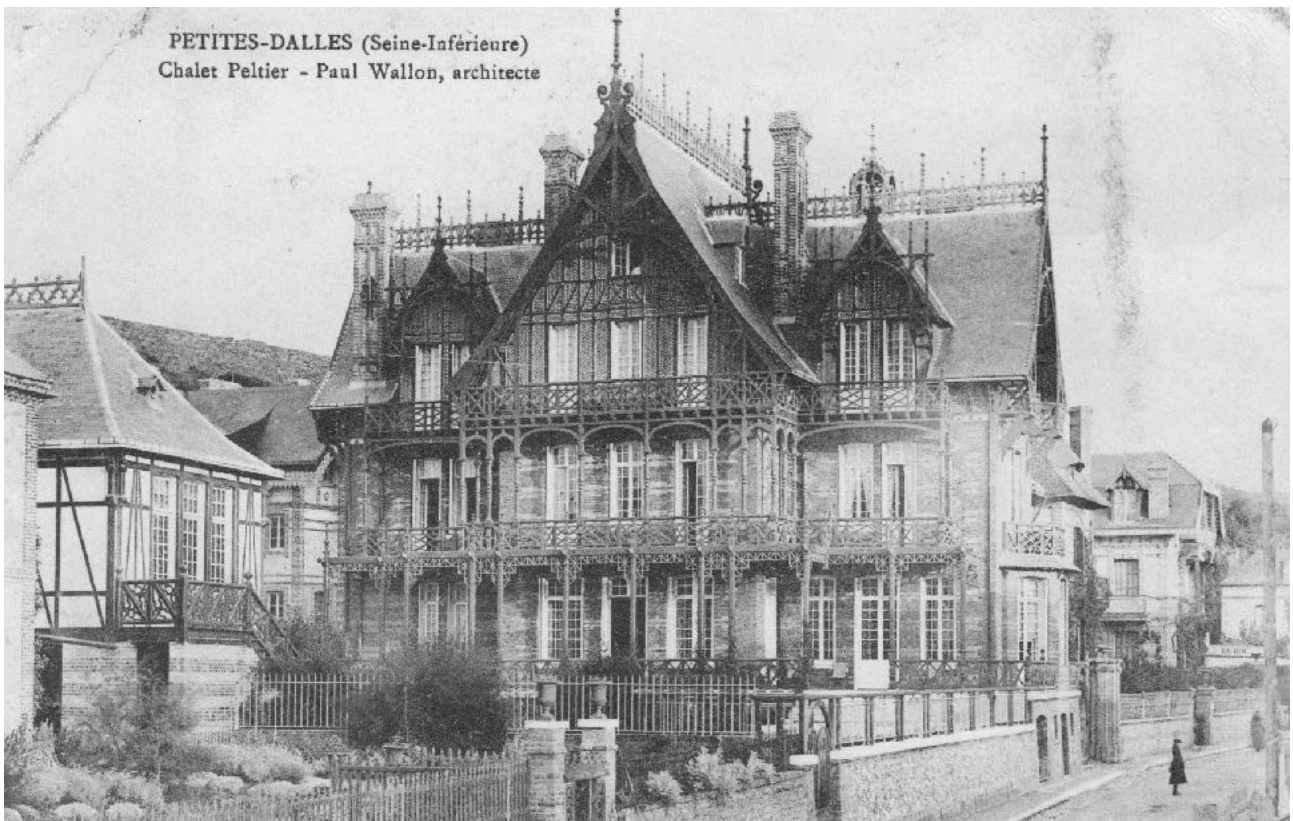
Les Petites-Dalles, mercredi 1^{er} septembre 1915

Mon cher Paul,

Après une très belle journée hier, nous avons aujourd'hui de la pluie. Cinq des Rivière sont arrivés hier. J'ai déjà vu G. Rivière. Les enfants jouent chaque jour au jardin avec le petit Olivier Rabut qui passe l'été chez sa grand-mère. Marcel trotte toute la journée et paraît infatigable. Il sort du jardin pour de faire des bouquets de fleurs sauvages que je ne peux malheureusement t'envoyer.

Mille tendres baisers.

T. W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, jeudi 2 septembre 1915

Reçu le 11 septembre

Mon cher Paul,

Depuis hier, il tombe des pluies de déluge ; nous ne sommes sortis hier qu'à la fin de la journée pendant une éclaircie pour voir le soleil s'enfoncer dans la mer. Le ciel était très nuageux et la mer très sombre. Ce matin, les enfants profitent de chaque éclaircie pour courir au jardin qui est tout détrempé. Ce temps-là désole père, car il fait nuit très tôt par un ciel si sombre. Il dit que si cela continue, il ne tardera pas à repartir. Dans tous les cas, j'espère que Louise restera jusqu'à la fin de septembre. Elle ira dans une quinzaine passer un dimanche avec Albert qui est retourné à Paris. Je vais écrire à Madeleine pour savoir si elle a définitivement fait ses projets d'hiver, pour fixer les miens. Je crains qu'elle ne veuille pas venir ici trouvant que c'est trop loin de Charles. Mais d'un autre côté, certains voyages aujourd'hui deviennent de plus en plus difficiles et je ne vois guère pour elle la possibilité de rejoindre Charles de temps en temps.

J'ai reçu hier une lettre de ce dernier. Il me dit avoir essayé de voir Philippe, mais celui-ci n'est plus au même endroit, et ils sont en ce moment trop éloignés l'un de l'autre pour se rejoindre.

Émile a aussi écrit ces jours-ci à père pour l'anniversaire de la mort de ta mère. Il est toujours en bonne santé, mais nous ne savons où il est actuellement.

Albert avant de repartir m'a parlé de sa visite à Monsieur Feuse me confirmant ainsi la longue lettre qu'il m'a été écrite le lendemain de sa visite. Il a vu aussi René ensuite. Ce dernier s'occupe toujours de toi et a parlé à ses chefs, mais comme tu peux le penser la tâche n'est pas facile.

Père m'a remis pour toi une petite photographie où on aperçoit la tombe d'André, indiqué d'une croix. On aperçoit aussi la grande couronne offerte par ses camarades.

Il me donnera aussi pour que je te l'envoie une photographie d'un groupe pris à Champagne par Albert et où André a l'expression si vivante. Parmi ces dernières photographies, il n'y en a pas d'aussi bonnes.

Louise vient de me confirmer qu'elle resterait aux Dalles tout septembre et même début octobre. Je resterai donc avec elle tout ce temps.

Je t'ai envoyé un mandat de 50 Fr. mardi. Je t'envoie aujourd'hui de nouveau un mandat de 50 Fr. Henri a envoyé de ses nouvelles, il a rencontré Georges ces jours-ci.

Nous embrassons Marcel et moi tendrement.

Thérèse

Lettre de Germaine Rivière à son cousin Paul

Les Petites-Dalles 4 septembre 1915

Reçu le 11 septembre

Mon cher Paul

Depuis trois jours nous sommes ici, à cinq ; Marguerite et Jacqueline chez tante Laure. Henriette et Cécile chez les Rabut, et moi, chez nos amis Bigourdan. De revoir votre jardin où nous apercevions toujours l'un de vous «sonner du cor», de me retrouver sur la plage sans voir aucun de vous, de regarder la mer que nous aimions ensemble, tout cela m'a un peu serré le cœur... C'est si différent d'il y a deux ans.

Malgré le froid et le mauvais temps, nous avons pris des bains à la lame, et nous nous retrouvions encore assez nombreux dans l'eau ; nous pouvons faire aussi un peu de tennis, et je recommence à «servir» à peu près convenablement. J'ai vu Thérèse, et Marcel, qui me semble maintenant en parfait état, ne se ressentant plus du tout de son mal de jambe.

Les falaises sont toujours bien les mêmes sauf qu'il y a encore eu un éboulement à celle d'aval. Comme réaction après le bain, j'en escalade toujours une ; il y fait bon là-haut, le vent fouette la figure, et la mer semble plus grande.

Hier en allant à la plage, j'ai rencontré mon oncle ; il m'a dit qu'il avait invité mon oncle Étienne à venir un peu. Cela le distraira, et quand, à deux on a la même souffrance, il est plus facile de se comprendre... Tous deux ont donné un fils à la patrie.

Avant d'arriver ici, nous nous sommes trouvés une semaine au Mesnil, au complet. Toute la famille a été réunie. Nous n'avons pas manqué de faire une photo que je t'envoie. Comme sur tous les groupes, les uns sont bien, les autres mal réussis, mais je crois que tu nous reconnaîtras tous. Jean Tommy-Martin a été bien heureux de faire connaissance avec son fils, malheureusement, celui-ci était tout fatigué par une vilaine coqueluche tombée mal à propos. Sa tante Colette faisait chorus avec lui, mais maintenant cette ennuyeuse maladie décline, et le pauvre Abel, va pouvoir reprendre sa bonne mine. Enfin, on a pu le montrer à son père «marchant seul ». En ce moment, tout va bien autour de nous. Les permissionnaires sont à peu près tous venus, et chacun est heureux de son sort.

Au revoir, mon cher Paul, les bains ont beaucoup moins de charme cette année ! (et bien d'autres choses encore) mais il faut se contenter de ce qu'on a !

Je t'embrasse avec toute mon affection.

Ta petite cousine Germaine Rivière

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, dimanche 5 septembre 1915.

Reçu le 14 septembre

Mon cher Paul,

Je t'écris de la plage. C'est la première belle journée depuis notre arrivée. Il a fait un vent de tempête ces jours-ci et il n'était guère possible de s'installer à la plage. C'est bon ce matin de se laisser chauffer le dos pendant que l'on contemple la mer qui a retrouvé le calme. Il y a déjà une quantité d'enfants qui jouent au sable, car la mer se retire. Paupol, avec un sérieux, est installé dans un coin de la plage et fait de l'aquarelle. Marcel joue avec son seau et sa pelle et fait des pâtés. Une des Rabut vient de prendre sa photographie avec le petit Olivier. Ici quelques personnes font de la photo, je pense que Marcel sera pris souvent et que sur le nombre, je pourrai t'en envoyer. Les Rivière avaient bien apporté aussi un appareil, mais au Havre Cécile s'en est vu déposséder par les autorités. Elle espère toutefois à son retour qu'on le lui rendra.

Je viens d'enlever la veste de Marcel tant le soleil chauffe, cela brunira ses bras. La mer au loin forme une ligne nette. On ne voit aucun bateau à l'horizon ce matin. Seules trois périssoires vont et viennent le long du bord. Il y a vraiment beaucoup de monde aujourd'hui sur la plage.

Je viens de voir Jacques Rabut, je ne l'aurais pas reconnu avec sa barbe, cela le vieillit. Il vient tous les dimanches du Pas-de-Calais pour voir sa femme qui est ici. Il a bien de la chance.

Les dernières nouvelles de tous étaient bonnes. J'ai eu une lettre de Jean et une de Pierre. Cette dernière m'a fait plaisir par son optimisme. Il me dit que Marie sera après-demain à Jamproyes pour se réunir au groupe de familles auquel il ne manquera que Charlotte et moi. Toutes deux, nous irons sans doute à Chalon en octobre. Son petit Abel va mieux de sa coqueluche. Il ressemble de plus en plus, paraît-il, à Marcel.

Nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, lundi 6 septembre 1915.

Reçu le 15 septembre

Mon cher Paul,

Le temps est si beau que j'ai emmené les enfants de bonne heure à la plage et c'est de là que je t'écris. La mer est calme comme un lac, et à l'horizon, on découvre quantité de bateaux à voile et autres. L'eau est vert bleue et presque aussi claire que le ciel.

J'espère que j'aurai bientôt de tes nouvelles ; ta dernière carte était du 13 août et je l'ai reçue le 1^{er} septembre. Père ce matin a la migraine ; tous ces temps-ci il allait bien. Mais hier, il a sans doute été imprudent en restant longtemps assis sur la plage et surtout trop près de l'eau.

Il y a aujourd'hui lundi moins de monde qu'hier sur la plage, cela est plus agréable. Les espaces de sable sont assez importants pour que les enfants puissent faire de beaux pâtés. En ce moment, Marcel et le petit Olivier jouent ensemble. Marcel lui dit : « Veux-tu que je te donne mon seau ? » « Pas pour toujours ! » ajoute-t-il.

Le soir Marcel me fait particulièrement des tendresses avant de s'endormir. Ces soirs-ci, il me dit : « Je vais t'embrasser pour papa » et il m'embrasse très fort et très longtemps. Il fait aussi la conversation avec ta photographie : « Mon petit papa, tu as des nouvelles de maman ? » « Tu lis dans un livre ? »

Lundi après-midi.

J'ai retrouvé sur la plage ce matin une ancienne compagne de cours d'anglais Mademoiselle Desrousseau, aujourd'hui Madame Garnier femme d'un architecte camarade de Charles. Elle s'est installée auprès de moi et nous avons passé la matinée ensemble.

Je viens de recevoir ta carte du 18 août. Louise va partir vendredi soir pour aller passer le dimanche avec Albert. Père la précédera d'un jour et reviendra avec elle lundi. J'irai passer une journée prochainement à Fécamp, j'emmènerai Suzanne avec moi. Il me faut retourner encore chez le dentiste pour une nouvelle dent déplombée. Décidément tous ces plombages n'étaient que de la camelote. Père me charge de t'envoyer cette petite photographie. La croix indique la tombe d'André. Depuis que cette photographie a été prise, l'homme qui servait André construisit une balustrade en bois autour de la tombe qui se distingue ainsi à présent des autres. La grande couronne offerte avec l'inscription : « À leur regretté camarade. » et posée devant.

Je t'envoie aussi quelques extraits des lettres que j'ai reçues ces temps-ci de Charles, d'Émile et de Georges.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Laure à son beau-frère Paul

Jamproyes 7 septembre 1915

Reçu le 14 septembre

Mon cher Paul

Je suis bien en retard pour vous dire toute ma sympathie pour la mort de votre pauvre frère. J'ai pourtant bien compati à votre chagrin et à celui de votre père. Le coup a dû être terrible pour lui qui ne vivait que pour ses enfants !

Vous avez dû savoir par Thérèse que Suzanne ayant pris froid dans une occasion j'ai du prolonger mon séjour à Saint-Gervais ce qui m'a privé de voir Pierre et Jean à leur passage à Paris. Suzanne va tout à fait bien maintenant, elle s'est remise avec joie à la bicyclette.

Nous sommes ici depuis une quinzaine de jours et en nombre. Marie-Jacques est arrivée neuf jours après nous. Elle est contente d'être ici, de parler de Jacques. Je crois que cela lui fait du bien. Le petit est tout à fait gentil, c'est un beau bébé blond et rose, très potelé. J'ai aussi depuis la semaine dernière Hélène et ses quatre enfants et j'attends ce soir Marie-Pierre. René doit venir aussi passer quelques jours la semaine prochaine. En comptant les domestiques, nous serons 26. Malheureusement Louis manque ! J'ai toujours de bonnes nouvelles de lui. J'espère le voir en octobre.

Il paraît que le petit Abel avait la coqueluche quand il a fait la connaissance de son papa ! Charlotte m'écrit qu'il n'a pas été très malade. Je compte qu'elle viendra à Chalon en octobre avec Thérèse, et que de nouvelles maladies d'enfants ne viendront pas encore bouleverser nos projets.

Hélène et Marie qui ont vu à Paris Thérèse et Marcel les ont trouvés en très bonne santé, Marcel très bronzé. Nous avons eu assez vilain temps ces jours derniers. Le temps se remet au beau, mais il fait toujours frais. La vigne est très en avance, nous vendangerons au milieu de septembre.

Nous nous réunissons mon cher Paul pour vous envoyer notre affectueuse sympathie et nos meilleures amitiés. Bon courage !

Laure

1915

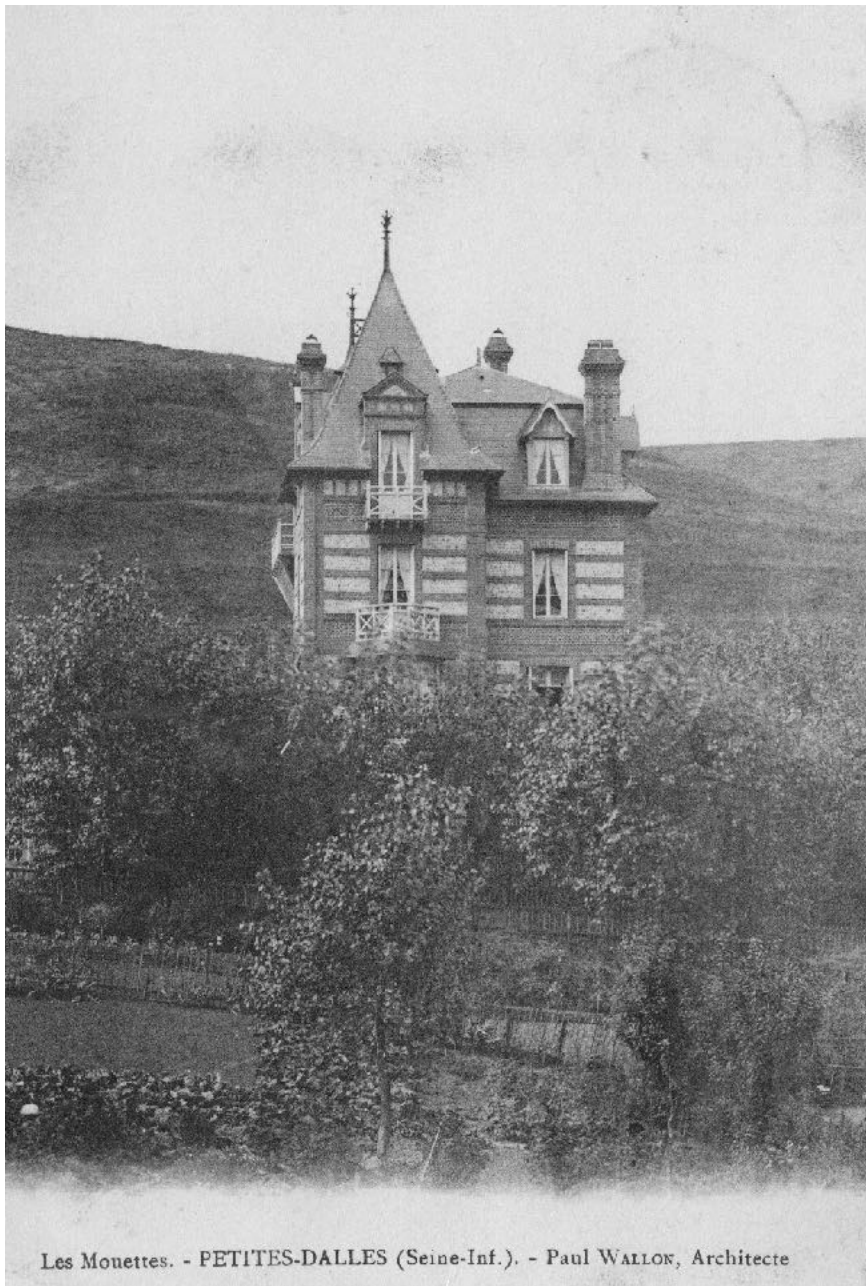
Carte de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mercredi 8 septembre 1915.

Mon cher Paul, le temps continue à être superbe. Hier dans l'après-midi, les enfants ont été pêcher avec leur pousseux. Marcel était ravi parce qu'il a rapporté huit crevettes ; tout le reste de l'après-midi, il s'est amusé à compter ces malheureuses bêtes, à les sortir et à les rentrer dans son seau. J'ai passé toute la journée assise sur la plage en essayant de lire ce qui n'est guère possible avec tout le mouvement autour de soi.

Mille affectueux baisers.

T. W.



Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 8 septembre 1915

Reçu le 29

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ton mandat daté du 31 août le 3. En octobre tu n'auras à m'envoyer qu'un seul mandat au lieu des deux habituels. Avant-hier, j'ai eu ta carte du 27 et ta lettre du 28. Tu diras à Marcel que son mot m'a fait bien plaisir. D'après ce que tu me dis tu n'as pu atteindre les Dalles que le dimanche 29. Les quelques jours à Paris auront été bien occupés puisque tu as ainsi pu voir une grande partie des membres de la famille, et principalement ceux qu'il te sera plus difficile de voir par la suite. Je suis content que tu les aies tous trouvés en excellente santé. J'attends maintenant de tes nouvelles des Dalles, qui ne tarderont pas, je pense, à me parvenir. Il est heureux que Marcel soit complètement remis, ou plutôt presque complètement puisqu'il a encore besoin de sa voiture pour les promenades. Son séjour aux Dalles achèvera certainement de le remettre. D'après tes précédentes lettres, tu ne comptes pour le moment passer que septembre aux Dalles et aller voir les Jeannin en octobre, tu seras donc à peu près sur ton départ pour Chalon quand tu recevras cette lettre. Tu auras en somme été amené à retarder joliment ton voyage à Chalon, avant de pouvoir le réaliser. J'espère bien que cette fois les circonstances ne viendront pas contrecarrer tes projets. Ce sera probablement à ton prochain voyage à Paris que tu pourras faire faire le dessin de Marcel par Eliot. À ce propos il est probable que vous ferez photographier celui qu'il fait de Jacques. Tu pourras alors m'en envoyer une épreuve. Ta lettre du 28 m'apprend que l'on n'est pas encore fixé sur l'endroit exact de sa tombe, ce qui semble bien surprenant. Ainsi que je te l'écris, mes démarches ici n'ont pas eu de résultat et à ma demande aux autorités allemandes, il m'a été répondu que les renseignements de ce genre devaient être demandés par le gouvernement français. Je ne suis donc malheureusement pas en mesure de savoir ici, où Jacques a peut-être été enterré.

Hier j'ai reçu ton paquet renfermant le drap gris, doublure, et boîte de gâteaux secs. Je vais donc me faire confectionner une culotte. Si j'avais plus tard besoin d'une veste, je m'achèterais quelque chose de tout fait ici. Il ne sera pas nécessaire de m'envoyer objets de laine ou tricots pour l'hiver, j'ai tout ce qu'il me faut, de même pour les chaussettes et pour le linge. Je n'ai pour le moment besoin d'aucune de ces choses. Le colis de conserves que tu m'as envoyé précédemment me fera 25 jours environ. Tu pourras d'après cette indication régler l'importance de tes autres envois. Inutile d'envoyer des produits en tube qui ne sont guère avantageux. Je peux trouver du miel ici facilement. Tu pourras de temps en temps envoyer des biscuits de soldats et biscuits « military » par exemple. La conserve de bœuf de la maison Rödel et fils de Bordeaux n'était pas bonne. L'important est que les boîtes ne soient pas trop grandes pour qu'elles ne restent pas trop longtemps entamées.

Hier sont arrivés ici de nouveaux prisonniers parmi lesquels Hibon et de Bellange tous deux d'Altwasser. Hibon vient d'Irgolstadt en Bavière. Il m'a donné les renseignements qu'il avait sur le personnel de Saint-Gobain. Ziegler a repris la direction d'Altwasser. Hibon a de bonnes nouvelles des siens. Il me disait que comme il avait été décidé en France que les femmes d'officiers en captivité avaient d'office la délégation, sa femme avait demandé au ministère à toucher la solde d'officiers en captivité. Tu pourrais

te renseigner à cet égard, car il est probable que, quoique j'ai été pris avant de pouvoir rejoindre, tu as droit aussi, comme les femmes de tous ceux dans mon cas, à cette solde. Autant élucider cette question dès maintenant. À ce sujet j'aimerais bien que tu me procures une pièce d'identité certifiant ma qualité d'officier et mon grade, je pourrais un jour ou l'autre en avoir besoin. Je n'ai en effet aucune pièce militaire sur moi, et ne peut me procurer les miennes, elles ne sont d'ailleurs probablement plus à la maison.

Tu me diras aussi à l'occasion si Saint-Gobain t'a envoyé l'argent. La compagnie a décidé de payer à ses ingénieurs un temps pour cent de leur fixe. Cette somme devra donc t'être versée. Tu pourras, si tu n'a encore rien reçu, écrire au « Directeur général » en te référant même à ce qu'il t'a dit pour lui dire par exemple que, pour lui rappeler indirectement la chose, lorsque la somme dont il t'a parlé devrait être versée, tu lui serais bien obligé pour plus de simplicité de la faire déposer à ton nom ou au mien à l'agence, etc. Et terminer ta lettre en le remerciant, etc. D'ailleurs pour tout ceci tu feras comme bon te semble, suivant que tu y verras intérêt ou non.

Le beau temps ici est revenu. Nous sommes maintenant certains de ne plus avoir de journées chaudes. Tout ce que nous pouvons espérer c'est de voir le plus souvent possible le soleil, et que l'automne ne soit pas trop humide.

En dehors de tes lettres, je n'ai pas reçu aucune autre lettre. Rien de Schrader depuis longtemps. Hibon m'apprenait que von Reiss avait dû quitter l'usine. Les Jean Meyer sont rentrés en Belgique. Schrader et donc tout seul.

J'ai appris aussi que l'usine Sas en Hollandene marche plus. En dehors de cela je n'ai rien de nouveau à te signaler. Notre vie se poursuit avec la même régularité. Il est certain que nous sommes maintenant armés de patience, et qu'il y a juste un an nous croyions être plus proche de la réalisation de nos désirs que nous ne l'étions en réalité.

Je me suis remis à jouer au badminton pour prendre un peu de mouvement et d'exercice ce qu'on arriverait à trop négliger parfois si on n'y prenait garde. J'espère que de ton côté tu passes toute ta vie dehors en promenade. As-tu pu te remettre au tennis ?

Je ne sais si je t'ai dit avoir bien reçu la photo de la maison que tu habitais à Berck.

Mille bons et affectueux baisers à vous deux ; à toi et à Marcel, ce joli frisé comme il s'appelle maintenant. Embrasse bien pour moi papa, Louise et les enfants. Et Albert que devient-il ?

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, vendredi 10 septembre 1915.

Reçu le 20 septembre 1915

Mon cher Paul,

Père est parti hier pour Paris et Louise part tantôt. Ils reviendront tous deux lundi ici.

J'aurai la garde des enfants pendant ce temps. Il fait toujours très beau ; les enfants depuis trois jours passent l'après-midi à pêcher la crevette grise dans la mer. Mais Suzanne et Marcel deviennent si excités que nous avons décidé de supprimer pour un temps ces parties de mer. Tantôt, nous accompagnerons tous un bout de chemin Louise et reviendrons à pied en faisant un petit tour.

Je t'envoie deux photos faites par Louise Rabut. Marcel fait des grimaces affreuses, mais on le reconnaît bien cependant. Sur l'une, il est avec Olivier Rabut et Jean Robert Musard ; sur l'autre groupe, on voit Suzanne, Marcel, Christian Cournot, Ginette, Albert, Olivier, Jean Robert M, et derrière, le chapeau de Simone Contant qui est entourée des jumeaux Lancrenon.

On continue à avoir quelques barques à voile sur la mer, ce sont sans doute des pêcheurs de Fécamp, car ici le poisson vendu est rare et nous nous contentons de la pêche de crevettes des enfants. Je reçois de mon fournisseur de Berck l'avis que la commande que j'ai faite pour toi a été envoyée le 6 septembre ; l'envoi contenait : 2 cartons pain Oibet, 1 b. poulet, 1 langue, 1 foie gras, 1 veau, 1 filet porc, 1 sardine, 1 beurre. Je ne t'enverrai plus de conserves de foie gras et de beurre puisque cela n'arrive pas assez frais. Il est arrivé ce matin une lettre d'Henri et une carte de Georges. Tous deux ont pu se voir dernièrement ; ils ne sont qu'à une dizaine de kilomètres l'un de l'autre. Henri nous écrit qu'il a pu aller presque chaque jour sur la tombe d'André ; il met dans sa lettre quelques fleurs prises à des bouquets déposés ces jours derniers par des camarades.

Laure m'écrit dernièrement qu'elle espérait avoir Louis au début d'octobre. En ce moment, il circule beaucoup, si bien qu'elle ne sait pas où il est actuellement. Il paraît satisfait de la vie hygiénique qu'il mène et fait ces temps-ci une cure d'air des bois. Tu remarqueras sur ces photos que je t'envoie comme les mollets de Marcel ont déjà bien repris. Il est à présent infatigable. Cependant, tout à l'heure, j'emmenèrai la charrette anglaise pour le faire monter dedans de temps en temps. Chaque soir au dîner, Suzanne et lui ont de grandes discussions. L'autre jour, Suzanne ayant affirmé avec preuves à l'appui qu'elle connaissait mieux son papa et sa maman que lui, parce qu'elle les connaissait depuis plus longtemps, Marcel s'est fâché. Suzanne disait : « D'abord, j'ai assisté au mariage de ton papa et de ta maman. » Alors, il répondait d'un air convaincu : « Eh bien, moi aussi ! » Et comme nous rions tous, il se mit à pleurer. Comme tu vois, il est un peu jaloux et susceptible ; ce séjour au milieu de nombreux cousins et petits amis lui fera le plus grand bien.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, dimanche 12 septembre 1915

Reçu le 20 septembre

Mon cher Paul,

Les enfants sont très sages en l'absence de Louise. Avant-hier, nous l'avons accompagnée jusqu'au fond de Briquedalles, et là, Suzanne a cueilli des mûres avec lesquels elle fait du sirop. Nous sommes revenus en nous promenant et en nous arrêtant pour goûter sur l'herbe. Le temps reste superbe et chaud. Cependant, il y a eu déjà pas mal de départs. Hier, nous avons assisté à celui des Jouguet. Madame Jouguet attendant un bébé prochainement, préférerait s'installer dès à présent à Paris, d'autant plus qu'elle est assez fatiguée et enrhumée. Nous avons fini l'après-midi au tennis Tissier qui prête leur emplacement aux Bigourdan amis des rivières et Rabut. Si bien que toute la famille s'y trouve souvent réunie, et on assiste à des matchs de jeunes filles.

Il y a encore pas mal de monde sur la plage et quelques étrangers descendus aux hôtels. Les promeneurs examinent souvent l'horizon à la lorgnette (père n'a jamais pu retrouver la sienne, c'est désolant), il est intéressant de regarder ainsi les bateaux au loin.

J'irai cette semaine à Fécamp ; Germaine Rivière me suivra à bicyclette. Pour éviter la chaleur du restaurant, nous emporterons notre déjeuner que nous mangerons sur l'herbe ou sur la plage.

Tantôt, nous comptons nous promener dans les bois et rapporter quantité de verdure et de bruyère pour en mettre dans les vases pour le retour de père et de Louise demain. Ce matin, les enfants jouent comme d'habitude au jardin avec Olivier, vers 11 heures nous allons toujours à la plage où toute la famille se trouve réunie comme d'habitude à l'heure du bain. C'est en ce moment grande marée. Jamais je n'avais vu le Catelet découvert comme hier soir, aussi comptons-nous y aller ce soir avec les Rivière ; je n'y ai encore jamais été. Il est arrivé une lettre d'Émile du 7 ; il va toujours bien. Son adresse est changée. Celle de Charles avait aussi dernièrement changé. Aucune nouvelle de toute la famille qui n'écrit guère en ce moment.

Suzanne m'appelle pour aller se baigner avec les Rabut et Rivière, je vais assister à ses essais de natation qui ne sont vraiment pas fameux pour une grande fille de 10 ans. Père même, en est très navré et finit par trouver que c'est la honte de la famille. Quant à Paupol, il avoue qu'il n'aime pas se baigner ce qui lui procure une véritable décote. Louise met tout son espoir en Albert qui pourtant n'en est qu'à ses débuts.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie de gros baisers.

Thérèse

Ta dernière carte reçue était du 18. Je reçois à l'instant ta carte du 22 août.

1915

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, lundi 13 septembre 1915.

Mon cher Paul,

Nous avons tous été enchantés de notre promenade aux Catelets ; on voit les falaises jusqu'à Fécamp ; il y avait dessus un croissant de lune délicieux sortant de de la brume colorée du soleil couchant. Germaine Rivière a trouvé une étoile de mer qu'elle a rapportée comme souvenir. Le temps est merveilleux ; je vais convier les Rivière à une pêche aux crevettes dans les rochers un de ces matins. Père et Louise arriveront ici à 3 heures. Je vais te porter cette carte à la poste ; le courrier part à 11h1/2. Les enfants en attendant font des rondes dans le jardin avec Olivier qui est leur ami inséparable.

Mille baisers.

T. W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mercredi 15 septembre 1915.

Reçu le 22 septembre

Mon cher Paul,

Père et Louise sont arrivés ici à 2h1/2 lundi après un voyage passé plutôt par une forte chaleur. La voiture était revenue en somme assez vite de la gare, si bien qu'ils arrivaient au jardin lorsque nous allions nous apprêter à aller au-devant d'eux. Louise était étonnée de voir l'entrain de ses enfants au jeu, et ils ne pensaient même pas à elle à son arrivée. C'est te dire qu'ils n'ont pas souffert de l'absence de leur mère. Et pour moi qui les ai gardés pendant ces quelques jours, il était au fond préférable qu'ils ne se lamentent point sur l'absence de leurs parents comme cela arrivait quelquefois à Marguerite cet hiver en l'absence de Madeleine. Nous avons eu des nouvelles de cette dernière. Elle est toujours à Presles ; elle ne parle que de son petit Claude, les deux autres paraissent être passés dans l'arrière-plan. Elle ne parle pas de ces projets d'hiver. Je vais lui écrire de nouveaux la pressant de me répondre à ce sujet.

Père compte rester ici, s'il fait beau, jusqu'à la fin du mois. Mais depuis hier, comme le temps redevient gris, il trouve les soirées longues et il est probable qu'il voudra partir avant. Louise et moi resterions encore un peu, peut-être même, le commencement d'octobre, ce que j'aimerais bien.

Laure m'écrit qu'elle pense avoir Louis au début d'octobre ; je préférerais ne pas les gêner nez dans leur épanchement de famille et n'arriver qu'après son départ à Chalon. Elle me donne aussi des nouvelles de tous les habitants de Jamproyes actuellement. Marie-Jacques va bien, elle a fait ces jours-ci avec les autres une grande promenade à pied et ne semblait nullement fatiguée. Le petit Jacques se bronze au soleil de Bourgogne et continue à bien augmenter ; il est, paraît-il, plus gros à présent que le petit Jean quoique plus jeune de plus d'un mois. Marie-Pierre est arrivée là-bas avec son fils la semaine dernière. René n'a pas eu de congé et craint ne plus l'avoir à présent. Il aurait voulu rejoindre Hélène cette semaine et faire la réunion de famille plus complète pour vendredi prochain anniversaire de la mort de Jacques.

Charles a écrit hier ; il a fait envoyer à Albert le sabre d'André ainsi qu'une veste qui fut livrée après sa mort. Georges a écrit aussi, il a un peu changé de place de quelques kilomètres seulement. Quant à Émile, il est dans une période de repos après avoir grandement circulé. Henri et Georges pourront encore se voir de temps en temps.

Hier j'ai été me promener avec père et Louise à Saint-Martin ; Marcel est venu avec nous aussi en montant de temps en temps dans la charrette anglaise, mais je constate chaque jour de nouveaux progrès pour la marche, et d'ici peu, il n'y aura aucun changement sur autrefois. Seulement, il lui reste certainement un peu de maladresse. Mais en faisant attention, je constate qu'il peut parfaitement passer une journée à courir sans tomber ; aussi lui ai-je promis une récompense quand il passerait toute une journée sans tomber. Cela a déjà très bien réussi pour ces deux derniers jours.

Nous t'embrassons tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Hier je t'ai envoyé un mandat de 50 Fr.

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, jeudi 16 septembre 1915.

Mon cher Paul,

Je n'ai pas été à Fécamp comme cette carte pourrait de le faire croire ; le temps est très gris ces jours-ci. Notre expédition demandant à partir toute la journée, j'attends un beau jour de la semaine prochaine. Les enfants jouent tant et plus ; le soir, ils sont fatigués et tout endormis à table. Bonne nouvelle d'Emile ; il a ces temps-ci été visiter la cathédrale d'Amiens. Ici, nous allons tous bien aussi. Vu déjà les nombreux départs, la campagne est calme et très reposante. On entend que de rares autos passer.

Mille bons baisers de nous tous.

T. W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, vendredi 17 septembre 1915.

Reçu le 27 septembre

Mon cher Paul,

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Jacques. Je ne puis croire qu'il y a un an qu'il nous a quittés, tant nous avons tout l'hiver espéré encore le revoir. L'ignorance dans laquelle nous sommes de ces derniers moments ajoute encore à notre douleur. Ce matin, il y a eu pour lui un service de bout de l'an à Mercurey où la famille se trouvait réunie, ne pouvant y être, j'ai été à la messe à la chapelle des Dalles.

Le temps s'étant remis aux beaux et ayant promis à Suzanne de l'emmener à la pêche à la crevette, nous y sommes allés tous deux ainsi que Paul. Nous sommes allés très loin du côté de Saint-Martin à l'endroit où les falaises reviennent un peu en arrière. Il y avait parallèlement aux falaises une série d'arceaux formés par la mer au milieu des galets et couverts de sable, si bien que l'on pouvait facilement marcher. Cette pêche m'a rappelé celle que nous avons faite il y a deux ans avec Jean et Charlotte. Nous sommes revenus avec 12 crevettes et un tourteau, c'est te dire que ce n'était guère brillant. Comme Marcel était un peu navré que je le laisse, je lui ai promis de l'emmener demain matin pêcher avec Albert la crevette grise dans la mer. Il fait si doux que l'eau dans laquelle on patauge semble tiède et cela est très agréable.

samedi 18

Le temps c'est tout à fait remis au beau. Je pars avec Marcel sur la plage pour lui faire prendre un bain de soleil. Les Rivière repartent mardi pour le Mesnil. Germaine m'accompagnera lundi pour aller à Fécamp. Marcel est ravi de se retrouver avec tant de petits-enfants. Hier ils ont joué à se confectionner une petite épicerie où ils vendront un peu de tout, mais surtout leurs récoltes en mûres, prune sauvage, etc. Ils font cela avec Yves Guibert, Jacqueline Muzart, Paulette Bigourdan, et Olivier qui vient ici du matin au soir presque chaque jour. Père est invité tantôt à venir aussi à leur magasin pour faire des ces provisions. Je devine déjà que l'argent servira à acheter ensuite des sucres d'orge pour tous les petits vendeurs. Je t'enverrai ces jours-ci une grande photographie de Marcel et de moi que père a prise.

Nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 19 septembre 1915 dimanche

Reçu le 10 octobre

Ma chère Thérèse,

Quand ma lettre t'arrivera, tu ne seras pas loin de ton anniversaire de fête. Je t'écris donc aujourd'hui pour que tu puisses recevoir mes vœux à temps puisque nous devons encore passer chacun de notre côté cette journée du 15 octobre.

Mes pensées seront avec toi ce jour-là, plus encore si possible que d'ordinaire. J'aurais, à défaut d'autres satisfactions, le plaisir de savoir, qu'au moins, tu es en bonne santé et que tu ne négliges rien, non seulement continuer d'être bien portante, mais pour même augmenter tes forces. Je compte bien, quand je te reverrai, te voir une mine superbe. L'hiver dernier passé à la campagne t'aura certainement fait du bien. Mais il ne faudrait pas que tu envisages seulement la question bon air pour fixer ton emploi du temps pour les mois prochains, car le moral a une telle importance sur le physique que tu feras bien de t'organiser de façon à ne pas être trop seul et à avoir le plus de distractions possibles. Puisque tu peux, absolument, choisir l'endroit où tu t'installeras, ne manque pas de le faire en toute liberté. Je crains un peu que l'existence aux Dalles ne soit trop sévère aussi si tu le juges préférable, installe-toi dans une ville, ou tout autre endroit où l'animation par elle seule est déjà un élément de distraction. Tu aurais évidemment des raisons de famille pour rester à Paris si tu préfères. Enfin de tout ceci tu es le meilleur juge, et quel que soit l'endroit choisi, prend toutes les dispositions nécessaires pour y être confortablement.

Depuis ma carte du 16, j'ai reçu hier ton envoi expédié le 6 de Berck. Comme tu vois, il est arrivé rapidement, et il était en parfait état. Les boîtes de conserve sont en générale moins grande que dans le précédent envoi, ce qui vaut mieux. Il serait même préférable, autant que possible naturellement, qu'elle ne dépasse pas la dimension des boîtes de porc ou de veau marqués 1,60. Je mange généralement ces conserves à une heure, après la soupe qui chaque jour nous est donnée, et je termine alors avec un gâteau sec, ou un peu de confiture et une tasse de cacao, tout cela pris sur ce que tu m'envoies. Le lait en poudre que tu m'as expédié mélangé avec du cacao, que j'ai acheté il y a plusieurs mois déjà, fait une boisson chaude agréable, pour terminer mon repas. Le soir je continue à me faire servir, moyennant un mark, un plat de viande avec quelques légumes. C'est généralement vers 7h1/2, 8 heures, que je suis servi. J'ai donc encore le temps après mon dîner et avant l'appel de 9 heures de faire une promenade de près d'une heure dans la cour. Je passe cette heure en conversation anglaise, qui constitue ma leçon journalière. Le matin, je ne me lève guère avant 7h1/2, de façon à pouvoir prendre la tasse de café au lait qui nous est donné vers 8 heures. Puis je sors et me promène autour du château, sur le chemin qui nous est affecté, jusqu'à l'appel de 9 heures. L'attente du courrier et la lecture des journaux occupent une partie de la matinée, puis je fais de l'anglais jusque 12h1/2. Et c'est ainsi que chaque jour, sans le moindre petit changement, je passe la matinée. Après le déjeuner, causerie ou promenade dans la cour, puis je reprends un livre d'anglais. Quelquefois avant l'appel de 5 heures, parties de badminton, mais c'est généralement après l'appel que nous jouons à ce jeu. Il est vrai que les jours raccourcissent maintenant et dès 6 heures il fait déjà un peu sombre pour jouer, aussi devons-nous nous mettre à profiter de l'après-midi. Nous avons maintenant des journées splendides et comme certains arbres commencent à jaunir, la coloration du paysage prend

de jolis tons. Comme d'ordinaire, je n'ai guère d'événements à t'annoncer. Le seul fait saillant de notre existence et que l'on a mis de nouvelles chambres en service, ce qui a permis de nous desserrer un peu. Nous avons deux lits de moins dans notre chambre ce dont nous nous félicitons hautement, et nous espérons bien que nous ne reviendrons pas à l'état précédent. Je suis content de savoir que Marcel prend du goût à la pêche, j'espère que tu auras su imiter son exemple. L'arrivée des Rivière aux Dalles a dû amener de l'entrain et tu te seras laissée entraîner au moins par Germaine. J'espère que tu arriveras à en terminer avec tes dents, car rien n'est plus douloureux et fatigant qu'un mal de dents. Il est probable que ton séjour aux Dalles va te permettre de récolter quelques photos de la famille et en particulier de toi et de Marcel. Je compte que des prochains courriers m'en apporteront. Il est regrettable que Cécile n'ait pas son appareil. C'est une occasion qui nous échappe. Tous nos frères ont d'ailleurs dû dans le courant de cette année se faire plus ou moins photographe, tout au moins par des camarades. Si cela était, tu devrais bien m'envoyer des épreuves, car je n'ai que la photo de Georges et celle de Jean que m'a envoyée récemment Germaine, et qui fait fort bien dans son uniforme et avec sa croix. Si tu as des photos de ce pauvre André n'oublie pas non plus de glisser dans une de tes lettres.

N'oublie pas d'embrasser pour moi papa, Louise et ses enfants si tu es encore aux Dalles quand ma lettre t'arrivera. Tu ne me dis pas si Albert Demangeon reste à Paris, ou s'il doit bientôt endosser l'uniforme.

Je t'embrasse bien tendrement et affectueusement, ma chère petite Thérèse. Je pense que Marcel saura te donner un bon gros baiser le 15 octobre. Embrasse pour moi ces jolies boucles.

Paul

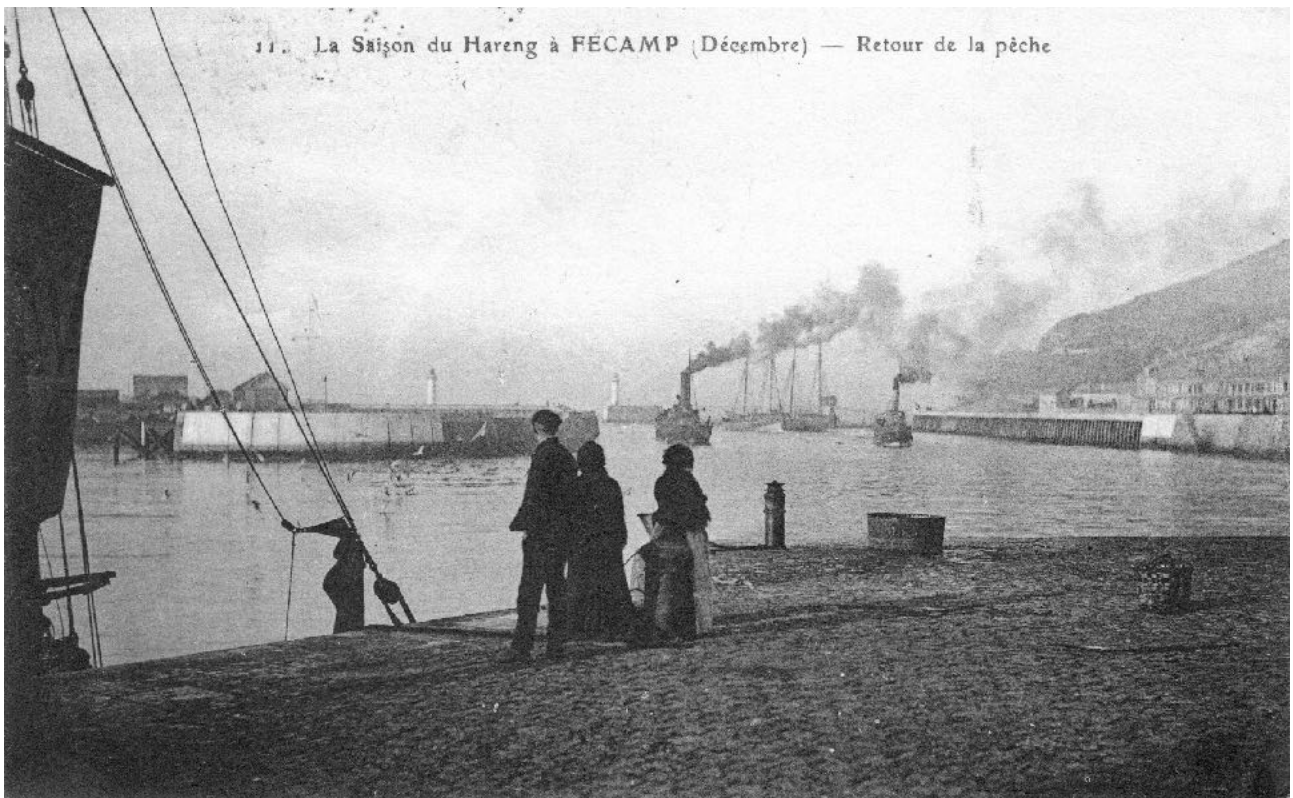
Carte de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, lundi 20 septembre 1915.

Mon cher Paul,

J'ai passé la journée ici avec G. R. Par une forte chaleur. Nous avons déjeuné dans un petit bois le long de la falaise nord avec sous nos yeux la belle vue des falaises et de la mer. Je n'aurai plus un à venir à Fécamp. J'ai pu faire toutes mes courses.
Mille bons baisers.

T.W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, mercredi 22 septembre 1915.

Reçu le 1^{er} octobre 1915

Mon cher Paul,

Le temps continu à être beau et chaud, cependant père s'apprête à partir prochainement ; il a fixé la date à lundi 27 ; il emmène sa bonne marguerite. Louise et moi suivrons de peu. Nous partirons le vendredi 1^{er} octobre.

Charlotte m'écrit qu'elle rentrerait le 2 à Paris. Je vais donc écrire à Laure que nous arriverons soit le lundi 4 août ou le mardi 5 chez elle. Je vais lui demander de descendre rue Bastiat à mon passage à Paris, car père n'aura pas eu le temps de se réinstaller complètement et cela me permettrait de voir un peu les Weiller. Et puis, ma bonne s'étant brûlée le pied en a encore pour quelque temps avant de pouvoir marcher et ne pourrait être d'aucune aide pour Marguerite rue Bonaparte, tandis que rue Bastiat, la maison étant prête, il n'y aura pas grand-chose à faire pour elle.

Je n'ai pas encore de réponse de Madeleines au sujet de ses projets d'hiver. Je suppose qu'elle hésite ; cependant, comme je lui ai écrit de nouveau à ce sujet, j'espère avoir une réponse ces jours-ci. Si elle est décidée à venir ici cet hiver, nous nous retrouverions à Paris vers les premiers jours de novembre pour venir ensemble ici. Si elle aime mieux s'installer à Paris, je pourrais voir alors à passer une partie de l'hiver en Suisse. Chez les Jeannin, je trouverai toutes sortes d'indicateurs et de renseignements sur les hôtels suisses. Je pourrais aussi m'adresser à Henri qui a pas mal voyagé par là. J'aurais là plus la possibilité de recevoir des visites de la famille que si j'allais sur la Méditerranée ou sur l'Océan ou dans les Pyrénées. Et sans doute, la correspondance avec toi serait plus rapide. J'ai reçu hier ta carte du 3 septembre la précédente était du 22 août. Je t'ai envoyé avant-hier de Fécamp un paquet contenant : 1 saucisson d'Arles, 2 chocolats gala Peter, 1 b. sardine, 1 maquereau, 1 jambon glacé, 1 pêche, 1 bœuf, 1 confiture, 1 poulet, 1 thon, 1 paquet pain grillé, 8 biscuits carrés. Hier je t'ai envoyé un mandat de 50 Fr.

Il est arrivé une longue lettre d'Henri, très intéressante où il donne toutes sortes de descriptions sur son installation rustique. Il dit avoir manqué dernièrement la visite de Georges. Ils sont assez pris l'un et l'autre ne peuvent que difficilement se retrouver. Émile écrit également qu'il va bien sur une petite carte. Charles ne donne à présent, aucune inquiétude sur son sort. Je n'ai pas de nouvelles récentes des autres.

Je pense que Laure va quitter la campagne à la fin de la semaine et que cela va être la dislocation de la famille. Je crois que Marie-Jacques retournera directement à Orléans. De même, Marie-Pierre à Tallendes. Et les Weiller à Paris.

Ici, il y a eu beaucoup de départs. Dimanche, les Petit sont partis et Anna et sa bande. Hier les Rivière sont partis aussi. Il ne reste plus que les Rabut et les Guibert. Tantôt, Louise Guibert nous a invités à venir goûter dans les bois. Yves et Suzanne qui sont à peu près du même âge ne se quittent pas. Père a fait de très jolies aquarelles ces temps-ci ; 2 particulièrement de la mer à gauche, l'une en longueur, au soleil couchant, l'autre le matin. Mais dans son zèle il en fait quelquefois deux dans la même journée ce qui le fatigue. Il vient de faire arranger la buanderie pour mettre les bateaux d'André suspendus sous le plafond. Cela empêchera qu'ils ne s'abîment et permet de circuler facilement dessous. Je t'envoie une photographie de Champagne où André est représenté c'est peut-être la meilleure que nous ayons de lui.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul ; Marcel t'envoie de bons baisers.

Thérèse

1915

Carte de Thérèse à Paul, son époux

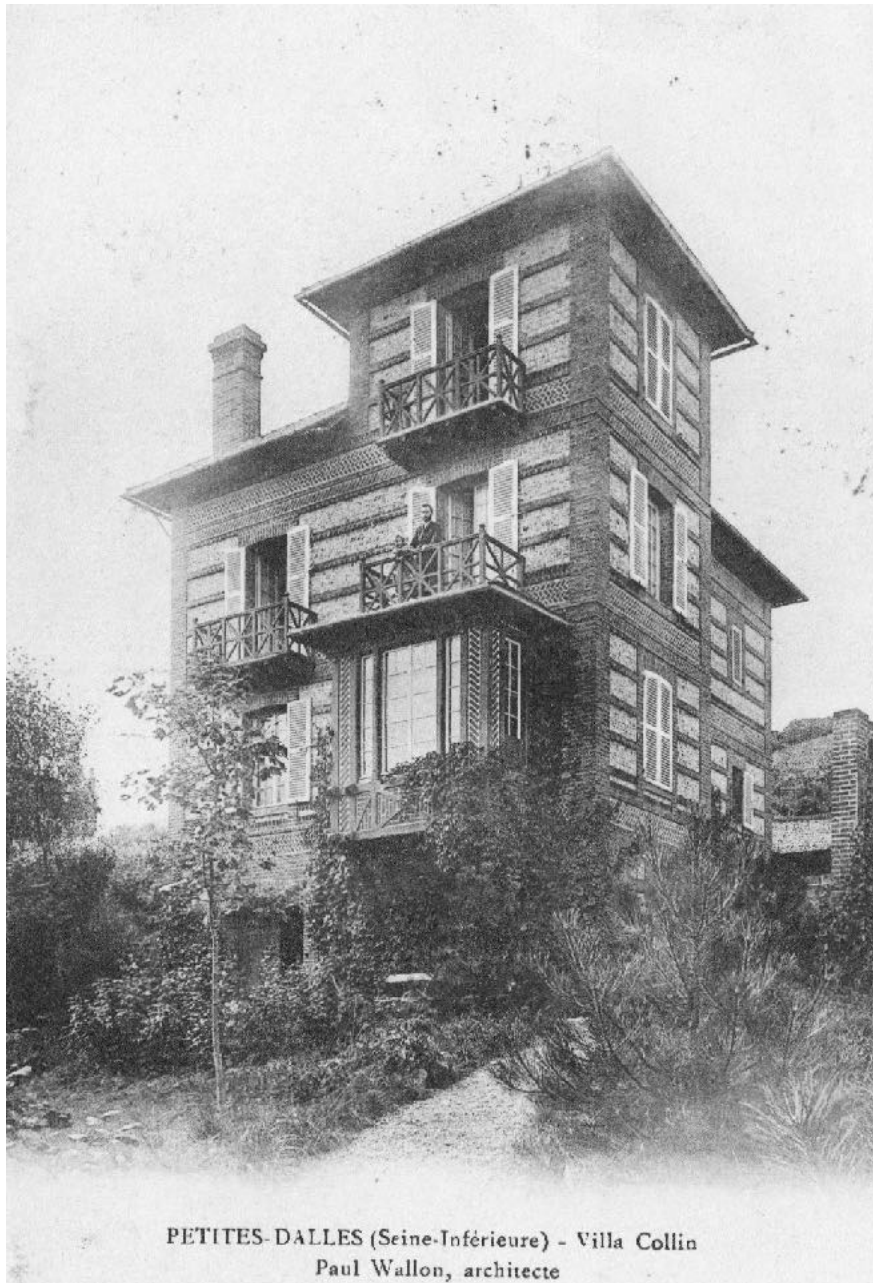
Les Petites-Dalles, jeudi 23 septembre 1915.

Mon cher Paul,

Nous n'avons plus que 8 jours à passer ici. Le temps est beau, mais très chaud pour la saison. J'ai reçu ta lettre du 26 août hier. Georges a écrit et va bien. Hier, Louise Guibert a donné un goûter dans un petit bois de pin sur la falaise ; les enfants se sont beaucoup amusés à grimper aux arbres. Le gros pataud de Marcel était aussi très fier de se tenir sur une branche qui cependant n'était pas à plus de 30 cm du sol.

Mille bons baisers

T. W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, vendredi 24 septembre 1915

Reçu les 8 octobre

Mon cher Paul,

Ta lettre du 26 août m'est parvenue avant-hier avec la photographie qu'elle contenait. Je n'ai pas encore de réponse de Madeleine ; je suppose qu'elle aura voulu consulter son médecin avant de décider ses projets d'hiver craignant peut-être que l'air de la mer ne soit trop vif pour son bébé ?

C'est dans huit jours que nous partirons d'ici et il faut déjà songer aux préparatifs de départ. Mais si nous devons revenir le 1^{er} novembre, il n'y aura pas de rangement à faire dans la maison.

Les enfants profitent bien de leurs derniers jours à la mer ; ils se réunissent souvent avec les petits Guibert ce qui forme une nombreuse bande. Le soir, aussi, sont-ils très excités. Surtout Suzanne qui traverse en ce moment un âge ingrat. Les petits frères sont beaucoup plus sages et plus commodes qu'elle actuellement ; ils deviennent très sociables. Marcel aussi traverse des phases de caprices. Alors, je lui dis que s'il continue à être désagréable, certainement, tu ne pourras pas le reconnaître à ton retour puisque tu avais laissé un petit Marcel très sage. Dans les jeux, il devient très accapareur et se met en colère pour tout avoir. Cela lui fait grand bien d'être avec d'autres et cela lui apprendra petit à petit à céder aux autres. Il va très bien et paraît marcher sans fatigue. Dans les bois, nous faisons des promenades qui sont encore assez longues. On arrive certainement à faire 2 à 3 km de suite. Son appétit est toujours excellent, il dévore. D'ailleurs depuis un an, il n'a jamais refusé un plat sauf pendant quelques jours à Paris au moment de la grosse chaleur. Je recommence à lui donner un peu de toutes les viandes. Il trouve tout bon, et mange bien davantage que ces cousins. Cela tient sûrement à ce qu'il grandit très vite depuis ce printemps. On s'en aperçoit à ses vêtements.

La grande photographie que je t'ai envoyée de Marcel et de moi le représente pas sous son jour habituel. Je crois que c'est le soleil de face qui lui donne cette expression un peu endormie qu'il a rarement.

Si je passe quelques jours à Paris avant d'aller à Chalon, je retournerai chez Gerschel. J'y étais allée fin août, mais à ce moment là, l'atelier était momentanément fermé. Nous sommes tous en très bonne santé et t'embrassons tendrement.

Thérèse

Tu recevras un paquet parti de Berck le 20 : contenant 1 jambon, 1 porc rôti, 1 bœuf, 2 military, 1 sardine, 1 b. chocolat, 1 b. confiture.

1915

Carte de Thérèse à Paul, son époux

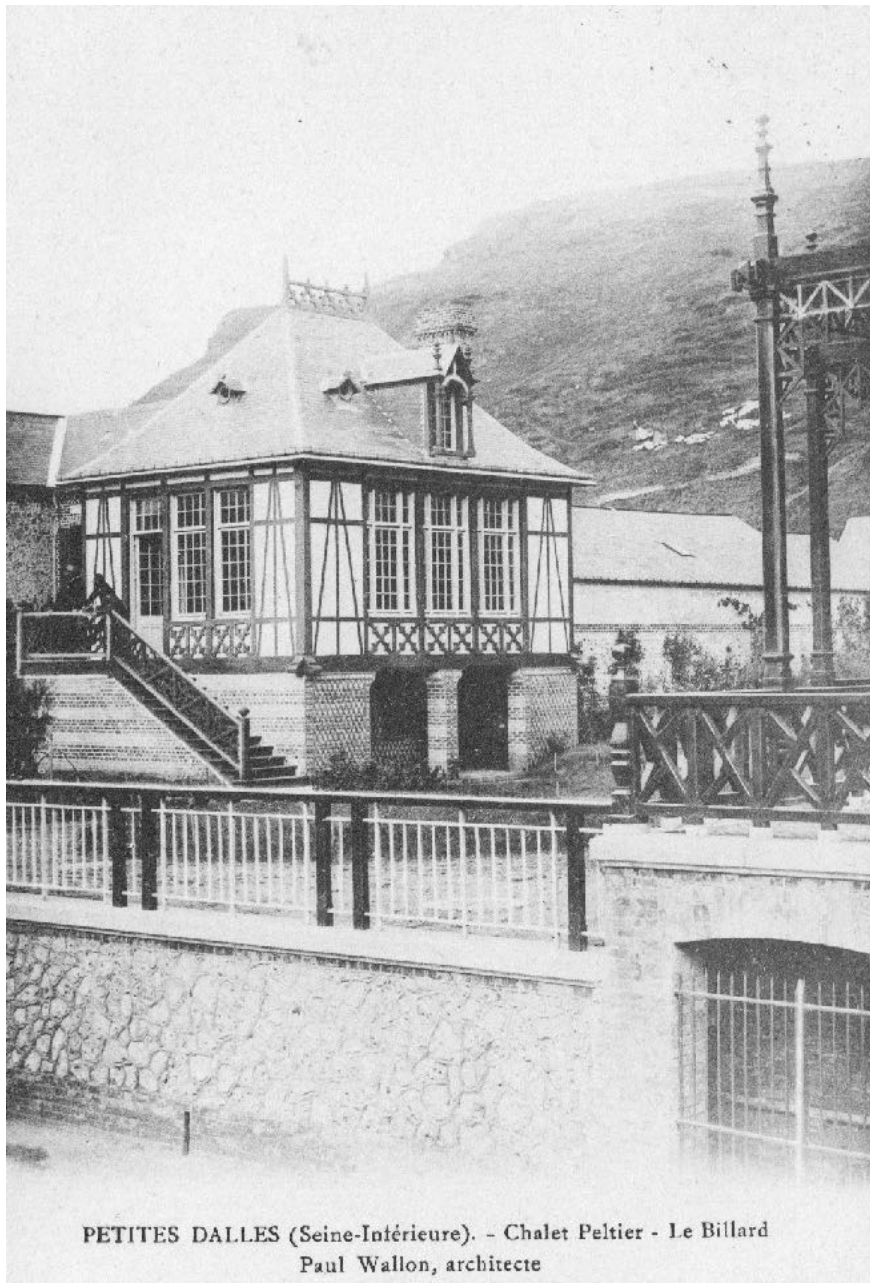
Les Petites-Dalles, 25 septembre 1915.

Mon cher Paul,

Nous avons de la pluie. On retient difficilement les enfants à la maison. Hier cependant, ils sont allés sur la plage au moment du soleil couchant à marée basse, et ils se sont promenés sur le sable mouillé. Marcel est tombé dans des flaques et les revenus dans un état indescriptible ; d'ailleurs, ces temps-ci, on passe son temps à le changer quand qu'il revient de promenade tant il revient dégoûtant. Il semble malgré cela s'amuser beaucoup avec les grands et à imiter tout ce qu'ils font.

Nous t'embrassons tous deux tendrement.

T. W.



Carte de Thérèse à sa sœur Laure

25 septembre 1915.

Ma chère Laure,

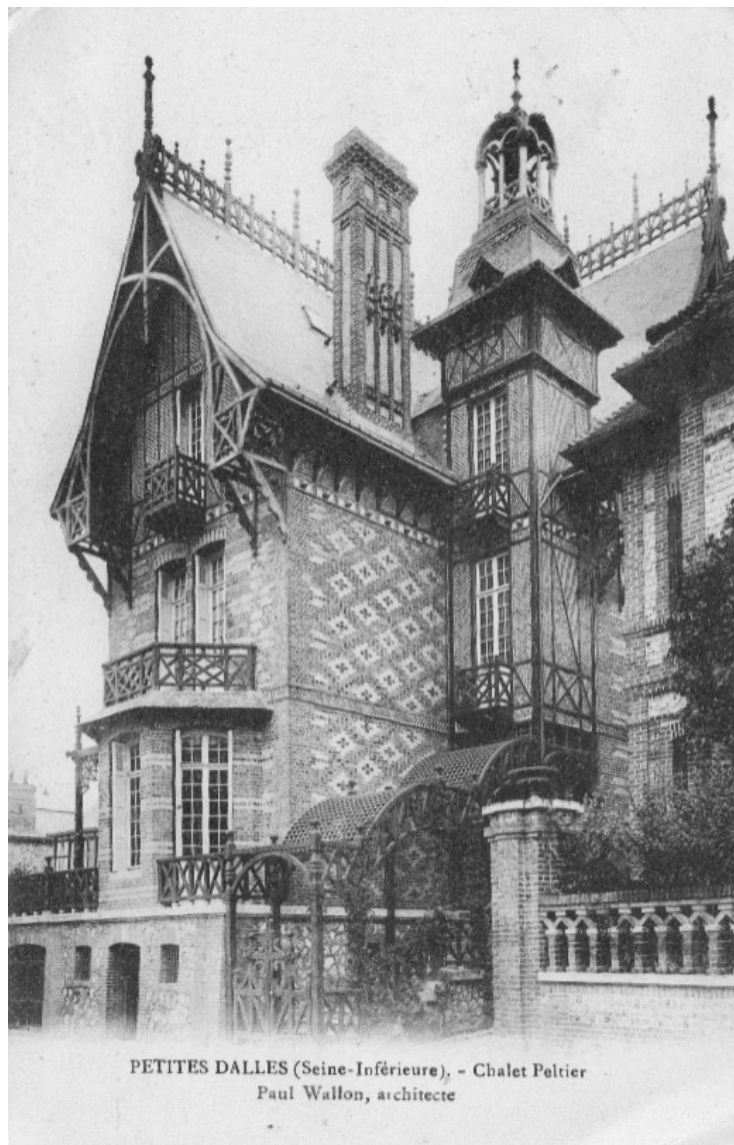
Charlotte m'écrit qu'elle aura quelques courses à faire à Paris. Nous ne pourrons donc arriver chez toi que vers le 15 octobre. Le pied brûlé de ma bonne sera remis à ce moment-là et elle pourra nous rejoindre Paris.

Le temps change, il pleut souvent. Tu dois encore avoir tous tes hôtes ces jours-ci. Il y a longtemps que je n'ai plus de nouvelles de Philippe, s'il est toujours à Mourmelon, il est assez exposé. Amitié à toute la famille autour de toi.

Je t'embrasse.

T.W.

Connais-tu une maison qui se chargerait de faire des envois aux prisonniers ? La première condition serait que les boîtes de conserve soient pour une personne seulement. Parles-en autour de toi, s'il te plaît, cela me rendrait grand service. Il me faudrait surtout un catalogue avec prix et poids pour commander.



PETITES DALLES (Seine-Inférieure), - Chalet Peltier
Paul Wallon, architecte

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Petites-Dalles, dimanche soir 26 septembre 1915

Reçu le 11 octobre

Mon cher Paul,

Notre départ est avancé. Père part toujours demain, et Louise a fixé notre départ à mercredi 29 pour ne pas laisser Albert trop longtemps seul. J'arriverai donc rue Bastiat en même temps qu'Hélène et ses enfants de retour de Bourgogne.

Je ne partirai pour Chalon avec Charlotte que vers le 15. Cela permettra à ma bonne, actuellement en convalescence à Saint-Martin chez ses parents, de se remettre de sa brûlure au pied et de me rejoindre tout à fait rétablie à Paris. Madeleine ne se décide pas à venir ici cet hiver ; elle se réinstallera à Paris pour l'instruction d'Henri. Il va donc falloir que j'organise mon hiver. Nous allons commencer par un séjour chez Laure, puis d'après les événements, les projets s'arrangeront d'eux-mêmes. Philippe pensait avoir son congé au jour de l'an. Cela nous ramènera sans doute à Paris pour ce moment-là. Je n'ai pas de nouvelles de lui récentes comme d'aucuns. Et cependant, j'ai hâte d'en avoir de lui ainsi que d'Henri et de Georges.

Ici nous sommes en pleins préparatifs de départ. Les enfants sont plus excités que jamais et on ne compte plus leurs bêtises. On est tranquille que lorsqu'ils sont couchés. Ils n'ont jamais été si terribles à garder surtout Marcel qui au contact des grands prend vraiment trop d'indépendance. Comme il était un peu enrhumé du cerveau ainsi qu'Albert, je lui avais interdit d'aller sur le sable mouillé. Mais, c'était trop tentant et les gamins y allèrent tant et tant que nous dûmes nous fâcher Louise et moi après eux. Comme il s'était résigné à jouer au sable sec et que Suzanne venait vers eux, nous entendons Marcel dire : « L'eau, elle est chaude ! Tu sais Suzanne l'eau est très chaude ! » Louise et moi nous ne pouvions nous empêcher de nous regarder en riant. Il semblait que nous étions de ces gens qui ne savent rien de ce qu'il faut aux enfants. Les Guibert sont partis tantôt ; l'absence de toute cette bande de garçons va peut-être amener à présent un peu de calme ici où ils venaient souvent à la joie des nôtres.

Les Rabut sont partis hier ; il y avait foule pour les voir partir ; le spectacle en valait la peine. On fit entrer une quantité de colis (14) dans une malheureuse charrette. Cela n'a pas été non sans peine. Puis, ce fut le chargement du break à 6 personnes où on entassa à l'intérieur 7 grandes personnes plus Olivier et la petite Brigitte (Jacques Rabut). Il y avait tant de paquets partout sur les voitures qu'on avait l'impression que tout cela n'arriverait jamais au but. Cependant, le voiturier tantôt nous dit, d'un air dégagé, qu'on était parfaitement arrivé, et que d'abord, lui, il avait l'habitude des chargements. Tous partis à 4 heures seulement d'ici, il nous semblait qu'il ne pourrait jamais arriver à prendre le train de 5h07, tant qu'il y avait de bagages à peser. Pour notre départ, nous commanderons la voiture pour 3 heures, car les gens sont vraiment lambins dans ce pays.

Je t'envoie la photo des enfants de Jamproyes. Les 4 du premier plan sont : François J, Geneviève, Odile W et Charles J. Dans la voiture, le petit Jacques et le petit Albert W et Suzanne W tenant la voiture. En arrière : Suzanne J avec le petit Jean dans les bras, Marie-Madeleine J et Henri J.

lundi matin

J'ai déjà commencé ce matin les rangements dans ma chambre et j'ai pour tantôt tout un gros triage à faire d'affaires que je laisse ici et de celles que je dois emporter pour jusqu'à l'été prochain. Les enfants sont pendant ce temps-là à la plage confiés à Suzanne.

Je t'ai fait un paquet de 12 biscuits et d'une boîte de 11 1/2 de beurre frais que j'ai salé. Père mettra ce paquet à la garde de Cany en partant tantôt.

Nous t'embrassons tous tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1915

Carte de Thérèse à Paul, son époux

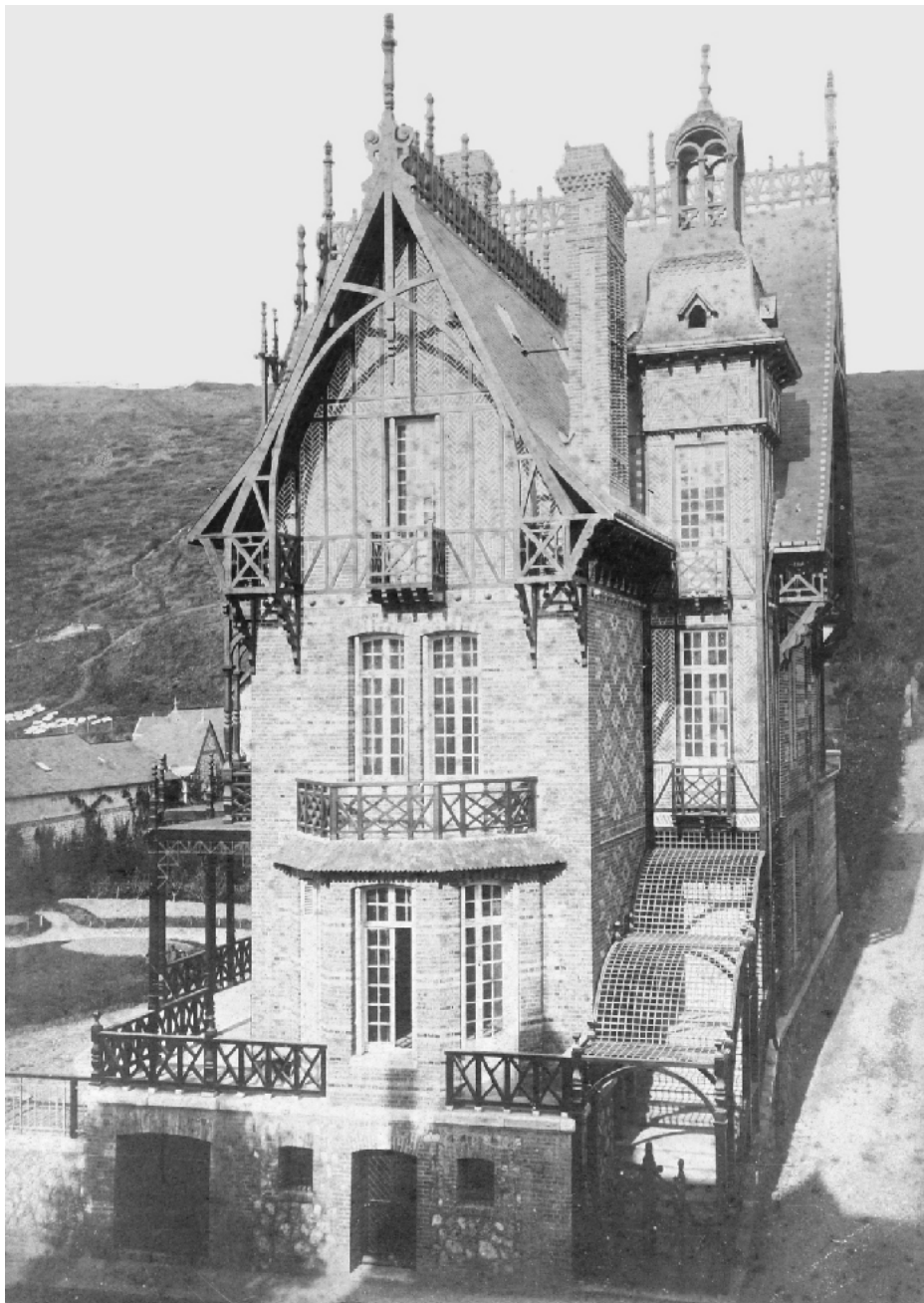
Saint-Vaast, 29 septembre 1915.

Mon cher Paul,

Nous sommes dans le train pour Paris où nous arriverons, je crois, avec du retard vu le nombre de rentrées. Le temps est très pluvieux. La mer ce matin était très forte. Nous avons depuis deux jours été très occupés à ranger et à préparer le départ.

Bons baisers.

T. W.



Le Chalet Peltier en 1886.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, 30 septembre 1915

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 8. Notre voyage s'est bien passé, mais ayant manqué la correspondance, nous avons eu deux heures pour dîner à Motteville, puis nous avons dû prendre un train omnibus qui nous amena à 3h1/2 du matin à Paris. Nous avons tous pu dormir dans le train et ne sommes pas arrivés fatigués. À la gare, j'ai eu la chance de voir descendre ma malle, si bien que je l'ai fait saisir au passage, et j'ai pu l'emmener tout de suite. Louise n'a pas eu cette chance, et ses bagages se trouvent à présent dans la montagne des autres tant qu'il y a de rentrées ces jours-ci. D'ailleurs, Paris est très animé, et les feuillages étant restés encore assez frais, on a l'impression d'être au printemps. Je viens d'avoir le plaisir de voir Charles, cela a été encore de la chance pour moi. Il est venu pour affaire quelques heures à Paris et est venu jusqu'à la rue Bastiat. J'étais encore aux Champs-Élysées avec Marcel, Hélène et ses enfants, et je l'ai donc manqué à quelques minutes près. Je pris aussitôt une voiture pour me rendre chez père ; et dans la rue, un peu avant d'arriver, je le croisais ainsi que Charles. Je vis ainsi ce dernier quelques instants. Il avait vu Philippe la veille au soir en excellente santé. Celui-ci avait eu récemment la visite de Louis, et il comptait avoir aussi celle de Jean. Demain, je déjeunerai avec Marcel rue Bonaparte. Marcel tantôt a retrouvé un petit lit de poupée m'ayant appartenu ; il est ravi et y met les poupées des 3 petites, et il fait le papa.

Nous t'embrassons tous deux tendrement.

Thérèse

*Lettre de Thérèse à Paul, son époux*Vendredi 1^{er} octobre

Mon cher Paul,

Nous venons de déjeuner Marcel et moi chez père. Il avait reçu un mot d'Émile. Les dernières nouvelles de Georges et d'Henri étaient bonnes. Ils sont toujours non loin de Ste Menehould.

Le temps est superbe, mais frais. Nous avons passé tout à l'heure un bon moment au Luxembourg. Mais il fait frais pour rester immobile dehors. Nous sommes allés nous asseoir un instant au musée. Paris semble vraiment cette fois reprendre son aspect des années précédentes, il y a déjà beaucoup de monde dans les rues et aussi quelques étrangers. Partout il y a beaucoup d'animation. Marcel me charge de te dire qu'il est bien gentil. Il s'est déjà bien calmé depuis qu'il a quitté la mer. Nous partirons le 16 pour chez Laure. Je ne fais pas de projets trop à l'avance pour cet hiver, les événements nous guideront. René me déconseille d'aller en Suisse. Il est peut-être préférable en effet de rester plus près les uns des autres, et ainsi, plus près des nouvelles.

Mille bons baisers, mon cher Paul.

Thérèse

Je ne crois pas t'avoir déjà il écrit que je t'avais envoyé un mandat le 27 septembre.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, samedi 2 octobre 1915

Reçu le 15 octobre

Mon cher Paul,

Tantôt j'ai emmené Marcel s'acheter des bottines. J'ai été surprise de voir déjà tant de monde dans les magasins ; il fallait prendre un numéro pour passer à notre tour et nous fîmes une séance qui compta. Marcel était d'une patience admirable. Ce qui l'a le plus amusé c'était de prendre le tramway pour l'aller et le retour.

Dimanche, nous déjeunerons chez père avec les Demangeon. Nous resterons toute la journée avec eux. Je t'écris pendant le dîner des enfants. Après le dîner, René et Hélène m'emmèneront au cinéma des Champs-Élysées. J'ai déjà revu quelques personnes depuis mon arrivée ici : Antoinette, Estelle, les Bernage. J'espère voir aussi Melle Eliot, mais son frère ne se réinstallera qu'en novembre à Paris le dessin de Marcel est donc remis à une prochaine occasion.

Dimanche 3

Nous avons déjeuné chez père ou j'ai trouvé ta carte du 11 septembre. Puis, nous sommes tous allés au Luxembourg. Le temps était magnifique et une foule... ! Nous avons eu beaucoup de peine à trouver à nous asseoir. Les enfants ont beaucoup joué avec leurs fouets et leurs sabots. Marcel commence à pas mal s'y prendre. Il joue à présent à courir et passe toute la journée sans fatigue. Cependant, pour la marche, je fais encore attention, car il est certain qu'un enfant se fatigue vite à faire un mouvement régulier quand celui-ci se prolonge ; aussi je n'hésite pas à prendre avec lui des moyens de transport et même souvent de porte-à-porte pour le laisser se promener davantage dans les jardins publics. Avec tous les petits trajets additionnés qu'il fait dans la journée, il finit par faire plusieurs kilomètres.

Nous avons des nouvelles du 28 d'Émile, Georges et Henri. Hélène a reçu hier une carte de Philippe. On est heureux d'avoir toutes ces bonnes nouvelles attendues avec impatience. Charles a dû aller voir Philippe hier et lui porter de mes nouvelles. Il a malheureusement passé si peu de temps à Paris que je n'ai pas eu le temps de lui conduire Marcel. Père part pour Champagne mardi ; il reviendra samedi. Nous irons déjeuner chez Louise mercredi. Les enfants ont déjà repris le travail et les cours tous les mardis de tous les vendredis.

Madeleine ne rentrera de Presles qu'à la Toussaint. Nous avons vu tantôt les Rabut à la promenade ainsi qu'Abel de loin. Sa coqueluche est presque terminée. Nous avons terminé la journée rue Lincoln. Antoinette déménage et s'installe à l'hôtel avec sa femme de chambre en attendant le retour de Paul pour choisir un appartement. Oncle Hallopeau déménage ces jours-ci. Il prend un appartement dans la maison des A. Guibert et reprend avec lui les petits Contant. Cela soulagera Louise J. qui s'en occupera encore toute la journée. Jusqu'ici et nous comptons toujours partir le 16 pour Chalon.

Mille bons baisers de nous deux, mon cher Paul

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, le mardi 5 octobre 1915.

Reçu le 15 octobre

Mon cher Paul,

Hier, et j'ai été faire des courses pendant que Marcel était aux Champs-Élysées avec ses cousines. Je t'ai fait envoyer une commande de chez Olida. C'est là que je pourrais m'adresser à présent, car je crois que c'est une des meilleures maisons pour les conserves, et il y a toujours beaucoup de monde dans ce magasin, si bien que je pense que tout doit se renouveler rapidement.

Le paquet contient : 1 b. bœuf, 1 b. veau, 1 b. langue de bœuf, 1 b. langue de porc, 1 b. veau rôti, 1 pain d'épices, 1/4 b. poulet, 2 b. sardines sans arêtes, 4 b. confitures.

Aujourd'hui, il a plu toute la journée et les enfants sont restés à la maison. Ils se donnent du mouvement à courir dans le couloir. Estelle est venue les voir et ils sont tous à présent après elle, jusqu'à Albert qui est dans ses bras et ils s'amuse ainsi tous ensemble. Je ne suis pas sortie non plus. J'ai pu ainsi terminer mon raccommodage pendant qu'Hélène faisait aussi le sien.

Demain, nous devons déjeuner chez Louise. S'il fait beau, nous irons au Jardin des Plantes, mais s'il pleut les enfants resteront jouer à la maison. Dans tous les cas, nous rentrerons Marcel et moi qu'à la fin de l'après-midi ici. C'est aujourd'hui que père a dû partir pour Champagne, il reviendra sûrement pour dimanche prochain si le temps ne se remet pas au beau. Il va faire sa récolte de fruits qui doit être belle cette année comme partout.

Ce matin, Hélène a reçu une carte de Pierre d'avant-hier, il se reposait ces jours-ci, comme il le fait de temps en temps. Nous comptons voir Charlotte ces jours-ci. J'ai aperçu Abel dimanche, il est toujours bien joli bébé et ne semble pas avoir souffert de sa coqueluche. Mais, j'ai préféré que Marcel reste encore loin de lui puisqu'ils se verront un peu plus tard chez Laure.

Ici, les enfants dînent de bonne heure et on les couche avant notre dîner ; nous avons ainsi un repas où on peut parler un peu, car au déjeuner, il n'y a guère moyen avec ses trois bavardes. La troisième en prenant de l'âge surpasse déjà ses aînés, c'est une grosse mère très drôle. Mais Marcel ne s'entend guère avec elle, ils se disputent et se battent même. Tout à l'heure ils s'étaient pris aux cheveux, j'ai dû les menacer de les mettre à la porte tous les deux, ce qui a ramené tout le monde au calme.

Je ne suis pas encore allée chez Gerschel, j'y passerai à la fin de la semaine.

Nous t'embrassons tendrement, Marcel et moi, mon cher Paul.

Thérèse

Amitiés pour toi de tous les Weiller.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, jeudi 7 octobre 1915.

Reçu le 18 octobre

Mon cher Paul,

Nous avons passé hier la journée chez Louise. Le brouillard était si intense et si sombre que nous n'avons pas jugé utile de promener les enfants. Ils sont donc restés dans la maison à jouer.

Louise me dit que Charles était revenu à Paris lundi passer la journée. Il avait pu prévenir Madeleine qui est venue de Presles avec le petit Claude pour le voir. Charles avait vu Émile les jours précédents, car ce dernier est à présent dans ses parages.

Père s'est installé pour la semaine à Champagne. Il m'écrit qu'Henri Petit est à l'hôpital ; sa blessure aux jambes est assez grave, mais on espère les lui sauver.

Toutes les dernières nouvelles de tous étaient bonnes ces jours-ci. Il faut espérer qu'elles continueront à nous parvenir aussi bonnes. J'ai écrit à Charlotte de venir nous voir demain ici. Nous déciderons ensemble la date de notre départ pour chez Laure.

Tantôt, il faisait doux et beau. Hélène et moi sommes allées aux Champs-Élysées avec les enfants. Je t'envoie une lettre de Marcel ainsi qu'une photographie d'Abel. Tu verras qu'il ressemble un peu à Marcel bébé. Louise m'a prêté sa méthode pour que j'apprenne à lire à Marcel. C'est celle avec laquelle tu as appris à lire. Je commencerai à Chalon, et d'abord, en lui donnant des lettres en bois et en relief pour l'amuser. Louise trouve qu'il n'y a pas de temps perdu pour lui, car beaucoup d'enfants commencent plus tard. Je sais pourtant que François J.N. a commencé dès l'an dernier à travailler. Son contact stimulera certainement Marcel. Chaque soir Marcel fait de grandes conversations avec ta photographie. Il te raconte tout ce qu'il a fait dans sa journée. Il commence toujours par : « Je te représente papa... » Cela, je pense, veut dire, je te préviens ou je t'annonce. Il va en somme parfaitement bien, avec une mine rose qui fait plaisir à voir ! René doit le photographier ces jours-ci à la promenade ; j'espère que ce sera réussi pour te l'envoyer. Je vais aussi tout à fait bien. Je ne ressens aucune fatigue de la vie parisienne. D'ailleurs, l'air ici est très pur en cette saison.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Marcel à son père

Paris, jeudi 7 octobre 1915

Reçu le 18 octobre

Mon cher papa,

Je te représente que j'ai un sabot. Je l'ai perdu et Venette m'en a racheté un autre. Je m'amuse bien avec les petits Weiller. Je sais presque bien jouer au cerceau. Je fais comme ça et puis comme ça ; après, je cours, et puis après, je donne un grand coup et il va tout droit.

Je suis très gentil. Je suis sage à Paris.

Au revoir, papa. Je t'embrasse bien. Maman est très gentille.

Grand Marcel

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle du 8 octobre 1915

Reçu le 30

Ma chère Thérèse

J'ai reçu ce matin ta lettre du 24 septembre. Je suis content de ce que tu me dis de la bonne santé de Marcel. D'ailleurs sur sa photo, avec son air peu commode, il a une bonne grosse figure bien pleine. J'ai en effet reçu la grande photo dont tu me parles, avant-hier, et je vous trouve tous deux forts bien réussis. Marcel avec ses cheveux frisés à une expression de physionomie à tenter un artiste. Il a même des joues que l'on voudrait bien pouvoir embrasser. Je vois aussi que tu as l'air de te bien porter. Tu n'as donc qu'à continuer dans cette bonne voie et chercher à acquérir au bon air et par l'exercice le plus de forces possible. Sur cette photo Marcel m'a l'air bien grandi. Il n'en peut d'ailleurs être autrement. Il faut espérer qu'il ne poussera pas trop rapidement, et qu'il continuera à s'élargir.

Ta lettre me parle du paquet de Berck. Je l'ai reçu le 5 dernier et avant-hier me parvenait ton paquet de Fécamp. Ces deux paquets étaient en bon état. C'est bien le genre de choses qu'il faut m'envoyer.

Tu es maintenant à Chalon et tu vas ainsi passer de bons moments avec Laure, jusqu'au jour où tu iras prendre tes quartiers d'hiver. D'ailleurs, Laure te sera d'un bon secours à cet égard. Passer l'hiver dans le Midi, aurait, il me semble, quelque chose de bien tentant. C'est l'occasion de voir du pays, de jouir de ce climat ainsi vanté. Le 4 j'ai touché un de tes mandats probablement celui envoyé fin août. Ta carte du 25 septembre m'est parvenue le 2 et je suis content de voir que Marcel a bien profité de son séjour aux Dalles pour barboter dans la mer. Il faut espérer que la vie au milieu de petits garçons de son âge lui forme le caractère, car il n'avait pas jusqu'ici vu assez d'enfants et avait pris l'habitude d'être trop un petit personnage. Il est bon qu'on le fasse un peu enrager.

Ton séjour d'été aux Dalles n'aura pas été de longue durée cette fois-ci. D'après ce que tu me dis tu as eu en général assez beau temps. Tu as pu en tout cas arriver assez tôt pour voir presque tout le les membres de la famille. Tu ne me parles plus depuis longtemps de la santé de notre sœur Louise, qui était assez fatiguée avant d'aller au bord de la mer. Va-t-elle tout à fait bien maintenant ? Il est ennuyeux que l'éducation de Suzanne l'empêche d'aller avec toi passer l'hiver à l'endroit que tu auras choisi.

Ici le temps est brumeux, il fait humide et froid. On a bien l'impression d'automne, et la saison est plus avancée que l'année dernière. Les arbres sont déjà bien jaunis et les feuilles ont commencé à tomber. D'ici une quinzaine de jours, nous ne tarderons plus à distinguer les alentours au travers des branchages. J'aurai bientôt bouclé l'année de mon séjour ici où je suis arrivé le 15 octobre de l'année dernière, et insensiblement je suis arrivé jusqu'à aujourd'hui après plus d'une année de captivité, ce que je n'aurais cru guère possible, si l'on me l'avait prédit. L'automne dernier a été très beau. Espérons qu'il en sera de même cette année, quoique la température et l'humidité actuelle ne fassent guère augurer d'une belle arrière-saison. D'ailleurs le climat ici est toujours plutôt humide et l'hiver même n'est pas rigoureux. Le froid ne persiste jamais longtemps et l'on a souvent de la boue.

Tu fais bien d'aller reposer chez Guerschel, afin d'obtenir une photo convenable et me l'envoyer. Tu l'as peut-être déjà fait avant d'aller à Chalon. Quant à Marcel tu ne me parles plus de son portrait. As-tu changé d'idée ? Ou aimes-tu mieux attendre un moment plus favorable, ou d'avoir plus de temps à Paris.

Notre existence ici ne varie pas, ainsi que tu peux l'imaginer du reste, et l'on se demande à la réflexion comment il est possible de vivre d'une façon aussi monotone et aussi inutile. Mais les jours, les semaines, les mois se succèdent et l'on est effrayé du temps passé avec si peu de profit. Je lis toujours de l'anglais, roman, ou livres d'histoire, ou revues traitant un peu de toutes sortes de questions. Je lis un peu aussi de français. Récemment, je lisais la « Vie des abeilles » de Metterlinck, livre vraiment intéressant, et il me semble que plus tard, si j'en ai l'occasion j'installerai bien quelques ruches. Je me figure que l'apiculture doit être un passe-temps agréable, et je suis sûr que cela t'amuserait beaucoup. Maintenant, il faut aussi être dans une région appropriée.

Voilà bien longtemps que je n'ai eu de nouvelles de l'usine. Il est vrai que je n'écris pas, car je ne veux pas utiliser de mes cartes. Je me figure que Hoven ne doit plus être, lui non plus, à la maison. Il a dû suivre tous les autres. Sa femme est dans ce cas probablement restée. De Saint-Gobain n'ont plus je n'ai pas grand-chose. Il paraîtrait que Dardelle n'a plus donné de ses nouvelles aux siens depuis plusieurs mois.

Enfin quand tout ceci sera terminé, nous verrons probablement pas mal de changements. Aussi ne peut-on guère faire de projets.

Fais toutes mes amitiés à Louis et Laure et à leurs enfants. Reçois mes meilleurs baisers, ma chère Thérèse, pour toi et pour notre beau garçon.

Paul



Château de Celle en Allemagne (Basse-Saxe).

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, samedi 9 octobre 1915.

Reçu le 19 octobre

Mon cher Paul,

Nous nous sommes retrouvés avec Louise et les enfants aux Champs-Élysées tantôt, puis nous sommes tous rentrés ici pour goûter. Pendant que les enfants jouaient dans la salle à manger à faire la dînette, j'ai montré à Louise dans le petit salon toutes nos photographies d'autrefois. Louise, mercredi, m'en avait montré beaucoup d'autrefois des Dalles d'où on te voit à tous les âges et où on te reconnaît très bien. Nous nous sommes donné rendez-vous mardi chez père après le cours de Suzanne et de Paul.

Hier, après avoir été comme d'habitude à la promenade, nous avons reçu ici quelques visites d'amies : Bernage, Danion, (Lalanne), les Rivière. Charlotte croit la coqueluche d'Abel tout à fait terminée. Nous avons fixé le jour du départ pour le lundi 18. Elle compte aussi rester un mois chez Laure. Après, je pourrais aller un peu sur la Côte d'Azur, puisque René me dissuade de plus en plus d'aller en Suisse. Mais je trouve cela bien loin et je compte que nous y ferons qu'un séjour de quelques semaines, juste pour passer les jours les plus courts et le moment où le temps est ordinairement le plus mauvais ailleurs. Nous reviendrions passer quelques semaines à Paris au moment de Noël pour nous retrouver un peu en famille et pour voir Philippe qui compte venir les premiers jours de janvier. J'en profiterai à ce moment-là pour faire faire le dessin de Marcel par Monsieur Eliot.

Après cela, les jours commenceront à allonger et nous pourrions aller en pleine campagne à un endroit où nous trouverions un peu d'altitude et sans aller trop loin. Peut-être trouverait-on soit en Morvan, ce qui ne serait pas très loin de Laure, soit dans la Nièvre ou du côté de Dijon ? Marie-Pierre cherche aussi de son côté s'il y aurait une pension où nous pourrions, tout en étant au bon air, être pas très loin d'elle.

Nous n'avons aucune nouvelle ces jours-ci ; les dernières étaient bonnes.

Estelle s'est installée ici ces jours-ci pour aider au ménage. Le matin, elle nous apporte à Marcel et à moi notre petit déjeuner dans notre chambre et nous soigne comme des pachas. Jeudi, ma bonne arrivera me rejoindre, car son pied est à présent remis de sa brûlure.

Madame Weiller est rentrée jeudi d'Angoulême, nous déjeunons tous demain chez elle ; puis Hélène et René m'emmèneront (pendant que les enfants se promèneront) à la Sorbonne où les élèves du conservatoire se feront entendre.

Marcel commence à très bien jouer au sabot ; il donne même des leçons à ses cousines, qui elles, lui en donnent de cerceau. Le temps est assez doux, mais très brumeux pour la saison.

Nous t'embrassons, mon cher Paul, tous deux, tendrement.

Thérèse

Je t'envoie une photographie d'Abel.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, mercredi 13 octobre 1915.

Reçu le 25 octobre

Mon cher Paul,

J'ai été hier voir le fournisseur de Louis qui m'a confirmé ce que je savais déjà par Albert qui avait été le voir. Les quelques détails qu'il me donna étaient intéressants quoique sans grande importance. Il me montra quelques vues dont certaines très jolies et les différents portraits de ceux qui l'entouraient dernièrement. À 4 heures nous étions chez père qui nous montra les différentes lettres qu'il avait reçues. Toutes les nouvelles étaient bonnes. Georges dit qu'il est dans un calme relatif étant actuellement plus loin de nous que les autres. J'ai eu des nouvelles de Philippe par les Jomier. Il est toujours en bonne santé avec un moral excellent. Ici nous sommes tous également en parfaite santé. Hier, le beau temps est revenu et même de la chaleur. Cela fait plaisir à voir à tout point de vue. Tantôt, il a plu un peu ; les enfants ne sont pas restés longtemps à la promenade, car nous les avons emmenés chez Madame Dorian qui habite à Passy et qui a son petit-fils en ce moment chez elle (l'enfant de cette jeune femme que nous avons vue l'autre année en passant à Nevers). Dans le tramway, on regardait avec intérêt notre bande d'enfants tous à peu près du même âge, et dans tous les cas, de la même taille, et on suivait avec intérêt leurs réflexions d'enfant. Demain nous déjeunons chez père. Il a fait retirer ces temps-ci des photographies d'André, celles à l'époque où il était à Central. Dès que j'en aurai, je te l'enverrai. Charles en venant ces temps derniers avait rapporté à Paris une des dernières inventions d'André. Cela ressemblait à une sorte d'instrument de musique comme aspect. C'était pour aider à des calculs, paraît-il. Dans tous les cas, il ne nous est pas possible à nous d'y comprendre grand-chose ; mais sans doute Georges à son prochain congé pourra-t-il nous l'expliquer. Combien de jeunes cerveaux ont été ainsi fauchés lorsqu'ils eussent pu faire encore tant de découvertes !

Ces temps-ci nous avons appris la mort de votre cousin Delaire. On nous avait annoncé aussi celle de notre ami Corta, mais cela a été une erreur. Le 25 dernier, on le crut mort, mais il n'était que disparu et il écrivit. La famille en larmes ces jours-ci est aujourd'hui folle de joie. Pareil bonheur hélas ! Ne nous a pas été donné pour Jacques ! Ils étaient tous deux amis d'enfance.

Nous ne pourrons pas encore partir le 18 pour Chalon, notre voyage sera un peu retardé pour permettre à Henriette de rétablir tout à fait sa brûlure. S'il fait beau demain, nous irons retrouver Abel au Luxembourg.

Marcel paraît enchanté de son séjour en ville, ce qui prouve qu'il n'en est nullement fatigué. Chaque soir, il raconte à ton portrait ce qu'il a fait dans sa journée. Et il fait aussi tes réponses qui expriment généralement de la surprise.

Affectueux baisait de nous deux.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, vendredi 15 octobre 1915.

Reçu le 26 octobre

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta carte du 25, et auparavant, ta lettre du 19 septembre. J'ai vu hier tous les Demangeon rue Bonaparte. Père m'a offert pour ma fête un ravissant bouquet de roses rouges en bouton. Nous avons passé l'après-midi au Luxembourg. Il faisait très doux, les enfants y ont retrouvé Abel et Colette, puis le jeune Olivier. Tante Rabut nous a donné de bonnes nouvelles de Germain et de son bébé (Albert) qu'elle ira prochainement rejoindre.

Père alla chez Adèle Debuté, qui a sa mère encore cette année auprès d'elle, pour avoir des nouvelles d'Henri. Son pied est assez malade et il a de la fièvre. On espère cependant qu'on pourra le lui conserver. L'autre jambe demande aussi des soins.

Toutes les nouvelles sont bonnes de tous côtés. J'ai eu des lettres d'Henri et d'Émile. Ce soir une carte de Pierre. Charles a vu Philippe lundi ; mercredi, il est retourné pour le voir, mais il était parti du matin. Cela arrive de temps en temps qu'il s'absente ainsi. J'aurai demain des nouvelles de Jean. Je dois déjeuner chez les Rivière. J'ai promené tantôt Marcel au parc Monceau. La vue des cascades, ponts, bassin et surtout les canards l'on ravi. Il devient remarquablement fort au jeu du sabot. Il joue aussi au cerceau avec passion. Mardi, malgré la chaleur qu'il faisait, il ne pouvait s'arrêter de courir après le cerceau qu'Odile lui avait prêté. Et il avait très chaud, bien que je lui avais retiré son manteau et son chapeau. Quand on lui disait : « Pourquoi cours-tu tant ? » Il répondait : « Et bien ! » Puis cherchant : « C'est pour avoir chaud » et il semblait tout fier d'avoir trouvé cette réponse stupide ! Pendant que je t'écris, il dort consciencieusement ; on aperçoit hors du drap que son auréole de bouclettes. Avant de se coucher, il me réclame toujours ton portrait et t'envoie ses meilleurs baisers.

Peut-être l'an prochain, à pareille époque, serons-nous réunis enfin ?
Je t'embrasse bien fort, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, dimanche 17 octobre 1915.

Reçu le 27

Mon cher Paul,

Nous avons déjeuné chez Louise ce matin avec père. Albert est parti après travailler. Et j'ai appris que Charles était à Paris et que Madeleine et ses enfants étaient venus de Presles pour le voir. Nous sommes donc allés les retrouver. Je les ai vus un moment (Charles et Madeleine), puis nous avons emmené les enfants au Luxembourg ainsi que Marguerite et Henri. Ce dernier a les cheveux coupés ras ce qui n'est pas très joli. Cela le change beaucoup. Le petit Claude est très sage et ressemble beaucoup à Madeleine. J'ai lu une longue lettre d'Henri qui va toujours bien. Il envoyait sa photographie est une aussi de la tombe d'André qu'il avait prise avec un petit appareil. Père m'a remis pour toi une photographie d'André de Gerschel. Je te l'enverrai ces jours-ci.

Charles repartira sans doute demain matin et Madeleine restera sans doute jusqu'à mardi. Nous devons aller déjeuner jeudi sur rue Bonaparte. Je ne sais pas encore quel jour sera fixé notre départ, pas avant la semaine prochaine, je pense. Hier, et j'ai été à la Gare de Lyon avec Charlotte pour nous renseigner sur les billets et pour avoir les indications nécessaires pour retenir les places d'avance afin d'avoir des coins. Auparavant, j'avais déjeuné chez les Rivière et j'avais pu les voir tous. Ils avaient de bonnes nouvelles de Jean R. qui est toujours du côté du Pas-de-Calais. Charlotte avait de bonnes nouvelles de Jean. Pauline est toujours au Mesnil, son mari est professeur de latin au lycée de Pont-l'Evêque (je crois) et il s'y rend à bicyclette. On avait de meilleures nouvelles d'Henri Petit. Son pied est en assez mauvais état et on ne sait si on pourra le lui conserver. Demain, on doit opérer le petit Yves Guibert de l'appendicite ; Louise G. s'en fait naturellement beaucoup de soucis. Sa fille Germaine vient de passer son brevet élémentaire avec succès, Cécile Rivière également. Hélène a reçu hier une carte de Pierre qui a changé un peu de place. Philippe a quitté également sa résidence, mais momentanément, je suppose. Ils vont tous bien. Louis J. a également écrit à René : il paraît enchanté de ses occupations et fait des descriptions poétiques de son séjour en forêt.

Je cherche toujours un lieu de villégiature à une certaine altitude où je pourrais passer la fin de l'hiver. Je cherche actuellement dans le Morvan.

Ces temps-ci, je m'initie un peu aux échecs en regardant jouer René ; ce soir après le dîner un de ses cousins est venu faire une partie avec lui ; et je commence à me rendre vaguement compte des coups. Hélène, elle, n'ose pas se lancer dans les difficultés de ce jeu. René pense cet hiver faire de la musique et jouer à quatre mains avec Hélène le soir. Antoinette vient de terminer son déménagement et à envoyer ici son piano à queue en pension. Ils pourront donc en profiter.

Je pense demain emmener Marcel chez le photographe. J'espère pouvoir ainsi t'envoyer une bonne photographie de lui.

Nous t'embrassons mon cher Paul, tous deux, tendrement.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 19 octobre 1915 mardi

Reçu le 8 novembre

Ma chère Thérèse

J'ai reçu ce matin ta lettre du 9. C'est donc hier que tu es partie avec Charlotte pour Chalon. Le voyage fait ainsi ensemble aura été plus agréable et vous allez vous retrouver de nouveau, nombreux, chez les Jeannin. Laure a décidément maison ouverte. C'est bien gentil à elle de donner ainsi occasion à ses sœurs et belles-sœurs de se retrouver chez elle. Tu vas pouvoir faire chez elle un séjour bien agréable, et je m'en réjouis pour toi, car voilà plusieurs années que tu n'as plus eu la possibilité d'aller la voir à Chalon. Je pense que Laure te donnera de bonnes indications pour l'emploi de ton temps en hiver. Laisse-toi uniquement guider par le désir de passer le temps le plus agréablement possible. Tu as en effet peut-être raison de ne pas aller en Suisse. Les régions en France ne manquent pas où l'on peut jouir d'un beau pays et d'un bon climat. Je vois que tu avais repris tes vendredis à Paris, ce qui est une bonne chose, puisque tu peux facilement ainsi revoir tes amies. Les photos d'Abel T.M. que tu m'as envoyées montrent quel joli bébé il est. Tu en feras tous mes compliments à Charlotte et à Jean quand tu les verras. Il a une bonne physionomie d'enfant bien portant et fait vraiment plaisir à voir. Hier m'a été remise ta lettre du 7. Elle m'apprend la blessure d'Henri Petit, probablement datant de fin septembre. J'en ignore la nature, mais j'espère qu'il ne lui en restera pas de traces.

Je crois que tu as raison de commencer tout doucement à apprendre à lire à Marcel. Pour le rendre adroit, tu pourrais aussi lui acheter ces livres avec images simples représentant des animaux, ou bien des arbres et on y a qu'à repasser les contours légèrement indiqués, avec un crayon. Je suis sûr que cela l'amuserait et cela lui donnerait peut-être peu à peu le goût du dessin. Et puis ce sera une bonne occupation pour lui quand le temps ne lui permettra pas de jouer dehors. Tu lui diras que j'ai reçu sa lettre et que je suis sûr qu'il devient un grand garçon et il aura bien des histoires à me raconter quand je le reverrai. Je compte que la photo que René va faire de lui pourra m'être bientôt envoyée en attendant celle de son portrait par Eliot. Il sera bien amusant s'il est représenté sur ce portrait avec sa tête toute frisée et ébouriffée, qu'il a si souvent et lui est si particulière.

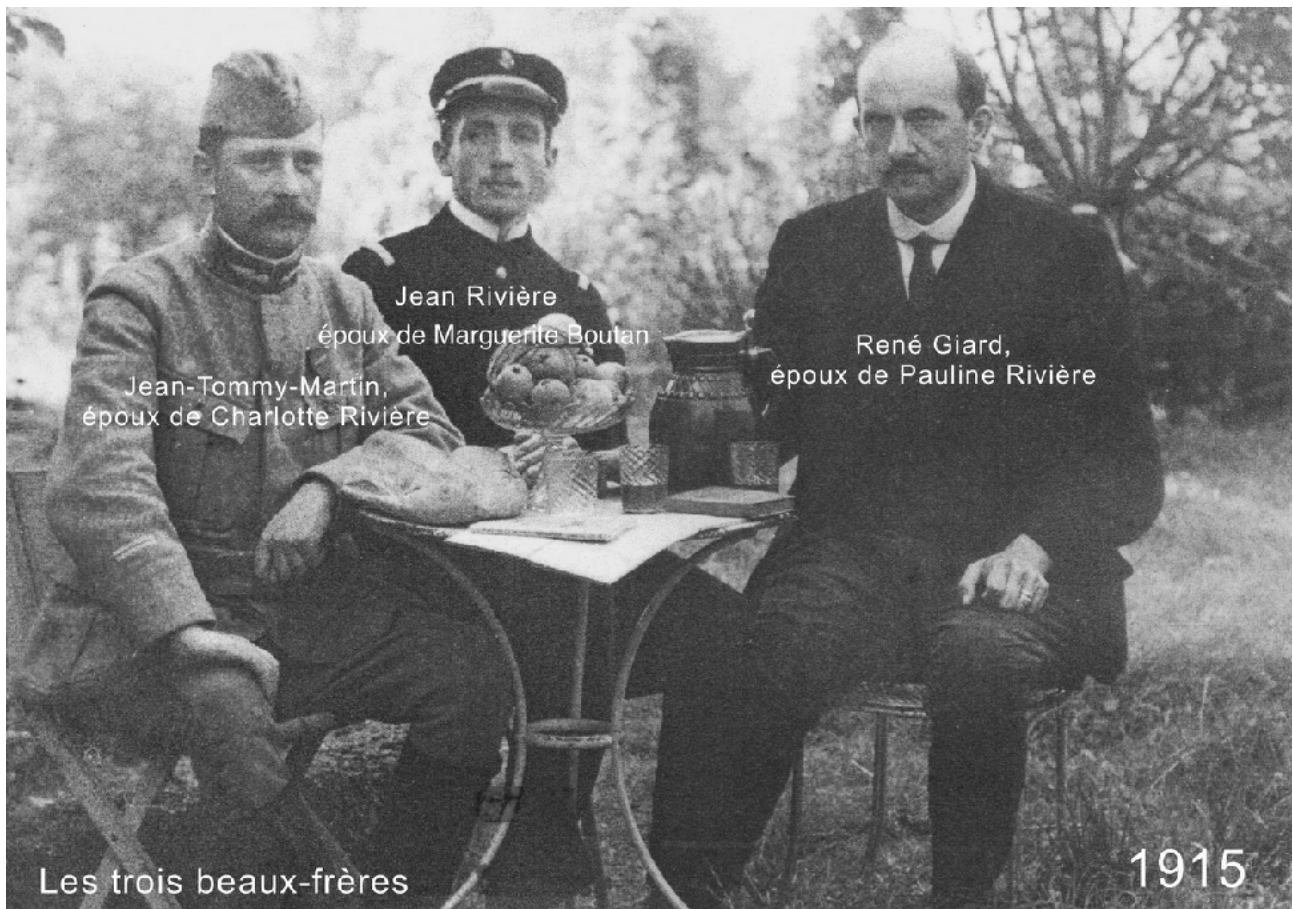
Ma dernière carte postale était du 15. Depuis rien de ne s'est passé de notable ici. Nous avons un vrai temps d'automne couvert et froid, et qui plus est, humide. Nos séances de badminton deviennent par suite plus difficiles et plus rares, car le moindre vent gêne par suite de son influence sur le volant essentiellement léger et sensible même au simple courant d'air. Pourtant nous jouons en ce moment un handicap de match à deux pour clore la saison, en attendant d'ouvrir la prochaine par un tournoi analogue. Cela donne un peu d'animation et contribue à donner de l'entrain et un peu de distraction, car nous sommes une trentaine à y participer et quelques-uns d'entre nous sont très bons. A priori on ne croirait pas qu'un tel jeu est si intéressant et qu'on puisse s'y prendre tant de mouvements. Tu m'as bien dit avoir reçu ma lettre du 8 septembre quoique tu ne m'ai pas dit ce que tu comptes faire à ce sujet. Si en tenant compte largement des dépenses annuelles que tu peux avoir à faire et de nos revenus qui au contraire peuvent diminuer

dans de fortes proportions tu crois possible de placer le surplus en bons du Trésor à 3 ou 6 mois, tu peux le faire. Tiens seulement compte de ce que par suite de déménagements, ou pour toute autre raison, nous pouvons avoir à un moment donné besoin d'argent liquide. D'ailleurs étant sur place, tu es le meilleur juge. Ce que tu feras sera bien fait.

Je voudrais te parler de notre vie d'ici, mais étant donné le vide de notre existence, je ne puis guère dire grand-chose. Nous nous sommes maintenant faits à l'idée que nous avons ainsi à vivre inutiles, de nombreux mois. Devant cette nécessité nous ne pouvons avoir que de la patience. Nous suivons les événements avec toujours la même ardeur, mais nous nous rendons bien compte qu'une lutte semblable ne se termine pas en des mois.

Mille bons baisers affectueux, ma chère Thérèse. Embrasse bien fort notre brave Marcel.

Paul



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, mardi 19 octobre 1915.

Reçu le 27

Mon cher Paul,

J'ai été voir père ce matin ; il n'avait aucune nouvelle de personnes depuis dimanche. Il nous attend à déjeuner jeudi prochain. Tantôt, le temps n'était pas très beau, même très brumeux. Nous nous sommes rendus jusqu'aux Invalides ; la foule était telle que nous ne sommes pas restés longtemps. En ce moment, Melle Eliot est à la maison et fait travailler les petites (les deux aînées). C'est la première leçon de Venette ; elle commence seulement ses lettres. Comme tu le vois, Marcel n'est pas en retard, car il est plus jeune.

Je l'ai emmené hier chez le photographe qui a pris plusieurs pauses. J'irai samedi chercher et choisir les épreuves pour te les envoyer. J'ai reposé également ; il faut donc espérer que cette fois cela sera réussi.

Ma bonne m'a écrit que cette fois, son pied se cicatrisait et qu'elle pourrait arriver la semaine prochaine. Nous partirons donc à la fin de la semaine prochaine pour chez Laure. Charlotte ayant fini toutes ses courses préfère partir tout de suite. Elle partira demain. Nous voyagerons donc séparément. Madeleine était repartie de ce matin, je ne l'ai donc pas rencontrée rue Bonaparte. Charles était reparti hier lundi matin. Elle a vraiment de la chance, s'il vient ainsi de temps en temps cet hiver.

Hier, j'ai terminé la journée en prenant le thé avec Hélène à la pension de famille où s'est installée Antoinette. C'est rue François 1^{er}, à deux pas de son ancien appartement. Elle sera là moins isolée en l'absence de Paul. Son déménagement est complètement terminé et ses meubles garés en attendant qu'elle reprenne un appartement, ce qu'elle ne croit pas faire avant un ou deux ans. Elle est assez occupée en ce moment gérant elle-même leurs différents immeubles à de nombreux locataires. On a dû opérer hier Yves Guibert de l'appendicite ; je téléphonerai tout à l'heure du bureau de poste pour avoir des nouvelles en y allant porter cette lettre. Je te fais l'envoi de la photographie d'André. C'est la même que celle que nous avons autrefois. Malheureusement, sur ces dernières s'épreuve, on n'a pas dégradé le bas de la photographie ce qui la rend plus dure. J'espère qu'Henri pourra tirer des épreuves de la nouvelle photographie prise de la tombe. Je l'ai trouvée beaucoup mieux que celle précédemment prise par Charles. Marcel me dit qu'il faut que je te dise qu'il s'amuse bien à Paris, et que les petites cousines le battent et que lui les bat le dernier. Albert lui est bien gentil. On joue aux constructions et aux dominos.

Nous t'embrassons bien tous les deux, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, jeudi 21 octobre 1915

Reçu le 30 octobre

Mon cher Paul,

Nous avons vu père au déjeuner. Il avait de récentes nouvelles d'Emile qui semble se reposer actuellement. Il raconte qu'il va de temps en temps aux environs voir ses anciens camarades. Une petite photo le représente en excellente santé.

Nous avons passé le commencement de l'après-midi avec Louise et les enfants au Luxembourg où il faisait très bon. Louise m'avait laissé un moment les enfants pour aller voir Mme Jouguet qui a une petite fille depuis un mois. Louise a été reçue par Mr Jouguet car sa femme avait été très souffrante ces temps-ci, mais elle est hors de danger à présent.

J'ai emmené Marcel s'acheter un chapeau ; il en est très fier, et, en arrivant à la maison, il a été tout de suite à la chambre des petites pour ce faire admirer. Hier, je l'avais déjà emmené au Printemps s'acheter un chandail et des gants. Mais à présent, j'espère que je n'aurai plus qu'à aller dans les magasins ayant terminé toutes mes courses pour l'hiver. Je ne sortirai guère demain, cartes de nombreuses visitent se sont annoncées pour l'après-midi. Marcel ira aux Champs-Élysées avec les petites comme d'habitude. Il s'entend très bien avec Odile à condition qu'il qu'ils soient tous les deux seuls. Quand le trio est réuni elles s'excitent et les deux dernières sont alors comme des diables, Odile surtout au milieu de ses sœurs est pire qu'un garçon, ses parents vont jusqu'à la traiter de malfaisante. Au fond, c'est une bonne grosse, mais qui n'a pas sa langue dans sa poche.

Nous venons de dîner chez Madame Weiller. Je retrouve en rentrant Marcel dormant profondément, il m'avait promis d'être très sage et de se déshabiller tout seul comme un grand garçon. Hélène ce soir à une carte de Pierre du 18. En somme dans toutes les dernières lettres de tous les nouvelles étaient bonnes. Hélène hier a été prendre des nouvelles d'Yves Guibert ; l'opération a parfaitement réussi, il rentrera chez lui dans 8 jours. Oncle Hallopeau est encore dans le fouillis de son installation, mais compte pendre la crémaillère au milieu du mois prochain. Les Weiller sont déjà invités à ce déjeuner.

Mille affectueux baisaient de nous deux, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, samedi 23 octobre 1915

Reçu le 1^{er} novembre

Mon cher Paul,

J'ai reçu hier ta carte du 2 octobre. Aujourd'hui, j'ai été chercher les épreuves chez le photographe ; tu recevras trois poses de Marcel et une de moi. Je t'envoie une épreuve de moi non retouchée, mais que je n'ai pas fait tirer, car elle est trop dure. Celles de Marcel sont toutes trois très ressemblantes aussi t'ai-je fait envoyer les trois poses.

Tantôt, le temps était superbe ; j'ai été aux Champs-Élysées avec Mme Weiller et les enfants. Ceux-ci ont fait un tour de chevaux de bois ; ils ont tous attrapé chacun deux anneaux et étaient ravis.

Melle Eliot est venue faire travailler les petits ce soir ; elle m'a aidé aussi à m'arranger un chapeau de voyage. Marcel pendant ce temps jouait avec Odile dans la chambre d'Albert. Ce dernier fait de grands progrès pour la marche quoiqu'il ne marche pas encore seul. Il dit : papa, maman, et minos pour domino. Hier, aux Champs-Élysées, René nous a photographiés plusieurs fois ; j'espère pouvoir t'envoyer aussi ces épreuves-là prochainement. Cette fois tu auras une collection !

Dans l'après-midi d'hier, il est venu beaucoup de visites entre autres Melle de Luzan que j'ai eu beaucoup de plaisir à revoir. Elle s'occupe en ce moment dans les hôpitaux. Depuis deux ans la vie est bien triste pour elle, car elle a perdu son fiancé, un ami d'enfance. Elle m'a donné des nouvelles de Miss Pangelo avec qui il faut quatre mois pour correspondre en ce moment. Il est heureux que Jean ne soit plus dans ce pays-là. Charlotte est bien arrivée jeudi à Chalon, j'irai l'y retrouver la semaine prochaine, mais je ne sais pas encore quel jour, Philippe annonçant son arrivée ici pour sans doute après-demain. Il n'écrit qu'un mot et dit qu'il compte aussi aller voir Laure. Je suis ravie de le revoir bientôt. Demain nous déjeunerons rue Bonaparte.

Je te quitte en t'embrassant tendrement. Marcel t'envoie de bons baisers.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, lundi 25 octobre 1915.

Reçu le 5 novembre

Mon cher Paul,

Philippe est arrivé ce matin nous surprendre au saut du lit. Au carillon formidable que j'entendis, je compris que c'était lui. Il a une mine superbe et paraît encore plus grand, sa barbe a un peu épaissi ce qui lui donne un air tout à fait homme. Nous l'écoutons avec intérêt. Il ne tarit pas et sera, je le crains, tout enrôlé ce soir. Il compte faire toutes ses courses en trois jours ici. Nous partirons avec lui pour chez Laure jeudi matin. Malgré le départ déjà opéré de Charlotte, je me trouverai avec un compagnon pour ce grand voyage. Ma bonne arrive demain soir ici. Marcel me dit qu'il reconnaît très bien Philippe ; j'ai peine à le croire. C'est comme s'il me disait qu'il reconnaît Henri maintenant qu'il n'a plus sa barbe. J'ai lu hier une lettre de ce dernier. Père m'a montré une photographie d'Henri très ressemblante quoi que toute petite et prise dernièrement. Louise m'a donné aussi de récentes nouvelles de Georges.

Il a fait si vilain temps hier que nous n'avons pas sorti les enfants qui sont restés jouer rue Bonaparte avec un chemin de fer et Mr Ours.

L'oncle Étienne est venu en visite et m'a donné une adresse en Suisse d'où il faisait faire des envois de pain qui arrivent en bon état. Je vais essayer un envoi et tu me diras ce que tu en penses.

Philippe me donne de bonnes nouvelles de Charles qu'il a vu hier encore. Il se trouve maintenant très entouré avec Joseph Benoît. Il voit souvent aussi notre ami Monsieur Jomier. Philippe touche à présent un petit traitement ce dont il est très fier. Il nous a déclaré que ses premières économies seraient pour s'acheter une machine à écrire. (Je crois seulement qu'il ne sait pas s'en servir).

Toutes les nouvelles des autres étaient bonnes ces temps-ci. Il fait un brouillard de mois de décembre. J'ai fait des courses ce matin, mais tantôt nous sommes restés, Marcel et moi, à la maison pour soigner des rhumes de cerveau.

Au déjeuner, les enfants (chose remarquable) ne se sont pas fait entendre. Ils sont encore un peu intimidés par Philippe. En ce moment, ils jouent très gentiment tous ensemble dans ma chambre à des jeux de construction. Nous sommes installés dans la chambre sur la cour. Père retournera à Champagne mercredi, mais pour deux jours seulement. Nous nous sommes dit au revoir hier. Nous prolongerons finalement notre séjour chez Laure et reviendrons chez père fin décembre pour quelques semaines. Après, j'espère trouver une altitude où nous pourrions finir l'hiver.

Nous t'embrassons, Marcel et moi, tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Louise à son frère Paul

Paris 27 octobre 1915

Reçu le 8 novembre

Mon cher Paul,

Je me reproche bien vivement de ne pas t'écrire plus souvent ; Dieu sait pourtant si je pense à toi et compatis à ta triste solitude : seulement, j'ai peu de temps à moi et sais d'autre part que par Thérèse tu as bien régulièrement des nouvelles de nous tous, depuis deux mois surtout que nous vivons presque ensemble. Maintenant, voilà Thérèse partie pour Chalon. Ce sera un vide et pour moi et pour nos trois petits, car nous nous rencontrions souvent soit chez papa, soit dans quelques jardins où nous promenions ensemble nos marmots. J'ai toujours trouvé dans Thérèse une véritable sœur, et dans les tristesses qui nous oppressent toutes deux ce m'est une vraie douceur de me trouver avec elle, tant d'angoisses communes nous rapprochent encore ! Thérèse compte revenir à Paris à la fin de décembre pour y passer quelques semaines ce n'est donc pas une trop longue séparation. Voilà donc Marcel en compagnie d'autres cousins. Depuis un an il n'aura pas manqué de société ; c'est un petit bonhomme joliment déluré, vraiment magnifique, grand, fort, bien planté, frisé comme un chérubin, avec cela une bonne caboche bien résolue, et très affectueux par-dessus le marché ; il a de quoi rendre son papa et sa maman bien fiers ; comme le pauvre papa est à plaindre de ne pas jouir de tant de charmes. Thérèse a le grand projet de commencer les études ; elle ne goûte pas son bonheur ; une fois commencée, il y en a pour si longtemps.

Nous avons de bonnes nouvelles de nos frères, ils sont tous à peu près dans la région où notre pauvre André est tombé ; en ce moment, ils sont au calme et s'installent pour l'hiver. Tu sais sans doute que Charles est maintenant attaché à un service géographique et par conséquent à l'abri.

Madeleine est encore à Presles, elle reviendra s'installer à Paris dès la première quinzaine de novembre. Nous l'avons eu dernièrement, Charles étant venu plusieurs fois en mission à Paris. Madeleine est accourue pour profiter de sa présence et nous avons vu ainsi toute la famille.

Papa ne va pas mal, il a repris ses séances de dessin ce qui l'aide à tuer le temps ; aujourd'hui, il est à Champagne pour coordonner de menus travaux ; il n'aura pas été favorisé par le temps ; c'est une triste pluie d'automne sous un ciel de suie avec un souffle aigre qui sent déjà l'hiver.

Ici les santés sont bonnes ; les enfants ont repris cours et leçons ce qui m'occupe beaucoup, car tous travaillent encore à la maison. Je préfère encore cela aux multiples courses qu'il me faudrait exécuter pour les conduire en classe matin et soir ; c'est d'ailleurs la dernière année que nous pouvons encore le faire.

Albert est encore à Paris ; les travaux se succèdent et le tiennent ici beaucoup plus longtemps qu'il ne l'eût jamais imaginé. Il travaille l'Orient, je ne le vois guère de la journée, mais je suis encore trop heureuse de l'avoir encore auprès de moi. Tu as sans doute appris qu'Henri Petit a été grièvement blessé aux jambes, on espère les lui conserver, mais il restera vraisemblablement infirme.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Paul. Albert et les enfants se joignent à moi.

Ta sœur qui t'aime, Louise

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Paris, mercredi 27 octobre 1915.

Mon cher Paul, je ne t'envoie qu'un mot ce soir. Nous partons demain avec Philippe à la première heure. Ce soir Antoinette dîne avec nous ; nous espérons aussi avoir Paul, mais il n'aura sans doute pas pu venir pour voir Philippe. Ce dernier reviendra samedi ici avant de s'en retourner.

Mille tendresses

T. W.



2 PARIS (VIII^e). — L'Avenue des Champs-Élysées. — LL.

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, jeudi 28 octobre 1915.

Mon cher Paul, nous sommes bien arrivés ici et avons trouvé tout le monde en bonne santé. Marcel a été sage en route ; le paysage d'ailleurs était presque tout le temps de toute beauté avec les tons d'or des arbres et le paysage si vallonné. Je n'ai malheureusement pas fait le trajet avec Philippe à cause des formalités survenues au dernier moment. Mais ce dernier vient de télégraphier qu'il arrivera cette nuit. Je le reverrai donc encore 48 heures avant son départ.

Bons baisers.

T. W.

Amitié de tous ici.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalon le vendredi 29 octobre 1915.

Mon cher Paul,

Philippe est arrivé cette nuit et il repart ce soir. Nous avons passé une journée occupée avec lui à commencer par des courses, puis en essayages, car il se fait faire toutes sortes de vêtements chauds. Marcel paraît très heureux à jouer toute la journée avec des garçons. Il ne pense pas à réclamer sa maman. Ils passent tous des heures à promener un cheval et un chariot dans la galerie.

Nous t'embrassons tous deux tendrement.

T. W.

Laure, Charlotte, Philippe



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, dimanche 31 octobre 1915.

Reçu le 8 novembre

Mon cher Paul,

Nous revenons d'une promenade en auto. Nous sommes allés jusqu'à Jamproyes ; Laure, Charlotte, Suzanne, Henri et moi. Il restait encore quelques grappillons dans la vigne, suffisamment pour que Charlotte puisse juger de la qualité du raisin. Il faisait en somme beau temps malgré le vent froid. Marcel est resté à la maison ; étant un peu enrhumé, j'ai préféré qui n'aille pas au vent. En ce moment, il joue à cache-cache dans la maison avec Marie-Madeleine, François et Charles. C'est Abel dans les bras de sa bonne qui doit les chercher.

Je t'écris dans la salle d'étude qu'on a faite dans les combles. À côté est une chambre où est installée Charlotte et où elle écrit à Jean en ce moment.

Nous sommes Marcel et moi au rez-de-chaussée. Nous avons une immense chambre confortablement installée et avec cabinet de toilette. Cette pièce est meublée avec le mobilier de la chambre de maman à Caumont et avec des fauteuils du salon de grand-mère. Marcel a un immense lit en bois pour lui tout seul, mais il est trop grand garçon à présent pour s'y perdre. Ici, tout est nouveau pour lui. Depuis son arrivée ici, il est affairé avec les autres petits au milieu de tous les jouets et il ne pense guère à me réclamer.

Philippe est reparti d'ici vendredi soir ; il espérait ne repartir que demain de Paris. Louis va probablement arriver ici dimanche. Philippe qui a été le voir dernièrement a pu nous préciser où il était actuellement. J'ai dû t'écrire qu'avant de venir Philippe avait vu dimanche dernier Charles en parfaite santé. Je pense que Madeleine va se réinstaller cette semaine à Paris. Père va pouvoir suivre de plus près les progrès du petit Claude qui est bien gentil et paraît un enfant très commode. Toutes les santés sont bonnes en ce moment dans la famille. Louise va très bien ; elle n'a jamais été souffrante, mais avait seulement ce printemps de temps en temps un peu mauvaise mine. Ce qu'elle n'a plus jamais à présent.

Suzanne réclame ma lettre, le courrier partant plus tôt aujourd'hui.

Mille bons baisers de nous deux, mon cher Paul.

Thérèse

Amitié pour toi de tous ici.

*Lettre de Paul à son fils Paul*Paris 1^{er} novembre 1915*Reçu le 19 novembre*

Mon cher Paul,

Je m'en veux de t'écrire si rarement, mais vraiment j'ai si peu le cœur à t'écrire dans les conditions où il faut le faire ! Mon esprit est préoccupé d'une seule pensée et je sais que ma plume n'est pas libre. Tu es au courant de nos nouvelles à tous par Thérèse qui est assez gentille pour me dire ce qu'elle sait de toi d'une façon régulière et je me laisse aller à cette paresse du silence tout en me la reprochant.

J'aurais bien voulu aller aujourd'hui sur la tombe de notre pauvre cher André, mais l'accès de la région est encore interdite aux civils. Je n'ai même pu envoyer de fleurs, les expéditions n'étant pas acceptées. Aussi ce matin, de même que Louise, ai-je porté au cimetière Montparnasse deux bouquets l'un pour la chère maman l'autre liée d'un ruban tricolore à l'intention de mon pauvre petit André.

Plus tard — mais quand ? —, je ramènerai à Paris le corps de mon cher enfant pour le réunir dans le même caveau à sa mère, nous pourrons alors nous retrouver tous ensemble auprès de cette tombe maintenant doublement chère.

J'ai reçu ce matin un bon petit mot de Thérèse ; elle pense rester à Chalon jusqu'à la fin de décembre est venir ensuite à Paris où je me fais un plaisir de la recevoir ainsi que ton superbe enfant, le vigoureux Marcel.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse du plus profond de mon cœur en te souhaitant bon courage.

Ton père, Paul Wallon.

J'ai eu hier et avant-hier de très bonnes nouvelles de tes autres frères.

Louise Albert et les enfants nous quittent à l'instant ils sont venus déjeuner chez moi. Madeleine rentre demain de Presles avec ses enfants.

*Lettre de Thérèse à Paul, son époux*Chalon-sur-Saône, lundi 1^{er} novembre 1915, 6 heures du soir*Reçu le 12 novembre*

Mon cher Paul,

Aujourd'hui, le temps n'a pas été assez beau pour aller hors de la ville. Pendant que la bande des enfants avait été se promener sur le quai (sauf Marcel qui à cause de son rhume n'est pas sorti), nous sommes allés tous les trois avec les deux aînés au cimetière sur la tombe de la famille Jeannin. Malgré le temps guère beau et pluvieux, il y avait de nombreux visiteurs au cimetière et dans toute la ville. D'ailleurs, les devantures restant ouvertes avec exposition attirent forcément les promeneurs dans les rues. Nous sommes revenus par quelques petites ruelles curieuses pour montrer à Charlotte quelques maisons très anciennes avec double encorbellement, d'autres avec médaillons et sculptures murales. Nous avons été voir aussi le nouveau pont que je ne connaissais pas encore. Un jour qu'il y aura moins de vent, nous passerons dessus pour aller faire une promenade en campagne.

Ces jours-ci les enfants ayant congé, Charlotte et moi les occupons à jouer aux cartes. Hier soir, je me suis donc remis au bridge et sans trop de peine ce qui m'a étonné, car il y avait bien longtemps que je n'avais fait une partie.

Je t'écris de la salle d'étude d'où on est très tranquille à cette heure-ci. La maison est chauffée, un peu trop même pour la saison, aussi ai-je été ouvrir un des carreaux de la grande tabatière pour avoir de l'air frais. Pour cela, on monte sur une sorte d'estrade devant laquelle se trouve le piano. Quelle est ma surprise en apercevant sur l'estrade un paquet d'où sortent des sons. C'est Marie-Madeleine en boule qui lit si tranquillement que je ne me doutais nullement de sa présence. Marcel s'entend très bien avec François qui est de son âge. Charles quoique plus jeune est batailleur ce qui ne plaît pas à Marcel, cependant, il est assez paternel avec lui sachant qu'il n'a pas trois ans et même le reprend pour lui apprendre à bien parler, car Charles l'appelle Martel Gallon. Le courrier aujourd'hui n'a apporté qu'une lettre de Marie-Jacques qui dit que son petit Jacques continue à bien augmenter.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle mardi 2 novembre 1915

Reçu le 21 novembre

Ma chère Thérèse,

C'est aujourd'hui le « Jour des Morts », jour particulièrement triste cette année, et où la pensée de nos morts est encore plus présente à l'esprit. On ne peut s'empêcher de songer constamment à ces affections que nous avons perdues, à ces intelligences que nous ne reverrons plus. Le souvenir de tous les actes vient avec ces chers disparus nous obséder plus fortement si possible dans ces jours anniversaire où depuis si longtemps on est accoutumé à vivre par la pensée avec ceux que l'on ne peut plus revoir. Je pense bien à toi, ma chère Thérèse, et partage bien ta peine, toi pour qui Jacques était un frère si bon, et dont la mort précoce de tes parents rendait cette affection fraternelle plus nécessaire et plus chère encore. Sa disparition à briser des liens que la vie commune avec lui, après la mort de ton père et de ta mère, n'avait pu qu'accroître. Je pense aussi à ce pauvre André, et cette idée de ne plus le revoir m'est particulièrement pénible. La disparition subite d'un être en pleine santé, vous rend presque incroyable la pensée qu'il vous a quitté à tout jamais et je le revois toujours si vivant dans les nombreux actes d'une vie commune, qui nous avait si attachés l'un à l'autre. Ces visions rétrospectives vous font douter par moments de cet irréparable et l'on se prend par instant à évoquer avec plaisir les moments gais et joyeux que l'on a vécus ensemble. Il semble que ce ne soit qu'avec le temps que l'on se rende compte plus exactement de l'étendue de son malheur, et avec le temps nous sentirons de plus en plus profondément l'absence de ces affections fraternelles.

Nous avons aujourd'hui un temps gris, pluvieux et doux, un vrai temps de tristesse, le temps classique de ces premières journées de novembre. Quelques-uns d'entre nous, cinq, doivent aller porter les couronnes sur les tombes de sept Français enterrés dans le cimetière de Celle. Nous avons obtenu l'autorisation aussi de prendre des photographies de ces tombes, afin de les envoyer aux familles des décédés. Ce sera certainement une consolation pour ces familles, d'avoir ce petit souvenir, de voir que les leurs, s'ils n'ont pu recevoir leur visite et leurs larmes, ont leurs tombes visitées et honorées par des Français, le jour où la pensée de tous est plus particulièrement consacrée au culte des morts.

Notre vie, comme tu le penses, ne change guère ici. Nous sommes armés de patience. Mon emploi du temps est parfaitement réglé. Après déjeuner à 8h, je sors jusqu'à 9h. Lecture des journaux jusqu'à 10 h1/2. Lecture d'anglais jusqu'à midi. Après le déjeuner de 1h1/2 à 2h1/2, je tourne encore autour du château. Je rentre pour lire jusqu'à 7h. Dîner à 7h1/2. Puis promenade dans la cour de 8 à 9h. Et voilà ma journée finie et qui se reproduit chaque jour avec une régularité parfaite.

Hier, j'ai eu ta lettre du 23 octobre. J'attends avec impatience les épreuves de Marcel, et suis content qu'elles soient réussies. Quant à l'épreuve te concernant, elle n'est vraiment pas fameuse. Je crains que Gerschel soit incapable de faire une photo convenable. Dans ce cas il me semble que l'on doit pouvoir trouver à Paris un autre opérateur et un bon. Jusqu'à présent celles que Gerschel t'a faites ne seront pas à conserver. Ce sont encore parmi les photos que tu m'as envoyées, celle d'amateurs les mieux et j'espère bientôt recevoir celle de René des Champs-Élysées. Je pense que

maintenant tu as pu gagner Chalon, après avoir vu Philippe. S'il vient avec toi chez Laure tu auras un voyage agréable. Le 30 octobre le courrier m'a apporté ta lettre du 21 en somme toutes les nouvelles de tous sont bonnes. Ton séjour à Paris aura permis de voir souvent tous les membres de la famille et d'être bien au courant de tous, par la correspondance. Tu vas maintenant pouvoir à Chalon discuter ton lieu de résidence pour cet hiver, et tu pourras aussi du même coup envisager celui de l'hiver suivant. L'âge de Marcel te permet heureusement de choisir en toute liberté, et rien ne doit te gêner pour l'organisation de ton existence. Je crois t'avoir dit que le 4 et le 10 octobre j'ai touché un mandat, le premier ayant passé à Berne le 30 septembre et le deuxième le 7 octobre. Je pense que c'était tes mandats du 31 août et 2 septembre. Dans ce cas j'aurais encore à recevoir ceux du 14, 21, 27 septembre. Tu pourras continuer à m'en envoyer deux par mois. Tu pourrais aussi un peu augmenter tes envois de conserves et biscuits (de soldats, petits-beurre ou autres) et m'expédier 1 livre de cacao.

Par des correspondances reçues ici j'ai eu des détails sur les différentes classes dans les croix de guerre créées en France. Je sais maintenant d'après cela que Jean a eu la plus haute distinction dans cette décoration, ainsi que j'ai pu le voir sur le groupe des Rivière envoyé par Germaine. J'en suis d'autant plus content et fier pour lui.

Dis-moi à l'occasion le dernier dividende versé par action par le Crédit foncier. Je pense qu'il te sera facile de le voir d'après les relevés de compte du Crédit Lyonnais. Je ne crois pas que de la discrétion dont tu t'es fait une loi dans ce genre d'affaires t'en empêche.

Je t'envoie ci-joint un groupe des premiers arrivants ici. Le 15 octobre dernier, jour anniversaire de notre arrivée à Celle, nous nous sommes fait photographier, Russe, Anglais, Français. Par suite de départs notre nombre avait beaucoup diminué pendant cette première année.

Je t'envoie, ma chère Thérèse, les baisers les plus affectueux ainsi qu'au gros Marcel.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, mercredi 3 novembre 1915

Reçu le 13 novembre

Mon cher Paul,

Depuis deux jours Marcel est très enrhumé, mais à force de soins et cataplasmes, sa toux a beaucoup diminué aujourd'hui. Je pense que cela ne sera rien et que si le beau temps continue, et la toux diminue, il pourra ressortir à la fin de la semaine. Ces jours-ci, il a dû rester à la maison ; il s'occupe heureusement facilement. Tantôt, je lui ai appris à reconnaître différentes lettres sur un livre qui t'a appartenu autrefois au même âge. Je lui ai appris aussi les saisons. De lui-même il m'a défini l'hiver : « C'est quand il y a de la neige. »

Nous sommes allés tantôt chez le fourreur. Laure nous offre pour le jour de l'an à Charlotte et à moi des tours de cou. Celui de Charlotte est en shuns et le mien sera en taupe. Comme je désirais une forme confortable, j'ai défini cette forme et on me fait un modèle exprès ; je vais peut-être ainsi lancer une nouvelle mode.

J'ai été tantôt également, avec Laure, au cours ménager pour m'inscrire une fois par semaine pour le cours de cuisine. J'ai vu ainsi l'immeuble ou les armoires sont rangées à l'intérieur d'une façon irréprochable. Il y avait des jeunes filles qui cousaient, et la directrice dut montrer à Laure (vice-présidente) tous les ouvrages faits depuis un an au cours de coupe et de couture. Tous ces ouvrages : lingerie, broderie, tricot, etc. étaient tous parfaitement soignés et Laure ne put faire que des compliments. Je n'ai pas reçu de lettre ces jours-ci sauf de Pierre qui va bien. Par Charlotte je sais que Jean va changer un peu de place. Laure va partir samedi pour retrouver Louis à Paris. Ils viendront ensemble ici et elle pourra ainsi le voir davantage.

Charlotte et moi projetons d'aller faire une tournée de la famille de Franche-Comté qu'elle ne connaît pas encore. Par les trains express, d'ici, on ne n'est en effet pas loin de Besançon en changeant à Dijon. Nous attendrons que Marcel soit remis de son rhume pour faire ce petit voyage. J'attendrai aussi d'avoir terminé mes soins chez le dentiste, car j'ai dû y retourner encore ici, et encore pour une dent déplombée.

J'ai oublié de te dire que l'envoi du 26 octobre d'Olida tu trouverais :

1/4 jambon ? ou poulet à la gelée (je ne sais plus lequel des deux),
 petit saucisson Lyon,
 2 paquets biscuits,
 1 noix sanpareil,
 1 saucisson à la gelée,
 1 corneed beef,
 1 cake aux raisins.

Hier, je t'ai envoyé un mandat de 50 Fr.

Peut-être as-tu déjà reçu à présent les photographies de Marcel ? Charlotte a malheureusement oublié d'apporter un appareil ici.

Je t'embrasse tendrement mon cher Paul. Bons baisers de Marcel.

Thérèse

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris jeudi 4 novembre 1915

Ma chère Thérèse

Je vous remercie de votre lettre, de vos deux lettres ; j'ai été bien heureux d'avoir des nouvelles de Paul. Il semble se bien porter ; mais le pauvre garçon ! Que le supplice de la séparation doit lui paraître long ! Et il n'est pas près de finir hélas !

De tous mes enfants, de ceux qui me restent, j'ai de bonnes nouvelles.

Charles est toujours à Chalon, très absorbé par son travail à l'état-major, Henri était dans les bois d'Haulzy et est redescendu un peu au sud. Georges se trouvait à 3 km ouest d'Henri et devait, je crois, se rencontrer avec lui incessamment. Emile, toujours très discret, doit se trouver aussi en Champagne d'après les descriptions qu'il donne de son cantonnement. Boulevard Henri IV Louise Albert et leurs enfants vont bien. Madeleine est rentrée hier de Presles, je vais me trouver moins isolé rue Bonaparte et la vue fréquente de mes petits-enfants rendra ma solitude moins triste. Petit Claude continue ses progrès ; sa maman en est, je crois, assez fière et je la comprends.

J'ai enfin été mis en possession des effets de mon pauvre André. Avec Louise nous avons, avec émotion, ouvert caisse et cantine et classé ces précieuses reliques que chacun de ses frères et sœurs voudra sans doute se partager pour garder un souvenir du pauvre petit. Je ne puis me faire à cette idée que je ne le reverrai plus. Il me semble, comme ses frères, absent pour la durée de la guerre. Mais c'est quand, cette affreuse guerre terminée, nous nous réunirons, que la douleur renaîtra vive en présence de cette place vide ! Actuellement on est dans la fièvre des événements et forcément distraits par les sujets d'angoisse et d'espérance par lesquels on passe ; mais alors !... Moi je n'aurai plus, je l'espère, longtemps à souffrir, mais les frères comme ils sentiront l'absence de ce gentil garçon si plein d'entrain et de vie, si adoré de tous, petits et grands !

Ces souvenirs du passé, de ce cher passé, remplissent ma vie ; on n'ose pas prononcer des paroles, émettre des regrets que l'on sait irréalisables, mais, vraiment, j'avais bien espéré ne voir jamais s'ouvrir ce caveau du cimetière ; n'étais-je pas, par tous les droits, destiné à y descendre le premier !

Au revoir ma chère Thérèse je vous embrasse bien tendrement ainsi que mon gentil petit Marcel.

Présentez, je vous prie, mes affectueux hommages à Madame Jeannin ainsi que mon affectueux souvenir à Charlotte si elle est encore avec vous.

Votre bien affectionné

Paul Wallon

Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse

Paris 6 novembre 1915

Ma chère Thérèse

As-tu terminé la petite brochure que t'avait prêtée Albert. Si oui, tu serais bien gentille de la lui renvoyer. Elle n'est pas à lui et le propriétaire la lui a réclamée ; comme les exemplaires en sont très peu nombreux, il tient à sa brochure ; il n'y a pas péril en la demeure ; achève là tout à ton aise, si tu ne l'as pas terminée, mais ne manque pas de la renvoyer aussitôt après.

J'ai été bien heureuse d'avoir de tes nouvelles ainsi que de Paul. Pauvre Paul ! Quelle tristesse on sent percer à travers les lignes. Mais le principal est que sa santé demeure bonne et je crois qu'à ce point de vue nous pouvons être rassurés.

De nos autres frères nous avons eu de récentes nouvelles. Émile est malheureusement bien exposé ; ils cantonnent dans un village dominé par les Allemands qui occupent les crêtes voisines, fouillant de leur observatoire les moindres détails, les moindres allées et venues, et frappant à coup sûr. Ils ont dernièrement exercé de grands ravages par leur gaz asphyxiant ; dans les 3 derniers jours, nous disait Émile, 20 morts ! Beaucoup de ceux que l'on croit hors de danger d'ailleurs succombent subitement de crises d'étouffement. Émile pense qu'il ne bougera pas de là de tout l'hiver ; chacun s'installe pour la mauvaise saison. Georges est dans un secteur un peu plus calme ; on crée de son côté des retranchements formidables et il ne craint guère l'avance des boches. Il circule pas mal dans les tranchées pour observer de plus près les zones à arroser. D'Henri, les nouvelles sont un peu plus anciennes ; il pensait quitter la Champagne pour une destination inconnue.

Nous avons vu hier Madeleine et ses enfants de retour à Paris. Tous vont bien et s'installent avec ardeur.

Le temps est vraiment froid depuis deux jours, et petit Marcel ne perd rien à ne pas sortir ; je pense d'ailleurs qu'il ne doit pas trouver le temps long au milieu de ses nombreux petits cousins. Ici on s'informe beaucoup de lui et l'on voudrait bien savoir ce qu'il fait, ce qu'il dit, à quoi il joue, s'il apprend à lire !

Je fais ma petite classe tous les matins, cela m'occupe beaucoup heureusement ! Les moments où l'on reste en soi-même sont si cruels, si intolérables par instants. Demain nous devons déjeuner rue Bonaparte, avec Madeleine et ses petits ; les enfants s'en font une grande joie ; il y aura quelques fracas dans l'appartement. J'espère que tu as toujours de bonnes nouvelles de tes frères. Je l'embrasse de tout mon cœur ma chère Thérèse ainsi que Marcel. Albert et les enfants t'envoient mille bons baisers. Fais, je te prie, toutes mes amitiés à Madame Jeannin et à Charlotte.

Ta sœur affectionnée
Louise Demangeon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Judi 4 novembre 1915
Chalon-sur-Saône - 34, quai Michelet

Reçu le 13 novembre

Mon cher Paul,

Le rhume de Marcel va beaucoup mieux. La toux a fortement encore diminué, je n'ai plus à craindre qu'il ait la coqueluche comme je le supposais d'abord. Il pourra même ressortir demain ou après-demain si ce beau soleil continue à se montrer. Je t'écris pendant l'attente d'une séance chez le dentiste. J'ai écrit à Charles pour lui envoyer nos vœux de fête. Tantôt, on a fêté chez Laure, Charlotte et le petit Charles. Abel, très gourmand, a voulu aussi goûter du sac de chocolat. Il est très dégourdi et trotte de tous côtés. Laure dit qu'on dirait qu'il est le petit frère de Marcel tant il lui ressemble. Tous deux actuellement sont défigurés par les piqûres de moustiques, le froid n'ayant pas été encore assez vif pour les détruire et la maison très chauffée les attirant.

Il y a tantôt encore plus d'animation dans la maison, car c'est jeudi et les grands ont congé l'après-midi. En ce moment, Marcel joue avec un petit landaulet en bois de solidité à toute épreuve, car on peut s'asseoir sur son toit, quand on est fatigué de le tirer. Il n'a pas encore fait connaissance avec tous les jouets d'ici ; il semble toujours dans un affairément qui est bien amusant pour ceux qui l'examinent. Il ne pense plus à être tout le temps auprès de moi. J'aurais, je pense, ici, assez de temps à consacrer à la lecture. Dans la bibliothèque de Louis au rez-de-chaussée, il y a des collections de revues illustrées dont je compte regarder les numéros depuis 1 an 1/2. En ce moment, je lis une brochure prêtée par Albert et qui a été écrite par un tout jeune homme qui traite de questions toutes d'actualité.

Je t'envoie ces deux cartes où est représenté André. Tu ne dois pas les avoir actuellement.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Samedi 6 novembre 1915
Chalon-sur-Saône - 34, quai Michelet

Reçu le 15 novembre

Mon cher Paul,

Laure est partie ce matin pour Paris. Nous avons été la mettre dans le train où il n'y avait plus guère de place tant il transporte de monde. Il fait un temps si brumeux aujourd'hui que nous ne sommes guère sortis tantôt. Hier, je ne suis pas sortie du tout tant il pleuvait ; le petit salon pendant ce temps était un vrai atelier de couture.

Le rhume de Marcel va mieux, il ne tousse plus la nuit. J'attends le beau temps pour le faire ressortir. C'est surtout à la fin de l'après-midi qu'il s'excite, et à force de courir dans la galerie, il se met à tousser ; aussi leur donnons-nous à présent le soir un jeu de cartes à François et à Marcel. Ils apprennent à jouer à la bataille, ce qui ne demande pas beaucoup d'intelligence et dont l'imprévu les met cependant en joie. Hier, j'ai reçu une lettre de père. Il me dit que Madeleine est rentrée mercredi. Il va ainsi se trouver un peu moins seul. Il me donne de bonnes nouvelles de tous : Henri et Georges pensaient se voir ces temps-ci étant tout proche voisins. Charles est toujours sédentaire, et c'est le contraire pour Émile.

Père m'écrit aussi qu'il a reçu les effets d'André. Il m'écrit : « J'ai enfin été mis en possession des effets de mon pauvre André. Avec Louise nous avons, avec émotion, ouvert caisse et cantine et classé ces précieuses reliques que chacun de ses frères et sœurs voudra sans doute se partager pour garder un souvenir du pauvre petit. Je ne puis me faire à cette idée que je ne le reverrai plus. »

Père dit aussi qu'il ressentira encore davantage son malheur lorsque nous nous trouverons tous réunis. Il semble en effet qu'actuellement ceux que nous avons perdus ne se sont qu'absents, comme les autres, tant il faut vivre séparé de tous ; et tant il est douloureux de se figurer la réalité.

Nous n'avons pas eu de nouvelles de Philippe depuis son départ. Louis l'aura sans doute vu ces jours-ci et nous en apportera lundi. Pierre nous a écrit qu'il viendrait nous voir dans le courant de l'hiver. J'espère être à ce moment-là à Paris pour le voir.

Nous t'embrassons tous deux affectueusement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Dimanche 7 novembre 1915
Chalon-sur-Saône - 34, quai Michelet

Reçu le 18 novembre

Mon cher Paul,

Ce matin en nous réveillant nous avons eu la surprise d'apprendre que Louis et Laure étaient arrivés ici dans la nuit. Ils s'étaient retrouvés à Paris, presque arrivés là en même temps. Ils ont eu le temps de dîner avec les Weiller et de reprendre tout de suite le train pour ici, ce qu'ils pensaient d'abord ne pas pouvoir faire avant demain. Son congé se trouvant avancé, Louis va pouvoir passer une grande semaine ici.

Tantôt, malgré le fort brouillard nous sommes allés nous promener. Par le nouveau pont, on se trouve tout de suite en pleine campagne, ce qui est très agréable. Mais aujourd'hui la promenade manquait un peu de charme, tant il faisait en même temps humide et froid. J'aspire au premier jour de beau temps pour faire ressortir Marcel dont le rhume va en diminuant. Il s'entend toujours très bien avec François ; ils ne se quittent pas. Charlotte a terminé le dessin de ce dernier. Le petit portrait au crayon rehaussé de crayons de couleur, comme ceux qu'elle avait faits des petits Weller, est très réussi. Elle a bien saisi la ressemblance et son expression calme et sa tête allongée de primitif. Les autres sans doute poseront moins facilement que leur frère assez calme de tempérament. Louis dit qu'il a eu de la peine à reconnaître son dernier tant il a grandi dernièrement. On lui donnerait en effet actuellement presque le double de son âge avec sa grande et large taille. Mais c'est surtout Suzanne qui est étonnante ; elle n'a que 12 ans 1/2 et est déjà grande et même plus forte que moi ; elle a d'ailleurs un appétit qui lui fait honneur. Avec ses jupes courtes, elle est ridicule tant elle a déjà une taille de jeune fille.

Pendant que je t'écris, Suzanne donne une leçon de géographie à François et à Marcel d'après un globe et une petite poupée qui marche sur la terre. Mais François a grimpé sur la table et a mis ses doigts dans l'encrier d'encre rouge et ma feuille vient d'en être inondée. Ces deux jeunes gens viennent de nous quitter pour aller dîner. Dès 7h1/2 les trois petits sont couchés. Quant à Abel, il dort déjà depuis longtemps à cette heure-là. Je te quitte en t'embrassant tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie un bon baiser.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Mardi 9 novembre 1915
Chalon-sur-Saône - 34, quai Michelet

Reçu le 19 novembre

Mon cher Paul,

Ta lettre du 19 et ta carte du 15 octobre me sont parvenues. J'ai également reçu une carte de Charles du 7 et une lettre de Louise qui me réclamait la brochure prêtée par Albert. Je viens de la lui envoyer l'ayant terminée en y joignant une housse (pour le fauteuil de père) qu'Henriette a confectionnée en apprenant ainsi à se servir de la machine à coudre.

J'ai enfin pu ressortir Marcel aujourd'hui, car il y avait du soleil. Nous avons suivi la Saône jusqu'en dehors de la ville. Il y avait des pêcheurs qui attrapaient des poissons ce qui était très intéressant. Charlotte a pris un cliché de notre groupe. J'espère qu'il sera réussi pour te l'envoyer.

Nous nous apprêtons à partir Charlotte et moi jeudi pour aller voir tant Guerrin. De Besançon, nous pensons aller passer la journée de vendredi à Roche. Nous rentrerons ici samedi soir. Il faut espérer que le beau temps continuera pour ce petit voyage. Nous comptons aussi au passage voir les Cournot.

Une lettre de Philippe annonce qu'il a fait bon voyage de retour. Jean écrit à Charlotte qu'elle le reverrait plutôt qu'il ne l'espérait d'abord, mais il n'indique pas à quelle époque cela serait.

Louis est assez occupé pendant son séjour ici. Il fait passer aussi des petits examens aux enfants pour savoir où ils en sont de leurs études. Laure lui fait faire tous ses plats préférés, c'est te dire que les menus sont encore plus soignés que d'habitude. Marcel vient de venir pour nous dire bonsoir et nous a déclaré que le gâteau de marron était très bon. Le repas des enfants est d'ailleurs un concours de bon appétit.

Nous t'embrassons tendrement, tous les deux, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Germaine Rivière à son cousin Paul

Paris, le 10 novembre 1915.

Reçu le 22 novembre

Mon cher Paul,

J'ai si grand plaisir à me trouver avec toi, ne fussent qu'en pensées, que je m'installe encore aujourd'hui à t'écrire.

Thérèse m'a dit que tu avais reçu ma lettre des Petites-Dalles et les photos ; je t'en envoie deux, toujours prises pendant les vacances : une dans la cour au Mesnil, où nous nous amusions à la balançoire avec une grande ridelle, l'autre où nous sommes tous les cinq, sur la digue des Petites-Dalles.

Nous sommes rentrés ici depuis le commencement d'octobre, et Pauline est restée au Mesnil avec sa bande. René est maintenant professeur de latin et je ne sais quoi encore, au collège de Pont-l'Evêque ! La guerre nous fait improviser des métiers ! Il est d'ailleurs enchanté de cette situation.

Charlotte est en ce moment à Chalon, où elle s'est retrouvée avec Thérèse ; elle rentrera probablement à la fin du mois. Quant à Jean il a quitté la semaine dernière les alentours de Boulogne, pour se rendre dans le Midi ; ses dernières nouvelles étaient datées de Brest, et il ne savait encore combien de temps durerait son séjour au pays du soleil, ni ce qu'il y ferait.

Henri Petit, dont les mauvaises blessures aux jambes avaient été aggravées par une phlébite, va enfin mieux depuis hier ; auparavant, la fièvre était très forte et il souffrait énormément. On doit le décorer de la Légion d'honneur cette semaine, à son hôpital.

Jacques Rabut est reparti, il y a 15 jours. Pour nous, nous avons retrouvé à Paris nos occupations ordinaires. Trois ou quatre fois par semaine, tandis qu'Henriette fait le ménage des blessés à l'ambulance de l'école normale, je fais métier d'aide-secrétaire, n'ayant pas encore été jugée assez respectable pour être aide-infirmière.

Nous ferons aussi pas mal de musique, reprenant cette année nos leçons qui de piano, qui de violon, qui de violoncelle. Pour mes leçons de cor... Je les remets à un peu plus tard, tu peux attendre de ce pas ? Pour le moment, il me serait peut-être difficile de rejoindre mon professeur.

Ne pourrais-tu m'envoyer ta photo par Thérèse ? Celle-ci a dû te raconter pendant que nous étions aux Petites-Dalles, la journée que nous avons passée ensemble à Fécamp, partant au frais matin, elle en patache, moi derrière, en bicyclette, puis le piquenique que nous avons fait toutes les deux sur la falaise. J'ai pensé tout le temps au tiers qui nous manquait. Mais on entrevoit la joie, le bonheur qu'on aura un jour d'être ensemble. En rentrant le soir, comme j'étais toujours aussi enragée pour les bains, je me suis jetée à l'eau, en même temps que le soleil.

Que te dire encore mon cher Paul ? Comme nouvelle dans la famille, je ne vois plus rien, et de moi-même je te parle déjà peut-être trop. Ne suis-je pas une petite cousine un peu étrange, pour croire à un peu d'affection de ta part ? Et m'imaginer que mes lettres te font plaisir ou te distraient pour un moment.

Enfin soit sûr de ma plus sincère affection.

Très affectueusement à toi.

Germaine Rivière

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Jeudi 11 novembre 1915
Chalon-sur-Saône - 34, quai Michelet

Reçu le 22 novembre

Mon cher Paul,

Nous ne sommes finalement pas partis faire notre petit voyage projeté ; hier nous recevions un télégramme de René Caron nous apprenant que son père est très malade. D'après même sa lettre adressée à Laure ce matin, l'état de faiblesse d'oncle Caron serait tel qu'il ne pourrait pas y avoir d'espoir de le prolonger. Nos projets se trouvent ainsi malheureusement changés.

Le beau temps étant revenu, je sors matin et après-midi Marcel. Il emporte généralement son fouet et son sabot. Ici, les passants le regardent beaucoup n'ayant pas l'air de connaître ce jeu quoiqu'il y ait de très bons espaces asphaltés pour s'y livrer.

Je n'ai pas encore découvert d'albums à dessiner tels que ceux dont tu me parles pour Marcel. Ce sera plus facile d'en trouver, je pense, à Paris. Charlotte a offert à Marcel un petit album avec des images dessinées, seulement, et quand on passe un pinceau humide, des couleurs apparaissent sur l'image ; seulement, c'est encore assez difficile à faire soigneusement.

Charlotte pense qu'elle ne tardera pas à rentrer à Paris pour y recevoir la visite de Jean. Ce dernier m'a écrit ce matin et dit qu'en effet il ne tardera pas à venir prendre un petit congé. Actuellement, il était tout heureux de battre le pavé d'une ville et d'admirer tout à l'aise les devantures ce qui nous fait supposer qu'il n'est pas chargé de travail écrasant.

Ces temps-ci, nous étions assez inquiets d'Henri Petit, car la fièvre persistait très forte. Heureusement, depuis plusieurs jours, elle est beaucoup tombée et on espère qu'on pourra lui conserver les jambes.

Nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul, Marcel et moi.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Samedi 13 novembre 1915
Chalon-sur-Saône - 34, quai Michelet

Reçu le 24

Mon cher Paul,

Ce matin un télégramme de Roche nous apprend la mort d'oncle Caron, très malade ces jours-ci. L'enterrement aura lieu mardi. Charlotte et moi comptons nous y rendre. Nous partirons lundi à 11 heures d'ici pour aller coucher à Besançon. De là nous nous rendrons à Roche le lendemain, et nous serons de retour ici mercredi soir. Laure ne pourra pas nous accompagner ; elle a attrapé un rhumatisme grippal dans le dos et doit garder le lit plusieurs jours ne pouvant se remuer. Louis est encore jusqu'à demain ici. Je crois qu'il est satisfait de l'emploi de son temps ici.

La pluie et un vent de tempête ne cessent guère de la journée et de la nuit. Tantôt, nous ne sommes sortis ni les uns ni les autres, sauf la jeunesse pour les cours. C'est un vrai temps à rhumatisme et à névralgie qui paraît d'autant plus désagréables que l'on se trouve bien et chaudement dans la maison. Cet après-midi, j'ai fait faire un peu de géographie à Marcel au moyen du globe terrestre et d'un petit atlas enfantin. Il a très bien saisi comment le jour et la nuit se succédaient ; il tourne lui-même le globe en plaçant l'Europe du côté de la fenêtre, et en continuant à tourner, elle se trouve dans l'ombre. C'est pour lui un jeu.

Charlotte parle déjà de son départ ; elle pense partir demain en huit voulant arriver à Paris un peu avant l'arrivée de Jean pour faire ses courses de toilette.

Lundi en passant à Dijon, nous aurons 1h1/2 d'arrêt. Cela nous permettra d'aller jusque chez Marie Cournot, mais je crains que nous ne tombions sur l'arrivée de son bébé qu'elle attend pour ces temps-ci. Dans tous les cas, nous pourrions toujours voir un peu la ville dont les monuments sont très intéressants à visiter.

Aujourd'hui, nous nous tenons dans la chambre de Laure pour lui tenir compagnie ; elle ne peut rien faire pour s'occuper, car ces mains mêmes sont douloureuses.

Pendant ce temps, les enfants jouent dans la galerie avec des petites béquilles que le domestique avait fabriquées cet été pendant sa convalescence pour amuser les enfants. Marcel trouve ce jeu ravissant. Il arrive avec une jambe en l'air, et l'air sérieux, interroge : « Et toi Abellito est-ce que tu saurais faire ça ? »

Nous t'embrassons bien tous les deux mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris dimanche 14 novembre 1915

Ma chère Thérèse,

Merci de votre lettre. Nous avons tous lu avec grand intérêt les extraits des lettres de Paul que vous avez bien voulu nous communiquer. Il est à espérer que la santé du pauvre garçon se maintienne bonne malgré la tristesse de ce long isolement qui hélas ce prolongera encore. L'attitude louche et hostile des Balkaniques, Grecs compris, avec leurs sales rois boches rend la situation bien angoissante, plus angoissante à mon avis qu'elle n'a jamais été depuis le commencement de la guerre. Nous sommes assurés de la victoire finale sans doute, mais par quels sacrifices faudra-t-il encore passer !

Nous avons de bonnes nouvelles de Charles, d'Henri, d'Émile et de Georges. Henri continue à être bien exposé. On peut dire que depuis le premier jour de la guerre il n'a pas cessé de l'être. Son régiment n'a jamais quitté les tranchées que pour quelques jours de repos à l'arrière de temps en temps. Il nous semble qu'il devrait être relevé et attaché à une ambulance de l'intérieur. Ce serait bien son tour. Il est en Champagne vivant dans un terrier sans air, sans lumière et presque sans eau, ce dont il souffre beaucoup. Il se fait avec peine apporter juste ce qu'il faut pour le service de son infirmerie. Louis m'a fait lire ce matin une très intéressante et émouvante lettre de lui. Le terrain dans lequel sont creusées les tranchées est un véritable charnier. Le moindre vent, la moindre pluie met en évidence des cadavres ou des squelettes, des loques d'uniforme que l'on n'ose pas tirer de peur d'amener de sinistres découvertes.

Émile est également en Champagne, mais en ce moment paraît moins exposé que son frère. La dernière lettre de Georges est du 8 novembre, il se portait bien. Il profitait des services fermés pour la saison pour faire quelques promenades à cheval ce dont il avait été privé depuis longtemps, ses occupations dans la visite des tranchées et en observation ne lui en laissaient pas le loisir. De Charles, Madeleine dit recevoir toujours de bonnes nouvelles.

Tous ici grands et petits, nous allons bien, mais pour moi la tristesse va grandissant, et cette guerre devient si angoissante ! Combien d'années durera-t-elle encore ?

Henri Petit va de mieux en mieux. Vendredi dernier le général Galopin s'est rendu à son ambulance pour lui porter la croix de la Légion d'honneur.

Je vous embrasse bien tendrement ma chère Thérèse ainsi que mon bon Marcel. Affectueux hommage à Madame Jeannin-Naltet.

Votre bien affectueux.

Paul Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Dimanche 14 novembre 1915,
Chalon-sur-Saône - 34, quai Michelet

Reçu le 24

Mon cher Paul,

Le temps n'ayant pas été assez beau tantôt pour aller nous promener, Charlotte et moi avons été avec les 3 enfants aînés au cinéma voir différents films dont plusieurs d'actualité. Mais ce sont surtout des scènes du Mexique qui passionnèrent le plus les enfants : les chevaux au galop, etc. Ce soir au dîner ils racontaient tout cela à leur papa qui les écoutait avec intérêt.

Louis part ce soir à la dernière heure. Charlotte et moi lui dirons adieu de bonne heure pour nous coucher tout de suite, car demain, nous partons pour Roche. Nous avons prévenu que nous arriverions dans l'après-midi. Nous irons coucher sans doute mardi à Besançon et reviendrons ici mercredi après-midi.

J'ai déjà prévenu Marcel que je le laisserai ici pendant 3 jours. Henriette roulera son lit dans ma chambre pour être la nuit auprès de lui. Et puis, il a bien l'habitude d'être ainsi abandonné de temps en temps par sa maman.

Tantôt, il avait un air fripon en jouant à cache-cache. Henri m'avait demandé de jouer aussi. Marcel trouvait que c'était tellement drôle de découvrir les gens dans leur cachette qu'il voulait toujours être celui qui attrape. L'appartement avec les agrandissements offre à présent de nombreuses cachettes ; entre autres, une, dans un cabinet à jouets très appréciée des plus petits parce qu'on y grimpe comme par une échelle et on se trouve dans une sorte de soupente. Il se niche là-dedans comme des poules dans un poulailler. Charlotte a reçu de son mari une caissette remplie de madeleines, nous les avons tous appréciées. Pas de nouvelles récentes de toute la famille ces jours-ci.

Marcel et moi nous t'embrassons affectueusement, mon cher Paul.

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

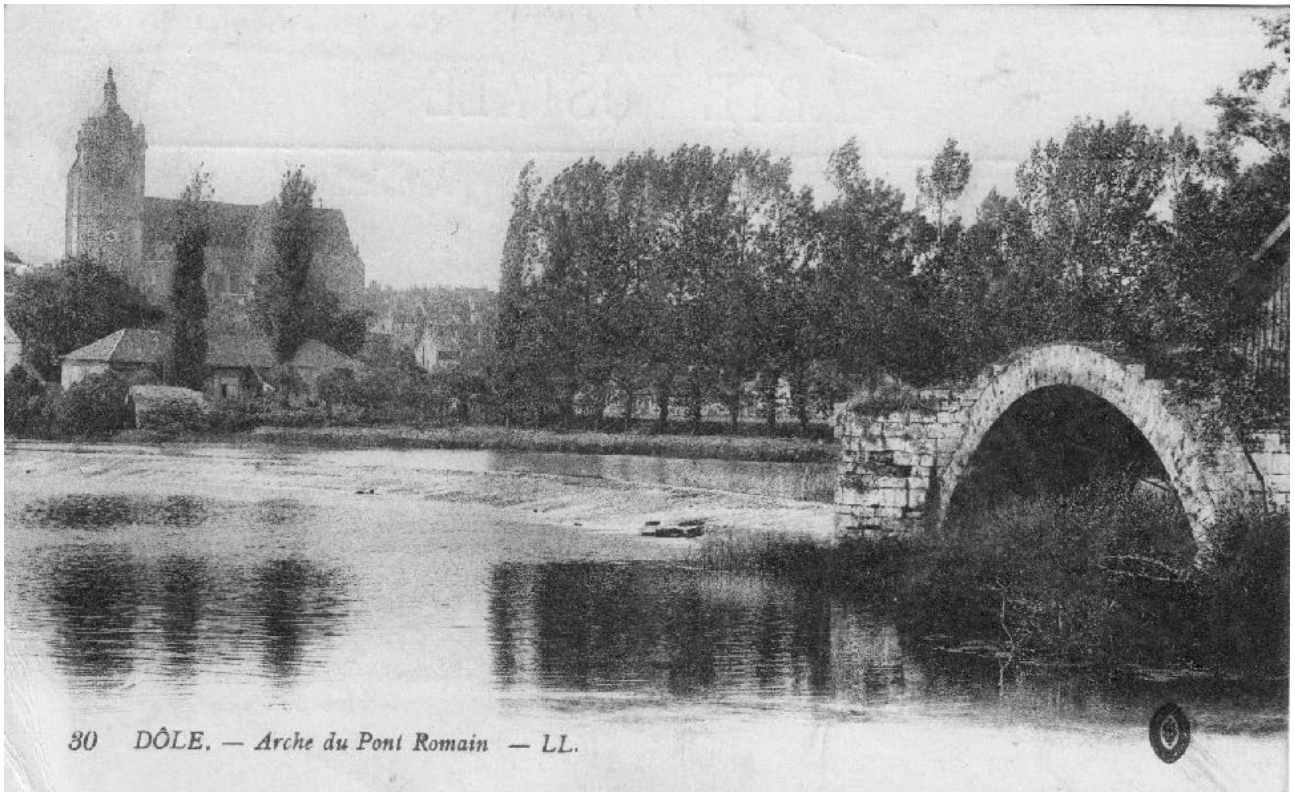
Dans le train, lundi 15 novembre 1915, 4 heures.

Mon cher Paul,

Je t'écris du train. Nous avons passé un moment tout à l'heure à Dijon avec les Cournot. Auparavant, nous avons voyagé avec Madame L. Chenard. Depuis son réveil, Marcel ce matin, venez en me disant : « Maman, il faut que je te dise que » J'ai dû lui répondre plusieurs fois que je ne partirais pas encore.

Mille bons baisers

T. W.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

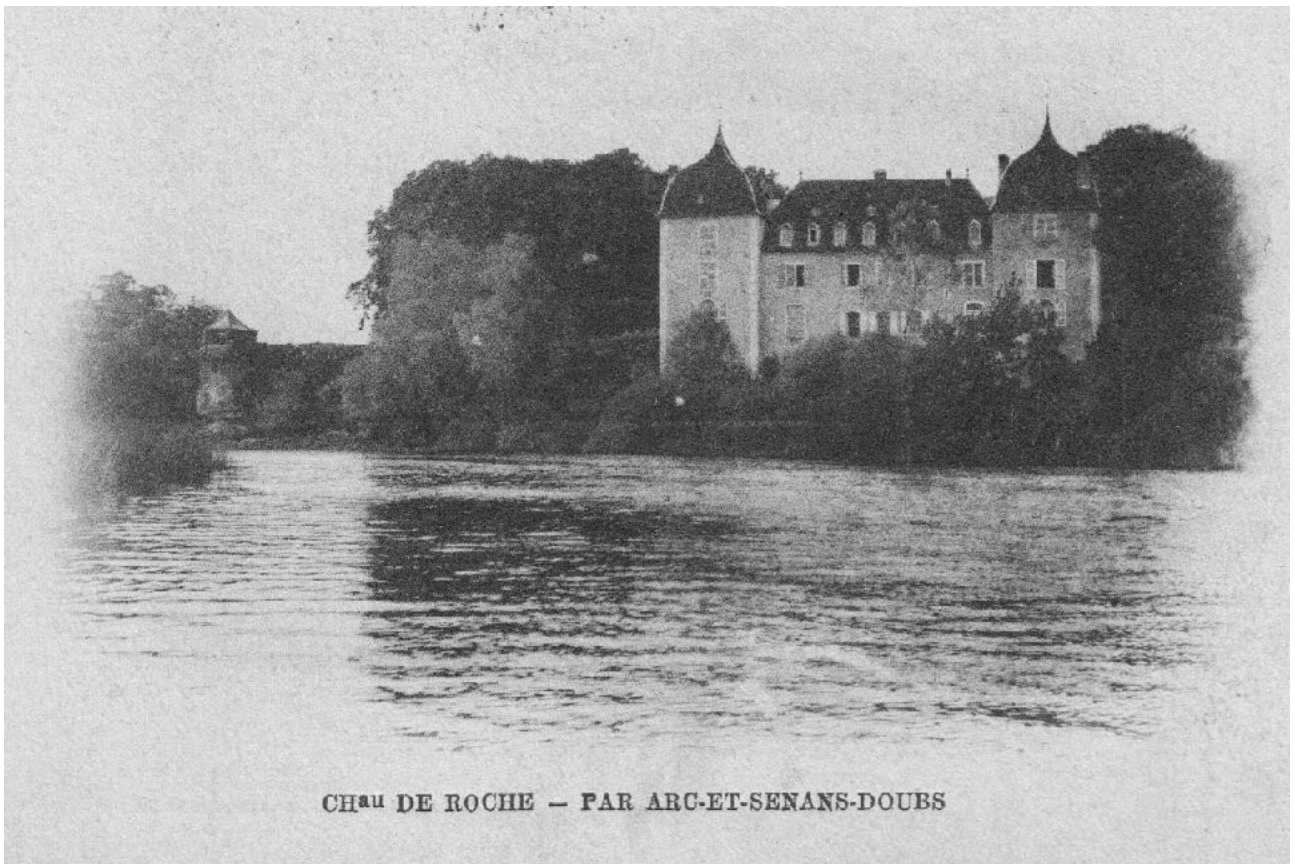
Roche (Doubs), mardi 16 novembre 1915.

Mon cher Paul,

Nous avons assisté ce matin à l'enterrement d'oncle Caron. Il ne faisait pas trop froid malgré la gelée blanche, car le temps était calme avec un beau soleil. La cérémonie ne fut pas très longue malgré la grande affluence de monde, dont quelques personnes venues des environs. Tantôt, M. T. Rabut qui est aux environs est venu nous voir Charlotte, L. Guibert et moi. Elle était venue jusqu'ici en auto. Nous avons couché cette nuit ici. Ce soir, nous coucherons à Besançon. Nous voyagerons jusque-là avec Tante Guerrin, Cécile Faÿ, L. Guibert et René Weiller. Ces trois derniers ont déjà voyagé de nuit pour venir, pour arriver ce matin ici. Nous serons demain soir à Chalon.

Mille bons baisers

Thérèse



CHÂU DE ROCHE — PAR ARC-ET-SENANS-DOUBS

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Vendredi 19 novembre 1915.
Chalon-sur-Saône - 34, quai Michelet

Reçu le 27

Mon cher Paul,

Nous sommes revenus avant-hier soir de notre petit voyage. Charlotte en arrivant ici à trouver une dépêche de Jean qui annonçait son arrivée pour demain à Paris. Hier, elle a donc fait ses paquets et ce matin, elle est repartie avec Abel et sa bonne. Comme je pense que Jean reviendra dans le courant de l'hiver, je ne vais pas à présent à Paris pour le voir. Il a d'ailleurs quantité de courses à faire à Paris, si bien que je le verrais encore plus rapidement que cet été.

Je viens de recevoir des nouvelles de Marie-Pierre qui me donne de bonnes nouvelles de tous les siens. Elle me dit qu'elle compte passer la plus grande partie de l'hiver à Roanne. Sa mère viendra s'installer auprès d'elle. Elle m'écrit pour me donner différentes adresses de pension en montagne aux environs de Clermont-Ferrand. Je vais écrire aux syndicats d'initiative de différentes régions pour avoir d'autres renseignements.

Les Cournot m'ont parlé d'une pension dans leurs environs et doivent se renseigner aussi. Je pense toujours aller à Paris vers Noël pour environ trois semaines et ce n'est qu'après que nous irions terminer l'hiver en région d'air pur et montagneuse le plus possible.

J'ai reçu tes deux cartes du 24 et du 29 octobre. Au reçu de ta lettre du commencement de septembre, j'ai écrit au ministère. Je n'ai pas encore reçu de réponse. D'ailleurs René croit que je ne peux pas en recevoir d'ici quelque temps.

Quant à Saint-Gobain, comme on m'avait dit qu'on m'aviserait je pense que je recevrai cet avis d'ici la fin de l'année. Au reçu de cette lettre, dis-moi, si malgré l'avis non arrivé, je dois écrire dans le sens que tu m'indiques. Il se peut en effet que dans mes nombreux déplacements de cet été, une lettre m'étant adressée ait pu s'égarer sans que je puisse m'en rendre compte. Hier, en effet, je recevais une lettre qui après de nombreux voyages me parvenait après plus d'un mois de retard.

J'ai des nouvelles toutes récentes de père, de Louise et de Madeleine par trois lettres reçues presque en même temps qui toutes me donnent de bonnes nouvelles. Tous vont bien, mais se plaignent en général du mauvais temps.

Je me suis aperçu que Marcel avait 2 dents qui commençaient à s'abîmer. Tantôt, je l'emmènerais donc chez le dentiste, mais le jeune homme n'a jamais voulu s'asseoir sur le fauteuil. Le dentiste voulant le prendre par la persuasion m'a conseillé de le ramener un jour où il se serait mieux décidé. Nous avons pris rendez-vous pour lundi, et Marcel m'a promis pour la prochaine fois d'être raisonnable. Il a deux dents en bas et chacune de chaque côté dans le fonds qui seront facilement soignées en le faisant tout de suite. Pour ma part, ce sera terminé la semaine prochaine.

J'ai enfin découvert un album à dessin pour Marcel dans le genre que tu m'indiquais ; il y a 8 fois le même modèle en formation progressive ; il repasse les traits, mais il est bien plus maladroit que François qui ne fait pas une erreur.

Nous t'embrassons bien tous deux, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle 20 novembre 1915

Reçu le 8 décembre

Ma chère Thérèse

J'ai reçu ta lettre du 7 novembre et celle du 9. En même temps que cette dernière m'a été remise celle de papa du 1. Tu lui diras combien j'ai été heureux de sa lettre. Je comprends fort bien que ce soit quelquefois pénible de prendre la plume, étant forcé de ne pas écrire comme on voudrait souvent le faire. Je sais par tes lettres et par celle de Louise qu'il va toujours bien et m'en réjouis. Il compte, je crois, t'avoir à ton passage à Paris fin décembre. Il me parle naturellement de Marcel en termes flatteurs, et mon cœur de père n'est pas fort loin d'y ajouter créance. Je n'ai toujours pas reçu les photos de Marcel. J'espère qu'elles m'arriveront quand même, malgré ce retard. Tu ne m'as toujours pas dit si tu avais reçu ma carte du 2 octobre et ma lettre du 8.

Je suis content que le rhume de Marcel soit terminé et qu'il puisse ressortir et jouir de l'air extérieur. Si son séjour à la maison lui a un peu enlevé de ses couleurs, il va pouvoir les reprendre vite. Tu as bien raison d'aller voir les Guerrin et d'aller à Roche. C'est l'occasion ou jamais de revoir la famille. Il me semble que tu pourrais aussi voir tes parents de la Nièvre, car plus tard tu n'auras peut-être plus les mêmes facilités, n'ayant plus la même liberté qu'actuellement. Louis a dû être bien content de pouvoir jouir de tous les siens. Ce n'est pas étonnant qu'il retrouve ses enfants changés, s'il ne les a pas vus de quelques mois. Que sera-ce moi, quand je reviendrai ? Je ne reconnaitrai plus personne et il faudra que tu m'aides. Charlotte, d'après ta lettre, s'est donc remise au pastel. Elle a joliment bien fait, car elle a un joli talent. Si jamais elle avait le temps, tu pourrais bien lui demander de faire un dessin de Marcel quand il aura tous les cheveux peignés en boule sur la tête.

Le dernier mandat que j'ai reçu m'a été remis le 11 octobre. Je pense que tu auras reçu ma carte te demandant de te renseigner sur le sort de tes mandats envoyés depuis fin août. Ne néglige pas de le faire. Je n'ai toujours pas reçu le pain de Suisse que tu m'annonces. Une bonne adresse est celle de : Bureau de secours pour prisonniers de guerre, 8 rue du Cygne à Berne. Mais j'aimerais autant le pain venant de ce boulanger de Lons-le-Saunier dont tu auras l'adresse par un Monsieur Roset, 27 rue du Commerce de cette ville, qui s'adresse à lui pour les envois qu'il fait. Tu n'aurais qu'à t'arranger pour me faire expédier 1 à 2 kg de pain par semaine.

Notre vie ne change guère ici. Nous ne sommes plus que Russes et Français. Il y a quelque temps les Belges sont partis pour un autre camp, et aujourd'hui les Anglais nous ont quittés de même. Je les regrette, car ils étaient de forts agréables compagnons. Je n'aurais guère plus l'occasion aussi de parler anglais. Mais je continuerai tout de même mes études. D'autant plus que je connais ici un Français ayant vécu très longtemps en Angleterre et avec lequel je converse régulièrement. Je me suis mis récemment à faire des petits travaux manuels, des ouvrages de dames, mais travaux de patience, bien en rapport avec notre genre d'existence ici, et ne nécessitant pas de grands efforts d'intelligence. Mais quoi, on s'occupe comment l'on peut ! Et j'espère avoir suffisamment de constance pour pousser ces travaux jusqu'au bout. Ils seront, à défaut d'autres valeurs, un souvenir de captivité. Réponds-moi donc à ma lettre du 8 septembre. J'aimerais bien savoir si Saint-Gobain t'a versé la somme qu'il t'avait indiquée, ou s'il y a une raison pour laquelle il ne l'a pas fait. Mets-toi un peu à ma place et tu verras que des questions, qui

pour toi, qui es sur place, n'ont plus d'intérêt, car tu en connais la solution, dont tu oublies d'ailleurs de me faire part, me laisse, moi qui ne sais rien, dans un état d'esprit désagréable. Je ne comprends pas bien pourquoi tu répugnes tant à parler de choses semblables.

Nous avons un temps gris, humide, un vrai temps d'automne. Il ne fait pas froid, mais l'on aimerait un temps un peu plus froid et plus sec. Ce ciel toujours couvert donne une impression de tristesse qui est d'ailleurs bien le propre de la saison. Notre existence ici est tellement monotone que je ne sais vraiment que te dire de neuf. Mais tes lettres, je les attends toujours avec impatience, car c'est le seul moment de la journée où je vis de façon plus intense ta vie et celle de tous les membres de la famille. L'heure du courrier passé, je retombe dans les mêmes habitudes de notre vie journalière, attendant uniquement le courrier du lendemain, quand je n'ai pas été favorisé à la distribution ou relisant plusieurs fois ta lettre lorsque j'en ai reçu une.

Je me félicite que les nouvelles que tu me donnes de tous soient toujours bonnes, et que tu ailles bien. C'est la plus grande satisfaction que je puisse avoir, de savoir que tu fais tout ce qu'il faut pour prendre le plus de force possible. Ma santé est toujours très bonne ici. Dis-moi si tu as toujours comme argent largement ce qu'il te faut.

Mille bons et affectueux baisers à toi, ma chère petite Thérèse, et à Marcel.
Amitiés affectueuses aux Jeannin.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, samedi 20 novembre 1915.

Reçu le 28

Mon cher Paul,

Pendant que je t'écris, Marie-Madeleine est en train d'apprendre le crochet à Marcel. Cela ne va pas sans peine comme tu peux le penser, mais Marcel à un tel désir d'apprendre qu'il y arrivera un jour sans doute. Tantôt le temps a été superbe avec un étincelant soleil. Mais on a l'impression d'être déjà en plein hiver, les jours devenant très courts ; chaque matin on voit de la gelée blanche sur les toits.

J'ai fait avec Marcel cet après-midi quelques courses pour Laure. Cette dernière est toujours au lit avec de la fièvre ; elle va aujourd'hui cependant beaucoup mieux et est moins abattue, mais elle souffre encore dans le dos : ce rhumatisme aura finalement dégénéré en grippe. Je t'ai envoyé aujourd'hui un mandat de 50 Fr. Le paquet que je t'ai envoyé le 10 contenait :

- 1 b. corned beef,
- 1 b. pâté étoile,
- 1/8 pâté Parisien,
- 2 1/8 tête porc,
- 2 1/8 thon,
- 2 1/4 sard. Préférées,
- 1 boîte Breakfast,
- 1 pavé pain d'épice.

Parmi ces conserves tu me diras quelles sont celles que tu préfères aux autres.

Louis envoie de bonnes nouvelles depuis qu'il est reparti. À son arrivée lundi dernier, il a trouvé Philippe à la gare et Monsieur Jomier qui l'attendait pour lui souhaiter la bienvenue.

À 2 heures, tantôt, Jean a dû arriver à Paris. Il n'aura pas le temps de venir jusqu'ici, et Laure, je crois, ne sera pas encore la semaine prochaine en état d'aller jusqu'à Paris le voir. Marcel et le jeune Charles s'étant disputés ces jours-ci, ils se prirent aux cheveux ; ce dernier eut la main assez lourde comme tu pourras t'en apercevoir par le résultat que je t'envoie de la lutte. Marcel me dit d'un air consterné que c'est beaucoup de cheveux.

J'ai commencé à prendre des leçons de coupe à l'école ménagère. Cela m'intéresse beaucoup. J'ai pu dès la première leçon dresser un patron de chemise d'enfant. Je vais la prochaine fois m'exercer à différents jours et genres de broderie. Cela me donne du travail sans fatigue. La semaine prochaine, je commencerai à suivre le cours de cuisine qui a lieu le jeudi. J'espère que le résultat du cours sera appétissant.

À Roche j'ai vu Marguerite de Villancourt venue de Verchamp pour la mort de son grand-père. C'est elle qui a perdu son mari il y a trois ans. Elle m'a beaucoup demandé d'aller la voir chez elle pour faire la connaissance de sa petite Odette. J'ai vu que cela lui ferait tant de plaisir que je fasse un petit séjour chez elle, que je le lui ai dit que je m'arrêterai à Verchamp à mon retour à Paris vers Noël. De là on peut facilement rejoindre Vesoul où les grands express de Belfort s'arrêtent.

Nous t'embrassons, Marcel et moi, tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris samedi 20 novembre 1915

Ma chère Thérèse,

Louise vient de me remettre de votre part la housse que vous avez eu l'amabilité de me faire. Je vous en remercie de tout cœur, toujours excessivement sensible à ces marques de précieuse affection de mes enfants.

J'ai de bonnes nouvelles à vous donner de tous nos militaires sauf de Georges qui, traînant depuis plusieurs semaines un commencement de jaunisse, a dû être envoyé à l'ambulance pour une période de repos. Dans ces derniers temps, ses fonctions de visites de tranchées et d'observations avaient du le fatiguer beaucoup. Il espère, m'écrit-il, pouvoir reprendre bientôt son service.

Les affaires se gâtent bien dans les Balkans avec la fourberie et l'hostilité de toutes ces peuplades.

Espérons que les alliés vont enfin parler ferme à la Grèce en prenant des garanties contre tous ces traitres. Cela nous est si facile [...] ou se laisser prendre aux belles paroles, promesses qui ne sont que des trahisons. Attendons nous de nous faire poignarder dans le dos par ces bandits ? Constantin après Ferdinand, c'est trop.

Je suis bien aise de savoir petit Marcel guéri de son rhume. Ici nous allons tous bien. Je fais des vœux pour qu'il en soit de même pour vous et vous embrasse, ma ma chère Thérèse, bien cordialement.

Votre affectionné Paul Wallon

1915

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalons, dimanche, 21 novembre 1915.

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 12 novembre aujourd'hui. Je t'écrirai demain plus longuement. Tantôt, je reste à la maison auprès de Laure avec les trois petits ; les autres sont sortis. Il fait un vilain temps brumeux avec fortes gelées ; on commence à bien sentir le froid ici. Tu recevras un envoi de Suisse parti, je pense, vers le 17. Le paquet contient : 2 kg pain, 1 paquet chocolat, 1 boîte fromage gruyère, 1 boîte sardines. Tu me diras si je dois continuer à m'adresser aussi à cette maison dont l'adresse m'avait été donnée par oncle Étienne. Père m'écrit en m'envoyant des nouvelles de tous. Georges doit se faire soigner ayant un peu de jaunisse.

Affectueux baisers de nous deux

T. W.

Marcel t'a bien reconnu sur la petite photographie. Chalons, dimanche 21 novembre 1915



18 CHALON-SUR-SAÛNE. — La Place de l'Obélisque.

Rousset, Éd. Chalons

Papa, moi je m'amuse très bien à Chalons. Maman m'a acheté deux albums à dessin. Charles a une petite voiture ; il me la prête. Papa, je t'ai fait une surprise, je te l'enverrai.

Au revoir papa. Je t'ai vu sur ta photographie où on avait beaucoup de Messieurs.

Je t'envoie un bon baiser

Marcel Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, lundi 22 novembre 1915.

Reçu le 4 décembre

Mon cher Paul,

Hier j'ai reçu ta lettre du 2 est aujourd'hui ta carte du 6. Cette carte, par rapport aux dernières, m'est parvenue plus vite. Je t'envoie une lettre que Marcel t'a écrite hier. Tantôt je l'ai emmené chez le dentiste et il a été très raisonnable comme il me l'avait promis, aussi lui ai-je acheté en sortant de la séance, une petite ardoise qui le ravit. Chaque jour, je lui apprends ses lettres ; il s'est déjà en reconnaître la moitié. Il ne semble pas avoir de la facilité pour la mémoire comme cependant je l'aurais d'abord supposé. Je ne crois pas qu'il sera de l'espèce de ces enfants qui apprennent très vite comme Vévette par exemple. Je viens de rechercher pour le renseignement que tu désirais au sujet du Crédit Foncier. Je trouve sur la feuille de résumé que je reçois tous les six mois :

mars... act crédit fonc lib div 12

juillet... act crédit fonc Fa div 12

C'est tout ce que je déchiffre de ce papier mal écrit.

D'après « l'Economiste » de juillet je lis : Brut 12,50. Nom. 12 Fr.

D'après ce que disait Louis dernièrement, il paraît que les dividendes ici, pour presque tous, non pas sensiblement variés.

Malgré tout, chacun reprend sa vie ; partout on voit de l'animation : le commerce semble bien marcher ; on achète beaucoup.

Je te ferai les envois que tu me demandes. Il en partira un ce soir. Quant au mandat, je ne t'en ai pas envoyé en octobre. Ce mois-ci, je t'en ai envoyé déjà 2 (le 2 et 20 novembre).

Le temps est toujours assez froid et brumeux ce qui ne permet pas de sorties prolongées. Laure est encore au lit, elle y reste surtout pour s'y tenir au chaud, car autrement le mieux continue. Elle est désolée de ne pouvoir aller voir Jean arrivé samedi à Paris. Ce sera pour une autre fois. Père ne me dit pas si Georges une fois remis de sa jaunisse pourra venir à Paris le voir. Je vais écrire à ce dernier, mais je n'espère pas avoir une réponse tout de suite. Jean en repartant espère voir entre 2 trains Philippe et Louis. Je ne sais s'ils parviendront à se réunir.

C'est d'Émile que nous voudrions connaître le plus de détails, mais il n'envoie que de rapides mots pour donner de ses nouvelles. Je pense qu'Henri aura pu voir Georges ces temps derniers ; étant très proches voisins, ils espéraient en avoir le temps.

Nous t'embrassons bien affectueusement tous les deux mon cher Paul

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, mardi 23 novembre 1915.

Mon cher Paul,

Voici un coin pittoresque de la ville. Par le mauvais temps, chaque marchande étale sa marchandise sous un gros parapluie. Il vient de partir pour toi un paquet contenant : 12 biscuits, 1 livre pruneaux, 1 livre abricots secs, 1 boîte cacao, 1 boîte conserve bœuf et 1 boîte foie gras. J'espère que ce foie gras sera aussi bon que celui mangé ici avec Louis ; c'est la même marque et je l'avais trouvé délicieux. Autant que possible, il faudrait mettre au froid la boîte avant de l'ouvrir. Rien de nouveau à t'apprendre aujourd'hui.

Bons baisers de nous deux

T. W.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalons, jeudi 25 novembre 1915

Mon cher Paul,

Voici la vue que l'on a de plusieurs fenêtres. Mais aujourd'hui, il ne reste plus de feuilles aux arbres. Il gèle en ce moment presque toutes les nuits. Mais comme il n'y a pas de vent, il fait très doux dans la journée. Tantôt, et j'ai été faire avec Suzanne une grande promenade sur la route de Paris. Marcel, lui, est sorti avec les deux petits pour faire une promenade moins longue.

Mille baisers de nous deux.

T. W.



Lettre de Louise à son frère Paul

Paris 25 novembre 1915

Reçu le 13 janvier

Mon cher Paul,

Je viens causer un peu avec toi profitant d'un instant où les enfants me laissent quelques répit, ce qui n'est pas fréquent, car leur travail comme leurs promenades finissent par absorber tout mon temps. Les nouvelles de nos soldats sont toujours bonnes. Georges cependant a la jaunisse et a dû pour cela gagner l'ambulance ; mais ce sont de petites misères au temps où nous vivons et nous nous consolons en songeant que ce malaise lui vaudra probablement une permission de convalescence ; pour l'instant il est dans une ambulance du front. Rien de changé dans la situation de toutes les autres. Henri et Émile sont les plus exposés ; par ce froid rigoureux, leur vie doit être des plus pénibles, pourtant ils se portent très bien et ne se plaignent de rien. J'ai eu dernièrement des nouvelles de Thérèse. Elle semble très contente de son séjour à Chalon et Marcel paraît s'en donner lui aussi avec ses nombreux cousins et cousines. J'ai reçu tout dernièrement la visite d'Antoinette Petit-Dutaillis. Elle est pour quelques semaines à Paris chez sa grand-mère maternelle et en profite pour suivre des cours de chant. La famille va bien. Madame P. T. fait une petite cure de repos sur la Côte d'Azur, le reste de la famille est à Grenoble. Je ne sais si tu as su que Charlotte est fiancée à un ingénieur des mines, à Arras, ancien élève de polytechnique. Le mariage naturellement ne se fera qu'après la guerre. Papa va bien. Son temps est toujours très pris par ses séances de dessin auxquelles il consacre toutes ses après-midi ; je finis par le voir assez peu à cause de cela ; mais je suis heureuse de le voir prendre tant d'intérêt à son travail, c'est le plus puissant dérivatif qu'il puisse trouver à ses inquiétudes et à son chagrin.

Ici tout le monde va bien, parents comme enfants ; chez Madeleine aussi chacun prend patience et courage en songeant à la fin inévitable de tout cela. Nous pensons souvent à toi, mais nous connaissons ton énergie et ton courage et nous savons que tu domineras par la volonté la tristesse de ta situation.

Tous nous t'embrassons bien tendrement mon cher Paul.

Ta sœur qui t'aime, Louise

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, vendredi 26 novembre 1915 (6 heures soir)

Reçu le 13 janvier.

Mon cher Paul,

Il faisait un beau soleil tantôt ; j'en ai profité pour sortir Marcel plus longtemps. J'ai dû le conduire aussi de nouveau chez le dentiste ; mais voici deux séances nulles, Marcel commençant à pleurnicher dès qu'on le touche. Malgré toutes les promesses, il n'y a rien à en faire et les menaces le butent. Peut-être serait-il plus raisonnable si je l'envoyais avec quelqu'un ? Il n'est vraiment pas comme les autres enfants qui, en général, vont en partie de plaisir chez le dentiste.

Pas de nouvelles de Paris aujourd'hui ; nous aurons donc un courrier double demain. Jean, je pense, doit repartir demain samedi. Il me semble que tous nos autres ruraux ne devraient pas, non plus, tarder à venir nous voir. Aucun cependant n'a encore prévenu de son arrivée ; peut-être se réservent-ils pour le début de l'année ? J'espère que la prochaine fois, il n'y aura aucun empêchement pour les revoir. Ils trouveront certainement tous Marcel très grandi, très élancé ; très dégourdi et très farceur aussi. Son bonheur actuellement est de se mettre des rubans dans les cheveux pour jouer à la petite fille. Suzanne s'était amusée à lui en mettre un violet autour de la tête et cela lui allait à ravir au milieu de ces bouclettes blondes ; il ne manquait plus que des petites ailes pour en faire un amour.

Marcel vient de voir que je t'écrivais, il me dit : « Il ne faut pas dire à papa que j'ai été méchant. » « Demain, j'irai comme un homme sur le fauteuil qui fera l'ascenseur ». Cette fois, il semble être dans de bonnes dispositions.

Hier, en nous promenant, nous avons passé par la nouvelle verrerie. Nous avons regardé les maisons, et les jardins en préparation. La situation est sans aucun doute pas mal, mais on se sent là-bas bien loin de tout. Quant à l'humidité, on la ressent certainement moins là-haut qu'ici même. Le brouillard est vraiment un gros inconvénient de la région. Si le temps était plus sec, Laure se remettrait plus vite de cette crise rhumatismale. Elle est toujours au lit et ses douleurs lui amènent chaque jour un mouvement de fièvre qui persiste malgré tout. L'inaction presque complète la désole surtout. Je crois qu'il faudra en venir aux ventouses pour la débarrasser de ce mal. Elle a toujours de bonnes nouvelles de Louis. Celui-ci ne circule presque plus jamais en auto et a plutôt un travail de bureau. Il s'organise une pièce qu'il rend de plus en plus confortable chaque jour et qui lui sert en même temps de bureau et de chambre.

Nous t'embrassons tendrement tous les deux mon cher Paul.

Thérèse

Hier, je t'ai adressé un mandat de 50 Fr. Le 3e de ce mois.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, samedi 27 novembre 1915.

Reçu le 6 décembre

Mon cher Paul,

Le froid devient très vif ; ce matin le canal était gelé par place. Mais le soleil est si brillant que protégé du vent du Nord, il fait bon à se promener dans certaines rues.

Marcel endosse à présent sa fourrure grise à laquelle on a remis de nouvelles manches, et qui forme manteau court à présent laissant passer un petit bout de pantalon. Avec des guêtres de cuir, il n'a pas froid aux jambes. Avec sa toque grise qui n'a pas changé de forme, le bonhomme ressemble toujours à une grosse boule grise, seulement maintenant, montée sur de hautes jambes. Je crois que malgré sa grosse tête et ses bonnes joues, Marcel sera plutôt d'une texture à être mince, tant il s'allonge chaque jour. Il prend d'ailleurs en grandissant de la souplesse et de l'élégance. Ici, il a un succès énorme, ses cheveux y sont pour beaucoup ; et puis, sociable de nature, il se précipite toujours sur les visiteurs pour leur dire bonjour. Cela contraste surtout avec François qui ne se dérange jamais pour personne ; c'est chez lui une telle habitude qu'on n'insiste jamais. Malgré ce caractère très buté, ce petit travail étonnamment sérieusement pour son âge.

Henri aussi cette année fait de bonnes études. Il est même beaucoup trop en avance pour son âge. C'est moi qui lui fais réciter ses leçons en ce moment que Laure est souffrante ; mais je déplore ce système qui fait travailler des enfants jeunes si tard dans la soirée jusqu'à neuf heures et quelquefois plus.

Je viens de recevoir une carte de Pierre du 24. Il se reposait depuis quelque temps, mais à présent il reprend du travail actif.

Aucune nouvelle des parisiens ces jours-ci.

Affectueux baisers de nous deux, mon cher Paul.

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, 28 novembre 1915.

Mon cher Paul,

J'ai emmené tantôt Henri et Suzanne faire une grande promenade dans la campagne. Nous sommes revenus par la route de Lyon le long de la Saône. Nous avons le vent de face et les oreilles et les doigts piquaient fort. Tout le canal est gelé, mais il n'a pas fait encore un froid assez vif pour que la glace soit solide et qu'on puisse patiner. Marcel est resté à la maison craignant qu'il ne s'enrhume de nouveau. Hélène nous écrit que Jean et Charlotte ont passé la journée d'avant-hier rue Bastiat. Il est venu beaucoup de personnes les voir de la famille et des amis.

Meilleurs baisers de nous deux.

T. W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, lundi 29 novembre 1915.

Reçu le 7 décembre

Mon cher Paul,

Je n'ai pas encore de nouvelles de toi aujourd'hui ; j'espère qu'elles ne tarderont plus guère à présent. Ta dernière carte était du 6 novembre et je l'ai reçu le 22.

Malgré un temps de tempête, j'ai profité d'une accalmie pour sortir tantôt faire des commissions avec Suzanne pendant que Melle Marguerite, l'institutrice, s'était chargée de conduire Marcel chez le dentiste. La séance ne s'est pas passée mieux que les précédentes. Je ne veux pas faire une 6e tentative et je préfère renoncer pour le moment à le faire soigner, quitte à le faire plus tard à Paris. Je crois que ce qui l'effraie surtout, c'est l'appareil électrique. En dehors de cela, notre bonhomme est toujours le même : changeant de sujet de conversation lorsqu'on lui parle de choses vexantes pour lui. Il devient surtout très farceur au contact de ses cousins ; tout à l'heure comme on avait accroché un chapeau assez haut pour qu'il ne l'attrape pas, dès qu'on eut le dos tourné, c'est Marcel qui prit l'initiative de grimper sur une chaise et avec une canne pour décrocher l'objet, et il semblait tout fier de son idée.

Je profite de ce que Laure a ici une machine à coudre pour faire tous les vêtements et linge dont Marcel aura besoin. J'avais trouvé à Fécamp un velours très épais d'un crème assez bis comme le velours des ouvriers. Le ton lui va si bien que ce costume tout ordinaire paraît très élégant sous ses cheveux bouclés.

Je continue à aller au cours de coupe qui a lieu tous les lundis matin. La prochaine fois, on se lancera dans les difficultés ; il aura une chemise de nuit à tailler. J'ai été chercher tantôt l'étoffe pour la faire la semaine prochaine.

Je ne sais pas encore si Jean aura pu voir Philippe et Louis samedi en s'arrêtant entre deux trains. Par Antoinette, dont Laure a reçu ce matin une lettre, nous avons su que le petit ménage Jean fait des folies ; ils ont emmené Antoinette et les Weiller un soir dîner chez Prunier puis passer la soirée ensuite au cinéma. On voit qu'ils font de fortes économies en ce moment. J'ai dû t'écrire qu'Henri Petit était hors d'affaire à présent. Il y eut dernièrement une touchante cérémonie à son hôpital à Paris où on lui remit sa décoration.

J'ai écrit dernièrement à Georges et à Émile comptant avoir de leurs nouvelles et savoir quand ils viendront à Paris. J'espère bien cette fois-ci ne pas les manquer, ni Henri non plus à qui j'écirai aussi demain.

Je t'embrasse affectueusement, mon cher Paul. Marcel t'envoie ses meilleurs baisers.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, mardi 30 novembre 1915.

Reçu le 11 décembre

Mon cher Paul,

J'ai reçu aujourd'hui tes cartes du 12 et du 13 novembre. Je vais écrire à Sassetot en envoyant les numéros de mes reçus pour savoir ce que sont devenus ces mandats. Je ne m'explique pas non plus pourquoi il y aurait un si grand retard.

Je m'adresserai à cette maison de Suisse pour des envois réguliers de pain.

Pour les prochains envois de mandats, je te les enverrais ainsi en décembre de 45, 40, 35, 30 Fr. De la sorte tu te rendras compte du retard avec lequel ils te parviendront, si toutefois il mettait plus de temps que d'habitude à te parvenir. En octobre je ne t'ai pas envoyé de mandat. En novembre, je t'en ai envoyé 3 de 50 Fr. : le 2 novembre, le 20 novembre et le 25 novembre.

En novembre, il est parti quatre paquets pour toi : le 10, le 17 (de Suisse), le 24 et le 26. Ce dernier paquet contenait :

- 1 paquet 3 kg environ fruits secs,
- 1 boîte poulet,
- 1 thon,
- 2 sardines,
- 1 fromage de porc.

Ici, Laure continue à se remettre, mais c'est bien long ; elle est toujours au lit et souffre encore de ses rhumatismes. Elle arrive à s'occuper, à écrire, à lire et surtout ces temps-ci à faire des comptes. Pendant l'absence de Louis, elle doit s'occuper de toutes les affaires d'intérêt ce qui lui prend pas mal de temps, de temps en temps.

Il ne fait pas trop beau. Il pleuvait trop tantôt pour sortir les enfants. Sauf 2 rages de François, ils ont été assez sages. En rentrant, je trouve Marcel écrivant un alphabet, mais je ne sais pourquoi, il dessine les lettres à l'envers comme ceci :

(lettres écrites de droite à gauche et à l'envers : EDCBA)

C'est vraiment très bizarre ; il écrit comme les Arabes.

Ce matin, comme je lui disais que j'avais 2 cartes de toi, il me dit : « Est-ce que papa écrit quel jour il revient ? » Comme je lui explique que tu reviendras plus tard il me répond : « C'est long ! »

De plusieurs côtés différents, on me parle de Flavigny, comme endroit de villégiature où on pourrait aller en hiver. Par le syndicat de Bourgogne, j'ai différents détails que je vais compléter en écrivant à Flavigny même. Cela se trouve près de Laumes où s'arrêtent tous les grands express Paris-Dijon.

Marie Cournot ne m'a pas encore envoyé les renseignements sur l'endroit dont elle m'avait parlé du côté du Val Luzon région réputée, près de Dijon.

Marie-Pierre m'a donné toutes sortes d'adresses autour de Clermont et aussi à La Bourboule. Mais je trouve cela loin d'autant plus que je n'aurais même pas l'occasion de la voir en passant à Clermont puisqu'elle s'installe cet hiver à Roanne. En Côte d'Or, ou en Morvan, je pourrais espérer davantage avoir de visites de parents et au moins les Jeannin, je pense ?

Nous t'embrassons bien tendrement, mon cher Paul tous les deux.

Thérèse

Je t'envoie une carte faite cet été à Chamonix.

*Lettre de Paul à son épouse Thérèse*Celle le 1^{er} décembre 1915*Reçu le 24 décembre*

Ma chère Thérèse,

C'était hier la fête de ce pauvre André, et cette date est pour nous maintenant un bien triste anniversaire. De semblables anniversaires nous font sentir plus cruellement les pertes que l'on a faites, et nous rappellent plus nettement leur réalité. Qu'il est triste de vivre semblable journée aussi loin l'un de l'autre ! J'ai reçu la photo d'André ces jours-ci. Elle m'est d'un bien précieux souvenir ici comme tu le penses. Je désespérais un peu de la recevoir. Elle a seulement mis beaucoup plus de temps à venir qu'une lettre. Cela me donne confiance pour celles de Marcel. Elles m'arriveront probablement encore, puisque tu les as expédiés plus tard. J'ai eu tes lettres du 19 du 20, ainsi que tes cartes du 21 et 23. Hier m'a été remis ton paquet de pain de Suisse. Il est arrivé en bon état. Le pain est très bon. Pour les adresses tu feras, comme que tu le juges le plus avantageux. Vois si tu aimes mieux faire ta commande en Suisse à une des deux adresses que tu as, ou en France à Lons-le-Saunier. De ces trois endroits, le pain est également bon, et arrive en bon état. Tu aurais à me faire parvenir dans les 3 kg de pain par semaine. L'envoi de biscuits de soldats deviendrait alors inutile. D'après ta lettre du 19, je vois que tu as écrit au ministère au sujet de la solde. C'est ce que je désirais savoir et tu ne me l'avais pas dit. Je crois en effet que tu auras à attendre assez longtemps avant d'avoir la réponse. Mais cette dernière ne fait pas de doute. Toutes les personnes de ceux qui ont été pris dans les mêmes conditions que moi ont obtenu le paiement de la solde de captivité à partir du jour de leur demande. Tu dois par conséquent la recevoir aussi et même te renseigner si tu n'as pas droit à un rappel.

Pour ce qui est de Saint-G., je ne sais pas exactement ce qui t'a été dit lors de ta visite. Mais si l'on t'a parlé d'une somme qui t'était due et devait t'être versée incessamment tu as eu tort de ne pas en reparler plus tôt, car tu en perds tout au moins les intérêts. Tu n'as qu'à te référer à ce qui t'a été dit et écrire à Monsieur le Directeur général, à peu près ce qui suit par exemple : «... me référant à la conversation que j'ai eu l'occasion d'avoir avec vous le tant, et dans laquelle vous m'avez parlé d'une somme devant m'être versée, par suite d'une décision du Conseil, je vous serais très obligée de me faire savoir si vous avez donné les ordres en conséquence et dans ce cas vouloir bien faire verser les sommes en question à mon nom au Crédit Lyonnais agences A Paris... Avec mes remerciements... ». Si tu étais à Paris il serait peut-être plus aimable d'aller donner de mes nouvelles à Mr D. est alors de lui reparler de la question ci-dessus qu'il croit certainement réglée et qui ne l'a pas été, vraisemblablement par oubli.

Je vois que les nouvelles de tous sont toujours bonnes. Sauf cette pauvre Laure qui est obligée de garder le lit pour rhumatismes et que je plains fort. Je croyais que le climat de Chalon était plutôt chaud et sec, et que par suite il était bon pour rhumatisants. Ce que tu me dis de Georges ne sera pas sérieux, je pense. Quelques semaines, bien au chaud, le remettront vite d'aplomb et du repos avec changement d'air par la suite complétera la guérison. Je suis étonné de ce que tu me dis au sujet de Marcel. Je ne m'imaginai pas qu'à son âge on put avoir les dents s'abîmant. Le pauvre petit connaîtra bien jeune les tortures du dentiste. Il y aurait peut-être lieu de voir si à son alimentation ne manquent pas des matières phosphatées. Cela relèverait d'un régime

insuffisant, et en dehors des soins à faire donner par le dentiste tu pourrais prendre l'avis de la faculté. À cet âge la nourriture est très importante pour la formation des os. J'attends prochainement des nouvelles sur la journée chez le dentiste. Je pense qu'elle n'aura pas été trop orageuse.

En m'envoyant des photos, Germaine dans sa dernière lettre me demandait de lui envoyer la mienne. J'en mets donc une dans cette enveloppe et à l'occasion tu n'auras qu'à la lui donner. Je n'en ai pas d'autres. Tu l'as d'ailleurs depuis longtemps. Ici la rage de la photo a d'ailleurs passé. On n'en a trop fait pour ne pas voir qu'un ralentissement se produira. On a souvent un besoin impérieux de changer ses occupations, avec la vie que nous menons ici. On organise ainsi en ce moment une salle de cours, où l'on enseignera toutes les langues qui se parlent ici, avec cours à plusieurs degrés dans chaque. Toute cette organisation occupe ainsi le temps. On estime que les cours commenceront le 1^{er} janvier et que l'on aura très suffisamment de temps pour apprendre une langue.

D'après ta lettre du 20, je vois que Marcel est batailleur. Je ne m'en plains pas trop et je suis même presque reconnaissant au jeune Charles, car grâce à lui j'ai une boucle de notre gros bonhomme, et je suis bien heureux de l'avoir. Je suis content de savoir que tu as trouvé à Chalon des occupations intéressantes et que tu fréquentes un peu cette école ménagère. Mais n'abuse pas de ces travaux de couture. C'est toujours fatigant et je sais par expérience que la position que l'on doit prendre n'est pas des plus fameuses. Je fais en effet, en ce moment, quelques travaux à l'aiguille. Des petits dessous de tasse. Je suis loin de prétendre atteindre la perfection. Mais c'est un travail facile, dont le résultat n'est pas laid et me permet d'occuper quelques loisirs de ma journée. Il est fort possible d'ailleurs que mon goût pour ce genre de travail ne soit pas de longue durée.

Tu as bien raison de faire un petit séjour chez Marguerite de Villancourt. C'est l'occasion ou jamais.

Mille bons baisers, ma chère Thérèse. Embrasse bien Marcel pour moi.

Paul

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon-sur-Saône, jeudi 2 décembre 1915

Reçu le 8 décembre

Mon cher Paul,

J'ai écrit à Sassetot au sujet des mandats ; j'espère qu'on arrivera à les retrouver sinon à les rembourser. Je crains seulement que tout ce retard ne t'ait bien gêné. Il faut espérer qu'une plus grande régularité va reprendre.

Je n'ai pas de nouvelles de Paris tous ces temps-ci. Pierre a écrit ces jours-ci ; il va toujours bien et ne se plaint pas trop du mauvais temps. Jean a vu Philippe le jour de son départ, il a pu passer un moment avec lui ; il n'a malheureusement pas pu avertir assez à temps Louis qui n'a pu venir au rendez-vous.

Le temps s'est beaucoup adouci ici, mais nous sommes sous la pluie. Les petits ont dû rester à la maison. J'ai été voir Camille Rouyer (Lordereau) qui ne bouge guère de chez elle attendant prochainement un bébé. J'ai passé la fin de l'après-midi chez Melles Perches qui venaient souvent en séjour à Jamproyes pendant que nous y étions autrefois. Elles m'avaient invitée à venir goûter et à travailler avec elles. Je trouve en rentrant Marcel qui par la chaleur de la maison et le temps humide d'aujourd'hui et plus frisé que jamais. Je lui demande s'il a mis une perruque et il tâte ses cheveux répondant : « Mais oui ! » A présent, il n'est plus du tout enrhumé et je vais même l'habituer à sortir par tous les temps. Ces jours-ci, je me livre au travail de triage de la correspondance reçue depuis 1 an 1/2 et que j'emporte partout avec moi. Je viens de classer les lettres de la famille et les lettres d'amis. J'en ferai un paquet que je laisserai en coffre-fort ici ainsi que les quelques bijoux que je ne porte pas en ce moment et qui m'encombrent plutôt en voyage.

J'entreprends aussi tous les comptes de toute l'année de façon que de cela soit fait avant mon arrivée à Paris. Hier, et j'ai été au cours de cuisine, mais pour l'instant, je ne suis reçu que comme spectatrice. Le menu était le suivant :

Un potage Parmentier,
Un lapin sauce cosaque,
Pommes de terre sauce Mathy,
Un gâteau Aurore.

Comme tu le vois les jeunes filles de l'école ménagère ont des menus plutôt appétissants. Une partie de l'entremets avait été moulée à part pour l'envoyer à Laure qui sut l'apprécier.

Nous t'embrassons, Marcel et moi, tendrement mon cher Paul.

Thérèse

Hier, il est parti un paquet pour toi contenant : 1 pain d'épice avec fruits confits, 1 boîte petits-beurres Lu, 1 hg chocolat Viney.

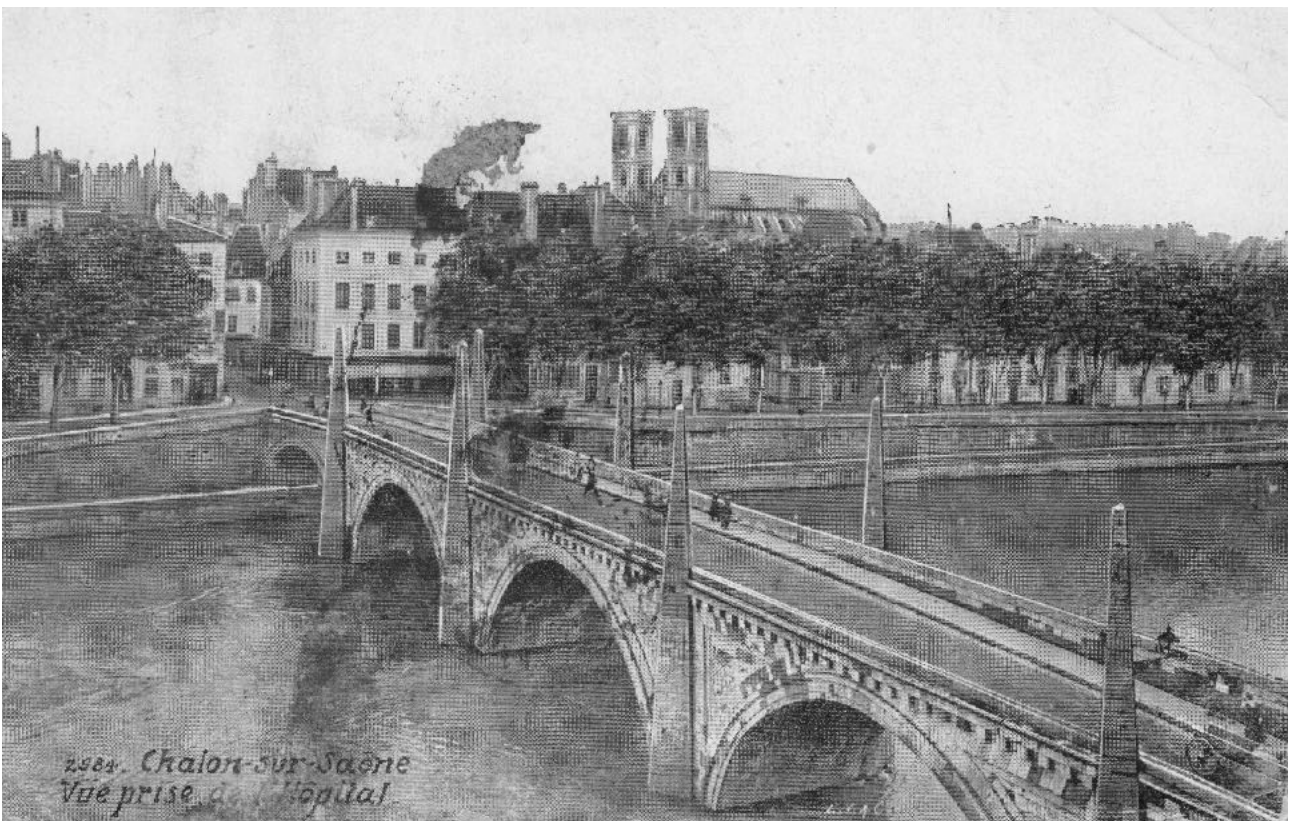
Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, vendredi 3 décembre 1915.

Mon cher Paul,

En sortant tout à l'heure, nous avons mis à la poste le petit paquet que Marcel t'envoie. J'espère qu'il te parviendra pour le jour de l'an, si ce n'est pour Noël. Il fait si doux que malgré la fenêtre ouverte, il faut fermer les radiateurs. Laure commence à s'impatienter à être obligée de toujours se soigner. Tous les jours, elle a quelques visites qui viennent la distraire. Autrement, nous allons tous bien. Je descends te faire expédier différentes conserves, et t'envoie de nous deux nos meilleurs baisers.

T. W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, le samedi 4 décembre 1915.

Reçu le 12

Mon cher Paul,

Je n'ai pas de nouvelles à t'apprendre n'ayant reçu aucune lettre d'aucun côté ces temps-ci.

Par Charlotte, dont Laure a reçu une lettre, Jean ferait tout cet hiver plutôt un travail de bureau ; donc, il mènerait une vie de rentier, et on n'aurait aucune inquiétude à avoir sur sa santé. Les dernières nouvelles de Pierre sont du 28. C'est toujours lui qui nous préoccupe le plus. Je vais écrire à Louise, car de Paris je suis vraiment trop sans nouvelles. Laure est toujours au lit avec ses rhumatismes qui ne veulent pas la quitter, malgré les traitements essayés. La température est toujours au-dessus de la normale et ne varie insensiblement pas d'un jour à l'autre. Elle trouve que c'est bien long d'être ainsi au lit depuis trois semaines, sans pouvoir guère s'occuper.

Les froids ont tous tout à fait disparu. Il fait même si doux qu'on pourrait se promener en taille.

J'ai cependant étrenné tantôt ma nouvelle fourrure qu'on m'avait enfin envoyée. Le travail avait forcément été long, car les peaux de taupes sont toutes petites, et il a fallu en rattacher environ 75 les unes aux autres pour arriver à former ce tour de cou. Je l'ai endossé tantôt pour faire les quelques visites que j'avais à faire ici de la famille de Louis : Mme Roy, sa tante, sa cousine Roy ; Mme Naltet et Madame Jeannin (Neveu). N'ayant trouvé personne et les portes étant voisines, en cinq minutes je me trouvais avoir tout terminé. Pendant ce temps, Marcel était sorti avec ses cousins.

Ce matin, il a fait une bêtise : il s'amusait à découper des images avec des ciseaux à bout rond, puis voulant me montrer que les ciseaux ne coupaient pas bien, il les essaya sur son bas. Un trou s'en suivit, je dus lui montrer sa bêtise. Heureusement encore qu'il n'avait pas fait l'essai sur ses cheveux. Comme il se couche de bonne heure ici, chaque matin, il est réveillé avant moi. J'entends des petits pas dans la chambre, puis les volets de bois s'ouvrirent. Il vient voir si je dors. Alors je ne bouge pas et je reste les yeux fermés, et j'entends qu'il installe un oreiller dans son lit, prend des crayons de couleur et son album et se met à dessiner. Je crois que d'ici peu il sera bien son alphabet.

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à sa belle-fille Thérèse

Paris, dimanche 5 décembre 1915

Ma chère Thérèse,

Voici longtemps que je ne vous ai écrit pour vous donner des nouvelles de nous tous. Les Parisiens vont bien, boulevard Henri IV comme rue Bonaparte. Charles donne régulièrement à Madeleine de ses nouvelles. Henri vient d'être assez souffrant d'un fort accès de fièvre avec coliques qui m'a tout l'air d'une sorte d'empoisonnement. La dernière lettre est rassurante. Le brave garçon n'avait pas interrompu son service, mais il doit être exténué. Depuis le début de la guerre, il est à la peine toujours sur le front tantôt en première ligne, tantôt pour quelques jours de repos en deuxième ligne, mais en première comme en deuxième ligne il a toujours son service quotidien de médecin. Les circulaires ministérielles parlent bien de relève, mais elles ne sont pas appliquées. Les fatigues du front comme les dangers sont réservées aux médecins auxiliaires et aux aides-soignants, ceux d'un grade plus élevé se réservant les places de tout repos dans les ambulances de l'arrière prétextant agir ainsi dans l'intérêt de leurs malades ! C'est un vrai scandale. Je le vois relever dans les articles que le docteur Doyen publie dans l'Oeuvre mais ce scandale continuera probablement à persister. Il y a trop de « grosses légumes » intéressées à le faire durer.

La jaunisse de Georges est en décroissance. Je ne désespère pas de voir prochainement en permission mes enfants. S'ils pouvaient se rencontrer ensemble à Paris ce serait gentil. La fin de l'année nous réunirait, car vous seriez également avec nous, mais comme l'absence de mon cher petit André va nous sembler douloureuse !

Il y aura la question des couchages et voici, avec Louise, ce que nous avons pensé faire. Si Émile et Georges viennent en même temps, Louise prendra chez elle un de ses frères et moi l'autre. Si cela vous convient aussi, nous pourrions établir la couche de Marcel sur le canapé du salon. La salle de bain sera réservée à celui des frères qui me resterait et, après avoir débarrassé une deuxième chambre du sixième étage, j'y installerai un lit pour votre domestique. Voyez-vous une autre combinaison ? J'ai été aujourd'hui voir Henri Petit à son ambulance je lui ai trouvé très bonne mine et en bonne voie de guérison. Il espère recouvrer l'usage complet de ses jambes. Il aura échappé belle.

Au revoir, ma chère Thérèse, je vous embrasse bien tendrement ainsi que le petit Marcel. Veuillez présenter mes affectueux hommages à Madame Jeannin-Naltet.

Votre bien affectionné.

Paul Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, lundi 6 décembre 1915.

Reçu le 13 décembre

Mon cher Paul,

Marcel me recommande de te dire qu'il a été très gentil aujourd'hui et que je l'ai emmené pour le récompenser chercher un joli ouvrage à faire. Il est fier de le montrer à tout le monde et va l'entreprendre avec ardeur.

Je reçois à l'instant ta carte du 16 novembre. Je n'ai pas encore de réponse au sujet des mandats que je t'ai expédiés en septembre, mais cela ne peut tarder. Hier, je t'ai envoyé un mandat de 45 Fr. En changeant ainsi le montant du mandat, tu te rendras compte exactement du temps qu'il met à parvenir. Je vais m'occuper des envois de pain.

Le temps continu à être doux. Hier, j'ai emmené les trois grands à la campagne, et un moment, nous avons dû rebrousser chemin, car il y a en ce moment de grandes inondations et notre route se trouvait coupée. L'ennui, ici, aux environs, c'est que les chemins sont bien boueux hiver, on revient de promenades crottées comme des barbets. Cet inconvénient n'existe pas en Normandie. Je n'ai pas encore de réponse de Flavigny. D'après tout ce que je sais de ce pays, je crois qu'il y aurait pas mal de promenades à faire dans la région ; les chemins comme ceux dans le Morvan doivent mieux sécher que par ici.

Laure à un peu moins de température aujourd'hui ; on va cette fois la soigner énergiquement au moyen de vésicatoires, car il faut cependant en finir avec ses rhumatismes. L'enflure commence à diminuer, mais elle l'a actuellement de la congestion aux poumons. Je crains cependant qu'elle ne soit pas encore debout au moment de mon départ qui approche à présent. Nous partirons sans doute le vendredi 17. Louis écrit qu'il s'installe de plus en plus confortablement ; il a mis un double toit à sa maisonnette et à installé un poêle à bois dans sa chambre bureau. Hier les enfants en passant m'ont montré le logement où il était installé l'hiver dernier. À proximité, il pouvait ainsi chaque semaine venir coucher at home.

Je reçois une lettre d'Hélène, elle me dit qu'Odile est souffrante depuis deux jours et que l'on craint une maladie éruptive. Peut-être ne sera-ce rien non plus.

Nous t'embrassons, mon cher Paul, Marcel et moi tendrement.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, mardi 7 décembre 1915.

Reçu le 14 décembre

Mon cher Paul,

Je finissais par me trouver bien abandonnée des Parisiens ; j'ai enfin une lettre ce matin. Père me dit qu'Henri a été assez souffrant. Il aurait souffert d'une sorte d'empoisonnement, mais sa dernière lettre était rassurante, car il disait ne pas avoir interrompu sa besogne malgré tout. Il faut espérer qu'il pourra prendre prochainement un peu de repos.

Georges se rétablit de sa jaunisse. Lui et Émile seront peut-être à Paris à la fin de ce mois. Je suis bien heureuse en pensant que je vais sans doute les voir. Père projette déjà de nous avoir tous ensemble et il a déjà établi avec Louise les différentes façons de nous loger ensemble. Il compte qu'Henri viendrait également à ce moment-là, et il m'écrit : « La fin de l'année nous réunirait, car vous seriez également avec nous, mais comme l'absence de mon cher petit André va nous sembler douloureuse ! »

J'ai des nouvelles de Philippe du 4. Il envoie en même temps deux horribles photographies où il n'est, certes pas, embelli, mais qui prouve qu'il va bien.

Les rhumatismes de Laure suivent leur cours ; il n'y a pas de mieux sensible et les jours se succèdent pour elle à peu près semblables. Cependant, elle suit un régime très sévère depuis dimanche. Je crois que le temps y est pour beaucoup. La maison quoique chauffée doit forcément être humide, on s'en rend compte dès que l'on sort. La Saône grossit toujours. L'eau est très haute dans le canal ; je ne l'ai même jamais vue si haute.

Tantôt en me promenant avec Suzanne de l'autre côté de l'eau, nous nous sommes rendus compte que l'espace dans sous les ponts diminuait chaque jour. Un mètre de plus dans la rivière et les quais commenceraient à être envahis. Et l'eau est refoulée dans le canal qui monte toujours.

Tantôt, le soleil était si bon que l'on se serait cru au printemps. Je t'envoie une fleur que Marcel a rapportée de sa promenade. Il l'a cueilli sur le gazon du square.

Nous t'embrassons tendrement tous les deux mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Celle mercredi 8 décembre 1915

Reçu le 29 décembre

Ma chère Thérèse,

Je reçois à l'instant ta lettre du 2. Elle a comme tu le vois été très rapidement. Je puis te rassurer, la non-arrivée des mandats ne m'a pas gêné. L'important serait seulement de les retrouver. Tu ne me dis pas si tu as reçu de mes nouvelles depuis le 22. Je pense que tu as maintenant cartes ou lettres de moi. Je vois que tu es très occupée à Chalon et que cours de cuisine et cours de coupe partagent ton temps. Tu auras en somme bien profité de la généreuse hospitalité de Laure.

Si ce matin j'ai reçu ta lettre, j'ai été encore plus gâté hier où je recevais ta carte du 28 et ta lettre du 29 novembre. Ceci pour la matinée, car à quatre heures j'avais enfin les photos de Marcel. Elles me paraissent fort bien, et c'est avec un infini plaisir que je les ai reçues. Je ne cesse de les regarder tant il est charmant, le bonhomme. Inutile de te dire que j'en ai eu déjà des compliments, que j'ai acceptés comme sincères. Je trouve ces trois photos bien réussies et suis bien content d'avoir enfin de bonnes photos de ce charmant enfant. Je ne m'étonne plus qu'il ait fait des béguins à Chalon. Qu'il est malheureux que je ne puisse jouir de ce petit bonhomme à cet âge charmant. Figure-toi que moi aussi je t'ai envoyé un paquet. Justement dans l'après-midi j'étais au bazar ayant appris que je pouvais envoyer des paquets en France. J'avais été au bazar pour acheter quelques jouets à Marcel. Je pense qu'ils arriveront et que Marcel pourra aussi avoir un petit Noël de son papa. J'ai mis quelques livres d'images à colorier représentant des bêtes que Marcel reconnaîtra certainement. Il pourra aussi lorsqu'il sera assez fort prendre un papier calque et calquer ces bêtes, il me semble que c'est relativement facile. Il en est en tout cas un jeu qu'il saura utiliser, c'est celui se composant de tampon en caoutchouc représentant aussi des bêtes et qu'il n'aura qu'à appuyer sur le feutre humidifié d'encre pour pouvoir les reproduire ensuite sur papier. Il est seulement à craindre de voir bientôt murs et portes constellés de chameaux, chèvres, éléphants reproduits dans tous les sens. C'est bon-papa alors qui ne sera pas content. J'ai trouvé aussi un jeu de construction fort bien imaginé. Mais tu devras l'aider et aura à lui dire le nom de chaque objet construit. Le nombre des combinaisons est très grand et il pourra tout au moins faire tout seul les plus simples : échelles, etc. Généralement tous les jeux d'assemblage de bouts de bois passionnent les enfants, et ce jeu-ci en particulier ne peut manquer d'avoir une certaine utilité pratique. Il sera certainement amusant pour lui de faire une brouette et une voiture, une grue qu'il aura vue fonctionner dans la rue ou sur un quai, ou un treuil qu'à l'occasion dans une promenade tu auras pu lui montrer, etc.

Si tu lui donnes des ciseaux, il pourra aussi découper puis coller les images qu'il trouvera dans un autre album de l'envoi. Mais ceci est déjà plus difficile. Enfin, voilà le paquet que j'ai envoyé. Je ne sais s'il fera plaisir à Marcel, en tout cas certainement pas plus que celui que je j'ai dû lui envoyer. Et je fais des vœux pour qu'il arrive. À défaut d'autre chose, tu trouveras pour toi quatre petits dessous de tasse de ma fabrication. J'aurais voulu avoir la douzaine, mais je me suis pris trop tard. À l'occasion, je compléterai. Je suis maintenant mieux monté pour ce genre de travail. Je me sers d'une navette et non plus d'une aiguille qui nécessitait de rattacher trop souvent les aiguillées l'une à l'autre.

Le 6 j'ai envoyé une carte à Marcel, carte autorisée supplémentaires pour envoyer des vœux seuls. Le même jour je recevais ta lettre du 27, le 4 celle du 22 et le 3 ta carte du 25. Tu diras à Marcel que sa lettre m'est bien parvenue et que je suis très content de lui. J'espère que quand je reviendrai il pourra me montrer ce qu'il aura fait. Dis-lui bien de s'appliquer pour ses dessins et que je désire les voir plus tard.

Dernièrement nous avons eu l'arrivée de quelques compatriotes. C'est ainsi qu'avant-hier, j'ai pu voir ici le directeur de Centrale, le sénateur Noël, le préfet du Nord Trèpont et d'autres notabilités. J'ai déjà beaucoup causé avec Noël, qui paraît assez fatigué de ses pérégrinations. Nous avons eu un temps de tempête avec vent violent dans la nuit surtout. Mais ceci ne nous empêche pas de sortir.

Les cours dont je te parlais récemment ont déjà eu lieu. L'organisateur avait tellement de hâte, qu'à peine la salle terminée les cours ont commencé. Il y a cours de français, anglais, allemand, russe, polonais, etc. Et même déclamation, je crois. Les élèves sont nombreux. Je suis dans le cours supérieur d'anglais. Cette langue comporte un cours élémentaire, un moyen, et un supérieur. Je suis sûr qu'il y aura de l'émulation. La première leçon a déjà eu lieu et le résultat en a été l'élimination d'un certain nombre qui ont dû passer dans le cours moyen. Tu vois que c'est sérieux. À part cela rien de sensationnel ici. Nous tâchons d'occuper notre temps.

J'oubliais de te dire qu'avec les photos de Marcel j'ai trouvé la tienne. Il est regrettable qu'elle ne soit pas aussi bien réussie. Je crois décidément que Gershel est incapable de te bien faire. Adresse-toi donc à un autre photographe. C'est encore Taponnier qui serait le meilleur, je crois. Je ne sais si ton avis est le même que le mien, mais comme ressemblance et comme photographie tout celles que tu viens de te faire faire par Gershel sont véritablement mauvaises.

Ma lettre t'arrivera probablement fin du mois, j'en profite ma chère petite Thérèse pour t'envoyer ainsi qu'à Marcel mes baisers les plus affectueux, mes vœux les plus sincères et les plus profonds. Si l'année prochaine ne nous revoit pas encore, il ne s'en faudra plus de beaucoup alors, j'espère. Transmets mes vœux à toute la famille à qui je ne pourrai écrire. Embrasse bien tous nos frères et sœur et papa, tous ceux que j'aurais une si grande joie de revoir, et vers lesquelles iront particulièrement mes pensées, en ces jours de fête, de tournant d'année.

Paul

Je reçois à l'instant ton paquet avec biscuits et pruneaux et foie gras, etc., arrivé en parfait état.

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalon mercredi 8 décembre 1915.

Mon cher Paul,

Je reçois à l'instant ta lettre du 20 novembre. J'avais bien reçu ta carte du 2 octobre et ta lettre du 8 octobre. Je n'ai pas encore de réponse au sujet des mandats, mais cela ne peut tarder. Tantôt, je t'ai envoyé un mandat de 40 Fr. J'espère que je vais m'entendre avec le boulanger de Lons-le-Saunier et que tu pourras enfin recevoir de ce pain recuit régulièrement. Marcel est très sage. Il se promène matin et soir. Le temps est excessivement doux pour l'époque. Marie-Pierre écrit qu'elle a de bonnes nouvelles des trois. Pierre au milieu du mois, aura pour quelques semaines une besogne moins active. Elle compte qu'il viendra la voir en mars. Affectueux baisers de nous deux pour toi.

T. W.

N'as-tu pas reçu ma lettre du 11 octobre ?



Lettre de Louise à sa belle-sœur Thérèse

Paris 9 décembre 1915

Ma chère Thérèse

Tu vois que je ne tarde pas à répondre à ta lettre ; je ne savais pas qu'on t'avait laissée si longtemps sans nouvelles ; comme il arrive toujours on compte un peu les uns sur les autres et je me berçais doucement de l'idée que papa et Madeleine devaient te tenir au courant. Peu de choses à dire d'ailleurs. Sur nous rien du tout, les santés sont bonnes. Chacun suit son petit chemin monotone. Pour les enfants, c'est un chemin fleuri, tout plein de joies multiples et puériles. Combien cet âge est heureux ! Pour nous autres il n'est pas gai, on vit dans une attente pleine d'angoisse, et il faut se résigner à ne rien comprendre, à ne rien savoir, car les journaux sont plus laconiques que jamais, on devine qu'il y a tirage, indécision et c'est une vraie souffrance que d'assister impuissant à des lenteurs qui peuvent avoir de si lugubres effets.

Les nouvelles de nos frères sont bonnes. Tu as su sans doute qu'Henri avait été bien souffrant ; fièvre violente, vomissements de bile, maux de tête intolérables, et cela dans de tristes conditions de confort si l'on peut employer ce mot. Il était en effet en première ligne, séparée de l'arrière par une telle longueur de boyaux que le ravitaillement était des plus défectueux. Joins à cela un bombardement continu et tu devines qu'il a passé des jours pénibles. Malgré tout, il n'a pas voulu se faire évacuer trouvant sans doute que noblesse oblige. Heureusement, cela va mieux maintenant ; et ce qui est plus heureux encore c'est qu'il est pour quelque temps à l'arrière ; espérons qu'il pourra s'y refaire un peu. Georges de son côté a eu la jaunisse ; il nous dit que sa chaude couleur pâlit un peu, mais il est toujours à l'ambulance. Quant aux pauvres Emile, il est dans une tranchée pleine d'eau ; ce qui le désespère c'est qu'il n'y a pas moyen d'améliorer son repaire, pas des matériaux, pas de bois, rien. Malgré tout, il se porte bien. Tous voudraient bien voir revenir leur tour de permission. Madeleine a toujours de bonnes nouvelles de Charles. Les trois mioches vont bien, nous nous voyons à peu près tous les dimanches chez papa. Après le déjeuner, quand le temps le permet, tout le monde va au Luxembourg et les enfants font de grandes parties de cerceaux tandis que les mères battent mélancoliquement la semelle.

Je suis contente que tu reçoives toujours régulièrement des nouvelles de Paul, mais il est vraiment contrariant qu'il n'ait pas reçu les derniers mandats envoyés ; il est pénible de penser que le pauvre garçon puisse manquer de quelque chose, surtout en cette saison où les besoins sont nombreux et multiples. Espérons que ce n'est qu'un retard au moins. Suzanne a sauté de joie quand je lui ai annoncé que ton arrivée ne tarderait plus. On parle toujours beaucoup de Marcel ici et l'on se demande avec anxiété s'il pense encore à ses petits cousins de Paris. Il est temps de venir renouer connaissance en tout cas. Albert travaille toujours beaucoup ; je ne le vois qu'au repas toujours rapidement expédiés. Il a reçu l'ordre de s'occuper de la Grèce maintenant. Quand des notices auront été faites sur les cinq parties du monde, il est probable qu'on se décidera à agir.

Nous t'embrassons tous bien fort ma chère Thérèse ainsi que l'illustre Marcel.

Ta sœur Louise Demangeon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, jeudi 9 décembre 1915.

Reçu le 17 décembre

Mon cher Paul,

Comme l'année va bientôt se terminer, j'ai finalement écrit à Saint-Gobain dans le sens que tu m'indiquais dans ta lettre du 8 septembre, car je ne vois pas jusqu'ici d'avis venir. J'espère avoir ainsi prochainement une réponse que je te communiquerai.

Les nouvelles ici sont toujours les mêmes. Ce matin, Hélène a écrit que la petite Odile avait la fièvre moins fort, et que le médecin espère que ce n'était seulement que la grippe. Laure est toujours au lit avec continuellement un peu de température. Elle ne prend que du lait comme toute nourriture. Elle se sent mieux ces jours-ci et s'occupe comme elle peut à lire, écrire et faire, à cause de la fin de l'année, de nombreux comptes. Je ne sais vraiment pour combien de temps elle en a à rester ainsi à se soigner. Il est probable que l'été prochain elle devra faire une saison d'eaux, à Aix sans doute. Louis écrit chaque jour, il semble heureux de la vie campagnarde qu'il mène. S'il a beaucoup maigri, du moins, cette vie du plein air lui a donné une mine superbe.

Je ne sais rien de nouveau d'Henri et de Georges et espère qu'ils sont à présent complètement rétablis. Je pense toujours partir d'ici le vendredi 17. Je n'ai pas encore de réponse de Flavigny ; je vais écrire de nouveau et demander aussi de nouvelles adresses au syndicat d'initiative qui semble bien compris dans cette région.

Nous jouissons d'un temps gris pour le moment qui est de plus en plus favorable aux rhumatismes ; j'en ai eu aussi ma petite part ces temps-ci. Enfin l'eau partout commence à baisser ; il est temps ! car elle était vraiment haute ; mais pourvu qu'il ne vienne pas à pleuvoir afin que le niveau d'eau continue à baisser graduellement.

Marcel et très sage ces jours-ci, mais il est toujours bien gourmand ; on le mènerait à tout avec un bonbon. Il s'entend toujours bien avec François ; tous deux sont de nature raisonnable. Hier au soir, ils étaient bien amusants en contemplant des journaux d'enfants ; on aurait dit qu'ils lisaient des choses graves. Ils prenaient en même temps des poses de vieux monsieur.

Mille tendres baisers, mon cher Paul, de nous deux.

Thérèse

1915

Carte de Thérèse à Paul, son époux

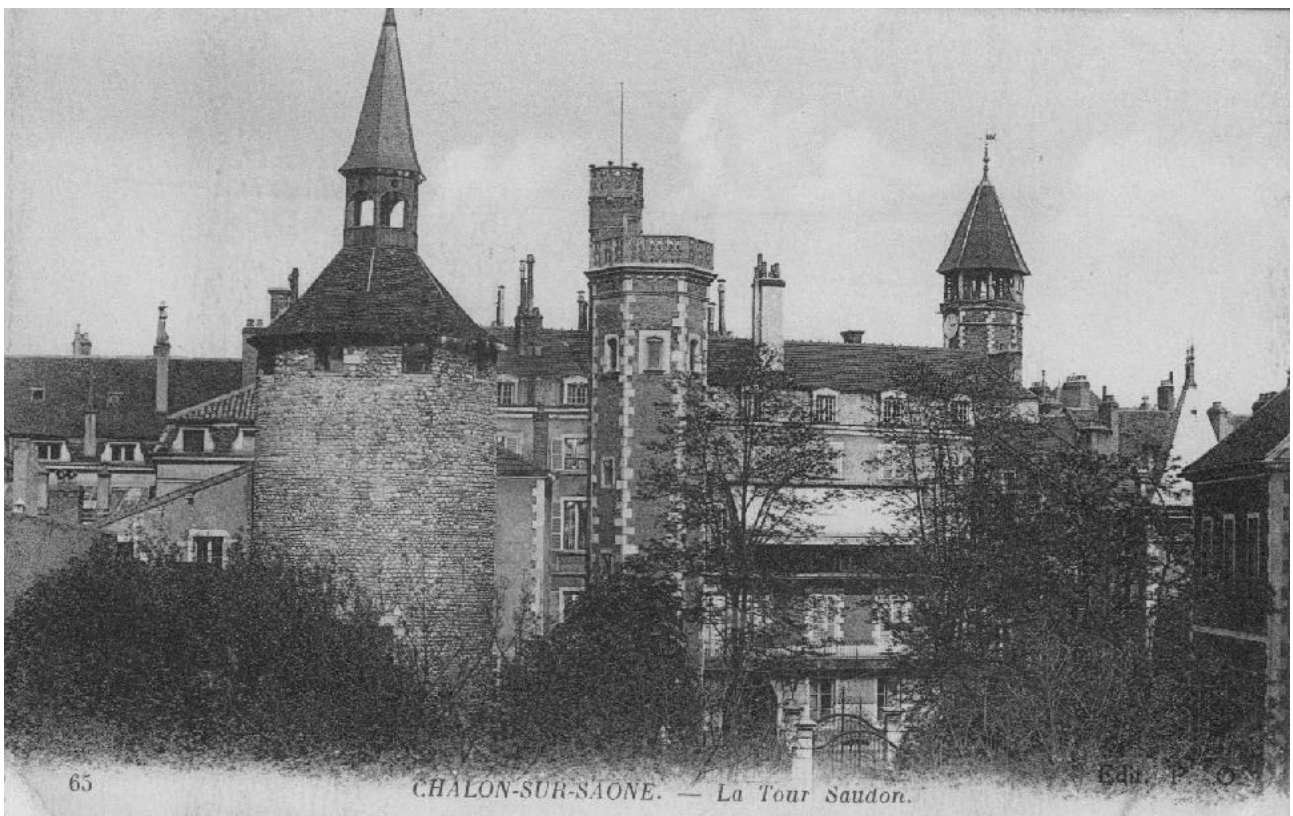
Chalon, vendredi 10 décembre 1915.

Mon cher Paul,

Je viens de te faire un envoi : 1 boîte Military, 1 boîte savon (trois), 1 sardine, 1 boîte bœuf, 1 langue, 1 veau rôti, une hure de porc, 1 jambonneau. J'espère que les paquets t'arrivent toujours en bon état et sans trop de retard. J'ai eu une réponse de Flavigny ; j'attends d'avoir d'autres renseignements sur d'autres endroits pour me décider à choisir définitivement. Je crois qu'il me faudra rester à Paris environ trois semaines pour tout ce que nous avons à y faire. J'espère que Monsieur Eliot ne demandera pas trop de poses, car ce sera chaque fois un voyage pour se rendre jusque chez lui.

Bons baisers de nous deux.

T. W.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, samedi 11 décembre 1915.

Mon cher Paul,

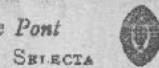
J'ai reçu une lettre de Louise qui me dit qu'Albert et Georges sont sur la voie du rétablissement et qu'Emile va bien malgré le temps humide et les désagréments qui s'ensuivent à l'endroit où il est. Ici, il fait doux, trop doux. On est obligé de laisser les fenêtres ouvertes en particulier au moment des repas. Le beau temps va peut-être succéder au temps pluvieux, car nous venons d'assister à un superbe couchant. Laure n'a plus de fièvre depuis 24 heures, elle en est toute ravie et projette de se remettre un peu demain sur sa chaise longue. Je serais bien content aussi de l'avoir remise avant de la quitter.

Mille tendresses de nous deux.

T. W.



81 CHALON-SUR-SAÔNE. — Le Pont
Saint-Laurent. — LL.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, dimanche 12 décembre 1915.

Reçu le 18 décembre

Mon cher Paul,

Laure s'est enfin levée tantôt, deux heures, après avoir passé un mois au lit. La fièvre semble cette fois l'avoir tout à fait quittée. J'espère qu'elle sera sur pied lorsque je partirai. Notre départ est toujours fixé à vendredi. Marguerite de Villancourt vient de m'écrire qu'elle nous attendait. Nous serons chez elle vendredi 17 entre 6 et 7 heures du soir, suivant le retard (probable) du train. Nous repartirons le mercredi 22 de chez elle pour être le soir à Paris. À Verchamp, chez Marguerite nous nous y trouverons avec Germaine et Agnès Guerrin ; la première est celle de mon âge que je n'avais pas eu l'occasion de revoir depuis mon mariage et que j'ai été heureuse de retrouver dernièrement à Roche et Besançon. Je serais heureuse de passer ces quelques jours aussi avec elle.

Je n'ai pas emmené les grands en promenades tantôt, tant il y avait de vent et de pluie. Ils m'ont donc demandé de les emmener au cinéma. J'ai revu là bien des films d'actualité que j'avais déjà vus à Paris, mais qui sont si intéressants qu'on avait plaisir à les voir de nouveau.

Les petits sont restés sagement à la maison à jouer au chemin de fer et à découper avec des ciseaux à bouts ronds des catalogues de toutes sortes de gâteaux. Ils s'amuse avec cela à composer une dînette qui peut resservir indéfiniment. Mais il reste après ce travail des monceaux de débris de papiers qu'ils n'ont pas toujours la patience de ramasser complètement.

Je ne peux pas arriver à découvrir, le jouet qui ferait le plus de plaisir à Marcel pour Noël. Chaque jour, il a un désir nouveau. C'est toujours le dernier jouet aperçu dans une vitrine qui est le plus joli. Cependant, il m'a décrit un petit puits avec une telle admiration que jusqu'ici, c'est sans doute cela qui l'emporte sur le reste. Il y a, paraît-il, un petit saut et une chaîne, et on tourne ; enfin, cela doit être charmant surtout si on peut mettre de l'eau dans ce puits.

Je t'embrasse tendrement mon cher Paul. Marcel t'envoie ses meilleurs et plus forts baisers.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Chalon, lundi 13 décembre 1915

Reçu le 20 décembre

Mon cher Paul,

J'ai enfin reçu une réponse à ma lettre au sujet des mandats ; il me faut de nouveau faire une démarche à la poste d'ici. Madame Jeannin m'a proposé de la faire faire par la maison ce qui va beaucoup plus vite ; j'attends donc à présent la réponse définitive aux recherches.

Il est parti tantôt à ton adresse un pain de Lons-le-Saunier. Tu me diras si l'emballage était suffisant et si le pain est bien arrivé. Ce matin une lettre de Saint-Gobain m'annonce qu'il va être remis une somme de 5000 Fr. à mon compte de dépôt.

J'ai dû déjà t'écrire que j'avais reçu une réponse de la maison Lacordaire à Flavigny-sur-Ozerain, Côte-d'Or. Réputation : air pur, site admirable, tranquillité parfaite. Cette pension à l'agrément aussi d'être près d'une grande ligne et pas loin d'ici, si Laure veut venir m'y voir avec les enfants. Je vais écrire de nouveau pour savoir quel prix de pension on me ferait, car il paraît que les messieurs ne sont pas au même prix que les dames ; il me faudra spécifier l'âge de Marcel qui n'est pas encore un monsieur.

Laure tantôt a passé l'après-midi sur sa chaise longue dans le petit salon ; elle a reçu, car c'est lundi, de nombreuses visites et n'en semble nullement fatiguée.

Hélène nous écrit qu'Odile a la fièvre typhoïde, sa température ne varie pas entre 39° et 40° ; jusqu'ici il n'y a pas de complications. Tant que la fièvre restera aussi élevée, c'est un bien gros souci cependant. Les trois autres petits ont été envoyés chez leur grand-mère avec leur bonne ce qui simplifiera pour Hélène.

Ici, nous allons tous bien malgré le froid qui semble revenir brusquement. Marcel dédaigne les jeux tantôt ; on est tout le temps à sa recherche, car Monsieur file à un étage ou à un autre pour faire salon avec les grandes personnes. Je le soupçonne beaucoup de recevoir par-ci, par-là, quelques bonbons qui le paient de son amabilité.

Pas de nouvelles de Paris aujourd'hui. Louis écrit que grâce à ses enfants, il va sans doute se rapprocher d'ici. Il trouvera sans doute ainsi plus de confort, mais peut-être une vie moins agréable qu'à présent.

Nous t'embrassons tous deux bien affectueusement, mon cher Paul.

Thérèse

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Chalon mardi 14 décembre 1915.

Mon cher Paul,

Voici l'aller et le retour des promenades de Marcel. Il fait général bon sur ce quai quand il fait trop froid ailleurs. On ne peut voir la fenêtre de notre chambre, à l'opposé et sur la rue. Je viens de t'envoyer différentes conserves : 2 foies gras, 1 boîte marrons glacés, 1 boîte langue, 2 bœufs, 1 alouette, 1 fricandeau aux champignons, 1 veau jardinière, 1 veau carottes, 1 cassoulet. Je t'ai envoyé hier un mandat de 35 Fr. Nous n'avons reçu aucune lettre aujourd'hui.

Mille bons baisers ne nous deux.

T. W.



1915

Carte de Chalon à Paul

Chalon, mercredi 15 décembre 1915

*Arrivée le 22
Remise le 1er janvier*

Vœux de bonne année.

Suzanne
Marie-Madeleine
Henri
François
Laure



Juillet 1915

Lettre de Thérèse et Marcel à Paul

Chalon, jeudi 16 décembre 1915.

Arrivé le 22, remis le 1^{er} janvier

Mon cher Paul,

Nous sommes tantôt dans nos préparatifs de départ. J'espérais bien que Laure serait rétablie à ce moment-là, car elle commençait à se lever ; mais, voilà que de nouveau elle doit reprendre le lit, sa température remontant après les quelques jours passés sur la chaise longue. D'Odile, nous avons de meilleures nouvelles : la fièvre est descendue à 38°5 et la maladie suit à présent son cours.

Il vient d'arriver un nombreux courrier. Une carte de pierre du 13 et 2 lettres de Jean et Philippe du 12. Tous sont en bonne santé. Jean mène la vie de province. Quant à Philippe, il a attrapé un renard qu'il vient d'envoyer à Laure pour le faire arranger. Si le fourreur le trouve assez beau, on en pourra faire un tour de cou ou un manchon de dames. Je n'ai pas de nouvelles de Paris.

Ici, le froid est toujours assez vif ces jours-ci. Je garderai demain à la main la couverture de voyage bien qu'il fasse généralement chaud dans les trains l'après-midi.

Je t'envoie une petite lettre de Marcel ainsi qu'une photographie prise par Charlotte au balcon de la salle à manger, quoique guère réussie, elle t'intéressera tout de même. Hier il est parti un pain fait à Chalon ; tu pourras le comparer avec le premier qui venait de Lons-le-Saunier.

L'envoi d'hier contenait : 1 pain de 2 livres, 1 b. 1/2 military, 2 b. sardines.

Je t'ai envoyé tantôt un mandat de 30 Fr.

Marcel semble très affairé par notre départ. Il faudra qu'il m'aide à faire la malle, paraît-il.

Nous t'embrassons tous deux bien tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Dans le paquet de l'autre jour, les 2 boîtes de foie gras étaient de la part de Laure. Elle elle espère qu'ils t'arriveront bien. Chalon, mercredi 15 décembre 1915.

Bonne année papa !

Je voudrais que tu reviennes bientôt parce que je veux te voir. Et puis, si tu pouvais venir à Chalon après demain, tu verrais mes belles images et puis mon beau livre où il y a plein de poupées représentées. Je voudrais que le petit Noël m'apporte une petite scie à bois et une petite brouette. Je t'embrasse bien papa.

Ton petit Marcel

Nous allons à Paris voir bon-papa et aussi les oncles.

Carte de Madeleine Charles Wallon à son beau-frère, Paul.

Paris, jeudi 16 décembre 1915

Mon cher Paul. Je viens de recevoir une lettre de Thérèse qui m'annonce son retour à Paris pour mercredi prochain après un séjour assez court chez ses cousines de Villancourt. Elle me donne des bonnes nouvelles d'elle et de votre petit Marcel. Je suis tout heureuse de les revoir tous deux après cette longue absence ; après les mois que nous avons passés ensemble et qui n'ont pu se renouveler malheureusement cette année à cause surtout du petit Claude pour qui l'air de la mer serait encore trop fort, cela me semble tout étrange de ne plus embrasser chaque matin les bonnes joues roses de ton amour frisé. Les photographies qu'on t'a envoyées montrent qu'il est toujours aussi joli enfant. C'est un bon diable, je t'assure, et Marguerite et Henry se réjouissent à la pensée qu'ils vont le retrouver. Thérèse descend chez père et j'en suis heureuse, car je profiterais mieux de son voisinage.

J'attends Charles ces jours-ci, pour une semaine ; il se rencontrera sans doute avec Émile et Georges dont l'arrivée est imminente. Henri seul ne parle pas de sa venue prochaine. Je peux te donner de bonnes nouvelles de père, il continue ses séances de dessin presque tous les jours et les plus grandes parties de la journée. C'est pour lui une grande distraction qui l'arrache par moment du moins à ses tristes pensées. Cette fleur est destinée à te porter nos souhaits bien affectueux de nouvelle année. Puissions-nous être réunis bientôt. Maintes tendresses, mon cher Paul.

M. CH. W.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

Vendredi 17 décembre 1915.

Reçu le 3 janvier

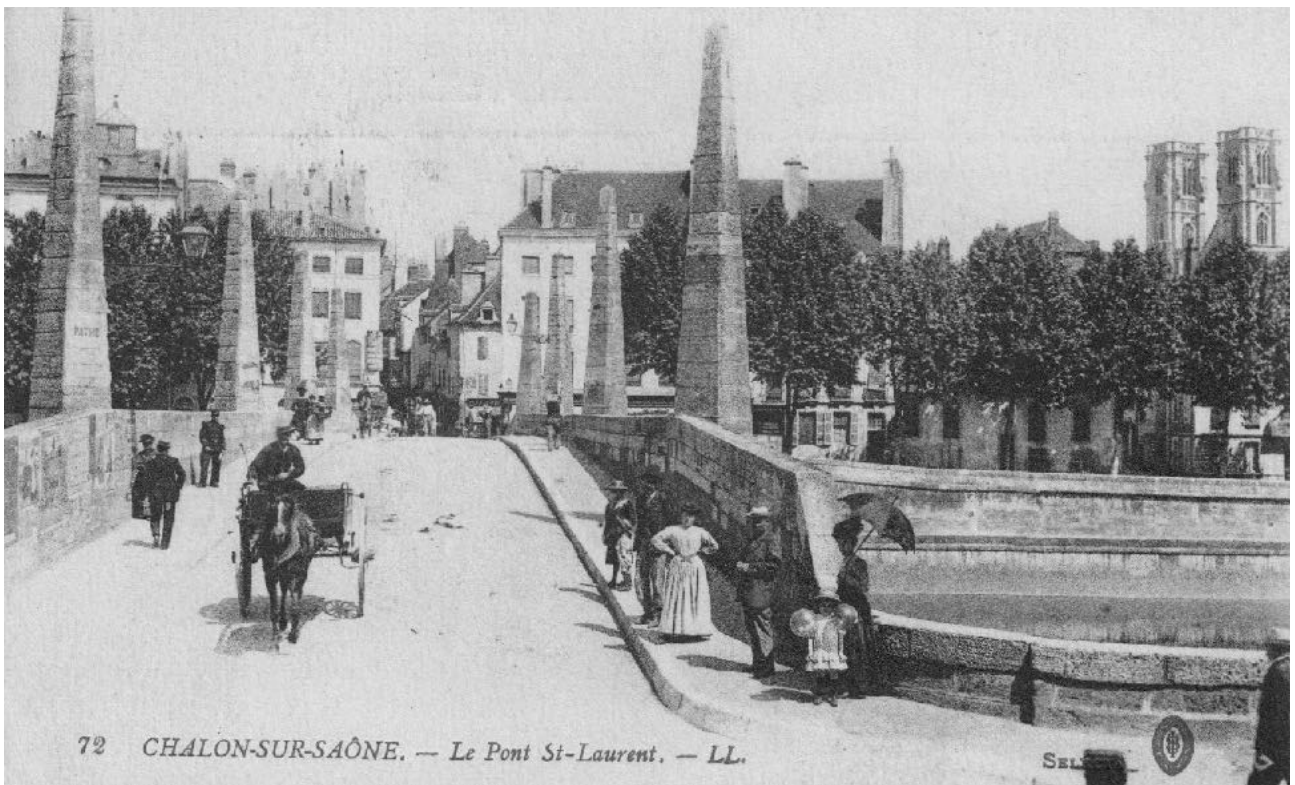
Mon cher Paul,

Je t'écris pendant l'arrêt à Dôle. Nous avons tellement de retard que nous manquerons sans doute la correspondance à Besançon. Dans ce cas, nous irions coucher à l'hôtel et n'arriverions que demain pour déjeuner à Loubens-les-Forges.

Le temps est assez doux et il ne pleut pas, ce qui est agréable avec nos deux changements de trains.

Mille bons baisers

T.W.



Lettre de Germaine Rivière à son cousin Paul

Paris, le 18 décembre 1915

Mon cher Paul

Voici l'année qui se termine en apportant, au moins, un changement dans la famille : c'est une épidémie de fiançailles ! Les membres atteints sont Marguerite et Henriette. Depuis hier soir elles sont toutes deux en possession de leurs fiancés permissionnaires, et la nouvelle a été déclarée officielle. Tu vois que je ne tarde pas pour te l'annoncer. Celui de Marguerite : Henri Lebel est ancien central, et même, il s'était trouvé dans la classe de papa, une année avec notre cher André. Il est arrivé hier pour 8 jours. Celui d'Henriette : François Courbe est pour le moment en stage près de Paris. Tous deux sont artilleurs lourds ce qui nous donne tout espoir de les voir revenir au moins partiellement. Ils doivent être, comme tous les fiancés qui se respectent « parfaits sous tous rapports », mais à ce que j'ai pu en juger ils sont charmants garçons, tout en étant moins exubérants que Jean Tommy-Martin. Quand on félicite mes sœurs, on ne manque pas de jeter sur moi des regards interrogateurs : pendant qu'on y est suis-je bien sûr de n'être pas fiancé aussi ? Non, je puis rassurer tout le monde, mais après la guerre cela me fera avancer de quelques crans, je deviendrais la fille aînée ! Et je pourrais jouir de tous les privilèges attachés à ce titre, et puis j'irai te voir, puisque l'invitation il y a quelques 17 mois n'est que partie remise. N'est-ce pas ? Tout à l'heure les deux couples sont allés voir Henri Petit à son ambulance d'où il doit partir la semaine prochaine pour rentrer à Lyon.

Papa et maman iront passer quelques jours entre Noël et le jour de l'an au Mesnil, près des Giard, toujours en bon état, là-bas. Abel devient un petit garçon très excité et turbulent, il fait la joie de toute la maison. En ce moment les principaux membres de la famille défilent au salon, émus encore de cet événement sensationnel chez les Rivière, en quête de détails. C'est toujours un nouveau sujet de conversation ; on ne savait plus de quoi parler quand on se voyait.

Mais puisque voilà une nouvelle année que faut-il te souhaiter ? Si, quand elle se sera écoulée, nous comprenons tous mieux, le vrai bien, si notre âme s'agrandit, si notre esprit s'élève, et bien elle sera bonne, je crois, à un certain point de vue.

Ta petite cousine t'embrasse plus tendrement que jamais.

Germaine Rivière

Lettre de Louise à son frère Paul

Paris, 18 décembre 1915

Arrivé le 25 décembre, reçu le 3 janvier

Mon cher Paul,

J'ai le cœur serré en t'adressant une fois encore tous mes sentiments d'affection et tous les vœux que je forme pour toi et pour nous tous à l'occasion de cette nouvelle année. Hélas ! Il y a un an à semblable époque, nous avions près de nous notre bon et charmant André. Que de bonnes heures nous avons passées ensemble ! Il venait fréquemment nous voir, et c'était une joie pour tout le monde. Les petits s'accrochaient à lui, c'était à qui grimperait sur ses genoux, le fêterait. On sentait chez lui tant d'affection profonde, une si généreuse nature, qu'on l'aimait avec bonheur ! Et quel esprit charmant, inventif, original. Je ne puis m'habituer à sa mort et j'éprouve après ces cinq longs mois de deuil le même déchirement affreux qu'au premier instant de notre malheur. Pour toi mon pauvre Paul se doit être plus douloureux encore dans les circonstances où tu te trouves et j'associe bien souvent ton souvenir à ma peine.

Nous allons bientôt voir revenir Thérèse. Elle nous annonce son arrivée pour mercredi prochain. Suzanne est ravie, elle vient de recevoir une carte postale de son cousin Marcel, tous trois se font une fête de revoir leurs petits cousins.

Nous avons eu l'autre nuit une bonne surprise. Tandis que nous dormions paisiblement, 2 coups de sonnette retentissent. C'était Émile qui arrivant en permission sans crier gare, il descendait chez nous craignant à juste raison de ne pas être entendu rue Bonaparte. Lui préparer un lit fut l'affaire d'un moment, et après un bon petit bavardage, tout le monde se rendormit. Ce matin nouvelle surprise, c'est Georges qui fait son entrée, en permission de convalescence pour 8 jours. Tu sais sans doute qu'il a eu la jaunisse et a dû garder l'ambulance pendant 15 jours. Il n'a pas encore très bonne mine et a beaucoup maigri ; mais il reprendra petit à petit. Tu devines avec quel plaisir ils se sont retrouvés. Tous deux ont déjeuné tout à l'heure ici avec papa ; demain la réunion sera rue Bonaparte. Ces petites visites font du bien et redonnent courage et patience. Au reste personne n'en manque, je t'assure. Je crois que Charles ne tardera pas à venir aussi, puis Henri. Henri est pour l'instant au repos à l'arrière. Il va bien maintenant. Thérèse ne pourra voir Émile qui sera reparti, mais Georges sera encore ici. Papa va toujours bien ; les enfants sont un peu grippés, le temps varie si brusquement depuis quelques semaines, que les rhumes tombent dru ; pour l'instant c'est la pluie, encore la pluie, toujours la pluie.

Je te fais un petit envoi de gâteaux secs et de pruneaux. J'aurais voulu qu'ils t'arrivent au moment des fêtes, mais je me laisse toujours mettre en retard, espérons du moins qu'il arrivera en bon état.

Tous nous t'embrassons bien tendrement mon cher Paul, de tout notre cœur.

Ta sœur qui t'aime, Louise Demangeon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Essarts, Loulans-les-Forges, (Haute-Saône)
Dimanche matin 19 décembre 1915.

Reçu le 6 janvier

Mon cher Paul,

Comme je l'avais prévu, nous avons manqué la correspondance avant-hier soir à Besançon. En sortant de la gare, nous avons donc immédiatement été voir les Guerrin. Tante Guerrin ne connaissait pas encore Marcel. Cet arrêt forcé à Besançon aura eu cela de bon que nous aurons pu ainsi voir tous les Guerrin. Comme Germaine et Agnès Guerrin sont actuellement chez Marguerite de Villancourt, tante Guérin n'a pas voulu, ayant une chambre libre, que nous allions à l'hôtel. Et nous avons donc dîné et couché chez elle. Le lendemain matin Marcel a eu le temps de jouer avec les enfants des jumelles qui en l'absence de leur mari sont chez leur mère. La petite Gabrielle Müller a 3 ans et sa petite sœur Marie-France 3 mois, et le petit Louis Vadot a 2 ans.

Nous sommes arrivés ici hier à midi. Marguerite et sa petite Odette (3 ans), Germaine et Agnès Guerrin nous attendait à la gare de Loulans à l'arrivée du train. Elles s'étaient doutées en ne nous voyant pas arriver hier soir que nous arriverions pour le déjeuner. Je me suis tout de suite renseignée à la gare de Loulans pour notre départ mercredi pour Paris. J'ai vu qu'il fallait renoncer à repartir par Vesoul le train de ce côté arrivant trop tard dans la soirée à Paris, tandis que nous reprendrons un train par Besançon et Dijon qui nous amènera pour dîner rue Bonaparte. J'ai tout de suite prévenu père de l'heure de notre arrivée pour mercredi soir.

Marguerite est très bien installée ici ; je ne connaissais pas encore sa maison située sur la hauteur et d'où l'on domine les vallées, les bois et les collines ; avec la brume d'hiver et vu à travers les branches d'arbres dépouillés de leurs feuilles ce paysage est ravissant. On est à quelques centaines de mètres de Verchamp, propriété de son père, qui se trouve au contraire en bas et près de la rivière. Hier soir, nous y sommes déjà allés pour faire une visite à Madame Charles Vincent. Tantôt nous y retournerons goûter.

Ce matin, pendant la messe, je garde à la maison Marcel et Odette qui jouent auprès de moi. Ils s'entendent tous deux très bien. Marcel est un peu enrhumé, moi également, mais cela ne sera rien. Il nous suffira d'éviter de sortir au moment du brouillard. Marcel est bien amusant ; Odette vient de lui montrer qu'elle avait son ruban de cheveux défait ; alors, paternellement, Marcel lui dit : « Attends, je vais te le remettre. » Et en effet, avec un sérieux infini, il remet le ruban à la natte et fait un nœud à double boucle tandis que la petite bonne femme se laisse faire. Et le tableau est si amusant que je ne peux m'empêcher de rire. Et c'est Marcel cette fois qui trouve que je suis drôle.

Le courrier partant de bonne heure ici, j'irai tout à l'heure porter cette lettre à la gare qui est à 2 pas d'ici.

Nous t'embrassons tendrement Marcel et moi mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Les Essarts, Loulans-les-Forges, (Haute-Saône)
Lundi 20 décembre 1915.

Reçu le 3 janvier

Mon cher Paul,

Cette lettre t'arrivera sans doute au moment du jour de l'an. Jamais autant de vœux n'auront été à former que pour cette nouvelle année. Il faut espérer qu'elle ne s'achèvera pas sans nous avoir vus réunis. Souhaitons que les santés dans la famille continuent à être bonnes ; déjà si éprouvée par les deuils, puisse-t-elle ne plus l'être davantage ! Je viens de recevoir une longue lettre d'Henri qui me fait bien plaisir, car il ne parle pas de sa santé et je pense donc qu'il est tout à fait remis. Ces temps-ci il se repose. Il me fait une jolie description du pays où il se trouve actuellement, mais je ne vois pas où cela peut être exactement. Dans tous les cas, il jouit là d'un grand confort qu'il apprécie. Il compte avoir un congé de 6 ou 8 jours mêmes, mais il ne sait encore à quel moment. Il voudrait bien que cela corresponde au congé de Georges et d'Émile. Quant à Charles, j'ignore s'il peut en avoir un à présent.

Nous avons passé l'après-midi d'hier chez les Charles Vincent ; leurs deux fils, qui étaient venus nous voir l'autre année en Suisse, leur envoient régulièrement d'intéressantes photographies ; il y en a déjà un album complet. Il y a des paysages ravissants avec des premiers plans d'arbres et des effets aussi de contre-jour très étudiés.

René Weiller a prêté à Philippe un appareil, mais jusqu'ici celui-ci n'a pas trop bien réussi, ou du moins, ses camarades, car on le voit toujours représenté comme un nègre.

Marguerite de Villancourt n'a pas de carte de sa maison, sans quoi je t'en aurais envoyée une. Il y a en somme beaucoup de logements chez elle. Il y a 4 grandes chambres à coucher et deux cabinets toilette au premier. Toute sa maison a été meublée avec du mobilier venant de famille, du beau mobilier ancien : grandes armoires sculptées, commodes de marqueterie anciennes, beaucoup aussi de vieilles gravures et de ravissants biscuits d'autrefois. C'est bien triste de penser qu'elle a été si peu longtemps heureuse dans cette maison. La petite Odette rappelle un peu son père physiquement, mais elle a la vivacité de sa mère. À force de vivre côte à côte avec elle et de ne voir guère qu'elle, cette petite est déjà comme une petite bonne femme bien qu'elle n'ait que trois ans. Ce matin, elle montrait à Marcel qu'elle savait déjà ses lettres. Ils s'entendent tous deux toujours très bien ensemble. Hier soir comme nous revenions, Marguerite, Germaine, Agnès et moi du goûter de Verchamp, nous aperçûmes par la double porte vitrée, avant d'entrer dans la maison, Marcelle et Odette devant le piano dans le vestibule ; assis sur des tabourets côte à côte, ils tournaient les pages de la musique et jouer avec un grand sérieux à quatre mains. Le tableau était si gentil que nous n'osions pas entrer de peur d'interrompre cette partie.

Nous t'embrassons tous deux bien tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1915

Carte de Thérèse à Paul, son époux

Les Essarts, mardi 22 décembre 1915.

(Carte de Loulans-les-Forges, Haute-Saône : Vue générale de Guiseul)

Mon cher Paul,

Nous sommes sous la neige tantôt. J'ai été faire un tour avec Marguerite de V., Germaine et Agnès G. jusqu'au village. Nous sommes revenus par un sous-bois le long d'un ruisseau. Il y avait des branches couvertes de neige et d'un effet ravissant. Voici la vue que l'on a d'ici. À droite et à gauche, le panorama est très étendu et on aperçoit au loin des montagnes. Hier, nous avons été déjeuner chez les Vincent. Marcel et la petite Odette sont sages et surtout très gais. Au dîner surtout ce sont des éclats de rire à n'en plus finir.

Mille bons baisers ne nous deux.

T. W.



Carte de Thérèse à Paul, son époux

Dans le train entre eux Vesoul et Paris.
Mercredi 22 décembre.

(Carte des environs de Vesoul : Le Sabot de la Motte)

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta carte du 2. Notre voyage se passe bien. Je crois que nous n'aurons pas de retard à l'arrivée à Paris. Marcel est sage en route. J'ai eu un rapide aperçu de Vesoul qui semble assez petite ville. Laure m'écrit qu'elle continue d'aller de même et que la maladie d'Odile suit son cours. Un paquet est parti samedi 18 pour toi : 1 boîte military, 2 saucissons, plus 1 boîte fruits confits de la part de Laure.

Affectueux baisers de nous deux.

T. W.



Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, jeudi 23 décembre 1915.

Arrivée le 30, remise le 8 janvier

Mon cher Paul,

J'ai eu la bonne surprise en arrivant de trouver chez père Georges et Charles qui sont pour la semaine ici. Émile était venu passer deux jours et était reparti, mais il reviendra plus tard plus longuement. Tous les Parisiens sont en bonne santé. Je n'ai pas encore vu les Demangeon, mais ils viendront déjeuner ici le jour de Noël. Madeleine m'a tout de suite fait monter pour voir le petit Claude qui a bien grossi depuis deux mois que je ne l'avais vu.

Vendredi 24

J'ai été voir hier Hélène. La petite Odile continue à aller mieux, il y a maintenant 3 semaines qu'elle est tombée malade et cela suit son cours. Le matin, les Charles avaient déjeuné avec nous. J'ai pu promener un peu Marcel au Luxembourg ensuite, mais il faisait brumeux et le jardin était désert. Nous n'y avons pas rencontré Abel. Charlotte doit d'ailleurs être affairée, car elle marie ses sœurs. Marguerite épouse un ingénieur, Monsieur Lebel, et Henriette Monsieur Courbe, 27 ans, docteur en droit, fils du curé de St-Jacques (un de ses 13 enfants). Tu as peut-être connu ce Monsieur Lebel à l'école ? Car il se rappelle ton nom, mais il y a 38 ans.

Il y a aussi des naissances que j'ai apprises. Un second enfant chez les Michelin et un quatrième chez les Cournot. Tantôt, je commence mes courses et j'irai voir à la fin de la journée Hélène.

Nous t'embrassons tous tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, mardi 28 décembre 1915.

Reçu le 13 janvier

Mon cher Paul,

J'ai été tantôt toute la journée en course, et suis rentrée juste pour voir Louise qui était venue après la leçon des enfants dans le quartier, et qui rentrait chez elle à mon arrivée.

Père a attrapé un fort rhume de cerveau hier en attendant le tramway. Il est obligé de rester au coin de son feu. La température dehors reste très douce ; dans l'appartement on peut rester la fenêtre ouverte. Nos rhumes à Marcel et à moi vont en diminuant. Georges est reparti hier. Son passage ici aura passé bien vite et c'est à peine s'il nous a décrit sa vie dont nous aurions voulu encore savoir bien d'autres détails. À table, il apportait bien de l'animation avec ses conversations avec Marcel. Ce dernier, hier, se livrait à toutes sortes de calcul et avait déclaré qu'à table, il y avait trois hommes et une dame. Alors père lui a posé un problème très compliqué : combien y avait-il de mains sur la table ? Marcel, sans doute embarrassé, mais ne voulant pas perdre la carte, répondit d'un air très entendu et en regardant du côté de Georges : « Mais, je ne peux pas, il y a un coude ! »

Charles repart demain après le déjeuner. Sa santé semble tout à fait bonne. Georges a bonne mine, mais on voit que cette jaunisse l'a fait maigrir et il a les joues encore un peu creuses. Henri et Émile ont écrit ces jours-ci. Ils sont en bonne santé également. J'ai vu ce matin Hélène au service pour notre cousin issu de germain Delaire (par sa femme née Dauchez) qui avait été mortellement atteint cet automne. J'ai rarement vu une semblable foule à un enterrement. J'ai pu cependant retrouver Hélène et les Hallopeau qui y étaient. La petite Odile va sensiblement mieux. Laure aussi, elle commence à se lever.

Hier, j'avais rencontré Hélène et Charlotte à la messe anniversaire de la mort de tante Albert. Antoinette m'a donné rendez-vous pour dimanche prochain à son hôtel à la fin de l'après-midi. Demain matin, j'irai acheter pour Pierre une vitrine qu'il veut offrir à Marie. Après avoir donné la commission à Hélène puis à Charlotte, c'est enfin moi qui vais le contenter, car je crois avoir finalement trouvé ce qu'il désire.

J'aurais aussi des courses à faire pour Laure, Hélène ne pouvant avec Odile malade se charger cette année des courses de la famille. Je vais écrire à Marie-Jacques pour lui demander si Charlotte et moi pouvons passer la journée avec elle le mercredi 5 janvier. Il y a des trains assez commodes pour aller la voir : l'un à 8 h du matin, et un pour le retour qui amène pour le dîner à Paris. Nous irons par la même occasion faire une petite visite à Marguerite Deltombe qui est toujours sans nouvelles de son mari.

Hier, je t'ai fait envoyer de chez Potin :

- 1 b. jambon gelé,
- 1 langue de bœuf,
- 1 bœuf mode,
- 1 bœuf tomates,
- 1 veau rôti,
- 1 confiture fraise,
- 1 confiture abricot.

J'ai chargé Laure de te faire envoyer toutes les semaines un pain de 2 kg de Chalon. Tu me diras s'il arrive bien et s'il est bon. Et s'il faut t'en envoyer 2 par semaine ?

Marcel toutes les fins d'après-midi monte jouer avec Henri et Marguerite qui sont en vacances. Aujourd'hui, ils étaient tous réunis ici avec ceux de Louise. Marcel sur la grande table de la chambre et entouré de ses joujoux, les autres le regardant comme leur pacha.

Nous t'embrassons tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, dimanche 26 décembre 1915.

Reçu le 11 janvier

Mon cher Paul,

Marcel a reçu ce matin ta carte et en a été tout heureux ; cela a été la source de toutes sortes de questions : « Pourquoi papa a-t-il écrit : ton papa Paul Wallon ? » Et puis, après réflexion : « Est-ce que papa quand il était petit, il s'appelait Marcel ? »

Hier et aujourd'hui ont été des journées très remplies pour lui. À son réveil hier, il courut à ses souliers déposés dans la cheminée du cabinet de père. J'y avais déposé un album à colorier et des crayons de couleur et père avait joint des mandarines et une boîte de sucre d'orge. Marcel revint ravi me montrer tout ce qu'il avait trouvé. Il était surtout tout surpris et me répéter après réflexion : « Il n'y avait pas de verges ! » Puis comme ayant un remords et voulant s'excuser : « C'est parce que j'ai été très sage au dîner que le petit Noël il ne m'a pas apporté de verges. »

En effet, la veille dans l'après-midi, Marcel avait fait un très vilain caprice disant qu'il voulait un bonbon avant de sortir. Je ne voulais point céder. Cela prit de grandes proportions. Georges dut intervenir et on décida que malgré les cris, les larmes, le bonhomme irait se promener sans le bonbon. Dans la rue, le calme revint enfin, avec des résolutions de sagesse.

Hier, le déjeuner de famille avait lieu ici et aujourd'hui chez Louise. Depuis 18 mois, nous ne nous étions pas encore trouvés réunis aussi nombreux. Georges repart déjà demain. Charles est encore là jusqu'à mercredi.

Père a fait hier une distribution des étrennes aux grands et aux petits ; étrennes pour cette année et l'an dernier consistant en reçu d'argent placé. J'en ai un pour toi et un pour Marcel. Georges pense qu'il reviendra dans le courant de l'hiver, cette fois-ci ne comptant que comme congé de convalescence. Je suis très intéressée par tout ce qu'il raconte de sa vie de plein air ; vie assez calme à l'heure actuelle. Je n'ai pas encore de réponse au sujet du dessin de Marcel et ne sais donc encore quel jour nous commencerons la pose. Voici un petit croquis de Marcel fait par père ; la tignasse est bien ressemblante.

Nous nous réunissons tous pour t'embrasser mon cher Paul.

Tendrement à toi.

Thérèse

Lettre de Paul à son fils Paul

Paris, mercredi 29 décembre 1915

Reçu le 18 janvier

Mon cher Paul,

Qui aurait pu penser l'année dernière que nous passerions encore le 1^{er} janvier sans nous réunir ! Quoique dispersés, l'année dernière, nous étions encore tous au complet, tandis qu'aujourd'hui !

Reçoit mes vœux, mon cher enfant, prends patience et bon courage et bon espoir surtout comme nous tous nous en sommes remplis. La santé de Thérèse, la santé de Marcel sont excellentes. J'ai le plaisir d'avoir en ce moment près de moi ta gentille femme et votre bel enfant. Malgré le peu de charme que peut offrir ma triste société, je peux espérer que Thérèse me donnera une bonne partie de son hiver puisqu'elle n'a pas encore fixé sa résidence hors de Paris. Je viens d'avoir le plaisir d'avoir successivement la visite de tes frères Charles, Émile et Georges. Émile est reparti lundi 20 après 2 jours de permission, Georges lundi 27, Charles nous a quittés ce matin. Nous attendons Henri vers le milieu de janvier.

Thérèse doit te tenir au courant de tout ce qui se passe dans la famille et je n'ai rien à t'apprendre que tu ne saches déjà, le mariage des deux Rivière par exemple : Marguerite épouse un Lebel ingénieur E.C.P. que tu aurais, je crois connu, à Saint-Louis et à l'Ecole ; Henriette épouse un fils du curé de Saint Jacques du Haut-Pas ; ces 2 mariages n'auront probablement le lieu qu'après la guerre. Et alors quand ??

Veux-tu m'envoyer sur papier libre ta procuration qui pourrait être formulée ainsi : Je donne procuration à Monsieur Paul Wallon, mon père, pour tout ce qui me concerne dans la succession de mon frère André Wallon, lieutenant au 41^e d'artillerie, tué à l'ennemi le 13 juillet 1915.

Cette pièce m'est réclamée par le juge de paix.

Comme a dû te dire Thérèse, nous nous portons tous bien.

Je t'embrasse du plus profond de mon cœur mon pauvre enfant.

Ton père Paul Wallon

Lettre de Thérèse à Paul, son époux

Paris, jeudi 30 décembre 1915.

Reçu le 18 janvier

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 8 décembre. Je suis bien contente que tu aies enfin les photographies de Marcel et que tu les trouves réussies. Ici, Gerschel ne les a pas encore envoyées.

Père est grippé depuis deux jours, mais cela ne l'a pas empêché de sortir tantôt. Marcel est également assez pris et est resté au lit aujourd'hui, car il a un peu de fièvre, mais plus grand-chose ce soir. Hier, il commençait à être déjà enrhumé. Nous sommes allés cependant chez Mr Eliot pour qu'il examine Marcel et décide ce qu'on pourrait faire, et pour essayer les différents éclairages. Cette séance en somme aura peut-être été plus fatigante que le sera les suivantes de pose elle-même à cause des changements de places et de poses. Enfin, à présent, Mr Eliot a vu ce qu'il ferait ; et lundi, il commencera le dessin : la tête de trois quarts et le cou et le haut de l'épaule dégagés. J'espère que Marcel sera tout à fait remis lundi pour la première séance et qu'on pourra enfin entreprendre ce dessin. Tantôt, j'ai terminé mes acquisitions de petits jouets pour les jeunes neveux. On a à présent de nouveaux joujoux fort gentils et qui amusent à regarder autant les parents que les enfants. C'est ainsi que j'ai découvert un magasin où on vend des jouets de bois fabriqués en Lozère par les paysans ; il y a vraiment de petites choses charmantes et vraiment bon marché pour le travail. Demain, je dois aller déjeuner avec les Weiller et Charlotte. Je pense que Marcel sera rétabli et qu'il pourra un peu se lever. Tout à l'heure il a fait le petit comédien ne voulant pas d'iode sur le dos. J'ai dû le menacer de Tante Madeleine pour le convaincre.

Je viens de recevoir une carte de Jean du 25 et une lettre de Pierre du 27. Père à une lettre d'Henri et une d'Émile.

Dans une lettre, tu me demandes si parmi la famille il y avait quelques montées en grade. Je dois t'avouer à ce sujet, que depuis deux ans, il n'y a eu aucun avancement pour chacun. À la réflexion, il y a, je crois qu'à s'en féliciter. Cependant, Pierre depuis le temps qu'il y aspire ne peut tarder, je crois, à monter d'un échelon. D'après sa lettre, sa santé semble excellente comme son moral.

Pendant que je t'écris, Marcel ne semble guère malade et fait le petit fou. Il rit et ne peut plus s'arrêter ; tout cela parce que je lui disais : « N'ouvre donc pas tes yeux comme des portes cochères ! »

Nous t'embrassons tous deux tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

Lettre d'Henri à sa belle-sœur Thérèse

30 décembre 1915

Ma chère Thérèse,

Es-tu pour le Nouvel An à Paris ? Je ne sais au juste où t'adresser une lettre. Je la confie à papa. J'espère que tu auras pu te réunir à lui ainsi qu'à Louise Albert et Madeleine. Pour penser aux absents, rien n'est meilleur que d'être ensemble. Nous avons notre pauvre petite Andrée que nous ne verrons plus jamais, tu as ton frère Jacques dont la place était si grande dans ta vie. Paul est toujours loin de toi. Une séparation de 18 mois ; pour lui une captivité de 18 mois ! Quelle force d'âme il lui faut. Nous savons la façon de vaincre la souffrance avec un courage silencieux, mais quelle épreuve ! Quand donc pourrons-nous le revoir ? Quand pourra-t-il te retrouver avec votre petit Marcel. Les vœux que je puis t'adresser, c'est qu'il revienne enfin. C'est vœux n'ont rien qui témoigne d'une défaillance. Chacun sent la nécessité d'aller jusqu'au bout, mais que le terme arrive le plus tôt possible. Nous sommes d'une génération qui aura connu bien des malheurs, qui aura vu d'horribles choses. Si nous pouvions avoir l'espoir que notre exemple les évitera à ceux qui nous suivront ! Mais quand nous aurons disparu ces leçons ne seront-elles pas oubliées ? Il n'y a qu'un réconfort dans ses moments de détresse, c'est le sentiment des affections qui nous rattachent à la vie. Plus nous souffrons des uns et plus nous sentons le prix des autres, plus nous éprouvons le besoin de nous y recueillir pour mieux garder le souvenir de celles qui ont été brisées. Dis bien à Paul, ma chère Thérèse, quand tu lui écriras combien ma pensée est souvent avec lui. Embrasse pour moi ton joli petit Marcel que j'espère bien revoir à une prochaine permission, vers la fin de janvier, et reçois les baisers les plus affectueux de ton frère.

Henri

1915

Lettre de Laure à son beau-frère Paul

Chalon-sur-Saône - 34, quai Michelet
31 décembre 1915

Reçu le 15 janvier

Mon cher Paul,

Je vous envoie mes affectueux vœux de Nouvel An, je vous souhaite bonne santé, bon courage et surtout prompt retour. Je suis bien en retard pour vous adresser mes vœux, mais vous avez dû savoir par Thérèse que j'avais eu une crise de rhumatismes qui m'a retenu cinq semaines au lit. Thérèse m'a rendu grand service pendant ce temps-là ; elle surveillait les enfants et faisait réciter les leçons d'Henri le soir.

Je suis enfin guérie et j'espère pouvoir sortir demain.

François et Charles ont été très contents d'avoir Marcel pendant quelque temps, mais ils l'ont bien taquiné surtout Charles qui a la main très leste et qui est très taquin. Au commencement Marcel se laissait faire, mais à la fin il avait appris à se défendre et ripostait.

Thérèse m'a demandé de vous envoyer du pain chaque semaine. J'espère qu'il vous arrive bien. Je vais vous envoyer aujourd'hui un pain et neuf morceaux de pain d'épice.

Louis va toujours bien, il a changé de cantonnement, il est plus confortablement, mais il est toujours dans la même région. Il espère avoir une nouvelle permission dans deux ou trois mois. Il n'est pas très loin de Philippe et peut le voir quelquefois. Suzanne et Henri ont eu des appareils à photographie pour leurs étrennes. S'ils en font de présentables, ils vous les enverront.

Au revoir, mon cher Paul, je vous embrasse affectueusement.

Votre sœur Laure

Edité par Pierre Wallon

Mont-Saint-Aignan

2018